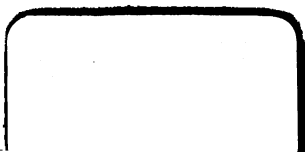

VE RI
TAS



LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE PLUTARQUE.

II.

Robert Troup Paine
to
Harvard College

VIES DE CE VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE D'A. EGRON.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE,

Traduites en Français, avec des Remarques historiques et critiques par M. DACIER;

ET SUIVIES DES SUPPLÉMENTS.

Edition revue et augmentée des VIES D'AUGUSTE ET DE TITUS, par A. L. DELAROCHE.

Avec les Portraits dessinés d'après l'antique par GARNEREY, et gravés par DELVAUX.

TOME SECOND.



at

A PARIS,
CHEZ LOUIS DUPRAT-DUVERGER,
rue des Grands-Augustins, n.° 21.

1811.

LES VIES



SOLON.

d'après Sancti Bartoli.

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES.

SOLON.

Le grammairien Didyme[1], dans la réponse qu'il a faite à Asclépiade sur les lois de Solon, rapporte un passage d'un certain Philoclès[2], où le père de Solon est appelé Euphorion, contre l'opinion générale de tous les écrivains qui lui donnent pour père, Execheslides, homme d'un bien médiocre, et d'une fortune peu élevée, mais de la plus noble maison d'Athènes : car du côté de son père, il descendoit de Codrus[3] ; et sa mère, selon Héraclide (*a*) de Pont, étoit cousine germaine de Pisistrate. Cette parenté fit naître dès le commencement entr'eux une amitié fort étroite, qui fut fortifiée ensuite par l'a-

(*a*) Historien qui avoit été disciple d'Aristote et de Platon.

mour que les rares qualités et la beauté de Pisistrate inspirèrent à Solon 4. Ce fut, à mon avis, la seule raison qui les empêcha de se porter à rien de trop aigre et de trop violent, dans les différents qu'ils eurent depuis sur le gouvernement de la république; leurs premiers devoirs et leurs premières obligations demeurant toujours fortement imprimés dans leur cœur, malgré leur animosité, et y conservant le souvenir et la reconnoissance de cet amour, comme une vive étincelle d'un feu très-ardent : car que Solon ne fût pas à l'épreuve de la beauté, ni un assez vaillant athlète, pour combattre de pied ferme contre l'amour 5; c'est ce qu'on infere aisément de ses poésies, et plus encore d'une loi qu'il fit pour défendre aux esclaves de se parfumer 6 et d'aimer des jeunes gens. En effet on voit bien par là qu'il mettoit cet attachement au nombre des inclinations les plus louables et les plus vertueuses, et qu'il tâchoit, pour ainsi dire, de l'inspirer à ceux qui en étoient dignes, dans le même temps qu'il l'interdisoit à ceux qui ne l'étoient pas. Aussi dit-on que Pisistrate aimoit Charmys, et que ce fut lui qui consacra dans le parc de l'Académie la statue de l'Amour près de l'autel où on allume le flambeau sacré dans les courses publiques 7.

Le père de Solon ayant dépensé la plus

grande partie de son bien, comme dit Hermippus (*a*), à obliger tout le monde, Solon étant encore jeune, prit le parti du commerce, quoiqu'il ne manquât pas de gens qui lui auroient fourni l'argent qu'il auroit voulu; mais il avoit honte de prendre des autres, étant d'une maison plus accoutumée à donner qu'à recevoir. Il y a pourtant des auteurs qui prétendent qu'il entreprit tous ses voyages, plutôt pour voir et pour apprendre, que pour trafiquer et pour s'enrichir : car on convient qu'il faisoit profession d'aimer la science ; et ce qui le marque, c'est qu'étant fort avancé en âge, il avoit coutume de dire, « qu'il « vieillissoit en apprenant toujours ». Il n'étoit même nullement ébloui de l'éclat des richesses : cependant il les jugeoit nécessaires : car il dit dans une de ses élégies (*b*) : « Celui « qui a beaucoup d'or et d'argent, beaucoup « de terres labourables, et de grands haras « de chevaux et de mulets, n'est pas plus ri« che que celui qui a justement de quoi être « bien nourri, bien chaussé, bien vêtu; que « si avec cela ils ont l'un et l'autre une maî-

(*a*) Hermippus, historien de Smyrne, vivoit sous Ptolémée Evergète. On loue beaucoup l'exactitude de ses recherches. *A. L. D.*

(*b*) Ce passage de Solon se trouve aujourd'hui parmi les sentences du poète Théognis.

« tresse jeune et belle, dont ils soient aimés, « voilà le comble des richesses ». Il ne laisse pourtant pas de dire dans un autre endroit : « Je souhaite d'avoir des richesses, mais je « ne veux pas des richesses injustes; car elles « attirent la vengeance divine tôt ou tard ». Aussi rien n'empêche-t-il qu'un homme de bien et un bon politique ne puisse tenir le juste milieu entre le désir des richesses superflues, et le mépris de celles qui sont suffisantes et nécessaires. Or alors, dit Hésiode, il n'y avoit ni travail des mains qui fût honteux, ni art, ni métier qui mît de la différence entre les hommes [8]. Le commerce surtout étoit honorable [9], parce qu'il ouvre des communications avec les nations étrangères, qu'il donne le moyen de faire amitié et alliance avec les rois, et qu'il instruit d'une infinité de choses qu'on ignoreroit sans lui. Il y a eu même des commerçants qui ont fondé de grandes villes, comme Protus [10] qui fonda Marseille après avoir acquis l'amitié et l'estime des Gaulois qui habitent le long du Rhône. On dit aussi que le sage Thalès, et Hippocrate le mathématicien [11] firent le commerce, et que Platon ne fournit aux frais de son voyage d'Egypte, que par le moyen de l'huile qu'il y vendit [12].

Pour ce qui est de l'excessive dépense de

Solon, de sa vie molle et délicate et de la grande licence de ses poëmes, où il parle des voluptés d'une manière peu convenable à un philosophe, on croit que c'est l'effet du commerce qu'il faisoit; car cette profession étant sujette à de grands dangers, demande aussi qu'on fasse quelquefois bonne chère, et qu'on se livre aux plaisirs. Cependant il se mettoit plutôt au nombre des pauvres que des riches [13], comme on le voit par ce passage d'une de ses élégies (*a*). « Beaucoup de méchants deviennent riches, et beaucoup de gens de bien « demeurent pauvres; mais nous ne voudrions « cependant pas changer notre vertu pour « leurs richesses : car la vertu est pour toujours, et les richesses changent tous les « jours de maître ».

Il ne se livra d'abord à la poésie que par manière de divertissement, et pour s'occuper dans son loisir, sans penser à rien de grave et de sérieux; ensuite il mit en vers des sentences de morale; et enfin il y mêla plusieurs choses concernant la politique, où il expliquoit la manière dont il s'étoit conduit dans son administration, non pas en forme d'histoire ni de mémoires, mais en forme d'apologie, où il faisoit entrer des avis et des exhortations

(*a*) On trouve encore ces vers parmi ceux de Théognis.

qu'il adressoit aux Athéniens et souvent même de graves censures. On dit aussi qu'il avoit entrepris de mettre ses lois en vers, et on en cite le commencement où il dit :

Veuille le Dieu du ciel accorder à ces lois
Un succès très-heureux, une gloire immortelle !

Pour ce qui est de la philosophie, à l'exemple des sages de ce temps-là, il cultiva particulièrement cette partie de la morale qui traite de la politique [14]. A l'égard de la physique, il n'en avoit que des connoissances très-simples et très-grossières, comme cela paroît par ce passage : « La neige et la grêle s'engen« drent de la nue, et la foudre naît de l'éclair, « et la mer n'est bouleversée que par les vents; « car si quelque vent ne l'agitoit, ce seroit de « tous les éléments le plus doux et le plus « tranquille [15] ». Aussi peut-on dire en général que, de tous les sages, Thalès fut le seul qui poussa la spéculation au-delà des choses d'usage; tous les autres n'acquirent cette réputation de sagesse que par leur grande habileté dans la science qui traite du gouvernement des états.

On dit que les sept sages se trouvèrent une fois à Delphes, et une autre fois à Corinthe où Périandre (*a*) les réunit et leur fit un ban-

(*a*) Fils de Cypselus, et tyran de Corinthe.

quet célèbre. Rien ne leur acquit jamais tant d'honneur et de gloire, que la modestie avec laquelle ils se cédèrent les uns aux autres, et se renvoyèrent le trépied d'or. Voici l'histoire: Quelques hommes de Milet étant à Cos (*a*) achetèrent un jour des pêcheurs de l'île un coup de filet avant qu'il fut tiré hors de l'eau: on y trouva un trépied d'or qu'Hélène pour accomplir un ancien oracle, avoit jeté dans ce même endroit en revenant de Troie. Un grand débat s'éleva alors entre les pêcheurs et ces étrangers; les deux villes épousèrent la querelle, et elles alloient se faire une cruelle guerre, si la prêtresse d'Apollon ne leur eût ordonné par un oracle de donner au plus sage ce trépied d'or: d'abord on l'envoya à Thalès à Milet, ceux de Cos cédant de bon cœur à un seul particulier ce qu'ils disputoient à main armée à tous les Milésiens ensemble. Thalès le renvoya à Bias, qu'il reconnoissoit plus sage que lui; Bias le renvoya à un autre par ce même principe, de sorte que ce trépied après avoir passé de l'un à l'autre, revint pour la seconde fois à Thalès, et fut enfin porté à Thèbes, et consacré à Apollon Isménien (*b*).

(*a*) Ile de la mer Egée.

(*b*) A cause du temple qu'il avoit sur le fleuve Isménus.

Théophraste dit pourtant qu'il fut d'abord envoyé à Priene (*a*), pour Bias qui le renvoya à Thalès; qu'ayant ainsi passé par les mains de tous, il revint encore à Bias, et fut enfin envoyé à Delphes : et c'est ainsi qu'on le raconte le plus communément; excepté qu'au lieu d'un trépied, on dit que c'étoit une coupe que Crésus envoyoit à Delphes, ou un vase que Bathycles (*b*) avoit laissé.

Mais on parle particulièrement d'une conversation que Solon eut avec Anacharsis[16]; et d'une autre qu'il eut ensuite avec Thalès. On dit qu'Anacharsis, étant allé à Athènes, se présenta à la porte de Solon; ayant frappé, il dit « qu'il venoit pour faire amitié avec lui, et pour établir entr'eux le droit d'hospitalité; Solon lui répondit, qu'il étoit mieux de faire amitié chez soi sans courir si loin. Hé bien, répondit Anacharsis, puisque tu es chez toi, fais donc amitié avec nous selon ta maxime. » Solon étonné de la vivacité de cette réponse, le reçut à bras ouverts, et le retint quelques jours chez lui.

Solon s'occupoit déjà du gouvernement de la république et travailloit à ses lois. Anacharsis à qui il en fit part, se moqua de cette entreprise, et de ce qu'il espéroit par des lois

(*a*) Priène, ville d'Ionie, dans l'Asie mineure.
(*b*) Bathyclès de Magnésie, célèbre sculpteur.

écrites refréner l'avarice et l'injustice de ses concitoyens : « Car toutes ces lois disoit-il, « ressemblent proprement aux toiles d'arai-« gnée : les foibles et les petits s'y prendront « et s'y arrêteront ; mais les puissants et les « riches les rompront sans peine. Cependant, « repartit Solon, les hommes exécutent fort « bien tous les traités qu'ils ont faits, quand « aucune des parties ne trouve son profit à « les rompre. Il en sera de même de mes lois ; « car je les tempère de manière et je les accom-« mode si bien aux intérêts de mes citoyens, « qu'ils connoîtront évidemment qu'il leur est « plus avantageux de les observer que de les « violer. » Mais l'événemen fit voir que la comparaison d'Anacharsis étoit plus juste, que l'espérance de Solon n'étoit bien fondée [17]. Anacharsis dit encore à Solon, après avoir assisté à une assemblée des Athéniens : « Qu'il ne pouvoit assez s'étonner de voir « que dans leurs délibérations c'étoient les « sages qui parloient, et les fous qui déci-« doient. »

Ensuite Solon alla à Milet pour voir Thalès. La première chose qu'il lui dit, ce fut, « qu'il s'étonnoit comment il n'avoit jamais « voulu avoir ni femme ni enfants » Thalès ne lui répondit rien sur l'heure ; mais quelques jours après il aposta un étranger qui disoit

arriver d'Athènes d'où il étoit parti depuis dix jours. Solon lui demanda d'abord, « S'il « n'y avoit rien de nouveau lorsqu'il en étoit « parti. » L'étranger, qui savoit fort bien sa leçon, répartit : « Qu'il n'y avoit autre chose « que la mort d'un jeune homme dont toute « la ville accompagnoit le convoi, parce que « c'étoit, disoit-on, le fils de quelque grand « personnage, et du plus honnête homme de « la ville, qui même se trouvoit pour lors ab- « sent depuis long-temps. Ah ! interrompit « Solon, que ce père est malheureux ! mais « comment l'appeloit-on ? Je l'ai entendu « nommer fort souvent, répliqua l'étranger, « son nom m'est échappé ; je me souviens « seulement qu'on ne parloit que de sa « sagesse et de sa justice. » Ainsi à chaque réponse, Solon se fortifiant dans ses craintes, et déjà plein de trouble, dit lui-même son nom à l'étranger, et lui demanda « Si ce jeune homme n'étoit pas le fils de « Solon ». L'étranger lui ayant dit qu'oui, Solon commence à se frapper la tête, et à faire et dire tout ce que la plus violente douleur a coutume d'inspirer. Thalès le prenant par la main, et se mettant à rire, lui dit : « Solon, « ce qui m'a empêché de me marier et d'avoir « des enfants, c'est justement ce qui t'arrive « et qui te renverse en ce moment, quoique

« tu sois un très-ferme et très-vaillant ath-« lète ; mais console-toi, il n'y a rien de vrai « dans tout ce que tu viens d'entendre ».

Hermippus écrit que cette histoire est mot à mot dans Patæcus[18], qui se vantoit d'avoir l'ame d'Esope. Cependant c'est manquer de sens et de courage, que de renoncer à la possession des choses nécessaires, par la seule crainte de les perdre un jour : par la même raison, il faudroit n'aimer ni les biens, ni la gloire, ni la sagesse même quand on a le bonheur de les posséder. En effet nous voyons que la vertu, qui est le plus grand et le plus agréable trésor du monde, se perd tous les jours par l'effet des maladies et de certains breuvages (*a*); outre que Thalès en ne se mariant pas, ne se mettoit pas pour cela dans une plus grande liberté, à moins qu'il n'oubliât aussi et parents, et amis et patrie ; mais il étoit si éloigné d'avoir ces sentiments, qu'il avoit même adopté un fils de sa sœur, appelé Cybistus ; tant il est vrai qu'il y a dans notre ame de certaines semences d'amour, et qu'elle n'est pas plus faite pour sentir, pour penser et se souvenir que pour aimer. Aussi quand nous ne trouvons rien chez nous où nous puis-

(*a*) La vertu se perd, en ce sens que ces causes extraordinaires qui compriment nos facultés, nous empêchent de la pratiquer. *A. L. D.*

sions placer notre affection, nous allons chercher des sujets au-dehors; des étrangers, et pour ainsi dire, des bâtards, se mettent par leurs caresses en possession de notre cœur, comme d'une maison ou d'une terre qui manque de légitimes héritiers; et après s'y être établis, ils y font naître avec l'affection, les soins et la crainte de les perdre : jusque-là qu'on voit tous les jours ceux qui parlent du mariage et des enfants avec le plus de dureté et d'inhumanité, se consumer de regret et de douleur, et se laisser aller à des plaintes indignes d'hommes de cœur, quand les enfants qu'ils ont eus de leurs esclaves ou de leurs concubines viennent à mourir, ou seulement tombent malades. Il y en a eu même que la perte de leurs chiens ou de leurs chevaux a honteusement affligés jusqu'à leur faire désirer la mort; au lieu que beaucoup d'autres, après avoir perdu de braves enfants, ne se sont point abandonnés à la douleur, et n'ont rien fait de lâche; au contraire, ils ont passé le reste de leur vie avec beaucoup de constance et de modération. Car ce n'est nullement l'amour, c'est la foiblesse qui cause ces tristesses profondes et ces regrets infinis, et qui communique ces craintes aux hommes que la raison n'a pas fortifiés contre les accidents de la fortune, et qui ne jouissent pas du présent, parce

que l'avenir les trouble, les effraie et les jette dans de véritables angoisses, en leur faisant envisager qu'ils pourront un jour en être privés. Or, il ne faut ni se jeter dans les bras de la pauvreté par la crainte de perdre son bien, ni recourir à l'insensibilité et au célibat, pour n'avoir ni amis, ni enfants à perdre; il faut se servir de sa raison et s'en faire un bouclier contre toutes ces sortes d'attaques, quand on aura à les soutenir[19]. Mais peut-être avons-nous poussé trop loin cette matière dans un ouvrage comme celui-ci.

Les Athéniens fatigués de la guerre aussi longue que malheureuse, qu'ils soutenoient contre ceux de Mégare (*a*) pour l'île de Salamine, firent une loi qui défendoit, sous peine de mort, d'avancer ni par écrit, ni de vive voix qu'on dût recouvrer cette île.[20] Solon, ne pouvant souffrir cette infamie, et voyant que la plupart des jeunes gens ne demandoient qu'à recommencer la guerre, mais qu'ils n'osoient la proposer à cause de cette loi, s'avisa de contrefaire le fou, et fit répandre dans toute la ville par ses domestiques qu'il avoit perdu l'esprit. Cependant il composa une belle élégie, qu'il apprit par cœur pour la réciter en public; et un jour qu'on

(*a*) Cette guerre avoit presque ruiné les uns et les autres.

ne s'y attendoit nullement, il sortit de sa maison avec un chapeau sur sa tête[21], et courut à la place, où le peuple s'étant assemblé autour de lui, il monta sur la pierre d'où les hérauts avoient coutume de faire leurs proclamations[22], et chanta cette élégie, qui commence ainsi : « je suis un héraut qui vient « vers vous de l'agréable Salamine, après « avoir composé pour cette assemblée ce beau « discours en vers. » Cet ouvrage est appelé *Salamine*, et contient cent vers parfaitement beaux. Solon n'eut pas plutôt achevé de les chanter, qu'ils se mirent à les louer hautement, et que Pisistrate même exhorta et encouragea si bien les citoyens à l'en croire, que la loi fut révoquée sur-le-champ, la guerre résolue, et Solon élu général.

Pour commencer cette expédition, on dit qu'il s'embarqua avec Pisistrate, et qu'il alla au promontoire de Coliade (*a*), où toutes les femmes athéniennes étoient assemblées pour faire le sacrifice annuel à Cérès. Dès qu'il y fut arrivé, il envoya à Salamine un homme en qui il se fioit entièrement, qui se donnant pour un transfuge, dit aux Mégariens, qui tenoient alors cette île, que s'ils vouloient prendre les principales femmes des Athé-

(*a*) Promontoire de l'Attique, sur la côte de Phalère, à vingt stades d'Athènes.

niens, ils n'avoient qu'à venir promptement avec lui au promontoire de Coliade. Les Mégariens le crurent, et envoyèrent sur l'heure même des soldats. Solon, qui étoit sur la pointe du promontoire, n'eut pas plutôt vu sortir leur vaisseau du port de Salamine, qu'il renvoya promptement toutes les femmes à Athènes, donna leurs habits, leur coiffure et leur chaussure aux plus jeunes de ses soldats qui n'avoient point encore de barbe, leur fit cacher des poignards sous leur robe; et quand il les eut équipés, il leur commanda de danser tous ensemble sur le bord de la mer jusqu'à ce que leurs ennemis fussent à terre, et que leur vaisseau ne pût plus échapper. Cela étant exécuté, et les Mégariens, trompés par ces danses qu'ils découvrirent de loin, approchèrent avec une entière confiance; et étant abordés, ce fut à qui descendroit le premier pour aller ravir ces femmes; mais on les reçut si bien, que pas un ne se sauva, et qu'ils furent tous tués sur la place. Les Athéniens s'embarquèrent aussitôt, et se rendirent maîtres de Salamine sans aucune difficulté.

D'autres disent que Solon ne la surprit pas de cette manière; mais qu'ayant reçu cet oracle d'Apollon, « Vas appaiser par des sacrifices les mânes des héros qui ont été les chefs de leur patrie, et qui sont enterrés près de

l'Asope (*a*), vers le soleil couchant, » il passa la nuit à Salamine, et immola des victimes sur le tombeau des héros Périphémus et Cychrée[23]. Les Athéniens lui donnèrent ensuite cinq cents volontaires, auxquels par un décret ils s'engagèrent de laisser l'entière disposition de l'île, s'ils venoient à la prendre. Solon s'embarqua donc sur quelques bateaux de pêcheurs, qui étoient suivis d'un vaisseau à trente rames, et alla jeter l'ancre près de Salamine, à une pointe qui regarde l'Eubée.

Les Mégariens, qui étoient dans la place, en ayant eu quelque vent, sans en savoir pourtant rien de certain, coururent aux armes avec beaucoup de tumulte et de désordre et envoyèrent un vaisseau à la découverte. Ce vaisseau s'étant approché trop près, fut pris par Solon, qui retint ceux qui le montoient, et mit à leur place les plus braves des Athéniens, à qui il ordonna de s'approcher de la ville, en se tenant couverts le plus qu'ils pourroient; pour lui, avec le reste de ses troupes, il alla par terre attaquer les Mégariens; et pendant qu'il combattoit, ceux qui étoient dans le vaisseau s'emparèrent de la ville.

Il semble même que ce qui se pratiquoit anciennement, rende témoignage à la vérité

(*a*) Il y avoit sans doute à Salamine un fleuve de ce nom.

de cette tradition : toutes les années, en certain temps, un vaisseau athénien naviguoit sourdement vers Salamine; des gens venoient au-devant avec grand bruit; un Athénien sautoit à terre les armes à la main, et alloit en poussant de grands cris donner tête baissée sur cette troupe vers le promontoire de Scirade (*a*), où l'on voit encore un temple de Mars, qui a été bâti par Solon; car ce fut là qu'il défit les Mégariens, et qu'il renvoya ceux qui ne périrent pas dans le combat, après leur avoir imposé telles conditions qu'il voulut.

Malgré ces traités, les Mégariens s'opiniâtrèrent à vouloir recouvrer leur île; mais enfin, après avoir fait et souffert les uns et les autres beaucoup de maux, ils prirent les Lacédémoniens pour juges, et le bruit commun est que l'autorité d'Homère servit extrêmement à Solon; car le jour qu'on devoit juger ce différent, Solon allégua en pleine assemblée un vers sur le dénombrement des vaisseaux, auquel il en ajouta adroitement un autre qui décidoit la chose en sa faveur; après avoir dit : « Ajax mena douze vaisseaux de Salamine, » il continua, « et les alla ranger où étoit la flotte des Athéniens [24]. »

(*a*) Toute l'île de Salamine étoit appelée *Sciras*, d'un héros nommé *Scirus*.

Mais les Athéniens rejettent ce bruit comme un conte puérile, et disent que Solon fit voir clairement aux juges que Philæus (a) et Eurysaces, fils d'Ajax, ayant reçu le droit de bourgeoisie à Athènes, donnèrent en récompense leur île aux Athéniens, s'établirent, l'un à Brauron, et l'autre à Mélite, deux bourgs de l'Attique, et habitèrent le canton qui de ce Philæus fut appelé le canton des Philæïdes, d'où étoit Pisistrate. Et pour fermer encore mieux la bouche aux Mégariens, il prouva par la manière dont on enterroit les morts que Salamine étoit d'Athènes, parce qu'à Salamine on suivoit l'usage d'Athènes, et non celui de Mégare; car dans cette dernière ville, on les enterroit le visage tourné vers le soleil levant[25]; au lieu qu'à Athènes et à Salamine on les enterroit le visage tourné vers le couchant. Héréas de Mégare nie pourtant ce fait, soutient qu'à Mégare on les enterroit aussi le visage tourné vers le couchant, et établit le droit de Mégare sur une preuve encore plus forte que celle de Solon; car il fait voir qu'à Athènes, chaque mort avoit son tombeau, au lieu qu'à Mégare, comme à Salamine, on mettoit trois ou quatre morts ensemble[26]. Mais enfin ce qui donna l'avantage

(a) Philæus, suivant Pausanias, étoit petit-fils et non pas fils d'Ajax. *A. L. D.*

à Solon, ce furent certains oracles pythiques qu'il allégua, et où le dieu avoit appelé Salamine *Ionienne* (a). Ce différent fut décidé par cinq Spartiates, Critolaidas, Amompharétus, Hypséchidas, Anaxilas et Cléomène.

Un si heureux succès donna beaucoup de réputation et d'autorité à Solon; mais il acquit encore plus d'estime et de considération parmi les Grecs, par le beau discours qu'il fit pour le temple de Delphes : car il prouva si bien aux Athéniens qu'il y alloit de leur honneur de secourir Delphes, et de ne pas abandonner ce sanctuaire à l'insolence et au pillage des Cirrhéens[27], et il leur remontra avec tant de force, que, pour l'amour du Dieu, ils devoient voler à la défense de son temple, que les Amphictyons[28] touchés de ses raisons, déclarèrent la guerre aux Cirrhéens, comme le témoignent plusieurs auteurs, et particulièrement Aristote, dans le traité qu'il a fait de ceux qui avoient vaincu aux jeux Pythiques, où il attribue formellement ce décret à Solon. Il ne fut pourtant pas élu général pour cette guerre, comme Hermippus assure qu'Evanthes de Samos[29] l'avoit écrit. Outre que l'orateur Eschine n'en dit rien, on trouve le nom d'Alcmæon seul dans les registres de Delphes.

(a) Par conséquent elle dépendoit d'Athènes; car anciennement l'Ionie ne comprenoit que l'Attique.

Il y avoit déjà long-temps que la vengeance divine poursuivoit les Athéniens, pour punir le meurtre qui avoit été fait des complices de la conjuration de Cylon[30]. Car ces malheureux s'étant réfugiés dans le temple de Minerve, l'archonte Mégaclès leur persuada de venir se présenter en jugement; et comme ils ne pouvoient se résoudre à quitter leur asile, il leur conseilla d'attacher un fil à la statue de la déesse, leur faisant entendre que, pendant qu'ils tiendroient ce fil, ils ne seroient pas moins en sûreté que s'ils étoient dans le temple même; mais ce fil s'étant rompu, quand ils furent vis-à-vis le temple des Furies, Mégaclès et ses collégues (*a*) se saisirent d'eux, alléguant que, puisque ce fil s'étoit rompu de lui-même, c'étoit une marque visible que la déesse leur refusoit sa protection. Ceux qui furent pris, furent lapidés sur-le-champ; on alla égorger aux pieds des autels ceux qui s'étoient sauvés dans le temple de ces formidables déesses, et il n'en échappa que quelques-uns qui allèrent en suppliants se jeter aux pieds des femmes de ces archontes. Ces magistrats, par suite de cette action abominable, furent appelés *maudits* et *excommuniés*[31], et regardés comme l'objet

(*a*) Ses huit collègues. Car il y avoit toutes les années neuf archontes.

de la haine publique. Ceux qui restèrent du parti de Cylon, ayant repris le dessus avec le temps, et étant devenus les plus forts, ne firent ni paix ni trève avec les descendants de Mégaclès. Cette sédition étoit alors dans sa plus grande force; de sorte que Solon, voyant le peuple ainsi divisé, se mit au milieu avec les principaux des Athéniens, et fit tant par ses prières et par ses remontrances, qu'il persuada à ces *excommuniés* de se soumettre au jugement de trois cents des plus honnêtes citoyens. La cause fut donc plaidée, et Milon, du bourg de Phlyée, fut accusateur. On condamna tous les *excommuniés* : ceux qui vivoient alors furent bannis; on déterra les ossements de ceux qui étoient morts, et on les jeta hors des frontières de l'Attique. Cependant les Mégariens, profitant de ces troubles, attaquèrent les Athéniens, leur prirent Nisée (*a*), et recouvrèrent Salamine.

Dans ce même temps, toute la ville d'Athènes fut troublée par des craintes superstitieuses, et par des spectres et des fantômes. Les devins assuroient même qu'il paroissoit par les victimes, que la ville étoit souillée de crimes et d'abominations qu'il falloit expier. On fit donc venir de Crète Epi-

(*a*) Ville maritime sur le golfe de Corinthe. Ce fut le port de Mégare.

ménide le Phestien[32], qui passe pour le septième sage dans l'esprit de ceux qui ne mettent pas Périandre de ce nombre. Cet Epiménide avoit la réputation d'être un homme fort aimé des dieux, et profondément savant dans les choses divines, surtout en ce qui regarde l'inspiration et les cérémonies les plus mystérieuses et les plus cachées; c'est pourquoi on l'appeloit de son temps *le nouveau Curète*[33], et *le fils de la nymphe Balté*[34]. Quand il fut arrivé à Athènes, il fit amitié particulière avec Solon, et lui fraya le chemin pour publier ses lois, pour les faire recevoir au peuple : car il accoutuma les Athéniens à faire moins de dépense pour toutes les choses qui regardoient la religion, et à être plus modérés dans leur deuil, en mêlant d'abord à leurs obsèques certains sacrifices qu'il substitua aux coutumes dures et barbares qui régnoient auparavant[35], et auxquelles la plupart des femmes étoient particulièrement attachées; mais ce qui est plus important, par des propitiations[36], et par des fondations de temples, il purifia si bien la ville, qu'il la rendit soumise et obéissante à tout ce qui étoit juste, et beaucoup plus souple, plus docile, et plus portée à l'union et à la paix.

On raconte aussi de lui que, voyant le port de Munychia, il le considéra long-temps, et dit à ceux qui l'accompagnoient : « Que les

« hommes sont aveugles et ignorants dans « l'avenir ! Si les Athéniens savoient tous les « maux que ce lieu causera à leur ville, ils le « mangeroient, pour ainsi dire, à belles « dents[37] ». On dit que Thalès eut un pressentiment pareil ; car il ordonna qu'on l'enterrât dans le lieu le plus sauvage et le plus désert du territoire de Milet, et prédit aux Milésiens que ce seroit là un jour le marché public de leur ville. Les Athéniens, ravis d'admiration pour la vertu et pour la sagesse d'Epiménide ; voulurent le combler de présents et d'honneurs; mais il les refusa, et ne voulut qu'une seule branche de l'olivier sacré, qu'il emporta dans son pays.

Après son départ, Athènes, délivrée de la malédiction Cylonienne par le bannissement et par la punition de ceux qui l'avoient encourue, retomba dans ses premières dissensions pour le gouvernement de la république, et se divisa en autant de partis, qu'il y avoit de différentes sortes d'habitants dans l'Attique. Car les montagnards tenoient pour le gouvernement populaire ; ceux de la plaine vouloient un état oligarchique ; et ceux de la côte maritime, demandant un gouvernement mêlé des deux premiers, empêchoient l'un et l'autre des deux partis opposés d'avoir l'avantage[38]. D'ailleurs, la division qui naît ordinairement entre

les pauvres et les riches, à cause de leur inégalité, étoit alors plus animée que jamais; de sorte que toute la ville se trouvoit dans un très-pressant danger, et sembloit n'avoir d'autre moyen de se garantir du naufrage, que de se soumettre au pouvoir d'un seul. Les pauvres, se trouvant obligés envers les riches pour des dettes qu'ils ne pouvoient payer, étoient réduits ou à leur donner tous les ans le sixième des fruits de leurs terres; ce qui leur faisoit donner le nom de *sixénaires* et de *mercenaires*, ou à engager leurs propres personnes [39]: ce qui les réduisoit au pouvoir de leurs créanciers qui se les faisoient adjuger, et qui les retenoient pour leurs esclaves, ou les envoyoient vendre dans les pays étrangers. La plupart même étoient forcés de vendre leurs propres enfants: car il n'y avoit point de loi qui l'empêchât; ou bien ils étoient contraints d'abandonner leur patrie, pour se soustraire à la cruauté de ces usuriers impitoyables.

Enfin, le plus grand nombre de ces malheureux, et ceux qui se trouvèrent les plus forts et les plus résolus, s'étant assemblés, s'encouragèrent à ne plus souffrir cette barbarie, et à élire pour chef un homme digne de leur confiance, avec lequel ils iroient délivrer ceux qui n'avoient pas pu payer à temps, obtiendroient un nouveau

partage des terres, et changeroient entièrement le gouvernement de l'état. Dans cette extrémité, les plus sages des Athéniens, voyant que Solon étoit le seul qui ne fût point suspect à aucun des deux partis, car il n'avoit trempé ni dans l'injustice des riches, ni dans la révolte des pauvres, se mirent à le prier de s'entremettre des affaires, et d'appaiser tous ces différents. Phanias de Lesbos 4° écrit pourtant qu'en cette occasion, Solon usa de ruse, et qu'il les trompa tous également pour le salut de la république; car il promit secrètement aux pauvres un nouveau partage des terres, et fit espérer aux riches la confirmation de leurs contrats. Mais après avoir balancé long-temps, s'il se chargeroit d'une chose si difficile, par la crainte qu'il avoit de se voir exposé en même temps à l'avarice des uns, et à l'insolence des autres, enfin, il fut élu archonte après Philombrotus, et nommé arbitre souverain et législateur, du consentement de tout le monde; les riches l'agréant volontiers comme riche, et les pauvres le recevant comme homme de bien. On dit même qu'il courut alors ce mot de lui, *que l'égalité n'engendre point de guerre*, mot qui plut merveilleusement aux pauvres et aux riches; parce que les premiers espéroient de parvenir à cette égalité, et de contre-balancer leurs ennemis par le

nombre et par la mesure des terres distribuées, et que les autres s'attendoient de tirer le même avantage de leur dignité et de leur vertu; de sorte que les deux partis étant pleins d'espérance, ceux qui étoient à leur tête ne cessoient de presser Solon de se faire roi, et de prendre hardiment la conduite d'une ville où il avoit déjà toute l'autorité. La plupart même des citoyens, qui n'étoient ni de l'un ni de l'autre parti, voyant qu'il étoit très-difficile d'attendre de la raison humaine et des lois un changement favorable, n'étoient pas éloignés de communiquer le pouvoir suprême à un seul, qui fût le plus sage et le plus juste.

Il y en a aussi qui disent qu'il reçut un oracle de Delphes conçu en ces termes: « Sieds-toi au milieu de la poupe du vais-« seau, et prends en main le gouvernail, la « plupart des Athéniens te seront favorables ». Ses amis surtout l'accusoient de bassesse et de lâcheté, de n'oser accepter la monarchie, de peur d'être appelé tyran; « comme si tous « les jours la tyrannie ne devenoit pas une « royauté légitime par la vertu de ceux qui « s'en sont saisis[41]: N'en a-t-on pas vu, « disoient-ils, un bel exemple en Eubée où « Tynnondas (*a*) a régné? Et aujourd'hui

(*a*) Je ne me souviens pas d'avoir rien lu ailleurs de ce Tynnondas.

« même Mitylène n'est-elle pas heureuse sous « le sceptre de Pittacus [42] » ?

Toutes ces raisons ne purent ébranler Solon; il se contenta, dit-on, de répondre à ses amis: « C'est un beau pays que celui de la royauté; « mais il n'a point d'issue ». Et dans ses poésies, il dit, en s'adressant à son ami Phocus: « Si j'ai épargné ma patrie, et que je n'aie pas « voulu m'en rendre le tyran, ni m'élever par « la force et par la violence, en me déshono- « rant et en souillant toute la gloire que j'avois « acquise, je n'en ai point de honte, et je ne « m'en repens point; au contraire, je pré- « tends avoir surpassé par là tous les hommes ». Ce qui prouve qu'avant même qu'il eût composé ses lois, il étoit dans une grande réputation. A l'égard de ce qu'on disoit de lui, en se moquant de ce qu'il avoit rejeté la souveraine puissance, il le rapporte lui-même en ces termes dans ses poésies. « L'esprit, dit-on, et « la prudence ont bien manqué à Solon, « d'avoir refusé le beau présent que Dieu lui « faisoit. Après avoir enfermé une grosse proie « dans son filet, il n'a su le tirer, faute d'es- « prit et de courage : car si l'un et l'autre ne « lui eussent manqué, pour être le maître de « tant de trésors, et pour régner un seul jour « à Athènes, il ne se seroit pas soucié d'être « écorché vif le lendemain, et de voir exter-

« miner toute sa race ». Voilà comment il fait parler de lui le peuple et les méchants.

Cependant, quoiqu'il eût refusé la royauté, il ne se porta pas plus mollement ni plus lâchement au maniement des affaires; et on ne le vit, ni céder aux plus puissants dans l'établissement de ses lois, ni rien faire par complaisance pour ceux qui l'avoient élu. Véritablement il y avoit de certaines choses auxquelles il ne toucha point; mais ce fut parce qu'elles lui parurent bien, et qu'il craignit qu'après avoir remué et bouleversé toute la ville, il n'eût plus la force de la rétablir et de la remettre en meilleur état. Il ne fit que les changements qu'il crut pouvoir faire adopter par persuasion, ou recevoir par autorité, en mêlant sagement, comme il le disoit lui-même, la force avec la justice. C'est pourquoi quelqu'un lui ayant demandé, quelque temps après, si les lois qu'il avoit données aux Athéniens étoient les meilleures, il répondit : « Oui, ce « sont les meilleures de toutes celles qu'ils « étoient capables de recevoir ».

Des auteurs modernes écrivent que les Athéniens ont coutume de cacher la dureté des choses en les adoucissant par des noms plus honnêtes et plus doux; par exemple, ils appellent les courtisanes *des amies*, les impôts, *des contributions*, les garnisons, *les*

gardes des villes, et la prison, *la maison*. Cet adoucissement fut une invention de Solon, qui appela l'abolition des dettes, *la décharge*: car sa première ordonnance porta que toutes les dettes seroient abolies, et que personne ne pourroit plus s'obliger par corps. Il y a pourtant des auteurs, entr'autres Eurytion (*a*), qui écrivent que ce ne fut pas une abolition des dettes, mais une simple diminution des intérêts; et que les pauvres, ravis du soulagement qu'ils en tiroient, donnèrent eux-mêmes le nom de *décharge* à cette ordonnance pleine d'humanité, qui comprenoit aussi l'augmentation des mesures et celle de la monnoie; car la mine, qui ne valoit que soixante-treize drachmes, fut portée à cent 43; de sorte qu'en payant la même chose en valeur, et donnant beaucoup moins en poids, les débiteurs de grosses sommes gagnoient beaucoup, sans que les créanciers perdissent 44.

Cependant la plupart de ceux qui en ont écrit soutiennent que cette décharge fut une pure abolition de toutes les dettes, et que cela s'accorde mieux avec ce que Solon écrit dans ses vers, où il se glorifie « d'avoir ôté de l'At- « tique les écriteaux qui marquoient que les

(*a*) D'autres lisent *Androtion*. Cet historien avoit composé des mémoires sur l'Attique, cités par Pausanias. *A. L. D.*

« héritages étoient engagés [45]; d'avoir rendu « toute cette terre libre, d'esclave qu'elle étoit « auparavant; et de tous les citoyens adjugés « à leurs créanciers, d'avoir ramené les uns « des terres étrangères où on les avoit vendus, « et où ils avoient été si long-temps errants, « qu'ils avoient oublié leur langue naturelle; « et d'avoir remis en liberté les autres, qui, « ayant été retenus dans le pays, croupis- « soient dans une honteuse et misérable ser- « vitude ».

Il est vrai que cette affaire lui attira le plus fâcheux déplaisir qu'il pût éprouver; car, comme il travailloit à cette abolition, et qu'il cherchoit les paroles les plus persuasives et l'exorde le plus convenable pour mettre à la tête de son édit, il communiqua son dessein à Conon, à Clinias et à Hipponicus, qui étoient ses meilleurs amis, et qu'il consultoit dans toutes ses affaires : il leur dit donc qu'il ne toucheroit point aux terres, mais que pour les dettes, il vouloit absolument les abolir. Ses amis, plus intéressés que fidèles, se hâtèrent de prévenir la publication de l'édit, et empruntèrent secrètement, à des gens riches, de fort grosses sommes dont ils achetèrent des héritages. Après que l'édit fut publié, comme on vit qu'ils retenoient les héritages sans rendre l'argent, on ne manqua pas de rejeter le

tout sur Solon, et de l'accuser, non pas d'avoir été trompé par ses amis, mais d'avoir aidé ses amis à tromper les autres. Cependant cette calomnie fut bientôt détruite par la remise qu'il fit le premier de cinq talents qui lui étoient dus: d'autres, comme Polyzelus (*a*) de Rhodes, en mettent quinze. Cela n'empêcha pourtant pas que ses trois amis ne fussent appelés toujours depuis, *les Cécropides*, c'est-à-dire, *les abolisseurs de dettes*[46].

D'abord, cette ordonnance ne plut ni à l'un ni à l'autre des deux partis. Elle choqua les riches, parce qu'elle abolissoit les dettes; et elle fâcha encore plus les pauvres, parce qu'elle n'ordonnoit pas un nouveau partage des terres, comme ils l'avoient espéré; et que Solon ne les avoit pas tous rendus égaux en biens, comme Lycurgue l'avoit fait à Lacédémone. Mais il y avoit cette différence entre Lycurgue et lui, que Lycurgue étoit le onzième descendant d'Hercule; qu'il avoit déjà régné long-temps, et qu'il avoit acquis de l'autorité, des amis et de grandes richesses; ce qui lui fut d'un très-grand secours pour établir la forme de gouvernement qu'il voulut. Encore avec cela fut-il obligé d'employer plutôt la force que l'adresse; il lui en coûta

(*a*) Polyzelus, qui avoit écrit les choses mémorables de Rhodes.

même un œil pour faire passer le point le plus important et le plus capable de rendre une ville heureuse et d'y faire régner la concorde et l'union, qui est que, parmi les citoyens il n'y ait ni pauvres ni riches : au lieu que Solon ne put parvenir à ce point-là ; parce qu'il étoit d'une famille plébéïenne ou moyenne[47], et qu'il manquoit de tous les autres avantages nécessaires pour exécuter un si grand dessein. Il fit pourtant tout ce qu'il étoit possible de faire avec le peu de puissance qu'il avoit, n'étant soutenu que par sa sagesse et la confiance que les citoyens avoient en lui.

Or, il est si vrai que par sa loi il avoit offensé la plupart des citoyens, qui s'attendoient à toute autre chose, qu'il le témoigna lui-même dans ses vers. « Ceux qui étoient auparavant « enflés de joie et d'espérance, dit-il, me re- « gardent présentement de travers comme un « ennemi. Cependant tout autre à ma place, « et avec aussi peu d'autorité, n'auroit pu « venir à bout du peuple, ni le réduire, qu'il « ne l'eût auparavant sucé et mis à sec[48] ». Mais il ne se passa guère de temps, que les Athéniens ne comprissent toute l'utilité qui leur revenoit de cette conduite. Et alors, cessant de se plaindre et de murmurer, ils firent en commun un sacrifice, qu'ils appelèrent, *le sacrifice de la décharge*, et donnèrent à

Solon l'intendance des lois et de la police, avec un pouvoir si peu limité, qu'ils le firent entièrement maître des charges, des assemblées, des jugements et des délibérations; il créoit à son gré tous les officiers, régloit leurs revenus et leur nombre, et le temps qu'ils seroient en charge, et cassoit et confirmoit, comme il le jugeoit à propos, toutes les ordonnances qui avoient été faites auparavant.

D'abord, toutes les lois de Dracon, excepté celles qui étoient contre les meurtriers, furent cassées à cause de leur trop grande sévérité 49: car elles n'ordonnoient pour toutes les fautes qu'une même peine, qui étoit la mort: de sorte que ceux qui étoient convaincus de paresse et d'oisiveté, et ceux qui n'avoient volé que des herbes et des fruits dans un jardin, étoient punis aussi sévèrement que les homicides et les sacriléges. Aussi a-t-on fort vanté dans les siècles suivants le mot de Démadès (*a*) qui dit, en parlant de ces lois, « qu'elles n'avoient « pas été écrites avec de l'encre, mais avec « du sang ». Et Dracon lui-même, interrogé pourquoi il avoit ordonné une peine capitale pour toutes les fautes, avoit répondu que c'étoit « parce que les plus petites lui avoient « paru dignes de mort, et qu'il n'avoit pu

(*a*) Démadès, orateur qui vivoit du temps d'Alexandre.

« trouver d'autre punition pour les plus gran-
« des »,

Après avoir annullé ces lois, Solon voulant laisser les charges entre les mains des riches, et donner aussi aux pauvres quelque part au gouvernement dont ils étoient exclus, fit une estimation des biens de chaque particulier. Ceux qui se trouvèrent avoir de revenu annuel cinq cents mesures, tant en grains qu'en choses liquides, furent mis au premier rang, et appelés les *pentacosiomédimnes*, c'est-à-dire, qui avoient cinq cents mesures de revenu. Le second ordre comprit ceux qui en avoient trois cents, et qui pouvoient nourrir un cheval de guerre; on les appela les *chevaliers* : ceux qui n'en avoient que deux cents, composèrent le troisième, sous le nom de *zeugites* 5°. Tous les autres, qui étoient au-dessous, furent compris sous le nom de *thètes*, c'est-à-dire, de mercenaires travaillant de leurs mains, auxquels Solon ne permit d'avoir aucune charge; il leur laissa seulement le droit d'opiner dans les assemblées et dans les jugements du peuple, ce qui au commencement ne parut rien, et se trouva à la fin un très-grand avantage, parce que la plupart des procès et des différents retournoient toujours au peuple, devant lequel on pouvoit appeler de tous les jugements des magistrats.

D'ailleurs, comme les lois de Solon étoient écrites avec beaucoup d'obscurité, et qu'elles avoient plusieurs sens contraires, cela augmenta infiniment l'autorité de ce tribunal; car les différents ne pouvant être décidés par le texte formel des lois, on avoit besoin de ces juges, de qui dépendoit uniquement la décision, et qui étoient en quelque façon au-dessus des lois mêmes. Solon parle et s'applaudit assez dans ses vers, de cette égalité qu'il avoit introduite : « J'ai donné au peuple, dit-« il, tout pouvoir qui étoit juste et raisonna-« ble, sans trop augmenter ni diminuer son « autorité. Pour les riches, j'ai aussi pourvu « à leur sûreté, je les ai mis à couvert de « toute insulte, et j'ai également muni les deux « partis d'un fort bouclier, afin que l'un ne « puisse jamais opprimer injustement l'autre».

Mais voulant encore plus subvenir à la foiblesse du peuple, il fit une loi qui permettoit à tout Athénien de prendre et d'épouser la querelle de celui qu'on auroit outragé. Si quelqu'un avoit été blessé, battu ou maltraité, en quelque manière que ce pût être, le premier venu pouvoit poursuivre et mettre en justice celui qui avoit commis l'excès : ce législateur ayant sagement voulu accoutumer par là les citoyens à sentir les maux les uns des autres, comme membres d'un seul et

même corps. On a conservé de lui un mot qui se rapporte à cette loi : on lui demandoit un jour quelle ville lui sembloit la plus heureuse et la mieux policée : « c'est, répondit-« il, celle dont les citoyens sont si unis, que « ceux qui n'ont pas été outragés, sentent « l'injure faite à leurs compatriotes, et en « poursuivent la réparation aussi vivement « que ceux qui l'ont reçue ».

Il établit le sénat de l'aréopage [51], qu'il composa de ceux qui avoient été archontes (a); et comme il avoit eu cette charge, il fut du nombre des juges. Mais voyant que l'abolition des dettes avoit rendu le peuple fier et arrogant, il créa un second conseil composé de quatre cents membres [52], cent de chaque tribu, devant lesquels on rapportoit toutes les affaires avant que de les proposer dans l'assemblée générale ; de sorte que le peuple ne connoissoit d'aucune affaire qui n'eût été auparavant bien vue et examinée par ce conseil. Il réserva à l'aréopage, comme à la cour souveraine, l'intendance générale de toutes choses, et le soin de faire observer toutes les lois dont il le fit le dépositaire ; et il crut que l'état arrêté et affermi par deux bonnes ancres, ne seroit plus si agité ni si tourmenté, et que le peuple seroit plus tranquille.

(a) Il y avoit neuf archontes toutes les années.

La plupart des écrivains conviennent que l'aréopage doit son établissement à Solon, comme nous l'avons dit : et ce qui semble extrêmement autoriser et confirmer ce témoignage, c'est que Dracon ne fait nulle part aucune mention des aréopagistes, et ne cite pas même leur nom; mais il s'adresse toujours aux éphètes [53], quand il s'agit de meurtres et de crimes capitaux. Cependant la huitième loi de la troisième table de Solon porte en termes formels, « que tous les citoyens qui ont été « notés d'infamie, avant que Solon fût ar- « chonte, soient réhabilités, et rétablis, ex- « cepté seulement ceux qui, pour cause de « meurtre ou de brigandage, ou pour avoir « aspiré à la tyrannie, ont été condamnés par « l'aréopage ou par les éphètes, ou dans le « prytanée, par les rois, et qui étoient en « fuite, quand cette loi a été faite ». Ces paroles semblent prouver que l'aréopage étoit établi avant que Solon fût en charge, et qu'il eût fait des lois : car qui sont donc ceux qui ont été condamnés par l'aréopage avant Solon, si ce fut Solon qui établit l'aréopage, et qui lui donna toute son autorité? A moins que l'on ne dise qu'il y a quelque obscurité dans le texte, ou qu'il y manque quelque chose qu'il faut suppléer, et que le sens de la loi est que ceux qui auroient été convaincus des cri-

mes dont la connoissance appartenoit à la cour de l'aréopage, aux éphètes et au prytanée, quand cette loi fut faite, demeureroient condamnés, et que tous les autres seroient absous. En effet, c'étoit l'intention de Solon.

Parmi ses autres lois, il y en a une bien singulière et bien étrange : c'est celle qui déclare infâmes ceux qui, dans une sédition, ne prennent aucun parti [54]. Il ne vouloit pas qu'on fût insensible aux malheurs communs, et qu'après avoir mis sa personne et ses biens en sûreté, on se fît un mérite et que l'on triomphât de n'avoir pris aucune part aux misères de sa patrie; il vouloit que dès le commencement, on embrassât le parti le plus juste, que l'on courût le même danger, et qu'on n'attendît pas tranquillement de quel côté pencheroit la victoire, afin de suivre le victorieux. Mais il y en a une autre qui me paroît ridicule et absurde : c'est celle qui permet à une riche héritière, dont le mari est impuissant, de chercher à se consoler avec tel des parents de son mari qu'elle voudra choisir. Cette loi a pourtant des approbateurs, qui trouvent qu'on ne pouvoit rien ordonner de plus juste contre ceux qui, connoissant leur foiblesse, ne laissent pas d'épouser de riches héritières afin de jouir de leur bien, et font violence à la nature pour profiter du privilége de la loi : car,

dit-on, ces gens-là voyant que leurs femmes auront la liberté de prendre ailleurs ce qu'elles ne trouveront pas chez elles, ne se marieront point du tout, ou se marieront avec honte et confusion, et porteront la peine de leur insolence et de leur avarice. C'est d'ailleurs, ajoutent-ils, une chose très-bien imaginée, de n'avoir pas permis à ces femmes de choisir parmi tous les hommes indifféremment, mais seulement parmi les parents du mari, afin que les enfants qui naissent de ce commerce, soient au moins de la même race et du même sang. C'est pour cela aussi qu'il veut que la nouvelle mariée soit enfermée avec son mari, et mange avec lui d'un même coing [55], et que le mari soit tenu de la voir au moins trois fois le mois : car quoiqu'il n'en vienne pas d'enfants, c'est toujours un honneur qu'il rend à la chasteté de sa femme; et cette marque d'amour qu'il lui donne, éteint beaucoup de sujets de querelles et de mécontentements qui arrivent tous les jours, et empêche que ces différents ne produisent enfin la haine, et n'aliènent entièrement les esprits.

Il proscrivit les dots des autres mariages, et ordonna que les mariées n'apporteroient à leurs maris que trois robes, et quelques meubles de peu de valeur; car il ne vouloit pas que le mariage devînt un commerce et un trafic

pour le gain, mais qu'il fût toujours regardé comme une société honorable, pour avoir des enfants, pour vivre agréablement et avec douceur, et pour se témoigner une amitié réciproque. Ce fut dans cette vue que Denys, le tyran de Sicile, répondit un jour à sa mère, qui le prioit de la marier à un jeune homme de Syracuse : « J'ai bien pu, dit-il, forcer les « lois d'une ville pour m'en rendre le tyran : « mais de forcer les lois de la nature pour faire « de ces mariages hors d'âge, c'est ce qui « n'est pas en mon pouvoir ». Aussi faut-il empêcher ces désordres dans les villes, et ne pas souffrir ces unions disproportionnées, qui n'ont ni le plaisir ni l'amour pour fondement, où l'on ne fait rien qui ne démente le mariage; et où l'on ne se propose aucune des fins que l'on doit avoir. Un sage magistrat, ou un prudent législateur, pourroit fort bien dire à un vieillard qui épouseroit une jeune femme, ce que l'on dit à Philoctète dans une tragédie : « Malheureux! es-tu donc en âge de te ma- « rier» ? Et s'il voyoit dans la maison d'une vieille un jeune homme s'engraissant auprès d'elle, comme les mâles des perdrix s'engraissent près de leurs femelles, il le feroit promptement passer dans celle d'une jeune qui n'auroit point de mari. Mais en voilà assez sur cette matière.

On loue avec raison une autre loi de Solon qui défend de dire du mal des morts; car il y a de la religion à tenir les morts pour sacrés, de la justice à épargner ceux qui ne sont plus, et de la politique à empêcher les haines d'être immortelles. Il défendit aussi de dire aucune injure à personne dans les temples, dans les lieux où se rendoit la justice, dans les assemblées du peuple, et dans les théâtres pendant les jeux; et il condamnoit les contrevenants à une amende de cinq drachmes (*a*), applicables, trois à l'offensé, et deux au trésor public : car de ne pouvoir être nulle part le maître de sa colère, c'est être d'un naturel trop indocile et trop effréné; et de la retenir partout, c'est ce qui paroît très-difficile et souvent impossible : or il faut que les lois visent à ce qui est communément possible, si l'on n'aime mieux faire un exemple utile du châtiment de peu de personnes, que de ne tirer aucun fruit de la punition de plusieurs.

On estima beaucoup aussi sa loi sur les testaments. Avant lui on n'avoit pas permission de tester : le bien du mourant alloit toujours à ceux de sa famille; et il permit de donner tout à qui on voudroit, quand on étoit sans enfants, préférant ainsi l'amitié à la parenté, et le choix à la nécessité et à la contrainte, et

(*a*) 4 fr. 44 cent. de notre monnoie. *A. L. D.*

rendant chacun véritablement maître de ses biens. Il n'autorisa pourtant pas indifférem-ment toutes sortes de donations, et n'approuva que celles qu'on avoit faites librement, sans aucune violence, et sans avoir l'esprit aliéné et corrompu par des breuvages, par des charmes, ou par les attraits et les caresses d'une femme, persuadé avec justice qu'il n'y a aucune différence entre être séduit et être forcé; et mettant en même rang la surprise et la force, la volupté et la douleur, comme des moyens qui peuvent également troubler la raison [56].

Il fit aussi une loi pour régler les voyages des femmes, leur deuil et leurs sacrifices, et pour empêcher le désordre, l'excès et la licence qui régnoient auparavant. Il leur défendit de sortir de la ville avec plus de trois habits, avec des provisions pour plus d'une obole (*a*), et avec un panier plus haut d'une coudée; et leur ordonna de n'aller la nuit qu'en chariot, et précédées d'un flambeau. Il leur défendit de s'égratigner et de se meurtrir le visage aux enterrements [57], et de faire toutes les autres choses qui arrachoient des larmes et des cris à ceux qui suivoient le convoi, et

(*a*) Il falloit six oboles pour faire une drachme; l'obole valoit donc quinze centimes de notre monnoie. *A.L.D.*

qui n'étoient point parents du mort. Il les empêcha aussi d'immoler un bœuf sur le tombeau du défunt, d'ensevelir avec lui plus de trois robes [58], et d'aller aux sépultures d'autrui après le jour et l'heure de l'enterrement [59]. La plupart de ces choses sont encore aujourd'hui défendues par nos lois (*a*), qui ajoutent que les hommes mêmes qui y contreviendront, seront condamnés à l'amende par les officiers établis pour exercer la censure sur les femmes, comme des lâches et des efféminés, qui se sont abandonnés à un deuil immodéré, et qui ont eu toutes les foiblesses du sexe.

La population de la ville d'Athènes augmentoit tous les jours, car on y accouroit de tous côtés, à cause de la grande sûreté dans laquelle on y vivoit. Solon, voyant que la plus grande partie du terroir de l'Attique étoit ingrate et stérile, et que ceux qui faisoient le commerce sur mer, n'apportoient rien aux citoyens qui n'avoient rien à leur donner en échange, exhorta les Athéniens à cultiver les manufactures et les arts, et fit une loi qui portoit que le fils ne seroit pas tenu de nourrir son père, qui ne lui auroit fait apprendre aucun métier. Lycurgue qui habitoit une ville où il n'y avoit nuls étrangers, et qui possédoit

(*a*) C'est-à-dire par les lois des Romains, comme on le voit par les douze tables.

un si grand territoire, qu'il auroit suffi, comme dit Euripide, à une fois autant d'habitants, et, ce qui est encore plus considérable, qui se voyoit environné d'une grande multitude d'Ilotes qu'il étoit dangereux de laisser en repos, qu'il falloit abattre et humilier par un travail continuel; Lycurgue, dis-je, fit fort bien de décharger ses citoyens de tous les arts mécaniques et abjects, et de ne les accoutumer qu'au seul exercice des armes : mais Solon, qui devoit bien plus accommoder les lois aux choses, que les choses aux lois, et qui connoissoit la nature du pays, qui bien loin d'être en état de fournir à la nourriture d'une populace fainéante et oisive, pouvoit à peine faire subsister les laboureurs, fit aussi très-sagement de relever les arts et les métiers par toutes sortes d'honneurs et de priviléges, et de commettre le sénat de l'aréopage pour informer de la manière dont chacun gagnoit sa vie, et pour châtier ceux qui ne faisoient rien.

Mais une loi encore plus rigoureuse, c'est celle par laquelle, comme le rapporte Héraclite de Pont, il dispensoit les enfants, nés d'une courtisane, de nourrir leur père : « Car il est « évident, disoit-il, que celui qui méprise « l'honnêteté et la sainteté du mariage, ne « voit des femmes que pour assouvir sa passion,

« et point du tout pour avoir des enfants. Il « a donc sa récompense, et il ne s'est réservé « aucun droit sur ceux qui sout venus de ce « commerce, et dont il a rendu la vie un op- « probre éternel ».

Cependant on peut dire en général qu'il y a beaucoup d'absurdités dans les lois qu'il a faites touchant les femmes. Par exemple, il permet de tuer un adultère qu'on a pris sur le fait [60]; mais si quelqu'un a enlevé et violé une femme libre, il ne le condamne qu'à une amende de cent drachmes; et si c'est pour la prostituer, il ne condamne le ravisseur qu'à vingt drachmes; à moins qu'elle ne fût de ces femmes qu'on vend publiquement, c'est-à-dire, de ces courtisanes qui se livrent sans honte à ceux qui les achètent. Il défend aussi de vendre ses filles et ses sœurs, à moins qu'on ne les surprenne en faute pendant qu'elles sont encore à marier. Or il n'y a point de raison de traiter si différemment un même crime, et de le punir, tantôt avec beaucoup de sévérité, et tantôt avec beaucoup de douceur, et comme en jouant, en se contentant d'une légère amende: si ce n'est qu'on veuille dire que, comme l'argent étoit alors très-rare à Athènes, la difficulté d'en trouver rendoit ces amendes fort considérables : car dans le réglement qu'il fit pour les frais des

sacrifices, il n'apprécie un mouton et un minot de blé, chacun, qu'une drachme (*a*). Celui qui avoit vaincu dans les jeux isthmiques, recevoit seulement cent drachmes; et celui qui avoit remporté le prix dans les jeux olympiques, n'en avoit que cinq cents[61]. Il veut qu'on ne donne que cinq drachmes à celui qui aura pris un loup, et qu'une drachme, si c'est une louve, l'un étant le prix d'un bœuf, comme dit Démétrius de Phalère, et l'autre le prix d'un mouton. Dans la 16.e table de ses lois, il met un prix beaucoup plus haut aux victimes extraordinaires et choisies; mais c'est peu de chose, si on le compare avec ce que ces mêmes victimes coûtent aujourd'hui. C'étoit de tout temps la coutume des Athéniens, de faire la guerre aux loups, parce que leur terre est plus propre à nourrir du bétail, qu'à porter du blé. Il y a des auteurs qui prétendent que les quatre tribus n'ont pas pris leur nom des fils d'Ion, mais des différentes manières de vivre qu'elles embrassèrent[62]. Ceux qui firent profession des armes, furent appelés *oplites*, c'est-à-dire, soldats; ceux qui apprirent des métiers, eurent le nom d'*ergades*, c'est-à-dire, d'artisans; ceux qui s'adonnèrent au labourage, furent nommés *téléontes*, c'est-

(*a*) D'autres ont traduit: « il n'apprécie un mouton « et une drachme qu'à un minot de blé ». *A. L. D.*

à-dire, fermiers; et on appela *œgicores*, c'est-à-dire, bergers, ceux qui eurent soin des troupeaux.

Comme l'Attique est un pays sec et aride, sans rivières[63], sans lacs, où l'on ne trouve que peu de fontaines[64], et que dans la plupart des endroits il n'y a presque d'autre eau que celle des puits que l'on creuse, Solon fit une loi qui portoit que ceux qui ne seroient éloignés d'un puits public, que d'une certaine distance, qu'il limita à la carrière d'un cheval, c'est-à-dire à quatre stades (*a*), pourroient y aller puiser, mais que ceux qui en seroient plus éloignés, chercheroient dans leur propre fonds de l'eau pour leur usage; et que si après avoir creusé dix brasses, ils n'en trouvoient point, ils pouvoient alors en aller prendre au puits le plus prochain une cruche de six pots, deux fois par jour; car il vouloit soulager la nécessité, et ne pas entretenir la paresse. Il régla aussi en homme fort entendu la distance qu'il falloit observer dans les plants des arbres, et il ordonna qu'on n'en plantât aucun qu'à cinq pieds du fonds de son voisin, et à neuf, si c'étoit un figuier ou un olivier, qui étendent plus loin leurs racines, et dont le voisinage ne convient pas à toutes sortes d'arbres: car outre qu'ils leur ôtent leur nourriture, il y en

(*a*) Cinq cents pas.

a qu'ils empoisonnent par leur vapeur. Il voulut que les trous que l'on feroit pour les mettre, fussent aussi éloignés du fonds du voisin, qu'ils auroient de profondeur; et que les ruches, que l'on établiroit, fussent au moins à trois cents pieds de celles qu'un autre auroit déjà placées.

De tous les fruits de la terre, il ne permit de vendre aux étrangers que l'huile[65], et défendit le transport de tous les autres, sous peine, ou d'être maudit publiquement par l'archonte, ou de payer une amende de cent drachmes au trésor public: cette loi se trouve dans la première table. Ce n'est pas sans quelque sorte de raison que l'on a dit qu'il étoit défendu de transporter les figues hors de l'Attique, et que les délateurs de ceux qui en avoient exporté étoient appelés *sycophantes*.

Il fit aussi une loi pour la réparation du dommage causé par les animaux, dans laquelle il ordonna que le maître d'un chien, qui auroit mordu quelqu'un, seroit tenu de le livrer[66], et de lui attacher au cou un billot de quatre coudées, assez plaisante invention pour mettre en sûreté contre les attaques d'un chien.

Mais la loi qu'il fit contre les étrangers qui pouvoient acquérir le droit de bourgeoisie, n'est pas sans difficulté, car il n'accorda ce droit qu'à ceux qui auroient été bannis à per-

pétuité de leur patrie, ou qui se seroient transplantés à Athènes avec toute leur famille pour y exercer quelque métier. Et on soutient que, bien loin d'avoir en vue d'éloigner par là les étrangers, il songeoit au contraire à les mieux attirer par cette promesse qu'ils seroient faits citoyens; et que c'étoient là les gens qu'il croyoit les plus sûrs et les plus fidèles; parce que les uns auroient quitté leur pays par force, sans aucun espoir de retour, et que les autres y auroient renoncé de leur bon gré, sans aucune contrainte [67].

Une loi qui lui est particulière, c'est celle qu'il fit pour les repas que les citoyens faisoient ensemble, en public; ce qu'il appelle *parasiter* [68] : car il défendit qu'on y allât trop souvent, et il établit une peine contre ceux qui refuseroient d'y aller à leur tour; les uns lui paroissant donner une preuve d'intempérance, et les autres un signe de mépris.

Il ne donna de force et de vigueur à ses lois que pour cent ans, et les fit écrire sur des rouleaux (*a*) de bois qui furent enchâssés dans des cadres où ils tournoient. On en observe encore quelques fragments dans le Prytanée, et Aristote assure qu'on les appeloit des *cyrbes*; c'est à quoi se rapporte ce passage de Cratinus, poète comique : « De par Solon

(*a*) Ces rouleaux étoient en pyramide triangulaire.

« et Dracon, à qui on cuit aujourd'hui des « pois avec des cyrbes ». Mais d'autres prétendent que les tables seules où étoient écrites les lois qui concernoient les choses saintes et les sacrifices, avoient proprement le nom de cyrbes, et que les autres étoient simplement appelées *tables*. Le conseil jura en commun qu'il maintiendroit les lois de Solon; et chacun des thesmothètes [70], ou officiers qui avoient la garde des lois, jura la même chose en particulier sur la place, près de la pierre où se font les proclamations publiques; et en cas qu'il lui arrivât d'en violer quelqu'une, il s'obligea de consacrer dans le temple de Delphes sa propre statue d'or massif, qui peseroit autant que lui [71].

Solon, voyant l'inégalité des mois, et que la lune ne s'accordoit, ni avec le lever, ni avec le coucher du soleil, mais que souvent en un même jour elle l'atteignoit et le passoit, voulut qu'on appelât ce jour-là *ene cai nea*, « la vieille et la nouvelle lune », et attribua à la fin du mois écoulé ce qui précédoit la conjonction, et au commencement de l'autre ce qui la suivoit. D'où l'on peut juger qu'il fut le premier qui comprit bien le sens de ces paroles d'Homère, *à la fin du mois et au commencement de l'autre* [72]. Le jour suivant, il l'appelle le jour de la nouvelle lune; et de-

puis le vingtième jour jusqu'au trentième, il compta, non par addition, mais par soustraction, en diminuant toujours selon le décours de la lune [73].

Quand il eut ainsi publié ses lois [74], il étoit tous les jours importuné d'une foule de gens qui alloient chez lui pour les louer ou pour les blâmer; pour le prier d'y ajouter telle et telle chose qui leur étoit venue dans l'esprit, ou pour l'obliger d'en retrancher. La plupart même vouloient qu'il leur rendît raison de chaque article, qu'il les leur expliquât, et qu'il marquât précisément en quel sens il falloit les prendre. Voyant donc qu'il ne pouvoit ni les refuser avec quelque sorte de raison, ni les contenter sans s'exposer à l'envie [75], et voulant se dérober à toutes ces difficultés, et éviter les plaintes et la haine de ses concitoyens, car comme il disoit lui-même, « dans « les grands desseins, il est difficile de plaire « à tout le monde », il s'embarqua, et prit pour prétexte de sa retraite, le desir d'aller commercer sur mer, après avoir obtenu des Athéniens un congé pour dix années. Il espéroit que ce temps-là suffiroit pour les accoutumer à ses lois.

Il alla d'abord en Égypte, et demeura quelque temps, comme il le rapporte lui-

même, « près du rivage de Canope (*a*), à « l'embouchure du Nil », où il conféra avec Psenophis l'Héliopolitain, et avec Sonchis le Saïte (*b*), qui étoient les plus habiles et les plus savants de tous les prêtres du pays. Il apprit d'eux, au rapport de Platon, le conte de l'île Atlantique 76, qu'il entreprit de mettre en vers pour le publier en Grèce. D'Egypte il passa en Cypre, où il acquit l'estime et l'amitié d'un des rois de l'île, nommé Philocypre, qui habitoit une petite ville que Démophoon, fils de Thésée, avoit bâtie sur les bords du fleuve de Claros, en un lieu fort et escarpé, mais dont le terroir étoit stérile et ingrat. Solon, voyant qu'il y avoit au-dessous une belle plaine, conseilla à Philocypre de transporter là sa ville, et de la rendre plus grande et plus agréable; il lui aida lui-même à la bâtir, et pourvut à tout ce qui étoit nécessaire pour la commodité et pour la sûreté de ses habitants, de sorte qu'elle fut bientôt très-peuplée, et que tous les autres princes voisins en conçurent de la jalousie. Philocypre, voulant donc rendre à Solon l'honneur

(*a*) Un des sept bras par lesquels le Nil se décharge dans la mer. Il y avoit là une ville du même nom.

(*b*) Héliopolis et Saïs, deux villes d'Egypte, entre les bras du Nil.

qui lui étoit dû, changea le nom de sa ville, qui étoit appelée *Aipeia*, c'est-à-dire, la *haute*, et la nomma *Soli* (*a*), du nom de son fondateur. Solon parle lui-même de cet établissement dans ses élégies, où s'adressant à Philocypre, il lui dit : « Puissiez-vous ré-« gner long-temps dans Soli, et habiter en « paix cette ville, vous et votre postérité ! « Et pour moi (*b*), que la belle Vénus me « fasse partir en bonne santé de cette île, et « que, pour cette nouvelle fondation, elle « me fasse part de ses grâces, me comble « d'honneur, et me conduise heureusement « dans ma patrie ! »

A l'égard de l'entrevue qu'il eut avec Crésus, je sais bien que quelques auteurs prétendent prouver par la chronologie, que c'est un conte fait à plaisir 77 ; mais une histoire si célèbre, qui a été approuvée par un si grand nombre de témoins, et, ce qui est encore plus considérable, qui convient si bien aux mœurs de Solon, et qui est si digne de sa magnanimité et de sa sagesse, ne me paroît pas devoir être rejetée, sous prétexte qu'elle

(*a*) Strabon, liv. XIV, donne pour fondateurs à l'ancienne ville de Soli, Acamas et Phalerus, tous deux Athéniens. La ville de Soli porte encore le nom de Solia. *A. L. D.*

(*b*) Il invoque Vénus, parce qu'elle étoit la protectrice de cette île.

ne s'accorde pas avec certaines tables chronologiques, que mille gens jusqu'aujourd'hui ont essayé de corriger, sans pouvoir jamais concilier les contrariétés dont elles sont pleines. On raconte donc que Solon s'étant rendu auprès de Crésus qui l'avoit sollicité de venir le voir, fut à-peu-près comme cet homme qui, né au milieu de la terre ferme, et étant allé voir la mer, prenoit pour elle toutes les rivières qu'il rencontroit : tout de même, Solon étant arrivé à la cour, et voyant un grand nombre de seigneurs magnifiquement vêtus, qui marchoient avec grand bruit, environnés d'une foule d'esclaves, de gardes et de courtisans, il les prenoit tous pour Crésus, jusqu'à ce qu'il fût conduit auprès de ce prince, qui, pour se faire voir avec plus de pompe et de majesté, avoit ce jour-là sur lui tout ce qu'on peut imaginer de plus précieux et de plus rare. Ses habits étoient d'un drap de pourpre de diverses couleurs, rehaussé d'or, où la délicatesse de l'art disputoit avec la richesse de la matière, et où les pierres les plus précieuses étoient semées avec profusion. Solon fut long-temps devant lui sans donner aucune des marques d'émotion qu'il avoit attendues, et sans dire la moindre parole qui sentît la surprise ou l'admiration ; au contraire, il fit connoître aux gens sensés, qu'il

méprisoit cette vanité, comme une petitesse d'esprit, et comme une bassesse de courage.

Crésus commanda qu'on lui montrât tous ses trésors, et qu'on lui fît voir la somptuosité et la magnificence de ses appartements et de ses meubles : chose fort inutile, car pour juger de Crésus, Solon n'avoit qu'à le voir. Quand il eut tout examiné, on le ramena. Crésus lui demanda « s'il avoit jamais connu « d'homme plus heureux que lui » ? Solon répondit qu'*oui*, et que « c'étoit un simple bour- « geois d'Athènes, nommé Tellus, qui avoit « vécu en homme de bien, qui avoit laissé « après lui des enfants généralement estimés, « et qui après avoir été toute sa vie au-dessus « du besoin, étoit mort en combattant glo- « rieusement pour sa patrie [78] ».

Crésus croyoit déjà qu'il avoit perdu l'esprit, et le prenoit pour un homme stupide et grossier, de ne pas mesurer le bonheur à l'abondance de l'or et de l'argent, et de préférer la vie et la mort d'un homme du peuple à une si grande puissance et à un empire si florissant. Cependant il lui demanda encore, « si, après ce Tellus, il avoit connu un autre « homme dont le bonheur fût égal au sien » ? Solon lui répondit, « qu'il avoit connu de plus « heureux que lui, Cléobis et Biton, deux « frères qui avoient été un modèle parfait

« d'amitié fraternelle, et qui avoient eu pour
« leur mère tant d'amour et de piété, qu'un
« jour de fête solennelle, où elle devoit aller au
« temple de Junon, comme ses bœufs tardoient
« trop à venir, ils se mirent eux-mêmes au
« joug, et traînèrent le char de leur mère, qui
« étoit ravie, et dont tout le monde vantoit
« le bonheur d'avoir porté de tels enfants.
« Après le sacrifice, ils allèrent se coucher;
« mais ils ne se relevèrent pas le lendemain,
« et terminèrent leur vie par une mort douce
« et tranquille [79], au milieu d'une très-grande
« gloire qui n'aura point de fin. Eh quoi! re-
« prit Crésus déjà transporté de colère, tu ne
« me compteras point parmi les heureux»?
Solon qui ne vouloit ni le flatter, ni l'aigrir
davantage, lui dit avec douceur: «roi de
« Lydie, Dieu nous a donné à nous autres
« Grecs toutes choses dans la médiocrité; sur-
« tout il nous a fait présent d'une sagesse ferme,
« mais simple et populaire, qui n'a rien de
« royal ni d'éclatant, et qui, connoissant que
« la vie des hommes éprouve un nombre infini
« de vicissitudes et de changements, ne nous
« permet, ni de nous glorifier des biens dont
« nous jouissons nous-mêmes, ni d'admirer
« dans les autres une félicité qui peut n'être
« que passagère, et n'avoir rien de réel; car
« l'avenir est pour chaque homme un tissu

« d'accidents tout divers, qui ne peuvent être « prévus ; celui-là nous paroît seul heureux, « de qui Dieu a continué la félicité jusqu'au « dernier moment de sa vie; mais pour celui « qui vit encore, et qui flotte au milieu des « écueils sur cette mer orageuse, son bonheur « nous paroît aussi incertain et aussi mal as- « suré, que la couronne pour celui qui com- « bat encore et qui n'a pas encore vaincu ». Solon se retira après ces paroles, qui ne firent qu'affliger Crésus sans le corriger.

Esope, celui qui a fait des fables, étoit alors à la cour, où il avoit été appelé par Crésus qui le traitoit très-favorablement; il fut fâché du mauvais accueil que Solon avoit reçu de ce prince, et lui dit par forme d'avis : « Solon, il faut ou ne point approcher des « rois, ou ne leur dire que des choses qui « leur soient agréables. Dis plutôt, répondit « Solon, qu'il faut ou ne les point approcher, « ou leur dire des choses qui leur soient uti- « les ». Ainsi Crésus eut toujours depuis beaucoup de mépris pour Solon; jusqu'à ce qu'ayant été défait en bataille par Cyrus, sa ville capitale prise, et lui-même fait prisonnier, et étant déjà monté tout lié sur le bûcher où il alloit être brûlé au milieu des Perses, et à la vue de Cyrus même, il s'écria par trois fois de toute sa force : *O Solon!* Cyrus, étonné, lui

envoya demander, « quel homme ou quel « dieu c'étoit que Solon qu'il réclamoit seul « dans ce malheur inévitable ». Crésus répondit, sans rien déguiser : « C'est un des sa- « ges de la Grèce, que j'avois fait venir auprès « de moi, non pas pour l'écouter et pour ap- « prendre de lui les choses dont j'avois si grand « besoin, mais afin qu'après avoir été le spec- « tateur et le témoin de ma gloire et de mes « richesses, il allât remplir la Grèce du bruit « de ma félicité, dans la perte de laquelle je « trouve aujourd'hui plus de mal que je n'ai « jamais trouvé de bien dans sa jouissance; « car les faveurs de la fortune n'étoient qu'en « idée et en opinion, au lieu que ses revers « me plongent dans des malheurs réels et dans « des calamités véritables, et c'est ce que « conjecturoit fort bien ce sage Grec. Car « prévoyant ce qui m'arrive aujourd'hui, sur « ce que je faisois alors, il m'avertissoit de « regarder toujours à la fin de ma vie, et de « ne pas m'enorgueillir, enflé d'une vaine « confiance qui n'avoit point de fondement ». Quand on eût fait ce rapport à Cyrus, ce prince, beaucoup plus sage que Crésus, et qui voyoit les paroles de Solon confirmées par ce grand exemple, non-seulement délivra son ennemi, mais l'honora pendant qu'il vécut : ainsi Solon eut la gloire d'avoir d'un seul mot

sauvé la vie à l'un de ces deux rois, et l'honneur à l'autre.

Pendant son absence, les Athéniens furent toujours divisés : Lycurgue (*a*) étoit à la tête des habitants de la plaine; Mégaclès, fils d'Alcmæon, étoit chef de ceux de la côte; et Pisistrate avoit pris sous sa protection ceux de la montagne, auxquels s'étoit jointe toute la tourbe des mercenaires, qui vivoient de leurs bras, et qui en vouloient le plus aux riches. La ville observoit cependant encore les lois de Solon; mais il n'y avoit pas un de ses habitants qui ne fût pour la nouveauté, et qui ne souhaitât de voir changer la face du gouvernement, non pas dans la vue de rétablir l'égalité, mais dans l'espérance que ce changement les mettroit au-dessus de leurs adversaires.

Les choses étoient en cet état, quand Solon y retourna. Il s'attira le respect et la vénération de tout le monde; mais à cause de son grand âge, il n'avoit plus la force ni la vivacité nécessaires pour agir ni pour parler en public : c'est pourquoi, s'abouchant en particulier avec chacun des chefs des trois partis, il tâchoit de terminer leurs différents, et de les réconcilier ensemble. Il espéroit même d'abord y réussir, d'autant plus qu'il sembloit que Pisistrate goû-

(*a*) Ce Lycurgue étoit fils d'Aristolaïdes.

toit volontiers ses propositions : car Pisistrate étoit un homme poli, doux et insinuant, secourable envers les pauvres [80], sage et modéré envers ses ennemis, et qui savoit si bien imiter et contrefaire les bonnes qualités qu'il n'avoit pas, qu'on étoit persuadé qu'elles étoient plus en lui qu'en ceux qui les avoient naturellement, et qu'on le croyoit le plus traitable et le plus honnête de tous les hommes, le plus zélé pour l'égalité et pour la justice, et l'ennemi le plus déclaré de ceux qui voudroient changer l'état présent de la république, et machiner quelques nouveautés. C'est par là qu'il trompoit le peuple : mais Solon eut bientôt connu son naturel, et découvert le but où il tendoit par ses déguisements et ses artifices. Il ne rompit pourtant pas avec lui, il tâcha seulement de l'adoucir et de le ramener à la raison par ses remontrances : car il disoit toujours en parlant à lui et aux autres, « que si « on pouvoit déraciner de son ame cette am« bition démesurée, et guérir cette envie ef« frénée de dominer, il n'y auroit pas d'homme « plus né à la vertu, ni un meilleur citoyen « dans Athènes ».

Dans ce temps-là Thespis commençoit à changer la tragédie [81] ; ce spectacle attiroit tout le monde par sa nouveauté ; car il n'y avoit pas encore alors des jeux où l'on dispu-

tât le prix de la tragédie [82]. Solon, qui naturellement désiroit de s'instruire, et qui dans sa vieillesse s'adonnoit encore plus volontiers à l'oisiveté et aux plaisirs, et particulièrement à la bonne chère et à la musique, alla entendre Thespis, qui jouoit lui-même, comme c'étoit la coutume des poètes anciens. Quand la pièce fut finie, il appela Thespis, et lui demanda, « s'il n'avoit point honte de mentir de« vant tant de gens [83] ? Thespis lui répondit, « qu'il n'y avoit point de mal dans ces men« songes et dans ces fictions qu'on ne faisoit « que par jeu ». — « Oui, répartit Solon, en « donnant un grand coup de son bâton contre « terre ; mais si nous souffrons et approuvons « un tel jeu, nous le trouverons bientôt dans « nos contrats et dans toutes nos affaires ».

Sur ces entrefaites, Pisistrate, qui s'étoit blessé lui-même, se fit porter sur la place publique dans un chariot, et excita la populace, en lui faisant entendre que c'étoient ses ennemis qui l'avoient mis en cet état, et qu'il étoit la victime de la république [84]. Déjà la plupart, touchés de pitié, commençoient à témoigner leur indignation par leurs cris, lorsque Solon, s'approchant de Pisistrate, lui dit : « Fils d'Hip« pocrate, tu représentes mal l'Ulysse d'Ho« mère : car tu t'es blessé pour tromper tes « citoyens, et il ne le fit que pour tromper

« ses ennemis (*a*) ». Le tumulte continuoit cependant toujours, et la populace étoit prête à prendre les armes, lorsqu'on jugea convenable d'assembler le conseil.

D'abord, Ariston y demanda qu'on accordât cinquante gardes à Pisistrate pour la sûreté de sa personne ; mais Solon se levant s'y opposa de toute sa force, et dit plusieurs choses qu'il écrivit depuis dans ses vers, comme : « Vous ne regardez qu'aux paroles douces de « cet homme qui vous séduit[85] : chacun de « vous en particulier a pour ses propres affai- « res toute la finesse d'un renard, et tous en- « semble vous n'êtes que des têtes sans cer- « velle, gens stupides et grossiers ». Mais voyant que tous les pauvres prenoient le parti de Pisistrate et faisoient beaucoup de bruit, et que les riches se retiroient, saisis de crainte, il sortit de l'assemblée, en disant « qu'il avoit montré plus de sens que les pre- « miers, qui ne connoissoient pas les menées « de Pisistrate, et plus de courage que les « derniers, qui les connoissant, n'avoient pas « eu la force de lui résister, et de s'opposer à « sa tyrannie ».

Le peuple ayant donc autorisé la proposition d'Ariston, il ne s'amusa pas à disputer

(*a*) Cette action d'Ulysse est racontée dans le quatrième livre de l'Odyssée.

avec Pisistrate sur le nombre des gardes [86], il lui en laissa tranquillement prendre tant qu'il voulut, et Pisistrate se rendit enfin maître de la citadelle. Ce fut alors que la ville se trouva fort étonnée et fort troublée. Mégaclès s'enfuit sur l'heure avec les autres Alcmæonides; et Solon, quoiqu'il fût déjà fort vieux, et qu'il n'eût personne qui le secondât, ne laissa pas d'aller sur la place, et de parler aux citoyens pour leur reprocher leur lâcheté et leur imprudence; et pour les exhorter et les encourager à ne pas abandonner leur liberté. Il leur dit en cette occasion ce mot qui a été depuis si célèbre: « Avant ce jour, il étoit plus facile d'étouffer la tyrannie encore naissante; et présentement qu'elle est formée et établie, il est plus honnête et plus glorieux de l'abolir ». Mais voyant que la peur empèchoit tout le monde de l'entendre, il se retira dans sa maison, prit ses armes, les jeta dans la rue, en disant: « J'ai défendu autant que je l'ai pu les lois et ma patrie, » et se tint en repos. Ses amis lui conseilloient de prendre la fuite; il ne voulut pas seulement les écouter, et demeura chez lui [87], s'occupant à faire des vers contre les Athéniens, pour leur reprocher leurs fautes: « Si vous vous êtes attiré cette calamité par votre peu de courage, leur disoit-il, ne vous en prenez point aux dieux; c'est

vous-même qui avez élevé vos tyrans, en leur donnant des gardes ; et c'est ce qui vous a fait tomber dans cet esclavage si honteux.

Ceux qui l'entendoient, ne cessoient de l'avertir que le tyran le feroit mourir s'il venoit à apprendre qu'il tînt ce langage, et lui demandoient sur quoi il se fioit pour parler avec tant d'audace et de témérité : il leur répondit, *sur la vieillesse.* Mais Pisistrate, après avoir tout soumis, sut si bien l'adoucir, en lui témoignant beaucoup de bienveillance, en lui faisant toutes sortes d'honneurs, et en l'appelant souvent près de sa personne, que Solon fut son conseil, et approuva la plupart des ehoses qu'il fit dans la suite. Aussi Pisistrate observoit-il presque toutes les lois de Solon, et les faisoit observer à ses amis; jusque-là même qu'ayant été accusé d'un meurtre devant l'Aréopage, quoiqu'il fût le maître absolu, il se présenta modestement pour se défendre et pour se justifier; mais l'accusateur abandonna sa poursuite [88].

Pisistrate fit aussi plusieurs lois, et entr'autres celle-ci : « que ceux qui auroient été estropiés à la guerre, seroient nourris aux dépens du public. » Héraclide dit pourtant que Solon avoit déjà fait ordonner la même chose en faveur de Thersippe, et que Pisistrate ne fit que la renouveler et la rendre générale.

Théophraste raconte encore que la loi contre les oisifs n'étoit pas de Solon, mais de Pisistrate, qui rendit par ce moyen la ville plus paisible, et la campagne mieux cultivée.

Pour Solon, après avoir commencé d'écrire en vers l'histoire ou la fable de l'île Atlantique, qu'il avoit apprise des sages de la ville de Saïs, et qui concernoit particulièrement les Athéniens[89], il s'en lassa tout d'un coup, non pas, comme dit Platon, à cause de ses autres occupations, mais plutôt parce-qu'il étoit affoibli pas sa vieillesse, et que ce long travail l'effraya ; car il jouissoit d'un grand loisir, comme il le témoigne assez dans ses vers, où il dit : « Je vieillis en apprenant toujours; » et dans un autre endroit : « Je ne fais plus la cour qu'a Vénus, à Bacchus et aux Muses, qui sont les seules sources de tous les plaisirs des mortels ». Mais Platon s'emparant de ce sujet, comme d'une belle terre abandonnée[90], et qui lui appartenoit en quelque manière, à cause de la parenté (*a*), et se piquant de l'achever et de l'embellir, y fit une entrée superbe, une enceinte magnifique, et des cours d'une singulière beauté. Il n'y a ni histoire, ni fable, ni œuvre poétique, qui soit si magnifiquement orné ; mais comme il commença trop tard cet ouvrage, il mourut

(*a*) Car Platon descendoit d'un frère de Solon.

avant de l'achever, laissant à ses lecteurs un regret d'autant plus sensible, pour ce qui manque, que le peu qu'ils en ont, leur fait un très grand plaisir[91]; car, comme dans Athènes, le temple de Jupiter Olympien est le seul qui n'est pas fini[92], de même la sagesse de Platon, parmi tant d'autres beaux écrits qui en sont sortis, n'a laissé d'imparfait que le seul discours de l'île Atlantique[93].

Solon vécut encore plusieurs années après que Pisistrate se fut emparé de la tyrannie, si l'on en croit Héraclide de Pont; et si l'on s'en rapporte à Phanias d'Ephèse, il ne vécut pas deux ans entiers; car Pisistrate se rendit maître d'Athènes, sous l'archonte Comias[94]; et Solon, dit-il, mourut l'année suivante sous l'archonte Hégestratus, qui succéda à Comias. On a dit que ses cendres furent semées par toute l'île de Salamine; mais c'est un conte entièrement incroyable à cause de sa trop grande absurdité[95]; cependant il est rapporté par plusieurs écrivains dignes de foi[96], et par Aristote même.

FIN DE LA VIE DE SOLON.

NOTES.

[1] Didyme vivoit du temps de Jules César. Il avoit écrit trois mille cinq cents volumes. Asclépiade de Myrlée en Bithynie, étoit un historien qui vivoit deux cents ans avant l'ère chrétienne.

[2] Il y a eu de ce nom de Philoclès un poëte comique, neveu d'Eschyle, et contemporain d'Euripide. Mais je doute que ce soit celui dont Plutarque parle ici. Je ne sais sur quoi Amyot a lu *Amphiclès*. Athénée cite de ce dernier un ouvrage qui avoit pour titre l'*Historiographe*.

[3] Solon qui descendoit de Codrus, étoit par conséquent de la famille des rois de Pylos; car Nélée étoit le cinquième aïeul de Codrus.

[4] Si jamais les grandes qualités d'un tyran avoient pu rendre la tyrannie une royauté légitime, comme les amis de Solon le prétendoient, celles de Pisistrate auroient dû faire un changement si merveilleux; car c'étoit l'homme du monde le plus né à la vertu, le plus humain et le plns porté à soulager la misère des pauvres, comme on le verra dans la suite. On a encore beaucoup d'exemples de sa clémence envers les historiens : pour ce qui est de son esprit, de son savoir, et de son éloquence, on n'a qu'à voir les éloges que les anciens lui ont donnés. C'est à ses soins que nous devons les poëmes d'Homère, tels qu'ils sont aujourd'hui. Il fut le premier qui fit une bibliothèque dans Athènes, et qui la donna au public.

[5] Plutarque emploie souvent dans sa prose des passages des poëtes sans en avertir; et c'est ce qui donne souvent à son style une grâce qui fait encore

plus de plaisir quand on en connoît la source, En voici un exemple sensible : ces mots, *πύκτης ὅπως εἰς χρεῖρας*, ne sont point de lui ; il les a tirés de ces vers de Sophocle dans ses *Trachinies* :

Ἔρωτι μὲν νῦν ὅστις ἀντανίσταται
Γύκτης ὤπώς εἰς χρεῖρας, οὐ καλῶς φρόνει.

« Celui qui entreprend de résister à l'amour et d'en « venir aux mains avec lui comme un vaillant athlète, « présume trop de ses forces ».

6 Il leur défendit ξηραλοιφεῖν, *unctiones siccas*, de se frotter d'huile sèche, si l'on pouvoit ainsi parler ; c'est-à-dire qu'il leur défendit l'huile des exercices, qu'il appelle *sèche*, parce qu'elle étoit mêlée de poussière et de cire ; et c'est ce qu'on appelle *ceroma*. Je sais bien qu'on a prétendu que, par cette onction sèche, il faut entendre la matière dont on se frottoit après les exercices, et qu'on appeloit *diapasma*, qui étoit une composition de plusieurs drogues sèches, dont on se servoit après les exercices et le bain, pour arrêter la sueur. Mais cela ne sauroit s'accorder avec le but de Solon, qui vouloit interdire aux esclaves les exercices des hommes libres.

7 On faisoit à Athènes trois fois l'année une course qu'on appeloit *la course du flambeau*. La première, pendant la fête des Panathénées, en l'honneur de Minerve ; la seconde pendant la fête de Vulcain, en l'honneur de ce même Dieu ; et la troisième, en l'honneur de Prométhée pendant sa fête. Celle des Panathénées se faisoit au port du Pirée, et les deux autres dans le Céramique, c'est-à-dire dans le parc de l'Académie. Les jeunes gens, l'un après l'autre, couroient un certain espace, de toute leur force, avec un flambeau allumé à la main. Celui entre les mains duquel le flambeau ve-

noit à s'éteindre, le donnoit à celui qui devoit courir après lui, et ainsi des autres; et celui-là seul étoit victorieux, qui achevoit sa carrière avec le flambeau allumé. A la course des panathénées, on jetoit le flambeau tout allumé du haut d'une tour; et aux deux autres, celui qui devoit courir l'alloit allumer sur l'autel de Prométhée, près de la statue de l'Amour que Pisistrate avoit consacrée. A l'entrée de l'Académie, il y avoit aussi un autel de l'Amour, qui avoit été érigé par ce même Charmys que Pisistrate aimoit.

8 Le passage d'Hésiode, que Plutarque cite, est dans le premier livre des *Œuvres et des jours*, vers 309.

Ἔργον δ᾽ οὐδὲν ὄνειδος, ἀεργίη δέ τ᾽ ὄνειδος.

« Aucun travail n'est honteux, il n'y a que la pa-« resse qui soit honteuse. » Voilà pourquoi les anciens travailloient et n'avoient point de honte de se servir eux-mêmes. Ainsi, quand Homère nous a peint ses héros travaillant et s'abaissant à des fonctions qui nous paroissent serviles, il n'a pas seulement voulu peindre les mœurs telles qu'elles étoient, comme les poètes le doivent faire, mais il a cherché ce qui étoit séant et convenable, *id quod decorum est spectans*, dit fort bien Athénée, *εἰς τὸ πρέπον ἀφορῶν*. Que doit-on donc penser de ces critiques qui prennent aujourd'hui ces traits pour des défauts insupportables, parce qu'ils sont contraires à nos mœurs?

9 Le petit commerce, *tenuis mercatura*, étoit méprisé comme vicieux, parce qu'il est ordinairement accompagné du mensonge car, comme dit Cicéron, un marchand qui vend en détail, gagne peu, s'il ne ment beaucoup. Mais le gros négoce, le négoce des marchands qui trafiquent sur mer, étoit fort honorable, à cause des commodités qu'il fournit, et parce

qu'il s'accorde mieux avec la vérité et avec la justice. Aussi Hésiode n'a pas cru indigne de lui d'en donner des préceptes à son frère Persa, dans son poème des *OEuvres et des jours.*

10 Le Πρῶτος du texte n'est pas l'adjectif qui signifie *premier* ; c'est le nom propre d'un des chefs de la colonie qui fonda Marseille ; car il s'appeloit *Protus* ou *Protis.* Justin, liv. 42. *Duces classis Simos et Protus fuere.*

11 C'est pour le distinguer d'Hippocrate le médecin, qui, bien qu'il ne condamnât pas le commerce en lui-même, le défendoit pourtant aux médecins, comme la chose du monde qui pouvoit le plus les éloigner de la perfection de leur art, en les dissipant et en les accoutumant à aimer le gain.

12 On portoit en Egypte de l'huile de Grèce et de Judée. Dans le prophète Osée, il est dit qu'Ephraïm portoit de l'huile en Egypte : *Ephraïm oleum in Ægyptum ferebat.* Chap. xij. vers. 1.

13 Aristote, pour prouver que les états les plus heureux sont ceux qui sont composés de gens médiocrement riches, c'est-à-dire qui ne sont ni riches ni pauvres, allègue qu'il n'y a pas eu de meilleurs législateurs que ceux qui ont été dans cette médiocrité, comme Solon, Lycurgue, Charondas.

14 Plutarque fait ici de la politique une partie de la morale ; ce qui paroît contraire au sentiment d'Aristote, qui considère la morale comme une partie de la politique. Dans Aristote, la morale est traitée en particulier comme ce qui est nécessaire à chaque personne pour la conduire au véritable bien : mais, à proprement parler, la morale enseigne à tous les hommes à bien vivre en quelque pays qu'ils soient, et sous quelque gouvernement qu'ils vivent ; elle a des vues générales,

au lieu que la politique en a de particulières, et se conforme à chaque peuple qu'elle instruit. Ainsi la morale est à cet égard le genre; et la politique, l'espèce.

15 Il y a dans le texte : « A l'égard de la physique il « étoit très-simple et très-*ancien* »; ce qui est très-bien dit, car les connoissances qui dépendent de l'expérience, ne se perfectionnent qu'avec le temps, et être ancien sur cette matière, c'étoit être peu instruit. On le voit dans ce passage où Solon dit: « La neige et « la grêle s'engendrent de la nue » : cela est vrai en un certain sens; car, puisque la neige et la grêle s'engendrent des vapeurs qui composent la nue, on peut dire qu'elles s'engendrent de la nue : mais Plutarque ne laisse pas d'avoir raison d'appeler cette opinion simple et grossière, parce qu'elle n'explique pas la manière dont cela se fait, et que la seule nue ne sera jamais ni neige ni grêle; la première naissant des parcelles de la nue qui sont condensées sans être fondues, et qui rencontrant un air froid qui les fige pour ainsi dire, viennent en flocons, au lieu de tomber en pluie : et la grèle venant de ces mêmes parties à demi-fondues, qui rencontrant un air encore plus froid qui les gèle, tombent en grêle, c'est-à-dire en gouttes d'eau condensée et durcie : et c'est ainsi qu'Anaximène l'expliqua peu de temps après Solon. «La foudre naît de l'éclair»: on pourroit encore expliquer cela favorablement; car le tonnerre et la foudre n'étant que le son et que le fracas que fait l'air enflammé qui sort des nuées, on peut dire qu'ils naissent de l'éclair. Mais, à proprement parler, la foudre, le tonnerre et l'éclair ne sont qu'une même chose, et l'effet des exhalaisons renfermées entre des nues, qui, tombant les unes sur les autres, le chassent avec rapidité. Comme il y a quelquefois des tonnerres sans éclair, il y a aussi des éclairs sans tonnerre. « Et la mer n'est bouleversée que par les « vents » : Plutarque accuse Solon de simplicité et

d'ignorance, d'avoir cru que l'agitation de la mer n'étoit causée que par les vents; car il y a beaucoup d'autres causes, comme la chaleur qui se concentre au fond de la mer, les exhalaisons, la compression de l'air. Mais il fait peut-être trop légèrement le procès à Solon, qui, parlant en poète, n'étoit pas obligé à toute l'exactitude d'un physicien.

16 Long-temps avant Solon, les Scythes Nomades étoient en grande réputation pour leur simplicité, leur frugalité, leur tempérance et leur justice. Homère les appelle *la nation très-juste*. Anacharsis étoit un de ces Scythes, et de la race royale. Il alla à Athènes vers l'olympiade 47, c'est-à-dire cinq cent quatre-vingt-dix ans avant l'ère chrétienne. Son bon sens, son profond savoir, et sa grande expérience, le firent passer pour un des sept sages. Il avoit écrit en vers sur l'art militaire, et avoit fait un traité des lois des Scythes.

17 C'est ce que l'événement fera presque toujours voir, comme il le fit en cette occasion, et comme il l'a fait en une infinité d'autres. Les lois sans les mœurs, sont ordinairement inutiles. Les mœurs sans les lois sont bien plus sûres, que les lois sans les mœurs.

18 Hermippus de Smyrne avoit fait les vies des hommes savants et des législateurs. Il vivoit deux cent dix ans avant l'ère chrétienne. Et Patæcus, historien plus ancien qu'Hermippus, étoit de la secte de Pythagore.

19 L'empereur Marc-Aurèle dit fort bien qu'alors on se servira de sa raison, comme on s'en est servi dans toutes les autres circonstances de sa vie.

20 C'étoit la coutume des Athéniens; quand ils avoient fait quelque chose dont ils ne vouloient pas avoir la tête rompue, ils rendoient une loi pour dé-

fendre d'en parler, comme si le silence remédioit à leurs maux et diminuoit leurs fautes ou leurs pertes. Mais c'est la coutume de la plupart des hommes : quand ils ont fait des fautes, ils ne cherchent qu'à s'étourdir et à se tromper.

[21] C'est-à-dire qu'il sortit avec tout l'équipage d'un malade ; car à Athènes, il n'y avoit que les malades qui portassent des chapeaux; et *porter un chapeau*, entroit dans les ordonnances du médecin, comme cela paroît par les livres de Platon. Aussi Justin, en parlant de cette sortie de Solon, dit, *Deformis habitu more vecordium in publicum evolat*. Solon fut bien moins hardi et moins zélé, que Démosthène ne le fut long-temps après dans une occasion semblable. Après la mort d'Epaminondas, les Athéniens, défaits de cet ennemi qui les tenoit en crainte, s'abandonnèrent au luxe et aux plaisirs, consumèrent en jeux et en spectacles les deniers destinés à la paie des soldats et aux nécessités de la république, et firent une ordonnance, par laquelle ils condamnoient à la mort celui qui auroit la témérité de leur parler de réforme. Démosthène n'eut point recours à une folie feinte ; il parla au peuple avec toute la liberté et toute l'audace que l'amour de la patrie peut et doit inspirer à un homme de bien, comme nous le voyons dans deux de ses Olynthiennes.

[22] Dans la place publique d'Athènes, il y avoit une pierre, sur laquelle les hérauts et les huissiers montoient pour faire leurs publications pour les ventes Il est parlé de cette pierre dans les *Bacchides* de Plaute, Act. IV. sc. 7.

O stulte, stulte, nescis venire te !
Atque in eo ipse adstas lapide, ubi præco prædicat.

« O le grand fou! Tu ne sais pas que tu vas être « vendu, et que tu es près de la pierre d'où le hé-

« raut fait ses publications » ; ou comme nous parlons, *ses criées*.

23 Périphémus est inconnu. Pour Cychrée, il étoit roi de Salamine, où il eut un temple. Pausanias écrit que les Athéniens dans une bataille navale contre Xerxès, virent un grand serpent sur un de leurs vaisseaux ; qu'ayant consulté l'oracle, il leur fut répondu que c'étoit le héros Cychrée.

24 Par ce vers supposé, Solon vouloit prouver que les Salaminiens regardoient les Athéniens comme leurs maîtres. Mais la fausseté de ce témoignage étoit trop évidente ; car il y a dans Homère plusieurs passages qui prouvent que les vaisseaux d'Ajax occupoient un poste bien différent, et qu'ils étoient rangés près des Thessaliens. *Voyez* le neuvième livre de Strabon.

25 Elien écrit pourtant qu'on les enterroit à Mégare comme cela se rencontroit, sans y prendre garde. Liv. vij, chap. 19.

26 A Athènes, chaque mort avoit son tombeau, parce que les Athéniens avoient un grand territoire ; mais ceux de Salamine et ceux de Mégare étant fort à l'étroit, étoient forcés de mettre trois et quatre morts ensemble.

27 Les habitants de Cirrhe, sur le golfe de Corinthe, firent des courses dans le territoire de Delphes, en conquirent une partie, et alloient assiéger Delphes, pour piller le temple, si les Amphictyons n'y eussent donné ordre, en envoyant à son secours Clysthène, tyran de Sicyone, et Solon. Ces deux chefs allèrent d'abord assiéger Cirrhe ; ayant consulté l'oracle sur le succès de ce siège, il leur fut répondu, « qu'ils ne pren« droient cette place, qu'après qu'ils auroient fait en « sorte que les flots de la mer de Cirrhe baignassent son « territoire ». Comme ils étoient fort embarrassés sur

le sens de cette réponse, Solon dit qu'on accompliroit l'oracle en consacrant toutes les terres de Cirrhe à Apollon; car le territoire de Delphes étant accru par ce moyen, et s'étendant jusqu'au golfe, il se trouveroit véritablement que les flots de la mer baigneroient ses frontières. Cela étant exécuté, la ville fut prise, et les citoyens punis de leur audace et de leur impiété. Depuis ce temps-là, Cirrhe fut l'arsenal de Delphes.

28 Les Amphictyons étoient des juges qui tenoient comme les états généraux de toute la Grèce; car les douze peuples qui habitoient autour de Delphes, envoyoient chacun leurs députés pour assister à ce conseil, qui se tenoit deux fois l'année aux Thermopyles, et où l'on délibéroit de toutes les affaires qui concernoient le repos de la Grèce, et surtout de celles qui regardoient la religion. Ils étoient les protecteurs du temple de Delphes.

29 Il y avoit deux autres auteurs de ce nom : l'un de Cyzique, et l'autre de Milet. Je ne sais duquel des trois est l'histoire d'un loup-garou dont parle Pline. « Evanthes, dit-il, qui est un auteur consi« dérable parmi les Grecs, nous apprend que les Ar« cadiens écrivent que, dans leur pays, il y a une « famille d'un certain Antæus, de laquelle un homme « choisi par le sort, va à un certain étang, se dé« shabille, pend ses habits à un chêne, traverse l'é« tang, s'en va dans les déserts, et se change en « loup ».

30 Cylon étoit un Athénien, d'une très-ancienne noblesse, qui ayant épousé la fille de Théagène, tyran de Mégare, s'empara de la citadelle d'Athènes, pendant la fête des jeux olympiques, sur la foi d'un oracle d'Apollon, qui lui ordonnoit de faire cette entreprise pendant la plus grande fête du Jupi-

ter. Il crut qu'il n'y avoit pas de plus grande fête pour ce dieu, que les jeux olympiques, et il ne prit pas garde qu'on célébroit à Athènes une très-grande fête appelée *Diasia*, en l'honneur de Jupiter, et que c'étoit peut-être de celle-là dont Apollon avoit parlé. Quoi qu'il en soit, cette équivoque suffit pour justifier l'oracle, car les oracles n'ont jamais tort. Cylon fut assiégé dans la citadelle, et si pressé par la faim et par la soif, qu'il se sauva avec son frère, et abandonna ses troupes, qui la plupart périrent de misère; et les autres s'étant réfugiés dans le temple de Minerve, eurent le sort que Plutarque rapporte ici : ils furent égorgés dans les temples et à la vue des autels, dont on les avoit arrachés ou par force, ou par adresse. Les Dieux, offensés de ce sacrilége, envoyèrent de grands fléaux aux Athéniens, qui, pour les appaiser, maudirent publiquement les auteurs de ce crime, eux et leurs descendants, et exilèrent toutes les familles de ceux qui restoient; ce qui causa encore long-temps après de fort grands désordres. Cette conjuration de Cylon fut faite du temps même de Solon, vers l'olympiade 65, 598 ans avant l'ère chrétienne. Car il est certain que Mégaclès fut archonte la première année de cette olympiade.

51 Ces officiers furent appelés maudits et excommuniés. J'ai conservé ce dernier terme, parce que les anciens pratiquoient l'excommunication presque de la même manière qui est aujourd'hui en usage. Car lorsque quelqu'un avoit encouru cette peine, on lui défendoit publiquement d'assister aux sacrifices, d'entrer dans les temples, et de participer aux eaux sacrées, c'est-à-dire à l'eau lustrale, comme je l'ai remarqué sur l'Œdipe de Sophocle.

52 Il appelle Epiménide, Phestien, parce qu'il suit

l'opinion de ceux qui écrivent qu'il étoit de Pheste, ville de Crète. Mais le plus grand nombre est de ceux qui disent qu'il étoit de Gnosse. Dans Platon, on rend ce témoignage à ce philosophe, qu'il eut plus de jugement que tous les autres hommes, et qu'il prédit la guerre des Perses plusieurs années avant qu'on pensât à en faire les préparatifs. Il avoit fait un traité en cinq mille vers, de la génération des Curètes et des Corybantes; six mille vers sur l'expédition de Jason; un traité en prose du gouvernement et des sacrifices de ceux de Crète; quatre mille vers sur Minos et sur Rhadamante; un traité en vers sur les expiations. Il arriva à Athènes vers l'olympiade 46. Les Athéniens lui avoient envoyé Nicias, pour l'obliger à faire ce voyage.

33 Diogène Laërce dit que ce nom lui fut donné par les peuples de Crète. Ils vouloient dire par là qu'il étoit aussi sage et aussi habile que les Curètes, les prêtres qui avoient gardé Jupiter enfant.

34 On ne sait qui étoit cette nymphe Balté: Diogène Laërce écrit qu'Epiménide étoit si aimé des nymphes, qu'elles lui donnèrent une drogue, qu'il conservoit dans la corne d'un bœuf, et dont une seule goutte le tenoit long-temps vigoureux et sain, et l'exemptoit de la nécessité de prendre aucune autre sorte de nourriture.

35 Il veut parler sans doute de la coutume de se meurtrir et de se déchirer le visage.

36 Ces propitiations d'Epiménide ont quelque ressemblance avec l'expiation des Hébreux, comme elle est décrite dans le seizième chapitre du *Lévitique*; car on dit qu'il prit des brebis toutes blanches et d'autres toutes noires, qu'il les mena dans le lieu de l'Aréopage, et que les laissant aller, il ordonna à ceux qui les suivoient, que partout où elles se couche-

roient, ils les immolassent sur le lieu même au Dieu qui y présidoit; ce qui fut exécuté, et à chaque endroit on élevoit un autel: d'où vient que dans les bourgs de l'Attique, on trouvoit beaucoup d'autels sans nom, anciens monuments de cette cérémonie. Il fit bâtir aussi plusieurs temples; et entr'autres, *contumeliæ fanum et impudentiæ*.

37 L'effet de cette prédiction arriva la cxvj.e olympiade, c'est-à-dire près de 270 ans après qu'elle fut faite. Car Antipater contraignit alors les Athéniens de recevoir une garnison dans la forteresse de Munychia.

38 Ce passage est remarquable, en ce qu'il marque l'esprit des peuples, qui aiment un gouvernement différent selon les lieux qu'ils habitent. Ceux qui habitent les montagnes, ordinairement plus pauvres et plus grossiers, sont plus amateurs de la liberté; c'est pourquoi ils veulent un gouvernement populaire. Ceux de la plaine, communément plus riches et plus polis, et par conséquent plus ambitieux, penchent vers l'oligarchie, parce qu'ils espèrent d'être du nombre de ceux qui gouverneront. Et ceux de la côte, participant des inclinations des uns et des autres, veulent un gouvernement qui tienne de la démocratie et de l'oligarchie, c'est-à-dire que le peuple ait la liberté des suffrages, et le petit nombre le pouvoir de juger et de décider.

39 C'est ce que les Romains imitèrent pendant long-temps; car par une des lois des douze tables, le débiteur qui ne payoit point, étoit adjugé à ses créanciers, qui le gardoient chez eux en prison, ou le vendoient. La loi même leur permettoit de le mettre en pièces, et de partager entr'eux son corps; mais personne n'usa jamais d'un droit si atroce et si contraire à l'humanité.

40 Phanias de Lesbos étoit d'Eresse, ville de l'île de Lesbos. On cite de lui plusieurs ouvrages ; un des plantes, un autre de la mort des tyrans, un autre des tyrans du siècle, un autre des magistrats d'Eresse, un autre des philosophes Socratiques, un autre des dissertations de Possidonius. Il étoit contemporain de Théophraste, et disciple d'Aristote.

41 Cela est fondé sur cette maxime, que la domination appartient naturellement à ceux qui ont le plus de vertu, et qui par là peuvent rendre heureux ceux qui leur obéissent. Mais cette maxime n'est vraie, que lorsque la domination est déférée à quelqu'un, du consentement de tout un peuple. Celui qui l'usurpe ou par force ou par adresse, quelque vertueux qu'il soit d'ailleurs, ne peut jamais cesser d'être un tyran ; parce que la tyrannie la plus longue n'est qu'une injustice plus long-temps continuée, et qui ne peut être effacée par les plus grandes vertus. Ce n'est que dans les successeurs du tyran que la tyrannie peut devenir avec le temps une royauté légitime.

42 Pittacus, l'un des sept sages de la Grèce, se rendit le maître de Mitylène. Le poète Alcée, qui étoit de la même ville et son contemporain, écrivit sur cela contre lui, et le déchira dans ses vers, comme il déchiroit les autres tyrans. Pittacus méprisa ses satires ; et après avoir appaisé par son autorité les désordres et les séditions qui régnoient parmi ses citoyens, et rétabli parmi eux le calme, il se démit volontairement de son pouvoir, et rendit la liberté à sa patrie.

43 Ainsi le prix de la monnoie fut augmenté tout-d'un-coup de plus d'un quart. Il est vrai qu'il y a des auteurs qui prétendent que l'ancienne mine étoit de soixante-quinze drachmes, c'est-à-dire qu'elle valoit près de soixante-sept francs, et elle fut portée à cent, ce qui faisoit près de quatre-vingt-neuf francs de notre

monnoie. Solon diminua le poids d'un quart, et leur conserva le même prix; par là les débiteurs payoient les mêmes sommes en valeur courante, et beaucoup moins en poids et en valeur véritable et réelle. Et afin que cette réformation allât au profit des particuliers, toute leur monnoie étoit réformée pour leur compte; ils payoient seulement pour les ouvriers et pour le coin de la république, quatre pour cent.

44 Le grec dit, « donnant la même chose en nombre « de pièces, et beaucoup moins en poids ». Mais c'est la même chose; car *valeur* est ici le prix courant. Quant à ce que Plutarque ajoute, « que les débiteurs « gagnoient beaucoup sans que les créanciers perdis- « sent », cela fut vrai, parce que la monnoie demeura fixe sur le pied où Solon l'avoit mise. La mine fut toujours de cent drachmes. Ainsi n'y ayant point de diminution, les créanciers ne perdirent rien, et les débiteurs gagnèrent beaucoup.

45 En Grèce, les propriétaires qui avoient engagé leurs terres ou leurs maisons, étoient obligés de mettre des écriteaux qui marquassent les sommes pour lesquelles ces terres ou ces maisons étoient engagées.

46 On faisoit allusion au mot *Cécropides*, qui étoit le nom qu'on donnoit aux Athéniens, comme descendants de *Cécrops*.

47 Plutarque a dit au commencement qu'il étoit d'une des plus nobles maisons d'Athènes, et qu'il descendoit du roi Codrus. Comment dit-il donc ici qu'il étoit d'une famille plébéienne ou moyenne? Il veut dire sans doute que ses ancêtres avoient déchu, et que la fortune n'ayant pas répondu à leur noblesse, ils furent réduits à la médiocrité.

48 Le grec dit mot à mot, *qu'il n'eût ôté tout le gras lait*, *πὶαρ ἐξέλη γαλα*. Ce qui paroît avoir été une es-

pèce de proverbe. Quand on a ôté le gras du lait, il ne reste que le maigre, ce qu'on appelle le petit-lait.

49 Dracon fut le premier des Grecs qui condamna à mort les adultères; et afin de donner plus d'horreur pour le meurtre, il voulut qu'on fît le procès aux choses inanimées qui avoient tué quelqu'un. Une statue qui étoit tombée sur quelque personne, étoit bannie, et on ne pouvoit la garder dans le pays.

50 Je crois qu'on les appela *Zeugites* ou *Zugites*, parce qu'ils tenoient le milieu entre les chevaliers et les thètes, qui étoient au dernier rang; comme dans les vaisseaux les rameurs du milieu étoient appelés *zugites*, parce qu'ils étoient entre les thalamites qui occupoient la proue et les thranites assis à la poupe.

51 L'Aréopage étoit une colline près de la citadelle d'Athènes, où il y avoit un enclos découvert, dans lequel les juges s'assembloient pour juger les procès criminels et les affaires les plus importantes, qui regardoient l'état et la religion. Il y avoit deux siéges d'argent: l'un appelé *le siége de l'Impudence*, et l'autre *le siége de l'Injure*. L'accusateur s'asseyoit sur celui-ci, et le criminel sur celui-là. Cet aréopage ne fut pas établi par Solon, puisqu'il subsistoit mille ans auparavant, sous le règne de Cécrops, qui, après Cranaüs, nomma ce lieu-là Aréopage, *colline de Mars*, après que Mars y eut été jugé, pour le meurtre d'Halirrothius, fils de Neptune. Avant Solon, les plus gens de bien de la ville étoient les juges; Solon fut le premier qui trouva à propos qu'il n'y eût que les archontes sortis de charge, qui fussent honorés de cette dignité; et comme il augmenta beaucoup l'autorité de cette compagnie, il en fut regardé comme le fondateur. Il n'y avoit rien de plus grand ni de plus auguste que ce sénat, ni rien qui égalât la gloire de ces sénateurs. Ils étoient honorés comme des dieux.

52 Clisthène, après avoir chassé les Pisistratides, y en ajouta encore cent, et ce fut le conseil des cinq cents.

53 Les éphètes étoient des juges criminels au nombre de cinquante. Ils étoient distribués dans cinq chambres.

54 Plutarque la condamne formellement dans son traité intitulé *Instructions politiques*. « Celui, dit-il, à « qui Dieu a donné le soin de l'essaim raisonnable et po- « litique, mesurant la félicité du peuple par la douceur, « recevra, de tout son cœur, les autres ordonnances « et les lois de Solon, et les imitera autant qu'il lui « sera possible; mais il doutera et s'étonnera à quoi « pensoit ce personnage, quand il ordonna que celui « qui, dans une sédition, demeureroit neutre et ne « prendroit aucun parti, seroit infâme ». Il prétend que les gens de bien, demeurant neutres, ne seront suspects à aucun des deux partis; et parlant, tantôt à l'un, et tantôt à l'autre, ils pourront plus facilement concilier les esprits, et les ramener. Pour moi j'avoue que je ne serois pas du sentiment de Plutarque, et que cette loi de Solon, bien loin de me sembler étrange, me paroît au contraire très-raisonnable et très-sage, le but du législateur étant, non pas d'augmenter les séditions, mais de les appaiser. Quand les gens de bien et ceux qui ont le plus d'autorité dans une ville, demeurent neutres, les séditions ne s'appaisent que par l'extinction d'un des partis; au lieu que quand ils se jettent dans le parti qui leur paroît le plus juste, ils adoucissent et appaisent ceux dont ils ont embrassé les intérêts, et attirent le respect et la confiance des autres, qui sont persuadés qu'ils ne cherchent que le salut et l'utilité des deux partis. C'est pourquoi le philosophe Favorinus disoit que cette loi de Solon devroit être observée dans les que-

relles des amis et des frères, contre les amis communs qui ne se déclareroient point. D'ailleurs, la neutralité dans les dissensions qui s'élèvent dans sa patrie, ne peut-elle pas faire regarder celui qui l'observe, comme un homme indifférent aux biens et aux maux de sa république? Mais c'est une grande question de politique, dont on ne doit attendre la décision que de ceux qui sont habiles dans cet art. La loi dont il est question déclaroit infâmes ceux qui dans une sédition ne prenoient aucun parti, et les condamnoit de plus à un bannissement perpétuel, et tous leurs biens étoient confisqués.

55 Ce législateur vouloit donner à entendre par là, non seulement que les mariés ne doivent jamais en venir à des paroles fâcheuses, car le coing rend l'haleine douce; mais aussi qu'ils doivent veiller à la conservation l'un de l'autre, le coing ayant la vertu, selon une ancienne opinion populaire, d'émousser la force de tous les poisons, et de les rendre inutiles.

Ibid. Les anciens estimoient beaucoup le coing pour son odeur et ses effets salutaires. *Voyez* Pline, liv. XV et XXIII. *A. L. D.*

56 Cette loi est rapportée au long par Démosthène, dans sa 1.re oraison contre Stephanus, pag. 683, et elle y est plus étendue. Solon permit aux véritables citoyens de disposer de leurs biens comme ils voudroient, à moins qu'ils n'eussent des enfants mâles, nés de légitime mariage, qu'ils n'eussent l'esprit affoibli par la vieillesse, aliéné par des breuvages, ou par quelque maladie, ou qu'ils ne fussent séduits par les caresses d'une femme, ou par quelqu'une des choses défendues par des lois, ou violentés par quelque nécessité, ou par la prison. Mais quelque estime qu'on ait eue pour cette loi, j'ose dire qu'elle étoit très-injuste et très-préjudiciable à l'état. Elle étoit

injuste, en ce qu'elle privoit les filles du droit qu'elles ont naturellement aux biens paternels. Et elle étoit préjudiciable à l'état, en ce qu'elle tendoit à ruiner l'égalité: car un même homme pouvoit recevoir plusieurs successions de ses amis, et par conséquent s'enrichir plus qu'il n'étoit convenable. Solon donnoit donc à l'amitié, non seulement aux dépens du sang, mais encore aux dépens de la raison et de la bonne politique.

Long-temps après Solon, un éphore nommé Epitates, ayant eu quelque différent avec son fils, pour se venger, fit à Sparte une loi encore plus sévère; car il permit à tout homme de disposer de sa maison et de son bien, et de les donner de son vivant, ou de les laisser par testament après sa mort, à qui il voudroit. C'est Plutarque qui le rapporte dans la vie d'Agis et de Cléomène; et il nous fait bien voir le jugement qu'il faisoit de cette loi, et le tort qu'elle fit à Sparte, en nous disant qu'elle ruina un très-bel établissement, qui étoit la conservation des héritages dans les familles, et qu'elle acheva de saper le plus sûr fondement de leur police, en ruinant l'égalité.

57 Les Romains prirent cette loi de Solon; on la voit encore dans les douze tables: *Mulieres genas ne radunto, neve lessum funeris ergo habento.* « Que « les femmes ne s'égratignent point les joues et qu'elles « ne se lamentent point aux enterrements ».

58 Cette loi étoit conçue en ces termes dans les douze tables des Romains: *Sumptum minuito, tria si volet ricinia adhibeto et vincula purpuræ.* « Qu'on « diminue la dépense, et qu'on ne jette sur lui que « trois robes bordées de pourpre ».

59 Les parents pouvoient aller visiter les tombeaux de leurs parents aussi souvent qu'ils vouloient; et cela étoit regardé comme une action pieuse. Mais il

étoit défendu à tous les autres d'y aller après le jour et l'heure du convoi, parce que leurs visites étoient suspectes, et qu'on pouvoit croire qu'ils n'y alloient que pour violer la sainteté des tombeaux, et pour ramasser les ossements dont on se servoit dans les sortiléges.

60 Dracon, comme on l'a déja dit, avoit condamné à mort les adultères. Mais Solon ne voulut pas qu'on fût assujetti aux formalités de la justice, et donna permission de tuer ceux que l'on prendroit sur le fait.

61 Il paroît par Diogène Laërce, que Solon diminua le prix qu'on donnoit aux olympioniques et aux isthmioniques, qui, avant lui, étoit plus considérable : car il trouvoit que c'étoit une chose honteuse que de donner à des athlètes et à des lutteurs, des récompenses plus fortes, qu'il falloit garder pour ceux qui mouroient à la guerre pour le service de leur pays, et dont il étoit juste de nourrir et d'élever les enfants, qui suivroient un jour l'exemple de leurs pères; au lieu que ces athlètes étoient des dépensiers, et que leurs victoires étoient souvent plus funestes qu'utiles à leur patrie. Au commencement, la récompense de tous ceux qui avoient vaincu dans ces jeux, n'étoient que des branches d'olivier pour les jeux olympiques, et des palmes pour les jeux isthmiques. Euryloque fut le premier qui changea un usage si noble, et qui établit des prix d'argent.

62 Strabon est de ce sentiment contre Hérodote et contre Euripide, qui disent qu'Ion, fils de Xuthus, eut quatre enfants, Téléon, AEgicore, Ergade et Oplite, qui donnèrent leur nom aux quatre premières tribus.

63 Il y a dans le texte, « sans rivières qui coulent

« toujours, » par où il fait entendre que l'Ilissus et l'Eridan, rivières de l'Attique, étoient souvent à sec. Callimaque, dans son catalogue des fleuves de l'Europe, disoit qu'il ne pourroit s'empêcher de rire, si quelque poète étoit assez fou pour écrire, que « les « filles des Athéniens puisoient des eaux pures dans « le fleuve l'Eridan. » Car les bêtes même n'en sauroient boire.

64 Strabon remarque qu'il y avoit une source de bonne eau à la porte de Léocharès, près du Lycée, et qu'anciennement on avoit bâti près de là une fontaine qui fournissoit en abondance d'excellente eau. Mais en général, l'Attique étoit fort sèche et fort aride; et c'est sur cela que les habitants disoient toujours dans leurs prières: « Jupiter, faites pleuvoir « sur les champs et sur les terres des Athéniens ».

65 Il y avoit beaucoup d'huile en Attique, et peu d'autres fruits à proportion; ainsi ces fruits étoient nécessaires pour la nourriture du peuple, et devoient suppléer en quelque manière au défaut de blé.

66 Les Romains reçurent cette loi dans leurs douze tables: *Si quadrupes pauperiem fecisse dicatur, dominus, sarcito, noxæve dedito.* « Si une bête a fait du « dommage, que le maître le répare, ou qu'il la donne « pour la peine. »

67 Plutarque veut dire que la difficulté qu'on trouvoit à cette loi, venoit de ce qu'on ne savoit pas si Solon n'avoit pas voulu exclure entièrement les étrangers du droit de bourgeoisie. Ceux qui étoient de cette opinion, ne manquoient pas de raisons valables. Car quelle apparence que Solon eût choisi des criminels et des bannis pour en faire des citoyens? Et quelle sûreté et quelle fidélité peut-on attendre de gens que leur patrie n'a pu souffrir, ou qui n'ont pu souffrir leur patrie?

68 Dans les premiers temps, le nom de *parasite* étoit vénérable et saint, car il signifioit proprement *commensal de la table des sacrifices*. Il y avoit même en Grèce des hommes honorés particulièrement de ce titre, et qui étoient comme ceux que les Romains appeloient *Epulones*. Pour revenir à Solon, il avoit ordonné que chaque tribu feroit tous les mois un sacrifice, qui seroit suivi d'un repas public, auquel ceux de la même tribu seroient obligés d'assister tour-à-tour. Ceux qui avoient été nommés pour cela, et qui y avoient manqué, étoient déférés au conseil, et obligés de rendre compte de leur conduite.

69 Cratinus veut dire qu'on se moquoit alors des lois de Solon, et qu'on faisoit du feu de ses rouleaux. Ce poète vivoit du temps de Périclès.

70 Des neuf archontes, il y en avoit six auxquels on donna l'intendance des lois, et qui par cette raison étoient appelés *Thesmothetes*. Leur fonction étoit d'en expliquer le sens, d'accorder les contrariétés qui pouvoient s'y trouver, de rechercher celles qui étoient négligées, afin de les remettre en vigueur, et de voir s'il y en avoit plusieurs sur une même chose. Ces thesmothetes jugeoient les criminels, et les condamnoient à mort.

71 Il n'y avoit pas de citoyen assez riche pour faire une telle statue d'or massif; mais c'étoit un vœu excessif et hyperbolique, qui contenoit tacitement une espèce de malédiction : car ceux qui auroient commis la faute, et qui n'auroient pu accomplir leur vœu, auroient été bannis, et leurs biens confisqués. Par un passage du *Phœdre* de Platon, il paroît que chacun des archontes promettoit de consacrer sa propre statue; car Phœdre dit à Socrate : « Si vous pouvez « me dire sur ce sujet de meilleures choses que celles « qui ont été dites par Lysias, je me soumets de con-

« sacrer dans le temple de Delphes, non-seulement « ma propre statue d'or massif, comme les neuf ar- « chontes se sont obligés de le faire, *quand ils viole-* « *roient les lois de Solon*, mais aussi la vôtre ».

72 C'est le vers 162 du quatorzième livre de l'Odyssée, où Ulysse même, en parlant de son retour à Eumée, lui dit : « Croyez fermement ce que je vous dis, Ulysse « reviendra ici cette même année : oui, il reviendra « dans sa maison à la fin du mois et au commence- « ment de l'autre. » Sur cela, Solon qui voyoit bien qu'Homère ne pouvoit parler que d'un seul et même jour, (car comment un homme arriveroit-il chez lui deux jours de suite ?) trouva que ce poète expliquoit ainsi le jour de la conjonction, dans lequel la lune est vieille et nouvelle, et parconséquent termine un mois et en commence un autre.

73 Il partagea le mois en trois dixaines. La première étoit appelée *du mois commençant*, ἱσαμένου μηνὸς. La seconde, *du mois qui est au milieu*, μεσοῦντος μηνὸς. Et la troisième, *du mois finissant*, φθίνοντος μηνὸς. La première se comptoit de suite ; « le premier, le « second, le troisième du mois commençant ». Quand on étoit parvenu à la seconde, on comptoit de même « le premier, le second, le troisième du mois au mi- « lieu, ou bien le premier après dix, le second après « dix, etc. » jusqu'à vingt. Et quand on étoit parvenu à la troisième dixaine, on comptoit par soustraction ; car au lieu de dire « un après vingt, deux après vingt, « on disoit le dixième du mois finissant, c'est-à-dire « le 21 ; le neuvième du mois finissant », c'est-à-dire le 22, et ainsi des autres. Quelquefois même on supprimoit *du mois finissant*, quand on comptoit plusieurs jours de suite ; parce qu'alors il est impossible de se méprendre. C'est ainsi que dans les *Nuées* d'Aris-

tophane, Strepsiade, au lieu de compter « six après « vingt, sept après vingt, huit après vingt, neuf après « vingt, compte cinq, quatre, trois, deux, et après « cela le plus abominable de tous les jours, celui de « la vieille et nouvelle lune », c'est-à-dire le trente. Les Romains ont imité cette dernière manière de compter par soustraction, et il est étonnant que des peuples si sensés et si polis aient suivi des dates si peu naturelles, ou plutôt si extravagantes.

74 Plutarque n'a rapporté que les lois qui lui ont paru les plus singulières et les plus remarquables. En voici d'autres que Diogène Laërce rapporte, et qui méritent de n'être pas oubliées :

« Que le tuteur ne demeure point dans la maison de la « mère de ses pupilles.
« Que la tutelle des enfants ne soit pas donnée à celui « qui doit être leur héritier.
« Qu'un orfévre ne puisse retenir l'empreinte ou la « marque du cachet qu'il aura vendu.
« Que celui qui a crevé l'œil à un borgne, perde ses « deux yeux.
« Que l'archonte qui se sera enivré, soit puni de mort.
« Que celui qui refusera de nourrir son père et sa mère, « soit infâme.
« Que celui qui a consumé son patrimoine, le soit « aussi.
« Qu'un débauché ne puisse parler dans les assemblées « du peuple ».

On trouve encore deux lois de Solon très-remarquables, dont Plutarque n'a point parlé. La première, contre les femmes débauchées ; et l'autre, contre ceux qui font métier de les produire. « Il est défendu à « toute femme qui aura été surprise en adultère, de « se parer et d'assister aux sacrifices publics, de peur « que son commerce ne corrompe les autres femmes ;

« et si elle s'y présente ou qu'elle se pare, que le pre-
« mier qui la rencontrera lui déchire ses habits et lui
« arrache ses ornements ; qu'il la batte même, pourvu
« qu'il ne puisse ni la tuer ni l'estropier ». Le but du législateur étoit de couvrir d'infamie cette malheureuse, et de lui rendre la vie insupportable. A l'égard de ceux qui produisoient les femmes débauchées, *lenones*, *προαγωγοὶ*, il ordonne qu'on les poursuive; et s'ils sont pris qu'on les fasse mourir; par ce qu'en communiquant pour de l'argent, leur effronterie à ceux qui avoient envie de faire le mal, qui étoient retenus ou par les difficultés, ou par la honte d'être vus ensemble, ils leur facilitoient le moyen de se voir et d'accomplir leurs mauvais désirs. Eschine contre Timarque, pag. 26.

75 Solon en les contentant s'exposoit à l'envie, ou parce que pour leur découvrir ses lois, il falloit leur découvrir le jugement qu'il faisoit d'eux, et la connoissance qu'il avoit de leurs inclinations et de leurs vices; ou parce qu'il ne pouvoit répondre à quelques-uns sans se réduire à la nécessité de répondre à tous : ce qui étant impossible, il s'attireroit l'envie et la haine de ceux qu'il ne pourroit contenter.

76 Platon acheva cette histoire sur les mémoires de Solon, comme on le voit dans le Timée et dans le Critias. Il prétend que cette île Atlantique étoit une île de l'Océan beaucoup plus grande que l'Asie et que l'Afrique, et qu'elle fut submergée en un jour et une nuit. Diodore de Sicile dit que les Carthaginois qui la découvrirent, défendirent, sous peine de la vie, de l'aller habiter. On infère de là que dès-lors on avoit en Afrique quelque connoissance de l'Amérique, et que sur cela les Grecs bâtirent la fable que Platon a conservée dans son Critias.

77 Ces auteurs se fondoient sur ce que Solon ayant

été archonte la troisième année de l'olympiade 46, et Crésus ayant été vaincu par Cyrus la seconde année de l'olympiade 58, Solon ne pouvoit pas être encore existant si long-temps après, c'est-à-dire 47 ans après avoir été archonte. Mais ils prouvent encore mieux cette impossibilité, en faisant voir que Solon mourut sous l'archonte Hégestratus, la seconde année de l'olympiade 51. Or Crésus ne monta sur le trône que la première année de l'olympiade 56, vingt-deux ans après la mort de Solon. Comment donc accorder le voyage de Solon en Lydie avec le règne de Crésus, surtout en mettant, comme fait Plutarque, ce voyage de Solon avant même la tyrannie de Pisistrate? Cela est plein de difficultés et de contrariétés, qu'on ne sauroit concilier qu'en disant, comme Plutarque, que les anciennes tables chronologiques n'étoient pas exactes, et qu'elles se sentoient des efforts que différentes personnes avoient faits pour les corriger.

78 Hérodote qui raconte cette histoire dans son premier livre, y ajoute ces particularités que Plutarque ne devoit pas oublier: que Tellus avoit vu sa patrie toujours florissante, ses enfants établis, et les enfants de ses enfants, et qu'il avoit été tué dans une bataille à Eleusine, après avoir mis en fuite ses ennemis. Les Athéniens lui érigèrent un monument aux frais du public, dans l'endroit même où il étoit tombé mort, et lui rendirent de grands honneurs.

79 Cléobis et Biton étoient d'Argos. Pour honorer leur piété, les habitants de cette ville consacrèrent leurs statues dans le temple de Delphes. Leur mère ayant prié Junon d'accorder à ses enfants ce qu'il y avoit de meilleur pour les hommes, la déesse exauça ses prières, et leur envoya une mort prompte et tranquille, faisant entendre par là que le plus grand bien qui puisse arriver aux hommes en cette vie, c'est d'en sortir.

80 Pisistrate se faisoit toujours suivre par deux ou trois esclaves chargés de petites pièces d'argent, qu'il employoit à soulager les malades et à faire enterrer les pauvres; et quand il voyoit un homme triste, il l'appeloit, lui demandoit la cause de sa tristesse; et si elle venoit de sa pauvreté, il lui fournissoit sur-le-champ tout ce qui lui étoit nécessaire, non pas pour nourrir sa paresse, mais pour lui donner le moyen de subsister de son travail. Il n'avoit point de portier à ses jardins, ni à ses maisons de campagne; il en laissoit l'entrée libre à tout le monde, qui pouvoit y aller et prendre tout ce dont il avoit besoin. Au reste, quand Plutarque parle des pauvres, il ne faut pas entendre ceux qui demandent l'aumône; car il n'y avoit pas de ces misérables-là à Athènes. « En ce temps-là, dit « Isocrate, il n'y avoit point de citoyen qui mourût « de faim, ni qui en mendiant déshonorât la ville ».

81 Ce passage est plus important qu'on n'avoit cru. Plutarque ne dit pas que Thespis commença alors à faire jouer des tragédies, mais qu'il commença à changer la tragédie; et cela est bien différent. La tragédie étoit long-temps avant Thespis; mais ce n'étoit qu'un chœur de gens qui chantoient et qui se disoient des injures. Thespis fut le premier qui jeta dans ce chœur un personnage, qui, pour le délasser et lui donner le temps de reprendre haleine, récitoit une aventure de quelque personnage illustre; et c'est ce récit qui donna lieu ensuite aux sujets des tragédies. Il ne faut donc pas s'étonner si ce changement plut merveilleusement aux Athéniens. On peut voir les remarques sur la Poétique d'Horace, vers 275. La première pièce que Thespis fit jouer alors, fut *Alceste*.

82 Ces disputes des poëtes ne furent établies qu'après la mort de Thespis. On commença à disputer par une seule tragédie, et ensuite par trois et quatre, ce

qu'on appela *des Trilogies* et *Tétralogies*. On peut voir les remarques sur le vers 220 de la poétique d'Horace.

83 Dès le commencement, le mensonge a été l'âme de la tragédie, comme du poëme épique. Le sujet a toujours été une fable, que les poëtes tâchoient de rendre vraisemblable et historique, par le mélange de quelque vérité.

84 Hérodote raconte au long cette histoire dans son premier livre, où il dit que Pisistrate ne se blessa pas seulement lui-même, mais qu'il blessa aussi en plusieurs endroits les mules de son chariot, afin de mieux persuader que ses ennemis l'avoient ainsi maltraité comme il alloit à sa maison de campagne, et qu'il avoit eu toutes les peines du monde à se sauver de leurs mains.

85 Je doute que Plutarque eût oublié le vers pentamètre qui suivoit l'hexamètre, et je crois qu'il faut le rapporter dans le texte tel que Diogène Laërce nous l'a conservé : « et vous ne prenez garde à aucune de « ses actions qui se passent devant vos yeux ».

86 Il en eut quatre cents. Plutarque appelle ces gardes, *des porte-massues ;* car Hérodote remarque fort bien que les Athéniens n'accordèrent à Pisistrate que des porte-massues, et non pas des lanciers ; mais cette politique leur fut inutile.

87 Diogène Laërce dit tout le contraire ; car il assure que Solon se retira, et il rapporte une lettre que Pisistrate lui écrivit pour le rappeler, et la réponse que Solon lui fit : mais ces deux lettres pourroient bien être supposées.

88 C'étoit sans doute un trait de politique de Pisistrate, qui cherchoit à endormir les Athéniens.

89 Cette fable portoit que les peuples de cette île Atlantique ayant déjà subjugué toute l'Afrique et une grande partie de l'Europe, menaçoient l'Egypte et la Grèce; mais que les Athéniens s'opposant à ces rois victorieux, remportèrent sur eux des victoires considérables, et les chassèrent dans leur île.

90 Platon s'empara de ce sujet, parce qu'il le jugea très-utile et très-propre à porter les Athéniens à aimer l'union, et à goûter la forme de gouvernement dont il avoit donné l'idée. Car les dix livres de sa *République*, qui ne sont proprement qu'un seul dialogue, font un seul et même traité avec le *Timée* et *l'Atlantique*, ou le *Critias*. Les livres de la *République* forment ses citoyens; le *Timée* leur découvre l'organisation du monde, afin que cette connoissance fortifie en eux les principes qu'il leur a donnés; et le *Critias* ou *l'Atlantique* leur prouve, par l'histoire ancienne, que telle étoit la vie de leurs premiers ancêtres, c'est-à-dire des premiers Athéniens qui vivoient avant le déluge de Deucalion, et que ce n'est que par là qu'ils firent des actions si éclatantes.

91 Ce jugement de Plutarque sur le *Critias*, est remarquable. On peut dire aussi qu'il n'y a point d'histoire ni de fiction plus magnifique, plus ornée, mieux écrite, et où l'on découvre de plus grandes vues, que dans ce que nous avons du *Critias*. Malheureusement tout ce qui regardoit les Athéniens manque, et c'est ce qu'il y avoit de plus important.

92 Je crois que c'est le temple que Pisistrate avoit commencé, et au dessein duquel il avoit employé quatre fameux architectes. Il mourut avant qu'il pût être achevé. Ses enfants voulurent continuer l'ouvrage, mais ils ne purent le finir.

93 Je ne sais si l'on a jamais donné à personne une plus belle et plus grande louange que celle que Plu-

tarque donne ici à Platon, en comparant tous ses écrits aux temples de la ville d'Athènes, qu'un poète grec a appelés *le sacré domicile des Dieux*, et en comparant son *Critias*, qui n'étoit pas fini, au temple de Jupiter Olympien, que les Athéniens avoient laissé imparfait à cause des désordres et des séditions dont leur ville avoit été agitée.

94 Comias étoit archonte la première année de l'olympiade 51, environ 550 ans avant l'an 1.er de l'ère chrétienne.

95 Il fut fait apparemment sur l'histoire de Lycurgue, dont les cendres furent jetées dans la mer, selon l'ordre exprès qu'il en avoit donné.

96 Le poète Cratinus, dans une de ses comédies, fait parler Solon conformément à cette tradition, quoique pourtant d'une manière qui fait assez entendre que de son temps elle ne passoit pas pour certaine; car il dit :

> Οἰκέω δὲ νῆσον, ὡς μὲν ἀνθρώπων λόγος,
> Ἐσπαρμένος κατὰ πᾶσαν Αἴαντος πόλιν.

« J'habite l'île de Salamine, si la tradition est véritable; car mes cendres sont semées dans tout ce territoire d'Ajax ».



PUBLICOLA.

Amyot, Edition de 1587.

PUBLICOLA.

SOLON ayant été tel que nous venons de le représenter, nous lui comparerons Publicola, à qui le peuple romain donna ce nom par honneur et par reconnoissance sur la fin de son premier consulat. Il s'appeloit auparavant Publius Valérius, et descendoit de cet ancien Valérius [1] qui contribua plus que personne à établir la paix entre les Romains et les Sabins, et à les réunir en un seul peuple : car ce fut lui qui porta les deux rois à une entrevue, et qui les obligea d'écouter des propositions d'accommodement. Publius Valérius, issu de cet homme illustre, quoique Rome fût encore alors sous la domination des rois, ne laissa pas de se rendre considérable par son éloquence [2] et par ses richesses. [3] Il se servoit de l'une avec autant de droiture que de liberté, pour le maintien de la justice; et il employoit généreusement les autres au secours de ceux qui en avoient besoin : de sorte qu'il étoit visible que si l'état se changeoit en république, il y tiendroit le premier rang.

Tarquin le Superbe, qui étoit parvenu à l'empire en foulant aux pieds tous les droits divins et humains [4], et qui se servoit de son

pouvoir, non en roi, mais en tyran [5], s'étant rendu insupportable, et le peuple ayant pris pour le prétexte et l'occasion de sa révolte, la mort de Lucrèce, qui s'étoit tuée elle-même pour avoir été violée par le fils aîné de Tarquin; Lucius Brutus, qui s'étoit mis à la tête de ce parti, alla d'abord trouver Valérius pour lui communiquer son dessein [6]. Il le trouva très-disposé à le seconder de tous ses moyens, et il s'en servit fort utilement pour chasser les rois. Tant qu'il y eut quelque apparence que le peuple établiroit, au lieu d'un roi, un général, Valérius se tint en repos, et céda volontiers à Brutus cette première place qui lui appartenoit à plus juste titre, puisqu'il avoit été le chef de cette entreprise, et l'auteur de la liberté. Mais dès qu'il parut que le nom de monarque étoit odieux, et que le peuple souffriroit plus volontiers une autorité partagée, et que même on proposoit de nommer deux consuls, alors il ne douta pas qu'on ne le choisît avec Brutus; il se trompa cependant, car malgré tout ce que Brutus put faire, ce dernier eut pour collègue, Collatin [7], mari de Lucrèce. Ce n'est pas que Collatin eût plus de mérite et plus de vertu que Valérius; mais c'est que les plus puissants de la ville, craignant les Tarquins qui, malgré leur éloignement, tâchoient par tou-

tes sortes de flatterie et de soumissions, d'adoucir le peuple, voulurent avoir pour leur général l'ennemi le plus irréconciliable de la famille royale, comme celui qui ne se laisseroit jamais fléchir.

Valérius, mécontent de ce qu'on ne le croyoit pas capable de tout faire pour l'amour de la patrie, parce qu'il n'avoit reçu aucune injure particulière des tyrans, se retira du sénat, abandonna le barreau, et renonça entièrement à toutes les affaires publiques. Cette conduite inquiéta le peuple, qui appréhenda que le ressentiment ne le portât à rétablir les rois, et à ruiner les fondements de la république encore mal affermis. Mais quand Brutus, qui en soupçonnoit encore d'autres [8], voulut faire jurer le sénat sur les sacrifices, et qu'il eut assigné un jour pour recevoir ce serment, Valérius descendit dans la place publique avec un visage gai, et jura le premier qu'il n'écouteroit jamais aucune proposition de Tarquin, et qu'il lui feroit une guerre immortelle pour la défense de leur liberté. Cette démarche fit grand plaisir au sénat, et donna du courage aux consuls.

Les effets répondirent même bientôt à ses paroles; car presque dans le même temps il arriva à Rome, de la part de Tarquin, des ambassadeurs qui portoient des lettres très-

propres à gagner le peuple, et qui étoient chargés de lui tenir des discours fort humbles, par lesquels ils espéroient de corrompre la multitude, en lui faisant entendre que c'étoit le roi même qui parloit par leur bouche, qu'il avoit dépouillé toute sa fierté, et qu'il ne demandoit que des choses justes et raisonnables. Les consuls étoient d'avis de les laisser parler au peuple : Valérius s'y opposa, et empêcha qu'on ne donnât cette occasion de remuer, à une multitude accablée de pauvreté, et qui craignoit encore plus la guerre que la tyrannie.

Bientôt après on vit arriver d'autres ambassadeurs 9, qui dirent que Tarquin renonçoit à la royauté, qu'il abandonnoit la résolution qu'il avoit prise de leur faire la guerre, et qu'il demandoit seulement qu'on lui rendît ses trésors et ses biens, et ceux de ses amis et de ses parents, afin qu'au moins ils eussent de quoi vivre dans leur fuite. La plupart des sénateurs penchoient à lui accorder sa demande; mais Collatin n'eut pas plutôt opiné dans le même sens, que Brutus, qui étoit un homme inflexible et fort emporté, courut à la place publique, en criant que son collègue étoit un traître, et qu'il vouloit donner les moyens d'entretenir la guerre et la tyrannie, à ceux à qui c'étoit un crime que

d'accorder même de simples provisions pour se nourrir dans leur exil [10]. Le peuple s'étant assemblé, un simple particulier, nommé Caïus Minutius, prenant le premier la parole, exhorta Brutus et les Romains « à faire en sorte « que ces richesses combattissent plutôt pour « eux contre les tyrans, que pour les tyrans « contre eux ». Cependant les Romains furent d'avis que, puisqu'ils jouissoient de la liberté, pour laquelle seule ils avoient pris les armes, on ne devoit pas rejeter la paix pour ces richesses, et qu'il falloit les renvoyer avec les tyrans.

La chose dont Tarquin faisoit le moins de compte, c'étoit de ravoir ses richesses; mais il les redemandoit pour avoir le temps de gagner le peuple, et d'ourdir une trahison. Ses ambassadeurs s'y conduisirent si habilement, qu'en feignant de demeurer pour ramasser les effets du roi, et en disant, tantôt qu'ils en vendoient une partie, tantôt qu'ils rassembloient l'autre, tantôt qu'ils faisoient partir ce qu'il y avoit de plus considérable et de plus précieux, ils trouvèrent le moyen au milieu de ces détails de corrompre deux des meilleures familles de Rome; celle des Aquiliens, dont il y avoit trois membres qui étoient sénateurs, et celle des Vitelliens, qui en avoit deux élevés à la même dignité. Les uns et les

autres étoient neveux du consul Collatin par leur mère [11], et il y avoit de plus une étroite alliance entre les Vitelliens et Brutus; car ce dernier avoit épousé leur sœur et en avoit eu plusieurs enfants [12]. Les Vitelliens gagnèrent les deux aînés qui ne faisoient que d'entrer dans l'âge de puberté, et avec lesquels ils avoient des liaisons habituelles. Ils les attirèrent dans la conjuration, en leur insinuant qu'ils devoient chercher à s'allier à la maison des Tarquins; qu'avec cette protection toute-puissante, il n'y avoit rien à quoi ils ne pussent parvenir, et qu'alors ils secoueroient le joug d'un père stupide et barbare; car ils appeloient barbarie, son inflexible sévérité contre les méchants. Pour ce qui est de sa stupidité, c'étoit une stupidité feinte, dont il se servit pour sauver sa vie de la cruauté des tyrans; et il ne refusa pas d'en porter le nom dans la suite [13].

Quand ces deux jeunes gens furent engagés, et qu'on les eut abouchés avec les Aquiliens, ils trouvèrent tous à propos de se lier par le plus grand et le plus horrible de tous les serments, en buvant ensemble du sang d'un homme qu'ils inmoleroient [14], et en jurant sur ses entrailles encore toutes fumantes. Pour cet effet, ils se rendirent chez les Aquiliens, dont la maison, qui apparemment étoit re-

tirée et obscure, avoit paru la plus propre pour leur dessein. Ils ne prirent pas garde à un esclave, nommé Vindex, qui y étoit caché [15] : ce n'est pas que la curiosité l'eût porté à cela, ou qu'il se doutât de ce qu'on vouloit faire; mais ayant été surpris, et voyant entrer des gens fort empressés, il n'osa se montrer, et se mit derrière un grand coffre, d'où il vit tout ce qui se passa, et entendit toutes les résolutions qui furent prises. On convint qu'on tueroit les consuls, et sur l'heure même on en écrivit à Tarquin, et on donna les lettres à ses ambassadeurs, logés dans la même maison [16], et alors présents.

Dès que tout fut terminé, et que chacun se fut retiré, Vindex sortit secrètement; mais il ne savoit comment se conduire dans une affaire si délicate; car il lui paroissoit dangereux, et il l'étoit en effet, d'aller à Brutus déférer des enfants à leur père pour le plus horrible de tous les crimes, et d'aller à Collatin accuser des neveux devant leur oncle. D'un autre côté, il ne trouvoit dans Rome aucun particulier à qui pouvoir confier un secret si important; et sa conscience le pressoit si fort de s'en décharger, qu'il n'y avoit rien qu'il ne fût plutôt capable de faire en cette occasion, que de garder le silence. Enfin, il prit le parti d'aller trouver Valérius, attiré

par les mœurs douces et faciles de ce personnage, toujours accessible à ceux qui avoient recours à lui, dont la maison étoit nuit et jour ouverte à tout le monde, et qui ne refusoit jamais d'écouter les pauvres qui vouloient lui parler de leurs affaires et de leurs besoins.

Vindex ne fut pas plutôt arrivé chez lui, qu'il lui raconta devant sa femme et devant son frère Marcus Valérius tout ce qu'il avoit vu et entendu. Valérius, saisi d'étonnement et de crainte, enferme d'abord cet homme dans sa chambre, place sa femme à la porte pour le garder, donne ordre à son frère d'aller environner le palais du roi, pour tâcher de surprendre les lettres et d'arrêter tous les domestiques [17]; et lui, avec une troupe de clients, beaucoup de ses amis qui ne le quittoient jamais, et tous ses esclaves, il va droit à la maison des Aquiliens qui étoient sortis. Il entre sans que personne pense seulement à l'arrêter, et trouve les lettres dans la chambre des ambassadeurs. Les Aquiliens qui avoient été avertis de sa marche, accourent en diligence, et trouvent sur la porte Valérius qui sortoit. Ils se jettent sur lui pour lui arracher les lettres; Valérius et sa troupe les repoussent, et leur entortillant leurs robes autour du cou, ils les traînent, malgré leur résistance,

avec beaucoup de peine et d'efforts, jusque dans la place publique.

Marcus Valérius n'avoit pas eu moins de bonheur dans le palais ; il avoit surpris d'autres lettres parmi des paquets de hardes qu'on emballoit, et emmené tout ce qui s'y étoit trouvé de domestiques. Après que les consuls eurent imposé silence, que Valérius eut fait venir Vindex, et que l'accusation fut intentée, on lut les lettres. Aucun des conjurés n'eut la hardiesse de répondre ; toute l'assemblée tenoit les yeux baissés, et personne n'osoit ouvrir la bouche. Il y en eut seulement quelques-uns, qui, pour faire plaisir à Brutus, ouvrirent l'avis de l'exil. Les larmes de Collatin et le silence de Valérius donnoient encore quelque espérance, lorsque Brutus, appelant ses enfants par leurs noms : « Vous, « Titus, dit-il, et vous, Valérius, pour« quoi ne répondez-vous pas à cette accu« sation » ? Par trois fois il les somme d'y répondre ; et voyant qu'ils continuoient à garder le silence, il se tourne vers les licteurs, et leur dit : « C'est à vous maintenant ; faites « votre devoir ».

Cet arrêt prononcé, les licteurs se saisissent de ces deux jeunes hommes, leur arrachent leurs habits, leur lient les mains derrière le dos, leur déchirent le corps à coups

de verges, et font ruisseler le sang de tous côtés. Personne n'avoit la force de soutenir un spectacle si cruel : le père seul n'en détourna pas un instant la vue ; la compassion n'adoucit pas un seul moment la colère et la sévérité qui étoient peintes sur son visage : il regarda d'un œil ferme et farouche le supplice de ses enfants, jusqu'à ce que les licteurs, après les avoir étendus par terre, leur eurent séparé la tête du corps. Alors il laissa à son collègue la punition des autres, et se retira. Action qui ne peut être ni assez louée ni assez blâmée ; car ce fut, ou l'excès de la vertu qui éleva son ame au-dessus des passions, ou l'excès de la passion qui y produisit l'insensibilité ; et ces deux dispositions ne sont ni ordinaires, ni proportionnées aux forces de l'homme : mais l'une est d'un Dieu, et l'autre d'une bête féroce. Or il est bien plus juste que la gloire de ce grand homme entraîne notre jugement, que si nous faisions douter de sa vertu par notre foiblesse : car les Romains n'estiment pas que ce fût une entreprise aussi grande ni aussi difficile pour Romulus de fonder Rome, que pour Brutus d'établir la république sur les débris de la royauté [12].

Après le départ de Brutus, l'étonnement, l'horreur et le silence régnèrent encore longtemps dans toute l'assemblée ; mais enfin les Aquiliens, encouragés par la lenteur et par la

mollesse de Collatin, demandèrent du temps pour se justifier, et qu'on leur livrât Vindex, qui étant leur esclave, ne devoit point être entre les mains de leurs accusateurs (*a*). Collatin étoit prêt à leur accorder leur demande, et à rompre l'assemblée; mais Valérius s'y opposa, et ne voulut ni rendre Vindex qui étoit au milieu de ceux qui l'accompagnoient, ni souffrir que le peuple se retirât et laissât échapper ces traîtres. Il met lui-même la main sur eux, et appelant Brutus à haute voix, il s'écrie que Collatin en agissoit indignement: qu'après avoir mis son collègue dans la nécessité de faire mourir ses propres enfants, il cherchoit les moyens, pour complaire à des femmes, de sauver les complices du même crime, et les ennemis déclarés de leur pays.

Collatin perdit alors patience; il commanda aux licteurs de prendre Vindex. Les licteurs, écartant la foule, saisissent l'esclave, et frappent sur ceux qui vouloient le retenir; les amis de Valérius viennent au secours, et les repoussent. Le peuple jette de grands cris, et appelle Brutus, qui revient aussitôt sur la place. A son arrivée le bruit ayant cessé, Brutus dit « qu'il avoit été seul juge suffisant de ses en- « fants, et que pour les autres, il les avoit « laissés au jugement du peuple, qui étoit

(*a*) Cela étoit défendu par les lois.

« libre, et qui n'avoit qu'à prononcer ; c'est « pourquoi, ajouta-t-il, que le premier qui « voudra parle, et qu'il tâche de persuader « au peuple ce qu'il jugera convenable ». Mais sans attendre que personne se présentât pour parler, les suffrages furent donnés : il n'y en eut pas un seul qui ne fût condamné, et l'on trancha la tête aux coupables.

Il y avoit déjà quelque temps que Collatin étoit suspect, comme proche parent des rois. D'ailleurs, son nom étoit de mauvais augure, à cause de Tarquin qu'on détestoit. Voyant donc qu'en cette dernière occasion il avoit offensé le peuple, il se démit volontairement du consulat, et sortit de Rome. Cela donna lieu à une seconde assemblée générale, où d'une commune voix on nomma Valérius consul, pour proportionner la reconnoissance à l'affection qu'il avoit témoignée, et au grand service qu'il avoit rendu. Valérius pensa d'abord que Vindex méritoit d'avoir part à la récompense ; il l'affranchit, et par un décret solennel, il le fit déclarer citoyen romain, avec le plein droit de suffrage dans la tribu où il lui plairoit d'entrer : chose qu'on n'avoit point encore vue. Ce ne fut que long-temps après, qu'Appius, pour attirer les bonnes grâces du peuple, renouvela cette loi en faveur de tous les affranchis ; et jusqu'à aujour-

d'hui cet entier affranchissement s'appelle *vindicta*[19], du nom de Vindex. On abandonna ensuite au pillage les biens des Tarquins, et on rasa leurs palais et leurs maisons de campagne.

Parmi leurs autres biens, ils avoient une pièce de terre dans le plus bel endroit du champ de Mars; on la consacra à ce dieu, dont on lui donna le nom[20]. Les blés ne venoient que d'être coupés, et les gerbes y étoient encore. On ne crut pas qu'il fût permis d'en profiter, à cause de la consécration qu'on venoit d'en faire; mais on prit les gerbes, et on les jeta dans le Tibre, avec tous les arbres que l'on coupa, laissant au dieu le terrein nu et sans fruit. Les eaux étant alors très-basses, ces matières ne furent pas portées fort loin par le courant; elles s'arrêtèrent à un endroit découvert. Les premières arrêtoient les autres, qui, ne trouvant point de passage, s'accrochèrent et se lièrent si bien avec elles, qu'elles ne firent qu'un même corps qui prit racine, l'eau aidant encore à l'affermir; car elle y portoit quantité de limon, qui, en grossissant la masse, servoit aussi à la lier; et le courant, bien loin de la désunir, ne faisoit que la mieux serrer, et y joindre tout ce qu'il entraînoit. La grandeur et la solidité de ce premier amas le rendirent encore

plus grand dans la suite; car le Tibre ne pouvant presque plus rien entraîner qui ne s'y arrêtât, il se forma enfin une île qu'on appelle à Rome l'*Ile sacrée* (*a*), où il y a divers temples (*b*) consacrés aux dieux, et plusieurs portiques. On l'appela en latin, l'*île des deux Ponts*[21]. Il y a pourtant des écrivains qui prétendent que cela n'arriva pas lorsque cette pièce de terre de Tarquin fut consacrée à Mars; mais plusieurs siècles après, lorsque la vestale Tarquinie lui dédia un champ qui lui appartenoit, et qui touchoit à celui de Tarquin. Ce don attira à cette vestale beaucoup de prérogatives; car le peuple ordonna que son témoignage seroit reçu en justice, privilége qu'on n'avoit pas encore accordé aux femmes. On y ajouta la permission de se marier (*c*) qu'elle refusa. C'est ainsi qu'on le raconte.

Tarquin, désespérant de remonter sur le trône par la ruse et par la trahison, se retira vers les Toscans, qui le reçurent à bras ou-

(*a*) Tite-Live croit qu'on assura et affermit le terrein par des jetées. Cette île s'appelle aujourd'hui l'île de S. Barthélemi. *A. L. D.*

(*b*) Il y avoit le temple d'Esculape, celui de Jupiter, et celui de Faune.

(*c*) Elles avoient toutes cette permission après le temps de leur vœu.

verts, et le ramenèrent vers Rome avec une puissante armée. Les consuls romains sortirent à la tête de leurs légions. Les deux armées se mirent en bataille dans des lieux sacrés (*a*); celle des Toscans près du bocage d'Arsia, et celle des Romains dans la prairie Æsuvienne. Dès le commencement du combat, Aruns, fils aîné de Tarquin, et le consul Brutus se rencontrèrent, moins conduits par le hasard, que poussés par leur inimitié et par leur haine; car l'un cherchoit le tyran et l'ennemi de sa patrie, et l'autre cherchoit le principal auteur de sa honte et de son exil. Ils ne se furent pas plutôt aperçus dans la mêlée, que poussant leurs chevaux l'un contre l'autre avec plus de fureur que de précaution, et avec plus d'envie de frapper que de soin de se couvrir, ils se tuèrent tous deux [24]. La suite du combat ne fut pas moins sanglante que la première charge. Le carnage fut horrible et égal des deux côtés; et il survint un orage furieux qui sépara les deux armées. Valérius étoit dans une grande inquiétude, parce qu'il ne savoit à qui la victoire étoit demeurée, et qu'il voyoit ses soldats plus étonnés de leur perte, que réjouis de celle des ennemis; car le nombre des morts étoit si égal, qu'il étoit très-difficile de juger qui

(*a*) Entre Véies et le Tibre.

avoit eu l'avantage ; et chacun des deux partis qui voyoit très-bien ce qu'il avoit perdu, et qui ne jugeoit de la perte de l'ennemi que par conjecture, se croyoit plutôt vaincu que vainqueur. La nuit étant survenue, telle qu'on peut l'imaginer, après une journée si cruelle et si douteuse, et le silence régnant dans les deux camps, on dit que le bocage sacré fut ému, et qu'il en sortit une voix qui dit fort clairement, « qu'il étoit mort du côté des Toscans un homme de plus que du côté des Romains ». C'étoit sans doute quelque voix divine[23] ; car dès le moment, les Romains, reprenant courage, remplirent tout de cris de joie ; et les Toscans, effrayés et pleins de trouble, abandonnèrent leurs retranchements et prirent la fuite, laissant leur camp au pillage, et près de cinq mille hommes qui furent faits prisonniers. Le vainqueur compta ensuite les morts ; il en trouva onze mille trois cents du côté des Toscans, et un de moins de son côté. On dit que cette bataille fut donnée le dernier jour de février. On décerna le triomphe à Valérius, et ce fut le premier des consuls qui entra dans Rome sur un char à quatre chevaux. Ce spectacle parut fort beau et fort magnifique, et n'attira pas à Valérius l'envie et la haine des citoyens, comme quelques-uns l'ont voulu dire ; car si

cela avoit été, la coutume n'en auroit pas été conservée avec tant de soin, et n'auroit pas duré tant de siècles.

Une chose encore fort agréable au peuple, ce furent les honneurs que Valérius rendit à son collègue avant et après ses obsèques. Il prononça son oraison funèbre, qui plut si fort et fut reçue avec tant d'applaudissement, que depuis ce temps-là tous les grands hommes qui meurent, sont loués publiquement par les plus honnêtes citoyens. Cette oraison funèbre est, dit-on, plus ancienne que toutes celles des Grecs [24]; à moins que l'on ne reçoive ce qu'Anaximénès le rhéteur a écrit, que cet usage de louer les morts fut introduit par Solon.

Mais ce qui offensa le peuple, ce fut de voir que Brutus, qu'on regardoit comme le père de la liberté, n'ayant pas voulu gouverner seul, et ayant pris par deux fois un collègue, Valérius, au contraire, attiroit à lui seul toute l'autorité, (car c'est ainsi que l'on parloit), et ne se déclaroit pas l'héritier de Brutus pour le consulat, qui ne remplissoit pas son ambition, mais l'héritier de Tarquin pour la tyrannie : « A quoi bon, di-
« soit on, louer Brutus de paroles, lorsqu'il
« imite Tarquin par le fait, en marchant tou-
« jours environné de tous les faisceaux et de

« toutes les haches, quand il sort de sa mai-
« son, qui est beaucoup plus grande et plus
« magnifique que ne fut jamais celle du roi,
« qu'il a rasée lui-même » ?

Il est vrai qu'il habitoit une maison trop élévée et trop magnifique ; elle étoit sur la croupe de Vélia (*a*), et dominoit tellement la place publique, qu'on voyoit de là tout ce qui s'y passoit ; et ses avenues étoient si difficiles, qu'on n'en approchoit qu'avec beaucoup de peine : de sorte que quand il en descendoit avec cette pompe, cela paroissoit à ceux qui le voyoient d'en bas la chose du monde la plus fastueuse, et moins la marche d'un consul, que celle d'un roi. Mais il fit voir en cette occasion combien il est avantageux pour ceux qui sont dans les premières places, et qui ont le maniement des affaires d'un Etat, d'avoir l'oreille plus ouverte au langage sincère des amis qu'aux discours des flatteurs, et à la vérité qu'au mensonge : car ses amis ne lui eurent pas plutôt rapporté que le peuple étoit mécontent et se plaignoit de lui, que, sans disputer ni se fâcher, il assembla un grand nombre d'ouvriers, et la nuit même il démolit sa maison jusqu'à la dernière pierre.

Le lendemain, les Romains voyant ces ruines, ne purent s'empêcher d'admirer la gran-

(*a*) C'étoit une partie du mont Palatin.

deur d'ame de Valérius; mais ils furent fâchés que l'envie eût fait abattre dans un moment et contre toute sorte de raison et de justice, une maison si belle et si magnifique; et ils la regrettoient comme on regretteroit un homme qu'on auroit fait mourir sur-le-champ sans aucune formalité[25]. D'ailleurs, ils étoient confus de voir leur premier magistrat logé comme un vagabond qui n'a ni feu, ni lieu; car ses amis le reçurent chez eux, jusqu'à ce que le peuple lui eût donné une place (*a*), où il fit bâtir une maison plus modeste que la première, dans le lieu où est aujourd'hui le temple de la Victoire[26].

Non content de s'être rendu lui-même agréable au peuple, il voulut encore rendre sa charge douce et familière, de terrible et de formidable qu'elle étoit. Il ôta donc les haches à ses faisceaux[27]; et toutes les fois qu'il alloit aux assemblées, il mettoit ses faisceaux aux pieds du peuple, comme un hommage qu'il rendoit à son souverain; et c'est ce que les consuls observent encore. Le peuple ne prit pas garde que par là il ne s'abaissoit pas lui-même, comme on le pensoit; mais qu'au contraire il appaisoit et éloignoit l'envie par cette humilité, et acquéroit autant d'autorité pour sa personne, qu'il sembloit en ôter à sa

(*a*) Au pied du mont Vélia.

charge. En effet, le peuple se soumettoit si volontairement à lui, et lui témoignoit tant d'affection, qu'il lui donna le nom de *Publicola*, c'est-à-dire, *qui honore le peuple*, titre qui effaça tous ses anciens noms, et dont nous nous servirons toujours dans la suite. Aussi lui étoit-il bien dû; car il permit à tout le monde de demander la place qui vaquoit dans le consulat[28]; mais avant qu'on nommât celui qu'on devoit lui donner pour collègue, comme il ne savoit pas ce qui pouvoit arriver, et qu'il craignoit que ce nouveau consul ne s'opposât peut-être à ses desseins, ou par envie, ou par ignorance, il se servit du pouvoir absolu qu'il avoit seul, pour faire de très-grands et très-beaux établissements.

Il compléta d'abord le nombre des membres du sénat qui étoit fort diminué par les cruautés de Tarquin, et par la dernière bataille, et il y suppléa, dit-on, jusqu'à 164 sénateurs. Il fit ensuite des lois qui augmentèrent infiniment la puissance du peuple. Par la première, il permit d'appeler au peuple des jugements des magistrats[29]; par la seconde, il établit la peine de mort contre ceux qui prendroient des charges sans le consentement du peuple[30]; et par la troisième, qui fut d'un grand soulagement pour les pauvres, il déchargea les citoyens de toutes sortes d'impôts[31]; ce qui les

porta tous à s'appliquer aux arts et aux manufactures. La loi même, qu'il fit contre ceux qui désobéiroient aux ordres des consuls, parut aussi populaire que les autres; et l'on estima qu'elle favorisoit encore plus les pauvres et les foibles, que les riches et les puissants : car l'amende qu'il établit contre cette désobéissance, étoit de la valeur de cinq bœufs et de deux moutons [32]. Or, un mouton valoit dix oboles, et un bœuf cent, les Romains ne se servant pas encore beaucoup d'argent monnoyé, et tout leur bien consistant en troupeaux. D'où vient qu'encore aujourd'hui, tout ce qu'un homme possède est appelé parmi eux *peculium*, du mot *pecus*, qui signifie un mouton. La plus ancienne même de leurs monnoies portoit la marque d'un mouton, d'un pourceau, ou d'un bœuf; et ils donnoient à leurs enfants des noms tirés de ces animaux [33]; car ils les appeloient *suillios* et *porcios*, *porchers*; *baculios*, bouviers; et *caprarios*, chévriers.

Quoique Publicola fût si populaire et si modéré dans ses ordonnances, il ne laissa pas d'étendre quelquefois la rigueur des peines. Il fit une loi, qui permettoit de tuer, sans autre forme de justice, celui qui auroit voulu se faire roi, et déclaroit absous l'auteur du

meurtre, pourvu qu'il donnât des preuves de l'attentat qu'il auroit puni : car il est impossible que celui qui aspire à de si grandes choses, le fasse si secrètement qu'il ne soit aperçu de personne. Mais il est très-possible qu'étant aperçu il vienne à bout de ses desseins, et se rende le maître, avant qu'on ait pu lui faire son procès; c'est pourquoi il donna la liberté de prévenir, par la voie de fait, un jugement que le criminel alloit empêcher par son injustice.

On loua beaucoup aussi l'ordonnance qu'il fit sur la garde du trésor; car, comme il falloit que tous les citoyens contribuassent pour les frais de la guerre, et qu'il ne vouloit ni administrer lui-même ces deniers (*a*) publics, ni les faire administrer par ses amis, ni enfin qu'ils fussent dans aucune maison particulière, il ordonna qu'ils seroient portés dans le temple de Saturne, qui est encore aujourd'hui le trésor public, et il permit au peuple de choisir parmi les jeunes gens deux trésoriers. On choisit Publius Vetturius et Marcus Minucius, qui amassèrent des sommes très-considérables.

(*a*) Les éditeurs d'Amyot observent que le grec ne parle ni d'argent, ni de deniers qui étoient une monnoie d'argent, car les Romains ne frappèrent de monnoie d'argent que l'an de Rome 485. *A. L. D.*

On fit ensuite le dénombrement : il se trouva cent trente mille citoyens, sans compter les orphelins et les veuves, qui furent exempts de toute imposition.

Après qu'il eut ainsi réglé toutes choses, il nomma pour son collègue Spurius Lucrétius, père de Lucrèce, à qui il céda comme au plus âgé la première place, et donna les faisceaux, honneur qu'on fait encore aujourd'hui à la vieillesse. Mais Lucrétius, étant mort peu de jours après, le peuple assemblé mit à sa place Marcus Horatius, qui acheva le reste de l'année avec Publicola.

Tarquin faisoit alors dans la Toscane de nouveaux préparatifs pour une seconde guerre contre les Romains, lorsqu'il arriva, dit-on, un grand prodige. Pendant que ce prince étoit encore sur le trône, il avoit fait bâtir sur le Capitole le temple de Jupiter. Cet édifice étoit presque achevé, lorsqu'il s'avisa, ou pour obéir à un oracle, ou de son propre mouvement, de vouloir mettre sur le faîte un char à quatre chevaux, en terre cuite [34]. Il donna le dessein à exécuter à quelques ouvriers toscans de la ville de Veïes, mais dans ce temps-là il fut chassé. Les ouvriers ayant fait le char, et l'ayant mis dans le four pour le faire cuire, il arriva tout le contraire de ce qui arrive naturellement à la terre qu'on met au feu; car

au lieu de se resserrer et de se condenser par le défaut de l'humidité qui s'évapore, elle s'étendit, et s'enfla si prodigieusement, et devint une masse si forte, si dure et si grande, qu'on eût beaucoup de peine à la tirer, après même qu'on eut abattu le four. Les devins dirent que c'étoit un signe céleste qui promettoit un grand honneur et un merveilleux accroissement de puissance à ceux qui demeureroient les maîtres de ce char[35]. Sur cela les Veïens résolurent de ne le pas livrer aux Romains, et répondirent qu'il appartenoit à Tarquin, et non pas à ceux qui l'avoient chassé.

Quelques jours après, comme ceux de Veïes célébroient les jeux des courses de chars avec toute la pompe et la solennité accoutumée, celui qui avoit emporté le prix ayant été couronné, menoit doucement son char hors des lices, lorsque tout d'un coup les chevaux, sans aucun sujet visible, s'effrayèrent, ou par hasard ou par une impulsion divine, et prenant le frein aux dents, coururent à toute bride vers Rome. Celui qui les conduisoit, après avoir fait inutilement tous ses efforts pour les retenir, en leur tirant les rênes, et en les caressant de la main et de la voix, les abandonna, et fut entraîné jusqu'au milieu du Capitole, où ils le renversèrent près de la porte, qu'on appelle aujourd'hui *la porte Ratu-*

mène (a). Les Veïens, étonnés de cet accident, rendirent le char aux Romains.

Le temple de Jupiter Capitolin, pour lequel ce char étoit destiné, avoit été voué par Tarquin, fils de Démaratus, dans la guerre qu'il eut contre les Sabins : Tarquin le Superbe, fils ou petit-fils de ce dernier [36], l'avoit bâti; mais il n'avoit pu le dédier, parce que peu de temps avant qu'il l'eût entièrement achevé, il fut chassé de Rome. L'ouvrage avoit été fini depuis, avec tous les ornements qu'on avoit dessein d'y mettre [37]. Publicola désiroit ardemment de le dédier [38]; mais plusieurs des principaux de Rome lui envioient cet avantage, disant qu'il devoit se contenter de la gloire qu'il avoit si justement acquise par ses lois et par ses victoires, sans usurper encore un honneur qui ne lui étoit pas dû et poussèrent Horatius à y prétendre [39]. Les choses étant en cet état, Publicola fut contraint d'aller commander l'armée. Le parti contraire, qui voyoit qu'il ne lui seroit pas aisé de réussir dans son entreprise, si Publicola étoit présent, profita de son absence, fit ordonner par le peuple qu'Horatius feroit la consécration, et sur l'heure même ils l'accompagnèrent tous au Capitole.

(a) Du nom de celui qui fut renversé, et qui s'appeloit *Ratumenas.*

D'autres disent que les deux consuls tirèrent au sort; que le commandement de l'armée échut à Publicola malgré lui, et qu'Horatius eut la dédicace du temple; mais il est aisé de juger de ce qui se passa entre eux, par ce qui arriva le jour de la consécration 40 : car le treizième jour de septembre, qui se rencontre précisément vers la pleine lune du mois que les Athéniens appellent *Métagitnion*, tout le peuple étant assemblé au Capitole dans un silence religieux, Horatius, après avoir achevé toutes les autres cérémonies, tenoit déjà une des portes du temple, et alloit prononcer la prière solennelle de la consécration, lorsque Marcus Valérius, frère de Publicola, qui s'étoit tenu fort long-temps sur la porte du temple pour épier ce moment, lui cria : « Horatius, votre fils est mort de maladie dans le « camp ». Cette nouvelle déplut extrêmement à tous ceux qui l'entendirent, mais le consul ne fit que répondre ce peu de paroles : « Qu'on « jette son corps où l'on voudra, je ne prends « point de part à cette nouvelle », et acheva la consécration 41. C'étoit une ruse de Valérius, pour l'empêcher de l'achever; mais on n'en doit pas moins admirer la constance et la fermeté de cet homme : car soit qu'il se fût aperçu promptement du mensonge, soit qu'il crût la mort de son fils véritable, il eut la force

de se maintenir dans la même assiette sans être ému [42].

Il arriva la même chose pour la consécration du second temple : car ce premier, qui avoit été bâti par Tarquin, et consacré par Horatius, ayant été brûlé pendant les guerres civiles, Sylla le rebâtit. Mais Catulus le consacra, la mort n'ayant pas donné le temps à Sylla d'en faire la dédicace [43]. Ce second temple fut encore brûlé dans la sédition de Vitellius [44]; et Vespasien, entre plusieurs autres grands bonheurs, eut encore celui de le relever de fond en comble [45], et de ne le pas voir ruiné, comme il le fut bientôt après. En quoi il surpassa d'autant la félicité de Sylla, que ce dernier finit ses jours avant que de consacrer son temple, et que cet empereur mourut avant que de voir le sien périr par l'embrasement qui consuma le Capitole peu de temps après sa mort. Domitien le rebâtit la quatrième fois, et en fit la dédicace [46]. On dit que pour les seuls fondements du premier, Tarquin avoit dépensé quarante mille marcs d'argent (*a*), mais tout le bien du plus riche particulier de Rome ne suffiroit pas pour payer la seule dorure du quatrième qui subsiste aujourd'hui,

(*a*) Les éditeurs d'Amyot observent que Plutarque marque *quarante mille livres pesant, poids romain* ; ce qui fait environ 3,050,000 f. de notre monnoie. *A.L.D.*

laquelle a coûté plus de douze mille talents[47].
Ses colonnes sont de marbre pentélique (a);
elles étoient d'une longueur proportionnée à
leur grosseur; nous les avons vues à Athènes:
on a voulu les retailler et les repolir à Rome,
et ce second travail a plus gâté leur symétrie,
que relevé leur beauté; car en les affoiblissant
et en les rendant trop menues, il leur a
fait perdre toute leur grâce qui consistoit dans
la proportion[48]. Après avoir admiré la magnificence
de ce Capitole, si l'on voyoit dans le
palais de Domitien une des galeries, ou une
des salles, ou les bains, ou l'appartement
des femmes, il n'y a personne qui, à l'exemple
du poète Epicharmus qui disoit à un prodigue,
« tu n'es pas libéral, mais tu es malade,
« tu ne saurois vivre sans donner », ne dît de
même à ce prince : « Tu n'es ni magnifique,
« ni pieux envers les dieux; mais tu es malade,
tu ne saurois vivre sans bâtir; comme
« le Midas de la fable, tu souhaiterois que
« dans tes mains tout devînt marbre et or ».
Mais en voilà assez sur cette matière.

Après que Tarquin eut perdu la bataille,
où son fils Aruns fut tué en combattant contre
Brutus, il se retira à Clusium, vers Lars
Porsenna[49], le plus puissant des rois qui fus-

(a) Marbre tiré des carrières de l'Attique, près du
bourg Pentèle.

sent alors en Italie, et qui passoit pour très-magnanime et très-généreux. Ce prince lui promit de le secourir de toutes ses forces [50], et envoya d'abord sommer les Romains de recevoir leur foi. Sur leur refus, Porsenna leur déclara la guerre, les avertit, et du temps où il marcheroit contre eux, et des lieux qu'il attaqueroit [51], et partit en effet, comme il l'avoit déjà dit, avec une grosse armée. Publicola, qui étoit alors absent, et qui venoit d'être élu consul pour la seconde fois avec Titus Lucrétius [52], revint à Rome; et voulant surpasser en grandeur de courage le roi Porsenna, il se mit à bâtir la ville de Sigliuria, malgré l'approche de ses troupes [53]; et après l'avoir fortifiée avec beaucoup de dépense, il y envoya une colonie (*a*) de sept cents habitants, pour faire voir qu'il méprisoit cette guerre, et qu'il n'avoit que trop de forces pour la soutenir.

Cependant Porsenna s'approche du Janicule, l'attaque, pousse la garde, et la poursuit si vivement, qu'il seroit entré avec elle dans Rome, si Publicola n'eût paru à la tête de ses troupes, et n'eût arrêté le vainqueur [54]. Il donna un grand combat sur le bord du Tibre, et soutint tout l'effort des ennemis, jusqu'à ce qu'accablé par le nombre, et cou-

(*a*) C'étoit une garnison, et non pas une colonie.

vert de blessures, il tomba presque sans vie, et fut emporté par ses soldats. Son collègue ayant eu le même sort, les Romains plièrent et s'enfuirent dans Rome; les ennemis les suivoient de si près, qu'ils alloient se saisir du pont de bois (a), et prendre la ville, lorsqu'Horatius Coclès, et avec lui deux vieux officiers des plus nobles familles, Herminius et Spurius Lartius, les arrêtèrent à la tête du pont. Horatius [55] avoit eu le surnom de Coclès, qui signifie *borgne*, parce qu'il avoit perdu un œil à la guerre, ou, selon d'autres, parce que le haut de son nez étoit si enfoncé dans la tête, que rien ne séparoit ses deux yeux, et que ses sourcils étoient joints, de sorte que le peuple voulant l'appeler *Cyclope*, se méprit, et l'appela *Coclès*, nom qui lui demeura. Horatius défendit seul l'entrée du pont contre les Toscans, pendant que ses compagnons le coupoient derrière lui. Il se jeta ensuite tout armé dans le Tibre, et le passa à la nage, quoiqu'il eût reçu dans la cuisse un coup de pique. Publicola, frappé d'admiration pour la valeur héroïque de ce jeune homme, obligea sur-le-champ les Romains à se cotiser et à lui donner chacun autant qu'il dépensoit en un jour [56]. Il lui fit aussi distribuer autant de terre qu'il en pût

(a) Le pont Sublicius.

labourer lui-même depuis le matin jusqu'au soir [57], et lui éleva dans le temple de Vulcain une statue de bronze [58], afin que cette marque d'honneur le consolât de sa blessure qui le rendoit boiteux.

Pendant que Porsenna tenoit la ville étroitement assiégée, il lui vint de Toscane un nouveau renfort de troupes qui firent un si grand ravage dans tout le territoire de Rome, que la famine commençoit à tourmenter les Romains [59]. Publicola, nommé consul pour la troisième fois, vit bien qu'il n'avoit d'autre parti à prendre, que de garder la ville sans combattre contre Porsenna; mais il falloit absolument chasser les Toscans, qui venoient faire le dégât jusqu'à ses portes. Il leur dressa une embuscade, et il en tua cinq mille sur la place.

Peu de jours après, C. Mutius fit cette grande action, dont tout le monde parle, mais que l'on raconte diversement. Je vais l'écrire de la manière qu'elle me paroît la plus vraisemblable [60]. C. Mutius étoit un jeune homme considérable par sa naissance, et plus encore par son mérite; car il avoit toutes les vertus et surtout les vertus guerrières. Il conçut le dessein de tuer Porsenna. Il prit donc un habit toscan; et comme il savoit fort bien la langue toscane, il passa dans le camp des

ennemis, entra dans le quartier du roi, pénétra dans la salle où il donnoit audience, fit le tour du siége où il étoit assis avec ses principaux officiers [61]; et ne sachant pas lequel étoit Porsenna, et n'osant le demander de peur de se découvrir, il s'adressa à celui qui lui parut être le roi, et lui plongea son épée [62] dans le sein. On le saisit aussitôt et on l'interroge. Il y avoit vis-à-vis du roi un brasier plein de feu, qu'on avoit apporté pour un sacrifice qu'il vouloit faire : Mutius, sans balancer, mit sa main droite sur ces charbons ardents [63]; et pendant qu'elle brûloit, il regarda fixement Porsenna, d'un air menaçant, et sans changer de visage, jusqu'à ce que le roi, étonné d'un courage si extraordinaire, commanda qu'on le laissât aller [64], et lui rendit lui-même son épée qu'il prit de la main gauche; d'où l'on veut qu'il ait été appelé *Scævola*, qui signifie *gaucher*. En prenant son épée, il dit au roi; « Tu n'as pu m'effrayer par tes menaces, Porsenna : tu m'as « vaincu par ta générosité. Je te découvrirai « donc par reconnoissance un secret que la « force n'auroit pu m'arracher. Trois cents Romains, qui ont fait le même serment que « moi, sont répandus dans ton camp, et « n'attendent, pour te tuer, que le moment « favorable. Le sort a voulu que j'aie tenté

« le premier l'entreprise ; et je ne me plains
« pas de la fortune qui m'a envié la gloire d'y
« réussir, puisqu'elle m'a empêché de tremper mes mains dans le sang d'un si grand
« homme, et qui est bien plus digne d'être
« l'ami des Romains que leur ennemi ». Porsenna ajouta foi à ses paroles, et en fut plus disposé à écouter des propositions d'accommodement, moins, à mon avis, par la crainte de trois cents hommes, dont il étoit menacé, que par l'admiration qu'il eut pour la vertu des Romains, et pour la grandeur de leur courage. Quoique tous les écrivains généralement appellent ce personnage, Mutius Scævola, Athénodore Sandon [65], dans un livre qu'il a adressé à Octavie, sœur d'Auguste, prétend qu'il s'appeloit aussi Posthumius (*a*).

Publicola, qui voyoit que l'inimitié de Porsenna n'étoit pas tant à craindre pour Rome, que son amitié et son alliance étoient à rechercher, ne demandoit qu'à le prendre pour juge des différents qu'il avoit avec Tarquin. Il fit sommer plusieurs fois ce dernier de venir défendre sa cause devant le roi, s'engageant de prouver qu'il étoit le plus méchant de tous les hommes, et que c'étoit avec justice qu'on l'avoit chassé. Tarquin répondit fièrement, et avec des paroles dures, qu'il ne

(*a*) Son véritable nom étoit C. Mutius Cordus.

reconnoissoit point de juge, et moins Porsenna que tout autre, puisqu'il étoit capable de l'abandonner, et de violer la foi jurée [66]. Porsenna, irrité et désabusé par cette réponse, et d'ailleurs fortement sollicité par son fils Aruns, qui s'intéressoit pour Rome, offrit la paix aux Romains, à condition qu'ils lui rendroient les terres (*a*) qu'ils avoient conquises dans la Toscane, avec les prisonniers qu'ils avoient faits, et qu'en échange ils retireroient leurs transfuges.

Les Romains acceptèrent ces offres et donnèrent pour ôtages dix jeunes hommes de famille patricienne, et autant de jeunes filles, parmi lesquelles étoit Valéria, fille de Publicola. Sur la foi du traité, Porsenna avoit déjà congédié la plus grande partie de son armée, lorsque ces filles qui étoient en ôtage, eurent envie de s'aller baigner, et descendirent sur le bord du Tibre, en un lieu où le rivage forme un croissent dans lequel une partie du fleuve, s'enfonce, et conserve ses eaux tranquilles. Quand elles virent qu'elles étoient seules, et qu'il n'y avoit ni gardes [67] ni passants de leur côté, ni bateaux de l'autre, elles prirent la résolution de traverser la rivière à la nage malgré sa profondeur et sa rapidité. Il y en

(*a*) Le canton des sept bourgs, dont il a été parlé dans la vie de Romulus.

a qui disent qu'il y en eut une nommée Clélie, qui passa à cheval, en exhortant les autres qui nageoient et en les encourageant à la suivre.

Elles n'eurent pas plutôt gagné l'autre bord, qu'elles allèrent se présenter à Publicola, qui, bien loin d'admirer et de louer cette action, en fut mécontent, craignant qu'on ne le soupçonnât d'être moins jaloux de sa parole que Porsenna, et que l'on ne prît l'audace de ces filles pour une perfidie des Romains. Il les fit donc reprendre sur l'heure même, et les renvoya (*a*) à Porsenna. Tarquin, en étant averti, dressa une embuscade à ceux qui les ramenoient, et les attaqua à leur passage [68]; ils se défendirent vigoureusement, quoique fort inférieurs en nombre. Pendant le choc, Valéria passa au travers des combattants, et se sauva avec trois esclaves; ses compagnes demeurèrent au milieu des armes exposées à un très-grand danger. Le bruit n'en vint pas plutôt au fils de Porsenna, qu'il monta à cheval, et alla à leur secours avec une extrême diligence. Son arrivée mit les gens de Tarquin en fuite, et dégagea les Romains. Porsenna, voyant ces filles de retour, voulut connoître celle qui avoit encouragé les autres,

(*a*) Denys d'Halicarnasse écrit qu'il les ramena lui-même.

et qui leur avoit donné l'exemple. Quand on la lui eut montrée, et qu'on lui eut dit qu'elle se nommoit Clélie, il la regarda avec un visage doux et serein; et ayant commandé qu'on lui amenât le plus beau cheval de son écurie avec le plus riche harnois qu'il eût, il lui en fit présent. Ceux qui prétendent qu'il n'y eut que Clélie qui passa le Tibre à cheval, se servent de ce témoignage comme d'une preuve incontestable; mais les autres soutiennent que le roi donna à Clélie cette marque de distinction, pour honorer cette audace virile avec laquelle elle avoit inspiré aux autres un si hardi dessein [69]. Quoi qu'il en soit, on voit encore dans la rue Sacrée, du côté qui mène au mont Palatin, la statue équestre de cette fille. Les uns disent que c'est la statue de Valéria, les autres celle de Clélie [70].

Quand Porsenna eut conclu la paix avec les Romains, il leur donna des preuves de sa libéralité et de sa magnificence en plusieurs choses, et surtout en ce qu'il ordonna à ses troupes de n'emporter du camp que leurs armes, et d'y laisser toutes les provisions, et toutes les richesses dont il étoit plein, qu'il donna à la ville [71]. C'est pourquoi encore aujourd'hui, quand les Romains vendent à l'encan quelques biens qui appartiennent au public, ils font crier dans la première publication,

que ce sont les biens de Porsenna, pour lui rendre des actions de grâces dignes de son bienfait, en honorant ainsi sa libéralité d'une reconnoissance éternelle [72]. On lui éleva aussi vis-à-vis du lieu où se tenoit le sénat, une statue de bronze d'un ouvrage grossier et antique [73].

L'année suivante, les Sabins entrèrent en armes dans les terres des Romains. On nomma consuls, Marcus Valérius, frère de Publicola, et Posthumius Tubertus [74]. Ces consuls ne faisant rien que par le conseil et sous les yeux de Publicola, Marcus Valérius gagna deux grandes batailles contre les Sabins [75]. Dans la dernière il leur tua treize mille hommes, sans en perdre un seul des siens. Outre l'honneur du triomphe qu'on lui décerna pour ces victoires, on lui fit bâtir, aux dépens du public, sur le mont Palatin, une maison qui avoit cela de particulier, qu'au lieu que les portes de toutes les autres maisons s'ouvroient en dedans, les siennes s'ouvroient sur la rue : privilége qu'on lui accorda afin qu'il ne pût jamais ouvrir sa porte, qu'il ne prît quelque chose sur le public [76]. On dit qu'anciennement en Grèce toutes les maisons s'ouvroient de cette manière : ce que l'on infère des anciennes comédies, où l'on voit toujours que ceux qui veulent sortir dans la rue, frappent

en dedans à la porte avant que d'ouvrir, afin que les passants s'éloignent et évitent d'être poussés ou blessés.

Après Marcus Valérius, Publicola fut nommé consul pour la quatrième fois, parce que l'alliance des Sabins avec les Latins faisoit craindre une guerre plus dangereuse que la précédente, et que la ville se trouvoit saisie d'une frayeur superstitieuse sur ce que toutes les femmes enceintes se blessoient, et qu'il n'y avoit point d'enfant qui vînt à terme (*a*). Publicola consulta les livres des Sibylles [77], fit des sacrifices à Pluton, renouvela certains jeux qui avoient été ordonnés par un ancien oracle de Delphes, et après avoir fait renaître par ce moyen, dans cette ville abattue, quelque rayon d'espérance, comme si les Dieux étoient appaisés, il songea à se mettre à couvert des menaces des hommes; car on n'entendoit parler que des ligues (*b*) et des

(*a*) Voilà un fait d'histoire naturelle bien remarquable, et auquel, disent les éditeurs d'Amyot, personne n'aura fait encore attention. Il ne faut cependant que se rappeler l'aphorisme d'Hippocrate, III, 12, pour en avoir l'intelligence. On doit conclure du fait que dans cette année l'hiver avoit été pluvieux, avec des vents du midi, et le printemps sec avec des vents du nord. *A. L. D.*

(*b*) Les Sabins étoient ligués avec Fidènes et Camétia.

grands préparatifs de guerre qu'on faisoit contre les Romains.

Il y avoit alors un Sabin, nommé Appius Clausus[78], qui avoit de grands biens, qui s'étoit rendu recommandable par sa force et par son courage, et qui passoit pour le plus éloquent et le plus vertueux de ses concitoyens. Cet homme n'avoit pu éviter le sort de tout ce qu'il y a de grand, qui est d'attirer l'envie; car sous prétexte qu'il vouloit empêcher cette guerre, on l'avoit accusé de favoriser les Romains et de vouloir accroître leur puissance, pour s'en servir à assujettir sa patrie, et à s'en rendre le tyran. Voyant donc que le peuple prêtoit volontiers l'oreille à ces calomnies, et qu'il étoit haï des gens de guerre, et de tous ceux qui ne vouloient pas entendre parler de paix, et craignant qu'on ne l'appelât en justice, il avoit fait venir à son secours un très-grand nombre de ses parents et de ses amis, et formé dans son pays un parti qui avoit été la seule cause du retardement de cette guerre.

Publicola, qui n'oublioit rien, non seulement pour être informé de ce qui se passoit chez les Sabins, mais encore pour fomenter et pour irriter leurs divisions, avoit auprès de Clausus des gens affidés et habiles qui lui disoient de sa part que Publicola le croyoit trop

juste et trop homme de bien, pour vouloir se venger contre sa patrie de l'injustice de ses concitoyens, quelque mauvais traitement qu'il en eût reçu; mais que s'il vouloit se dérober à leur haine et se mettre à couvert de leur fureur, il seroit reçu dans Rome, et en public et en particulier, avec tous les honneurs qui étoient dus à son mérite, et qu'il pouvoit attendre de la magnificence des Romains.

Clausus, après avoir souvent pensé à cette proposition, trouva que c'étoit le meilleur parti qu'il pût prendre dans la nécessité où il se trouvoit. Ayant donc assemblé ses amis, et ceux-ci en ayant attiré encore d'autres, il enleva aux Sabins cinq mille hommes, avec leurs esclaves, leurs femmes et leurs enfants, et les mena à Rome [79]. C'étoient les plus paisibles dans leur pays, et les plus accoutumés à une vie douce et tranquille. Publicola, qui étoit averti de leur marche, les reçut avec empressement et leur fit toutes sortes de bons traitements; il leur donna à tous le droit de bourgeoisie, et distribua à chacun deux arpents de terre le long de la rivière de l'Anio (*a*). Il en donna vingt-cinq à Clausus, et l'honora de la dignité de sénateur [80]. Clausus ayant commencé par là d'avoir part dans l'administration de la

(*a*) Le Tévéron, rivière qui se décharge dans le Tibre, au-dessous de Fidenes.

république, se conduisit avec tant de prudence et de sagesse, qu'il parvint au plus haut degré de l'autorité, du crédit et de la puissance; et laissa après lui la famille des Claudiens, qui en noblesse ne le cède à aucune des plus anciennes maisons de Rome[81].

Sa retraite ayant appaisé la sédition parmi les Sabins, ceux qui gouvernoient le peuple par leur éloquence, ne lui permirent pas de demeurer en repos; car ils ne cessoient de lui représenter avec de grandes lamentations, quelle honte ce seroit que Clausus, fugitif et leur ennemi déclaré, fît par sa fuite ce qu'il n'avoit pu faire par sa présence, et qu'il les empêchât de se venger des Romains. Ces Sabins partent donc avec une puissante armée, vont camper près de Fidènes; et ayant caché deux mille hommes dans des lieux creux et couverts, ils devoient le lendemain, dès la pointe du jour, envoyer quelques cavaliers fourrager jusqu'aux portes de Rome, avec ordre, quand on sortiroit sur eux, de reculer jusqu'à ce qu'ils eusssent attiré l'ennemi dans l'embuscade[82].

Publicola informé le même jour de ce dessein par des transfuges, pourvoit à tout, et partage ses troupes. Dès le soir même, il envoie Posthumius Balbus avec trois mille hommes de pied, se saisir des hauteurs sous les-

quelles les Sabins étoient cachés, donne ordre à son collègue Lucrétius de prendre parmi les soldats qui étoient dans la ville les plus agiles et les plus braves, pour repousser les fourrageurs ; et lui, avec le reste de ses troupes, fait un grand circuit et enveloppe les ennemis par derrière. Le matin il s'éleva un brouillard fort épais. Posthumius, à la pointe du jour, fond du haut des coteaux, avec de grands cris, sur ceux qui étoient au-dessous de lui, pendant que Lucrétius de son côté tombe sur les coureurs, et que Publicola donne dans leur camp. Les Sabins furent donc battus partout et mis dans un très-grand désordre. Une des principales causes de leur perte fut l'espérance qu'ils avoient tous que leurs compagnons étoient plus heureux ; car dans cette pensée, au lieu de combattre et de faire tête à l'ennemi, ils prenoient la fuite ; ceux du camp alloient vers ceux qui étoient en embuscade, et ceux-ci tâchoient de regagner le camp ; mais les uns et les autres trouvoient des gens qui avoient plus besoin de secours, qu'ils n'étoient en état d'en donner, et tomboient entre les mains de ceux qu'ils vouloient fuir, qui les tuoient sans courir aucun danger. Tous les Sabins auroient été taillés en pièces sans la ville de Fidènes qui en retira quelques-uns, et sauva surtout ceux

qui échappant de la défaite du camp, purent gagner cet asile; les autres, qui ne purent y arriver à temps, furent tués ou faits prisonniers.

Les Romains, qui avoient coutume de faire honneur à leurs Dieux de toutes les grandes choses qui leur arrivoient, attribuèrent cette victoire à la seule bonne conduite de leur capitaine; car ceux qui avoient été à l'action, disoient tout haut que Publicola leur avoit livré leurs ennemis pieds et poings liés, et qu'ils n'avoient eu qu'à les égorger. Le peuple se refit de ses pertes passées par les dépouilles et par la vente des prisonniers; et Publicola, après avoir triomphé et remis la ville entre les mains de ceux qui lui succédèrent, mourut[83] comblé d'honneurs, ayant passé toute sa vie dans ce que le monde estime de plus beau et de plus grand, autant que les hommes le peuvent faire sur la terre. Les Romains, comme si tout ce qu'ils avoient fait en sa faveur pendant sa vie, pour lui témoigner leur reconnoissance, n'étoit rien et qu'ils lui fussent encore redevables de tous les services qu'il avoit rendus à la république, ordonnèrent qu'il fût enterré aux dépens du public[84]; et chacun contribua pour ses funérailles d'une petite pièce de monnoie appelée *quadrans*[85]. Les femmes résolurent aussi d'en

porter le deuil un an entier [86]; ce qui fut très-honorable à sa mémoire. On ordonna encore qu'il seroit enterré dans la ville [87], près du lieu appelé *Vélia* [88], et qu'à perpétuité ce seroit là le tombeau de toute sa race; mais aujourd'hui on n'y enterre plus personne de sa maison [89], on en fait seulement la cérémonie; car on porte le corps dans ce même endroit, et il y a un homme qui, tenant à la main une torche allumée, la met dans le tombeau, et un moment après l'en retire, pour témoigner par là que le mort a bien le droit d'être enterré dans ce même lieu auprès de ses ancêtres, mais qu'il renonce volontairement à cet honneur; et on va l'enterrer aussitôt hors de la ville [90].

FIN DE LA VIE DE PUBLICOLA.

COMPARAISON
DE SOLON ET DE PUBLICOLA.

Il y a dans cette comparaison une particularité bien remarquable, et qui ne se rencontre dans aucune de celles que nous avons faites; c'est qu'ici, l'un se trouve l'imitateur, et l'autre le héraut de celui qui lui est comparé [91]. En effet, la maxime que Solon prononça devant Crésus, touchant la félicité, convient beaucoup mieux à Publicola qu'à Tellus. Véritablement Solon dit que Tellus fut très-heureux, parce qu'il vécut en homme de bien, qu'il laissa des enfants qui lui succédèrent, et qu'il mourut glorieusement. Cependant il ne parle de lui dans aucun de ses poëmes, comme d'un homme d'une éminente vertu; ses enfants n'ont point été connus dans le monde, et lui-même ne parvint jamais à aucune dignité [92]: au lieu que Publicola pendant sa vie a été le premier des Romains en réputation et en puissance; et encore de notre temps, six cents ans après sa mort (*a*), les plus grandes et les plus illus-

(*a*) Il paroît par là que Plutarque écrivoit cette vie vers le commencement du règne de Trajan.

tres maisons de Rome, comme les Publicola, les Messala et tous les Valériens 93, tirent de lui toute leur noblesse. Tellus fut tué dans une bataille en homme de cœur, gardant son poste et combattant pour son pays; mais Publicola, après avoir tué ses ennemis, ce qui est plus heureux que d'être tué; après avoir vu sa patrie victorieuse et florissante par son ministère et sous sa conduite, et reçu les honneurs et les triomphes qui lui étoient dus, mourut de la mort que Solon souhaitoit avec tant de passion, et qu'il trouvoit si heureuse (*a*). Bien plus, le souhait que Solon fait dans sa réponse à Mimnerme sur la durée de la vie, où il dit: « que je ne meure point sans être regretté; que mes amis arrosent mon tombeau de leurs larmes, qu'ils y donnent des marques sensibles de leur douleur 94», ne sert qu'à marquer le bonheur de Publicola; car il ne fut pas seulement pleuré de ses parents et de ses amis, mais de toute la ville. Je ne sais combien de milliers de personnes furent plongés par sa mort dans la tristesse et dans le deuil; et toutes les dames romaines le pleurèrent, comme si elles eussent perdu leur fils, leur frère ou leur mari.

Pour ce qui est du bien, Solon disoit,

(*a*) C'est-à-dire d'une mort douce et tranquille, et qui est suivie d'une gloire qui ne finira jamais.

« qu'il souhaitoit des richesses; mais qu'il ne vouloit pas des richesses injustes, parce qu'elles attirent la vengeance divine tôt ou tard » ; et Publicola eut non seulement le bonheur de s'enrichir sans injustice, mais encore celui de faire un usage honorable de sa fortune, en secourant les malheureux; de sorte que, si Solon a été le plus sage de tous les hommes, Publicola en a été le plus heureux 95, puisque tous les biens que le premier a désirés, comme les plus grands et les plus agréables, le dernier les a acquis, et en a joui jusqu'à sa mort. C'est ainsi que Solon a fait honneur à Publicola, en louant sa félicité; et que Publicola en a fait à Solon, en le suivant comme le plus parfait modèle qu'on puisse proposer aux politiques pour la conduite d'un état populaire 96; car en retranchant de son consulat le faste et l'orgueil, il le rendit doux et supportable à tout le monde. Il emprunta aussi plusieurs lois de Solon, il fit le peuple maître de créer à son gré les magistrats, et permit d'appeler au peuple de tous les jugements des juges supérieurs, comme Solon l'avoit fait à Athènes; et s'il ne créa pas comme lui un nouveau sénat 97, il augmenta de moitié celui qui étoit déjà établi.

Pour ce qui est des questeurs ou trésoriers, il les institua particulièrement, afin que le

premier magistrat, s'il étoit homme de bien, eût le temps de penser à de plus grandes choses; et s'il étoit méchant, qu'il ne pût être tenté de commettre de plus grandes injustices, lorsqu'il se verroit le maître des affaires et du trésor.

La haine des tyrans fut encore plus forte dans Publicola que dans Solon; car celui-ci voulut qu'on ne condamnât à la mort ceux qui étoient accusés d'aspirer à la tyrannie, qu'après leur entière conviction; et Publicola permit de les tuer avant que de les mettre en jugement. Solon se glorifioit avec raison d'avoir refusé la monarchie, lorsque les affaires l'y appeloient, et que les citoyens étoient disposés à le recevoir pour maître; mais il n'est pas moins glorieux à Publicola d'avoir rendu douce et populaire la puissance tyrannique du consulat, et de ne s'être pas servi de toute l'autorité qu'il avoit. Aussi Solon avoit-il bien connu avant Publicola, que c'étoit la meilleure manière de gouverner un état : car il dit que, « jamais le peuple n'est plus obéissant et plus souple, que lorsqu'on ne lui donne ni trop, ni trop peu de liberté ».

Mais une chose particulière à Solon, c'est l'abolition des dettes, qui fut le moyen le plus efficace pour assurer la liberté à ses citoyens : car c'est en vain que les lois établis-

sent l'égalité, si les pauvres sont accablés de dettes : cette égalité ne subsiste qu'en idée ; et lorsqu'ils semblent le plus jouir de leur liberté sous l'autorité des lois, comme lorsqu'ils sont juges ou magistrats, c'est alors qu'ils donnent simplement leurs suffrages, c'est alors qu'ils sont le plus esclaves, et qu'ils ne font qu'obéir aux ordres qu'ils ont reçus de leurs créanciers [98]. Et ce qu'il y a encore dans cette action de plus extraordinaire et de plus considérable, c'est que toute abolition de dettes est ordinairement suivie de séditions, et que celle-ci est la seule qui ait eu un effet contraire : car Solon s'en servit si à propos, comme d'un remède hasardeux, mais très-fort, qu'il appaisa une sédition déjà violente, sa vertu et sa réputation ayant dissipé et amorti tout ce qu'il pouvoit y avoir de honteux et de suspect dans cette entreprise.

S'il faut considérer l'ensemble de leur gouvernement, on trouvera les commencements de Solon plus éclatants et plus illustres; car il se fraya la route, ne suivit personne, et fit par lui-même, sans le secours d'autrui, la plupart des grandes choses qu'il exécuta ; mais la fin de Publicola paroîtra plus heureuse et plus digne d'envie. En effet, Solon vit avant sa mort sa politique renversée ; au lieu que celle de Publicola maintint sa ville, et la con-

serva jusqu'aux guerres civiles : et la cause de cette différence, c'est que Solon, après avoir établi ses lois, les abandonna à leurs tables et à leurs rouleaux ; et en sortant d'Athènes, il les priva du seul secours qui pouvoit les appuyer et les défendre 99 : au lieu que Publicola ne quitta jamais Rome ; et tenant toujours le gouvernail, il soutint et anima par sa présence celles qu'il avoit établies, et les mit dans une entière sûreté.

Solon connut les desseins et les intrigues de Pisistrate, et s'y opposa inutilement ; il vit sous ses yeux établir la tyrannie, et asservir son pays ; et Publicola abolit et extermina dans le sien une royauté florissante depuis long-temps, et qui étoit très-redoutable. Sa vertu se trouva proportionnée à ce grand dessein ; et sa puissance, aidée par la fortune, seconda heureusement sa vertu.

Quant à leurs exploits militaires, il y a entr'eux une très-grande différence ; car même Deimachus de Platée 100 n'attribue pas à Solon l'entreprise contre les Mégariens (*a*), comme nous l'avons dit dans sa vie ; au lieu que Publicola gagna plusieurs grandes batailles, où il ne fit pas seulement le devoir de général, mais celui de soldat.

(*a*) C'est-à-dire l'entreprise contre Salamine, occupée par les Mégariens.

Si l'on examine leur conduite dans les affaires civiles, on trouvera que Solon pour conseiller aux Athéniens d'aller reprendre Salamine, eut recours à une sorte de jeu, et contrefit l'insensé; et que Publicola s'exposa sans balancer à un danger encore plus évident dans une occasion plus importante. Il s'éleva contre Tarquin, découvrit les intelligences qu'il avoit à Rome, empêcha seul les complices d'échapper; et les ayant fait punir comme ils le méritoient, il ne chassa pas seulement les rois, mais il acheva de ruiner toutes leurs espérances. Si Publicola se porta avec tant de vigueur, et sans jamais se démentir, dans les affaires qui demandoient de la résolution et de la fermeté, et où il falloit combattre, il ne se conduisit pas moins bien dans celles qui se traitent sans armes par la seule négociation, et où la douceur de la persuasion a plus de pouvoir que la force; car il sut si bien adoucir et gagner Porsenna, que d'un ennemi très redoutable et même invincible, il en fit l'ami des Romains.

Quelqu'un pourra m'opposer ici que Solon remit les Athéniens en possession de Salamine qu'ils avoient perdue, et que Publicola rendit les terres que les Romains possédoient dans la Toscane. Mais j'ai à répondre qu'il faut considérer les actions des hommes par

rapport au temps qu'elles ont été faites. Car un sage politique est un homme souple, qui se gouvernant diversement selon les occasions, et prenant toujours les choses par l'endroit qu'elles présentent, sait sauver le tout par la perte d'une partie, et gagner beaucoup en donnant peu[101] : c'est ce que fit Publicola ; car en rendant quelques terres étrangères, il conserva tout son pays, dans un moment où les Romains ne pouvoient qu'à peine, et par une espèce de miracle, garder leur ville ; il les rendit maîtres du camp de ceux qui les assiégeoient ; et en prenant son ennemi même pour juge des différents qu'il avoit avec Tarquin, il triompha de son adversaire, et avec la victoire il eut encore toutes les choses qu'il auroit volontiers données pour l'acheter ; car non seulement Porsenna consentit à la paix, mais il donna encore tout son équipage et toutes les provisions de guerre et de bouche qu'il avoit dans son armée, jugeant de la vertu et de la générosité de tous les Romains par celle de leur consul.

FIN DE LA COMPARAISON DE SOLON ET DE PUBLICOLA.

NOTES.

[1] Publicola descendoit de ce Volesus Valérius, qui étoit un des trois personnages les plus considérables qui suivirent Tatius à Rome.

[2] Ce passage est fondé sur cette opinion assez générale, qu'il n'y a rien de plus contraire à l'éloquence que la domination des rois; car un esprit accoutumé à la servitude ne peut rien produire de noble ni de grand, la servitude étant comme une prison où l'âme décroît et se rappetisse. Et ce qui semble le prouver, c'est que l'éloquence a le plus fleuri dans les états qui ont été agités de troubles et de guerres civiles; et que ceux qui ont été bien policés, comme ceux de Lacédémone et de Crète, n'ont pas porté de grands orateurs, non plus que les états monarchiques, où tout dépendant de la volonté d'un seul, les affaires se décident plus par le conseil que par l'éloquence. Philippe n'a jamais pu trouver dans ses états un orateur à opposer à Démosthène; et à Rome on a vu mourir l'éloquence avec la liberté. On peut voir le dernier chapitre de Longin, qui examine à fond les causes de la décadence des esprits. Au reste, il faut remarquer que Plutarque écrivoit ceci sous le gouvernement monarchique; et si cette liberté fait honneur à celui qui écrit, elle en fait encore davantage au prince qui la souffre. Je crois que c'étoit Trajan.

[3] Cela étoit fort extraordinaire et fort remarquable; car Tarquin avoit abaissé toutes les plus grandes maisons de Rome, et dépouillé les plus riches.

[4] Il y a dans le texte *non par les bonnes voies*, c'est-à-dire non par le décret du sénat, par les suf-

frages du peuple, par des sacrifices, et par la faveur du ciel, qui devoit approuver l'élection par des signes favorables. Tarquin non seulement méprisa les voies ordinaires, mais il se fit un degré au trône, du propre corps du rói Servius Tullius son beau-père, qu'il tua.

5 Il abaissoit les nobles, dépouilloit les riches, ôtoit au peuple ses priviléges et ses lois, lui défendoit les assemblées tant sacrées que politiques, et l'accabloit par des ouvrages serviles qui n'avoient point de fin.

6 Denys d'Halicarnasse et Tite-Live écrivent que Lucrèce les avoit fait appeler avec son père, qu'elle se tua en leur présence, et que dans le même temps le dessein fut pris de chasser les rois.

7 Lucius Tarquinus, fils d'Egérius, neveu de l'ancien Tarquin. Il étoit appelé Collatin, parce qu'il étoit gouverneur de Collatia. Tarquin le superbe et Egérius, père de Collatin, étoient cousins-germains.

8 Non seulement parmi le peuple, mais aussi parmi les nobles, il y en avoit beaucoup à qui le dégoût de leur fortune présente, et l'espérance d'une meilleure, faisoient souhaiter de vivre plutôt sous un tyran que dans un état populaire.

9 Denys d'Halicarnasse dit que c'étoient les mêmes qui, n'ayant pu obtenir leurs premières demandes, firent de nouvelles propositions pour gagner du temps.

10 Denys d'Halicarnasse dit au contraire, que cela fut traité dans le sénat avec beaucoup de modération de part et d'autre. Brutus opina qu'il falloit retenir les biens du tyran, qui étoient confisqués au profit de la république, et qu'on ne devoit pas lui donner les moyens d'entretenir des troupes, de faire

la guerre aux Romains, et de les opprimer encore. Collatin, s'opposant à Brutus, dit qu'on en vouloit aux tyrans, et non pas à leurs richesses ; que c'étoit assez de les avoir chassés; qu'il falloit éviter, comme une infamie, de donner sujet de croire qu'on ne les avoit chassés que pour se rendre maîtres de leur bien; et qu'enfin, il ne falloit pas leur fournir un prétexte juste ou plausible de leur faire la guerre. Cette dispute occupa le sénat plusieurs jours : on trouva que l'avis de Brutus étoit plus utile, et celui de Collatin plus honnête; et la décision fut renvoyée au peuple, au jugement duquel le plus juste l'emporta sur le plus utile, d'une seule voix : chose très-singulière et très-remarquable, que dans une assemblée du peuple, et dans une affaire aussi importante, le juste l'emporte sur l'utile, après qu'un sénat auguste n'a pu choisir entre ces deux objets.

[11] Denys d'Halicarnasse ne le dit que des Aquiliens, Tite-Live semble être de l'opinion de Plutarque.

[12] Denys d'Halicarnasse et Tite-Live ne parlent que de deux, mais Plutarque s'accommode ici au sentiment de ceux qui veulent que Brutus eût d'autres enfants, de l'un desquels vint celui qui tua César. On peut voir la vie de Brutus.

[13] Tarquin avoit déjà fait mourir son père et son frère; et il n'y a rien de plus suspect aux tyrans, que les hommes sages. *Brutus* signifie *stupide, sot.*

[14] Ce n'est pas qu'ils crussent que ce sang eût aucune vertu; mais ils vouloient se lier par un grand crime, et se mettre dans la nécessité d'être fidèles par le désespoir du pardon. Catilina pratiqua la même chose. Denys d'Halicarnasse et Tite-Live ne parlent point de cet horrible sacrifice.

[16] Denys d'Halicarnasse écrit au contraire qu'on le chassa avec les autres esclaves; mais que la curiosité le porta à se tenir à la porte, d'où il vit et entendit tout ce qui se disoit et qui se faisoit.

[16] Je ne sais pas d'où Plutarque a tiré cette particularité, qui n'est nullement vraisemblable : car les ambassadeurs ne logeoient pas chez des particuliers : aussi Denys d'Halicarnasse dit que les Aquiliens s'étoient chargés de rendre eux-mêmes ces lettres aux ambassadeurs.

[17] Valérius ne doutoit pas que les ambassadeurs ne les eussent portées au palais de Tarquin, pour les envoyer par quelqu'un de ses domestiques.

[18] Plutarque veut prouver ce qu'il vient de dire, que la gloire de Brutus doit entraîner notre jugement ; car, puisqu'il est certain, du consentement même des Romains, qu'il n'avoit pas été si difficile de fonder Rome, que d'établir la république, l'auteur de ce dernier dessein doit être regardé plutôt comme un dieu que comme un homme, et par conséquent ce qu'il fit contre ses enfants, fut l'effet, non de son insensibilité, mais de sa vertu.

[19] *Vindicta* étoit proprement une baguette dont on donnoit un coup sur la tête de ceux qu'on affranchissoit.

[20] Cette terre étoit déjà consacrée du temps même de Romulus, comme cela paroît par ses lois : Tarquin s'en étoit emparé, et l'avoit convertie à ses usages en y semant du blé.

[21] On l'appela l'*Ile des deux Ponts*, sans doute, à cause du pont Fabrice qui la joignoit à la ville du côté du Capitole, et à cause du pont Cestius qui la joignoit à la même ville du côté du Janicule.

[22] Tite-Live, en parlant de cette action de Brutus

qui se battit contre le fils de Tarquin, fait une réflexion qui me paroît bien remarquable; car il dit : *Decorum erat tum ipsis capessere pugnam ducibus.* « En ce temps-là, il étoit glorieux aux généraux « mêmes de se battre ». Cette coutume s'étoit-elle perdue du temps de Tite-Live? Il veut dire apparemment qu'avant ce temps-là on n'avoit pas encore connu, comme on le connoissoit alors, qu'il étoit honteux à un général de quitter la conduite d'une action générale, pour s'attacher à un combat particulier. Cela ne devoit pas déplaire à Auguste.

23 On dit que c'étoit la voix du dieu Pan. Ce fut sans doute un artifice de Valérius, qui ne trouva pas de meilleur moyen pour redonner courage à ses troupes.

24 Les oraisons funèbres ne commencèrent en Grèce qu'après la bataille de Marathon, qui n'arriva que seize ans après la mort de Brutus. Avant cela, les Grecs honoroient de jeux publics et de combats, les funérailles des grands hommes; mais on ne lit nulle part qu'ils en fissent l'éloge publiquement. Ce que les poëtes tragiques ont dit que Thésée loua les fils d'Œdipe en les enterrant, est une pure flatterie pour Athènes. L'honneur de cette invention est dû aux Romains, et ils ont eu aussi cet avantage, qu'ils y observoient plus d'équité et plus de justice. Car en Grèce on n'honoroit de cet éloge public, que ceux qui étoient morts en combattant pour leur patrie; au lieu que les Romains l'accordoient à tous les grands hommes, de quelque manière qu'ils eussent servi leur pays, jugeant avec raison que toutes les vertus méritent cette récompense.

25 Les Romains en étoient fâchés, et ils l'auroient encore condamnée, si elle n'eût pas été abattue. Cela peint admirablement le peuple, dont Platon a fort bien dit, « qu'il condamne et se repent, qu'il fait

« mourir quelqu'un, et voudroit le ressusciter en-« suite ».

[26] Plutarque dit, « où est aujourd'hui le temple « appelé *Vicus Publicus* »; mais qui peut s'imaginer qu'il y ait eu à Rome un temple de ce nom? Il faut ou que ce passage soit corrompu, ou que Plutarque se soit trompé lui-même; et qu'ayant lu dans les historiens latins, *ubi nunc est templum Vicæ potæ*, et ne l'ayant pas entendu, il ait mis à la place *vicus publicus*. Mais il y a plus d'apparence que c'est une faute du texte. Voici les propres termes de Tite-Live: *Delata confestim materia omnis infra Veliam, et ubi nunc Vicæ potæ est, domus in infimo clivo œdificata.* « Tous les matériaux furent portés sur l'heure même, « sous le mont Vélia, au pied duquel on lui bâtit une « autre maison, où est présentement le temple de « *Vica pota* », c'est-à-dire de la Victoire: car les anciens appeloient la Victoire de ce nom, qui signifie non seulement *vaincre*, mais *jouir*, et tirer tout le fruit de sa victoire, *vincere et potiri* Les victoires ne sont plus victoires, quand on n'en tire pas le fruit.

[27] Il ordonna que les consuls ne feroient porter devant eux dans la ville, que les faisceaux sans haches, et qu'on ne porteroit les haches qu'à la campagne.

[28] Je ne sais d'où Plutarque a tiré cette particularité. Publicola put donner alors cette permission pour plaire au peuple, mais elle n'eut point d'effet. Le consulat fut réservé pour les seuls patriciens, et les plébéiens ne commencèrent que tard à y être admis. Lucius Sextius fut le premier du peuple à qui on accorda cet honneur, cent quarante-cinq ans après le temps dont Plutarque parle. Et cela même ne dura qu'onze ans; car la douzième année ensuite, c'est-à-dire l'an de Rome 401, les deux consuls furent pris parmi les patriciens. On peut voir Tite-Live, VII, 18.

49 Cette loi affoiblit extrêmement le pouvoir consulaire que les tribuns achevèrent de ruiner.

50 Il ordonna que personne ne pourroit exercer aucune charge sans le consentement du peuple, et permit à tout le monde de tuer ceux qui désobéiroient à cette loi.

51 Il ne fit cette loi que dans son troisième consulat, lorsque Porsenna alla assiéger Rome, et il la fit, de peur que les pauvres, attirés par l'espérance d'avoir quelque soulagement, n'allassent se rendre à l'ennemi, et ne trahissent leur patrie. Den. liv. V; et Tite-Live, XXIX.

52 Pourquoi Plutarque tire-t-il de là cette conséquence, que cette loi étoit plus pour les pauvres que pour les riches? C'est sans doute parce que cette amende étant modique, et pouvant être payée ou en argent ou en bétail, elle n'étoit pas au-dessus de la portée du peuple. Publicola l'avoit proportionnée à leur foiblesse; car un mouton valoit environ 1 fr. 50 c. et un bœuf 15 fr. de notre monnoie, à 15 cent. l'obole; ce qui étoit fort peu considérable par rapport au crime, et aux peines dont on le punissoit auparavant.

53 Les noms ont toujours été la marque de la modestie et de la simplicité des hommes, ou de leur luxe et de leur orgueil.

54 Ces ornements que l'on mettoit au faîte des temples, étoient proprement appelés *fastigia*. On en voit sur les médailles anciennes. On accordoit quelquefois aux princes d'en mettre de pareils au faîte de leurs maisons, et c'étoit un très-grand honneur; car par là on marquoit qu'on devoit regarder leurs maisons comme des temples.

55 Dans les prodiges, comme dans les songes, tout ce qu'on voyoit s'augmenter et s'agrandir étoit d'un très-bon augure, et promettoit un grand bonheur; et

au contraire tout ce qu'on voyoit diminuer, étoit un très-mauvais signe. C'est ainsi qu'un pain, grossi de moitié dans le four, promit le royaume de Macédoine à Perdiccas, qui n'étoit alors que berger; et que les Romains prirent pour un mauvais augure, de ce que les sorts de Preneste avoient paru diminuer, *extenuatæ Prænestinæ sortes*.

56 Plutarque ne prend point de parti entre ceux qui disoient que Tarquin le Superbe étoit fils de Tarquinius Priscus, et ceux qui soutenoient qu'il n'étoit que son petit-fils, le fils de sa fille, quoique ce sentiment soit le plus vraisemblable, et que Denys d'Halicarnasse l'ait prouvé sur les mémoires de Pison, par des raisons très-solides. On peut voir ce qu'il en dit dans le liv. IV.

57 Il ne fut fini que sous le troisième consulat de Publicola. Ce temple occupoit un terrein de huit arpents; il avoit deux cents pieds de longueur, sur cent quatre-vingt-cinq et un peu plus de profondeur. Le devant étoit orné de trois rangs de colonnes, et aux côtés il n'y en avoit que deux rangs. Dans la nef étoient trois grandes cellules ou chapelles, l'une de Jupiter, l'autre de Junon, et la troisième de Minerve.

58 C'étoit un grand honneur; le temple portoit le nom de celui qui en avoit fait la dédicace. Parmi les Hébreux, c'étoit un grand malheur de n'avoir pas fait la dédicace des maisons que l'on avoit bâties: c'est pourquoi Moïse leur avoit ordonné de faire en temps de guerre cette proclamation à la tête des troupes: « Qui est l'homme qui a bâti une maison, et qui ne « l'a pas dédiée? qu'il s'en retourne, de peur qu'il ne « soit tué, et qu'un autre ne la dédie ».

59 Cet honneur, quoique grand, étoit le moindre de tous ceux dont Publicola jouissoit; cependant c'est le seul qu'on lui envie, et rien ne marque mieux le

naturel des hommes; il ne faut qu'un rien pour allumer dans leur esprit une jalousie et une envie que mille choses considérables n'ont pu exciter, mais qu'elles ont seulement préparées.

40 Plutarque veut dire que ce qui arriva le jour de la consécration, prouve que les consuls n'avoient pas tiré au sort; car s'ils l'avoient fait, on auroit regardé cette décision comme la marque de la volonté des Dieux, et le frère de Publicola n'auroit osé troubler Horatius dans sa dédicace; le peuple ne l'auroit même jamais souffert. Plutarque combat directement Tite-Live. Amyot s'est fort trompé à ce passage.

41 Celui que l'augure regardoit personnellement, n'avoit qu'à le rejeter et ne le pas prendre pour lui; le peuple alors croyoit qu'il n'avoit plus rien de funeste, et qu'on l'avoit ou éludé ou détruit.

42 Plutarque a pris ceci de Tite-Live, qui a écrit: *Num crediderit factum, an tantum animo roboris fuerit, nec traditur certum, nec interpretatio est facilis.* « On ne dit pas avec certitude s'il crut la nouvelle « fausse, ou si, la croyant véritable, il trouva en lui « assez de force pour la supporter, et il n'est pas aisé « de le décider par des conjectures ».

43 Ce temple fut brûlé pendant les guerres de Sylla et de Marius. Il avoit été consacré la troisième année de l'olympiade lxviij, 504 ans avant l'an 1 de l'ère chrét., et fut brûlé la seconde année de l'olympiade clxxiv. Ainsi il ne dura que 423 ans. Sylla le rebâtit et l'orna de colonnes de marbre qu'il avoit fait apporter d'Athènes, du temple de Jupiter olympien. Catulus le consacra 67 ans avant l'ère chrétienne, 14 ans après que le premier eut été brûlé. Sylla dit en mourant, qu'il ne manquoit à son bonheur que d'avoir pu dédier ce temple.

[44] Ce second temple fut brûlé lorsque Vitellius assiégea Flavius Sabinus dans le Capitole. Tacite décrit ce qui se passa en cette occasion, et il dit qu'on ne sait si ce furent les assiégeants qui y mirent le feu pour pouvoir le forcer plus aisément, ou si ce furent les assiégés pour se défendre, comme c'est la plus commune opinion. Il fut brûlé l'an 69 de l'ère chr.

[45] Vespasien releva ce temple l'année suivante, après la mort de Vitellius. Le seul changement qu'on y fit, c'est qu'il fut plus haut que les deux autres n'avoient été. On peut voir dans le IV.e livre de l'histoire de Tacite, toutes les cérémonies qu'on pratiqua en cette occasion.

[46] Domitien le rebâtit la première année de son règne, l'an 81 de l'ère chrétienne, et mit son nom à cet ouvrage, sans faire aucune mention des premiers fondateurs. Voy. Suétone.

[47] Ces douze mille talents faisoient plus de cinquante-neuf millions de notre monnoie. Si ce que Plutarque dit ici est vrai, il n'y avoit donc pas à Rome, sous le règne de Trajan, des particuliers si riches qu'il y en avoit eu du temps de la république, et sous le règne des autres empereurs. L'histoire parle d'un M. AEmilius Scaurus, qui, étant édile, fit pour une fête de peu de jours un théâtre où il y avoit trois cent soixante colonnes, les unes de marbre, les autres de bronze, et les autres de cristal. Trois mille statues remplissoient les vides entre les colonnes, et toute la scène étoit tendue de riches tapisseries, presque toutes cachées par des tableaux très-rares et d'un très-grand prix. Quand la fête fut finie, Scaurus, qui étoit trop magnifique pour faire servir dans sa maison de Rome ce qui avoit servi à ce spectacle, le fit porter à sa maison de campagne à Tusculum, où ses esclaves mirent le feu. Il y fut brûlé pour environ vingt millions de meubles, qui n'étoient

qu'une partie de ce pompeux appareil qui n'avoit pas servi un mois. On connoît les richesses de M. Crassus, qui tiroit de ses terres des sommes immenses chaque année. L. Cornélius Balbus laissa, par testament, au peuple Romain vingt-cinq deniers par tête; et il y avoit beaucoup de particuliers qui nourrissoient dix mille et jusqu'à vingt mille esclaves, seulement pour le faste, sans en tirer aucune utilité.

48 Ce passage est remarquable, en ce qu'il fait voir la différence qu'il y avoit entre les ouvriers de la Grèce et ceux de Rome. Ces derniers gâtèrent du temps de Domitien l'ouvrage des premiers, qui étoit d'une perfection achevée. Mais ce n'est pas seulement du temps de Domitien que Rome a été inférieure à la Grèce pour tous les arts; en tout temps elle lui a cédé l'avantage. On sait ce qu'Horace en dit.

49 Laras ou lars est un mot Toscan qui signifie *roi*. Et on donnoit ce nom à Porsenna, parce qu'il étoit le plus puissant de tous les rois qui régnoient en Toscane, et qu'on appeloit *Lucumons*.

50 Porsenna prit le parti de Tarquin, parce que Tarquin étoit originaire de Toscane. D'ailleurs, ce roi chassé étoit d'une dangereuse conséquence pour lui. Tite-Live ajoute à cela une réflexion qui me paroît remarquable : Porsenna croyoit qu'il étoit avantageux et glorieux pour les Toscans qu'il y eût un roi à Rome, et surtout un roi Toscan. *Porsenna tum regem esse Romæ, tum Etruscæ gentis regem, amplum Tuscis ratus, Romam infesto exercitu petit.*

51 Voilà une générosité bien rare et bien contraire aux intérêts du roi qu'il protégeoit. Porsenna vouloit tout devoir à la force, et rien à la surprise.

52 Porsenna ne marcha vers Rome que l'année suivante, sous le troisième consulat de Publicola, qui eut pour collègue Horatius Puvillus.

53 Publicola bâtit et fortifia Sigliuria sous son second consulat, et par conséquent avant que Porsenna menaçât Rome. Et il ne la bâtit nullement pour affecter de surpasser Porsenna en grandeur de courage, mais pour se mettre à couvert par ce poste contre les Latins et les Herniques, qu'on craignoit alors. Cette ville est dans le Latium et près des Herniques. On croit que c'est Signia.

54 Plutarque dit de Publicola ce que Denys d'Halicarnasse raconte de son frère Marcus Valérius, qui commandoit l'aile gauche avec Lucrétius. Ces deux généraux furent blessés et emportés hors du combat.

55 Horatius étoit fils d'un frère du consul Horatius, et descendoit de cet Horace qui demeura victorieux dans le combat des Horaces contre les Curiaces, sous le règne de Tullus Hostilius.

56 La manière dont Denys d'Halicarnasse raconte cette circonstance, est plus honorable pour Horatius; car il dit que cela vint du seul mouvement du peuple. Cette libéralité montoit à une somme considérable; car les femmes même n'en furent pas exemptes, et il y avoit par conséquent plus de trois cent mille contribuants.

57 C'étoit un spectacle digne des temps héroïques, de voir à la charrue le même homme qui venoit de repousser les ennemis et de sauver Rome. C'est pourquoi ces mots *lui-même*, ne doivent pas être oubliés. On peut sur cela se souvenir de ce mot de Florus, qui dit, en parlant de Cincinnatus qui, après avoir triomphé, retourna cultiver son champ, *redit ad boves triumphalis agricola*.

Ibid D'autres interprètes ont pensé qu'il falloit traduire ce passage ainsi: « Il lui fit distribuer aussi « autant de terre qu'il en pourroit enfermer en une

« journée dans un sillon qu'il traceroit lui-même ». Le mot dont se sert Plutarque signifie labourer autour; et d'ailleurs Horatius qui avoit été blessé, n'auroit pu labourer lui-même une portion de terre bien considérable. *A. L. D.*

58 Tite-Live dit qu'on éleva cette statue dans le Comice; et Denys d'Halicarnasse, dans le lieu le plus éminent de la grande place, du *forum Romanum*. Et cela est aisé à concilier : car le Comice étoit le lieu le plus élevé de cette place. Elle fut ensuite posée dans le temple de Vulcain qui étoit tout auprès, et qui n'étoit qu'une enceinte, avec un autel au milieu. Aulu-Gelle raconte pourquoi elle fut changée de place; on n'a qu'à voir ce qu'il en dit, dans le cinquième chapitre du liv. 4.

59 Ce nouveau renfort n'étoit qu'un détachement de l'armée, à qui Porsenna fit passer le Tibre sous la conduite de ses deux fils et de son gendre Mamilius. Par là il étoit maître de la rivière, et empêchoit que les Romains n'en pussent tirer aucunes provisions.

60 Plutarque suit ici Tite-Live, parce qu'il a trouvé que la manière dont cet historien raconte cette action, est plus vraisemblable que celle de Denys d'Halicarnasse. Cependant il me paroît qu'elle l'est beaucoup moins; mais elle est plus merveilleuse, comme on le verra dans les remarques suivantes.

61 Selon Denys d'Halicarnasse, Porsenna n'étoit pas présent. Son secrétaire étoit seul. Si le roi y eut été, comment Mutius auroit-il pu se tromper et le méconnoître.

62 C'étoit un poignard que Mutius avoit caché sous sa robe; il n'avoit point d'épée, de peur de donner de soupçon.

[63] Je crois qu'il manque ici quelque chose, et que Plutarque n'avoit pas oublié ce que rapporte Tite-Live, que Porsenna menaça Mutius du feu, pour lui faire déclarer ses complices. Car c'est sur cela que Mutius met sa main dans le brasier, pour faire voir à son ennemi qu'il ne craignoit pas ses menaces. Cela est même fondé sur ce que Plutarque fait dire ensuite par Scœvola : « Tu n'as pu m'effrayer par tes « menaces. » Au reste, il n'y a que Tite-Live qui parle de cette main brûlée. Denys d'Halicarnasse n'en dit pas un seul mot. C'est pourquoi on pourroit soupçonner que cette circonstance a été ajoutée ensuite pour rendre le conte plus merveilleux.

[64] Cela est plus généreux que la manière dont le raconte Denys d'Halicarnasse, qui dit que Porsenna le fit mener en prison, et ne le délivra que par le conseil de son fils, qui lui observa que pour se garantir de la conspiration des Romains, il falloit moins chercher des gardes, que les moyens de s'en passer, et qu'il n'y avoit que leur amitié qui pût le mettre à couvert de leur audace.

[65] Athénodore, fils de Sandon, philosophe stoïcien, avoit été précepteur d'Auguste, qui le donna ensuite à Tibère. Il étoit de la ville de Tarse en Cilicie. Outre l'ouvrage dont Plutarque parle ici, on cite de lui un traité des *Occupations sérieuses*, et des *Divertissements*, et un livre de *Dissertations*.

[66] Denys d'Halicarnasse écrit au contraire, que Tarquin, voyant que Porsenna ne pouvoit le rétablir, se réduisit à redemander ses biens, et qu'il voulut bien s'en remettre au jugement de Porsenna.

[67] Denys d'Halicarnasse dit qu'elles avoient des gardes, mais qu'elles les prièrent de s'éloigner afin qu'elles pussent se déshabiller sans être vues : et cela

est beaucoup plus croyable. Comment auroit-on laissé aller des ôtages sur leur bonne foi, et surtout des filles de cette naissance ?

68 Tarquin n'y étoit pas en personne ; mais il mit en embuscade quelques cavaliers pour enlever le consul et les filles qu'il conduisoit: car les ayant entre ses mains, il espéroit de forcer les Romains à lui rendre tout ce qu'il avoit demandé. Et ce fut la cause de son entière ruine ; car Porsenna prononça en faveur des Romains, et chassa les Tarquins.

69 Il est certain que cette particularité a été imaginée sur ce présent que fit Porsenna ; on crut dans la suite que ce prince n'avoit donné un cheval que parce que Clélie avoit passé à cheval. Mais d'où Clélie auroit-elle eu un cheval, et pourquoi auroit-elle été la seule qui en eût eu ? Porsenna donna un cheval pour honorer le courage de cette fille, comme il l'auroit donné à un brave soldat après quelque grande action.

70 Denys d'Halicarnasse écrit formellement que cette statue ne subsistoit plus de son temps, c'est-à-dire sous le règne d'Auguste. « Nous n'avons pas « trouvé, dit-il, cette statue de notre temps. On disoit « qu'elle avoit été détruite par un embrasement qui « avoit consumé quelques maisons voisines ». Plutarque avoit sans doute été trompé par ceux qui lui avoient montré les antiquités de Rome.

71 Le camp des Toscans étoit toujours orné et pourvu comme une ville ; et quand ils décampoient, ils ne manquoient jamais de le brûler. Porsenna voulut le laisser aux Romains. Libéralité très-considérable ; car les trésoriers tirèrent de fort grandes sommes de tout le butin qui fut vendu.

72 Il paroît par un endroit de Tite-Live, que cette

coutume d'appeler ce qu'on vendoit au public, *les biens de Porsenna*, étoit expliquée diversement, et qu'il n'étoit pas bien certain si les Romains n'avoient pas imaginé ce titre, plutôt pour conserver la mémoire de la défaite de Porsenna, que pour immortaliser sa libéralité et leur reconnoissance. Mais enfin, Tite-Live se déclare pour le dernier avis qui s'accorde mieux avec l'histoire. *Gratiam muneris magis significante titulo*, dit-il, *quàm auctionem regiæ fortunæ*.

73 Le lieu où se tenoit le sénat, étoit dans la place Romaine près du Capitole, où fut ensuite le temple de la Concorde. Ni Denys d'Halicarnasse, ni Tite-Live, ne disent rien de cette statue de bronze qui fut élevée à Porsenna. Le premier dit seulement que les Romains lui envoyèrent le siége d'ivoire, avec un sceptre, une couronne d'or, et une robe triomphale.

74 Plutarque saute ici une année, dans laquelle Spurius Largius et Titus Herminius furent consuls; et il suit Tite-Live, qui, sans faire aucune mention de cette année, passe du troisième consulat de Publicola à celui de son frère. Sigonius croyoit que cette année là avoit été oubliée dans le texte de Tite-Live; et que si cela est, le passage de Plutarque marque que ce défaut est fort ancien.

75 La première ne fut pas proprement une bataille; il n'y eut que quelques partis qui furent battus. Denys d'Halicarnasse décrit l'une et l'autre dans le cinquième livre.

76 Le triomphe fut décerné aux deux consuls; mais on donna de plus à Marcus Valérius, une place sur le mont Palatin pour une maison qui seroit bâtie aux dépens du public. « Auprès de cette maison, dit Denys « d'Halicarnasse, il y a un taureau d'airain; et elle a « cela de particulier, que la porte de la rue s'ouvre

« en dehors. » Ce taureau d'airain avoit été mis devant cette maison, pour marquer que Marcus Valérius, par les victoires qu'il avoit remportées sur les Sabins, avoit rétabli la culture des champs, et ramené l'abondance dans Rome.

77 Au commencement du règne de Tarquin, une femme étrangère lui présenta neuf volumes d'oracles des Sibylles, qu'elle voulut lui donner pour un certain prix. Tarquin les ayant trouvé trop chers, elle en brûla trois, et demanda des six autres la même somme. Le tyran se moqua encore d'elle, et la traita de folle, de ce qu'elle demandoit pour les six ce qu'on n'avoit pas voulu lui donner pour les neuf. Elle en brûla encore trois, sans rien rabattre pour les trois autres. Tarquin étonné de la fermeté de cette femme, appela les augures, qui dirent qu'il avoit offensé la religion en refusant ces livres, et qu'il falloit sauver ce qui restoit, en lui comptant la somme qu'elle en avoit demandée. Ces trois livres furent gardés avec grand soin; et par arrêt du sénat, on les consultoit dans toutes les calamités publiques. On les conserva jusqu'aux guerres civiles de Marius. Ils périrent alors dans l'embrasement du Capitole.

78 Son véritable nom étoit *Atta Clausus*. On avoit fait pour lui un nom propre de ce qui n'étoit qu'un terme de civilité et de respect, *Atta* n'étant que ce que les Grecs disoient, ἄττα πάτηρ. C'étoit un des premiers citoyens de la ville de Regillum. On changea ensuite son nom, et il fut appelé Appius Claudius.

79 Denys d'Halicarnasse écrit qu'il n'y avoit en tout que cinq mille hommes en état de porter les armes. Ces cinq mille ménages devoient faire au moins vingt mille personnes, car on ne peut pas compter moins de quatre personnes par famille. *A. L. D.*

80 Denys d'Halicarnasse dit qu'on reçut Clausus

dans l'ordre des patriciens, qu'on lui donna un quartier de la ville pour y bâtir, et qu'on lui distribua des terres près de Fidènes.

81 Il y avoit deux familles de Claudiens à Rome, l'une patricienne, et l'autre plébéienne. La première étoit des Claudiens surnommés *Pulchri*, et l'autre, des Claudiens surnommés *Marcelli*. Dans la suite des temps, il y eut dans la patricienne vingt-trois consuls, cinq dictateurs, sept censeurs, sept grands triomphes et deux petits. L'empereur Tibère descendoit de cette famille.

82 Je ne sais pas quels auteurs suit ici Plutarque; mais Denys d'Halicarnasse raconte la chose tout autrément; car il dit que les Sabins, qui avoient deux camps, avoient résolu d'attaquer la nuit le camp de Publicola, qui étoit séparé de celui de Lucrétius son collègue. Publicola fut averti par un transfuge, et il donna si bien ses ordres, que les Sabins furent taillés en pièces, et la ville de Fidènes prise.

85 Publicola mourut peu de temps après que Ménénius Agrippa et P. Posthumius lui eurent succédé au consulat. Tite-Live: *P. Valerius omnium consensu Princeps belli pacisque artibus, anno post, Agrippa Menenio P. Posthumio Consulibus, moritur.* Car cet *anno post* ne signifie pas *un an après*, mais *l'année suivante.*

84 Comme on faisoit quelquefois cet honneur aux plus riches, il me semble que Plutarque devoit ajouter, que ce fut la pauvreté de Publicola qui porta le sénat à ordonner que le trésor public fourniroit aux frais de ses funérailles, parce qu'il n'avoit pas de quoi se faire enterrer; car c'est ce qu'il y a pour lui de plus honorable. En effet, qu'un homme qui avoit chassé les rois, qui avoit donné tous leurs biens au peuple, qui avoit été quatre fois consul, qui avoit triomphé

deux fois de deux nations puissantes, soit mort pauvre parmi tant d'occasions de s'enrichir, voilà ce qu'il y a de plus merveilleux dans sa vie, et qui ne devoit pas être oublié. Denys d'Halicarnasse et Tite-Live n'ont eu garde de le passer sous silence.

85 Les autres historiens disent que ses funérailles furent faites des deniers publics, c'est-à-dire des deniers du trésor, et non pas par contribution. Cette dernière méthode est pourtant beaucoup plus honorable. Chacun contribua d'une petite pièce de monnoie appelée *quadrans*, qui étoit le quart d'un as romain, et faisoit un peu plus de 15 centimes de notre monnoie.

86 Toutes les femmes quittèrent l'or et la pourpre, et pleurèrent Publicola un an entier, comme elles avoient pleuré Brutus.

87 Il paroît par ce passage qu'avant que les Romains eussent compilé les lois des Athéniens, et reçu les lois des douze tables, qui défendoient de brûler et d'enterrer personne dans la ville, ils observoient cette coutume. Apparemment ils l'avoient prise des Grecs, avant que d'avoir pris leurs lois; car en Grèce, cela étoit généralement observé. On n'enterroit dans les villes que les fondateurs, et ceux qui avoient mérité cet honneur par des services considérables. On assigna à Publicola un lieu dans la ville pour son bûcher, et un autre pour son tombeau. « Et ce fut, dit Denys « d'Halicarnasse, le tombeau de tous ceux de sa mai- « son, pour y être inhumés : honneur préférable à « toutes les richesses et à tous les empires du monde, « pour tous ceux qui font consister la félicité, non pas « dans les voluptés, mais dans les choses louables et « honnêtes ».

88 Ce passage n'est point contraire à Denys d'Halicarnasse, car le *Forum romanum* s'étendoit jusqu'au

lieu où étoit la maison de Publicola. Mais il seroit difficile d'accorder Plutarque et Denys d'Halicarnasse avec Suétone, qui dit que ce tombeau étoit sous le Capitole.

89 On les y enterroit encore du temps d'Auguste, comme cela paroît par Denys d'Halicarnasse. Mais ce que cet écrivain ajoute, que Publicola et ses descendants étoient les seuls à qui les Romains eussent fait cet honneur jusqu'à son temps, n'est pas absolument vrai : car quinze ou seize ans après, on brûla dans le Cirque, et on enterra tout auprès neuf ou dix tribuns de soldats qui avoient été tués dans la guerre contre les Volsques.

90 Je ne sais d'où Plutarque a tiré cette particularité; car elle n'est ni dans Denys d'Halicarnasse, ni dans Tite-Live; mais elle est très-curieuse.

91 En effet, Publicola imita Solon, et Solon fut le héraut de la félicité de Publicola, en disant par avance, que celui-là étoit seul heureux dont Dieu avoit continué la félicité jusqu'au dernier moment de sa vie; ce qui ne convient qu'à Publicola.

92 Cela n'est nullement nécessaire pour la véritable félicité. Plutarque parle ici en homme du monde, et non en philosophe. Il a dit plus haut que Solon ne parle de Tellus dans aucun de ses poëmes, comme d'un homme d'une éminente vertu; mais il pouvoit être d'une vertu très-éminente, sans que Solon en eut parlé.

93 *Tous les Valériens*, c'est-à-dire et toutes les autres familles qui sont de la maison des Valériens, et qui ont toutes des surnoms différents qui les distinguent, comme la famille des *Maximi*, des *Corvini*, des *Potiti*, des *Lævini*, des *Flacci*.

94 Cicéron trouvoit ce souhait indigne d'un homme

tage comme Solon, et lui préfère celui du poète Ennius, qui souhaite tout le contraire :

> Nemo me lacrimis decoret, nec funera fletu
> Faxit : Cur ? volito, vivo per ora virûm.

« Qu'on ne me regrette point, que personne n'arrose « mon tombeau de ses larmes : pourquoi ? Parce que « je vivrai toujours, et que mon nom sera toujours « dans la bouche des hommes ».

95 Plutarque n'ôte pas à Publicola sa sagesse, pour ne lui donner que le bonheur ; car quel bonheur peut-il y avoir sans la sagesse ? Mais il veut dire que Publicola, avec la vertu qu'avoit Solon, eut aussi tous les honneurs que Solon souhaita, et qu'il n'eut pas.

96 Aristote rapporte qu'on appeloit communément Solon, *le législateur très-vertueux*. En modérant l'oligarchie, qui étoit auparavant effrénée, et en délivrant le peuple de la servitude où il étoit, il avoit si bien tempéré la république, qu'il l'avoit réduite à la forme des anciens gouvernements populaires ; mais on l'a pourtant blâmé du trop grand pouvoir qu'il donna au peuple, et qui fut seul la cause de la ruine de cet état.

97 Plutarque a attribué à Solon l'institution du sénat de l'Aréopage, qui étoit pourtant plus ancien que lui, comme je l'ai dit dans une remarque sur la vie de Solon. Cicéron est du même sentiment que Plutarque ; car il a dit dans le premier livre des *Offices*, que Thémistocle ne fit pas tant de bien aux Athéniens par le gain de la bataille de Salamine, que Solon par l'établissement de ce sénat.

98 C'est le véritable sens de ce passage. Plutarque veut faire entendre que lorsque le peuple est accablé de dettes, il est toujours l'esclave de ses créanciers, lors même que, sous l'autorité des lois, il paroît le plus indépendant et le plus libre.

99 Il est certain que les lois ont besoin d'être animées et soutenues contre la corruption des hommes, qui ne souffre pas qu'elles subsistent long-temps sans secours. Solon ne fut pas plutôt hors d'Athènes, que l'ambition de Pisistrate commença à ébranler les fondements de sa république. Mais à quoi servoit donc le sénat de l'aréopage, etabli et augmenté par Solon, et dont la principale fonction étoit de veiller au maintien des lois et au salut de la république?

100 C'est ce Deimachus qui, peu de temps après la mort d'Alexandre et sous le règne de Ptolémée, fils de Lagus, fut envoyé en ambassade vers un roi des Indes, appelé Allitrochades, fils du roi Sandrochottus. Ce voyage lui donna lieu de faire une histoire des Indes, qu'il mêla de tant de mensonges et de tant de fables, que Strabon assure que de tous les historiens qui ont parlé des Indes, il n'y en a point qui méritent si peu d'être crus que Deimachus et Mégasthène. Pline a pourtant rempli son histoire des relations de ces fidèles historiens.

101 Il n'y a rien de plus sage ni de plus parfait que cette définition que Plutarque fait d'un bon politique. Voilà un philosophe bien éloigné des pernicieuses maximes de certains moralistes modernes, qui font d'un politique un monstre plutôt qu'un homme, et qui veulent que ce soit un composé de fausseté, de tromperie et de mauvaise foi.



THÉMISTOCLE.

Médaille du Cabinet Impérial.

THÉMISTOCLE.

La naissance de Thémistocle étoit trop obscure pour servir à sa réputation ; car il étoit fils de Néoclès, un des moins considérables citoyens d'Athènes, du bourg de Phréar [1], de la tribu Léontide. On prétend même que du côté de sa mère, il étoit étranger [2], et l'on se fonde sur ce passage : « Je suis Abrotonon, « femme Thracienne ; mais je me glorifie d'a- « voir donné le jour au grand Thémistocle « pour le salut des Grecs [3] ». Il est vrai que Phanias dit que la mère de Thémistocle étoit de Carie, et non pas de Thrace ; et il la nomme *Euterpe*, au lieu d'*Abrotonon*. Néanthes [4], pour le confirmer, ajoute le nom de la ville où elle étoit née ; car il écrit qu'elle étoit d'Halicarnasse (*a*). Tous les habitants illégitimes, c'est-à-dire, qui n'étoient pas Athéniens de père et de mère, étoient obligés de s'assembler pour leurs fêtes et pour leurs exercices à Cynosarges [5], qui est un lieu de palestre, consacré à Hercule et situé hors de la ville, parce que ce héros n'étoit point de

(*a*) Halicarnasse, capitale de la Carie, qui étoit une province de l'Asie mineure. *A. L. D.*

race divine de deux côtés, étant né d'une mère mortelle. Thémistocle persuada à quelques jeunes gens des plus grandes maisons de descendre à Cynosarges, et de s'exercer avec lui; et par là il parut avoir adroitement effacé la différence qui étoit entre les véritables citoyens et ceux qui n'en avoient pas toutes les qualités. Cependant il est certain qu'il étoit de la maison des Lycomédiens, car la chapelle de cette famille [7], dans le bourg de Phlye (*a*), ayant été brûlée par les Barbares, Thémistocle la rebâtit et l'orna de tableaux, comme le rapporte Simonide.

On convient que, dès son enfance, il étoit entreprenant et hardi, qu'il avoit un sens droit, et qu'il étoit naturellement porté aux grandes choses et à la politique; car, à ses heures de divertissement, on ne le voyoit jamais perdre son temps à jouer ou à ne rien faire, comme les autres enfants; mais on le trouvoit toujours méditant et composant en lui-même quelques graves discours pour accuser ou pour défendre quelqu'un de ses camarades; aussi son maître lui disoit souvent: « Mon fils, tu ne seras jamais un homme mé« diocre; il faut nécessairement que tu sois « ou entièrement bon, ou entièrement mau-

(*a*) C'étoit un bourg de la tribu Cécropide, ainsi nommé d'un certain Phlyus, fils de la Terre.

« vais ». En effet, toutes les sciences, qui ne tendent qu'à polir les mœurs, ou qu'on ne cherche que pour quelque plaisir honnête, ou poür acquérir des graces, il les apprenoit avec lenteür, et sans faire paroître qu'il y eût aucune inclination [8]; au lieu que si l'on disoit des choses qui pussent nourrir et augmenter la prudence, et rendre propre aux affaires d'état, il les écoutoit avec une attention et avec une application au-delà de son âge, et se les approprioit comme se confiant en son heureux naturel, et ne désespérant pas de les mettre un jour en pratique [9]. De là vint que long-temps après, étant raillé dans une assemblée par des gens qui paroissoient mieux instruits que lui dans ce qu'on appelle urbanité, et dans tout ce qui fait l'agrément du commerce de la vie civile, il repoussa ces railleries par des paroles trop fortes et trop hautaines : « Je ne sais, *dit-il*, ni accorder « la lyre, ni toucher le psaltérion; mais qu'on « me donne une ville, quelque petite et quel- « que inconnue qu'elle puisse être, je saurai « la rendre grande, et lui acquérir un grand « nom ».

Stésimbrotus [10] veut pourtant qu'il ait été disciple d'Anaxagore, et qu'il ait étudié la physique sous Mélissus; mais il n'a pas pris garde d'assez près au temps : car lorsque Pé-

riclès, beaucoup plus jeune que Thémistocle, assiégeoit Samos, Mélissus la défendoit, et Anaxagore vivoit avec Périclès [11]. Il vaut donc mieux suivre ceux qui disent que Thémistocle s'attacha à Mnésiphilus le Phréarien [12]. Ce Mnésiphilus n'étoit ni un orateur, ni un de ces philosophes qu'on appeloit *Physiciens*; mais il s'appliquoit uniquement à l'étude qui portoit alors le nom de sagesse, et qui n'étoit autre chose que la science qui enseigne à bien gouverner [13], et qui rend la prudence vigoureuse et agissante; et il s'y attachoit comme à une secte établie par Solon [14], et qui s'étoit perpétuée jusqu'à lui (*a*). Ceux qui vinrent ensuite, y mêlèrent l'art de la déclamation et de la dispute [15], et la firent passer de l'action aux paroles toutes nues [16]; c'est pourquoi, au lieu de *Sages*, ils furent appelés *Sophistes*. Il est vrai que Thémistocle avoit déjà pris part au gouvernement de la république, lorsqu'il fréquenta Mnésiphilus.

Dans la première ardeur de sa jeunesse, il fut inégal et inconstant. Il ne suivoit que l'impétuosité de son naturel, qui n'étoit réglé ni par la raison, ni par l'éducation [17], et qui produisoit en lui des changements de mœurs très-prompts d'une extrémité à l'autre, et le poussoit le plus souvent à tout ce qu'il y avoit

(*a*) Pendant l'espace de cent ou cent vingt ans.

de plus mauvais[18]. Il l'avouoit lui-même dans la suite, en disant : « que les poulains les plus « difficiles et les plus fougueux deviennent « les meilleurs chevaux, lorsqu'ils sont domp-« tés et dressés par un écuyer habile ».

On ajoute à cela, qu'il fut déshérité par son père, et que sa mère, vaincue par la douleur de voir la vie honteuse de son fils, se fit mourir volontairement : mais ce récit me paroît très-faux. Il est même démenti par des auteurs mieux informés, qui écrivent que son père voulant le détourner des affaires de la république, lui montra de vieilles galères jetées et abandonnées sur le rivage, pour lui faire entendre que le peuple en use de même avec ses conducteurs (*a*), quand il n'en tire plus aucun service. Quoi qu'il en soit, il paroît que Thémistocle s'adonna de bonne heure et avec application aux affaires, et qu'il fut d'abord possédé d'un si violent désir de gloire, que, dès le commencement, pour satisfaire son ambition et pour tenir le premier rang, il se brouilla principalement avec Aristide qui lui étoit opposé en tout.

Il est vrai que la haine qu'il eut pour Aristide, venoit de plus loin, et d'une cause puérile et légère ; car ils avoient tous deux aimé

(*a*) Dans le grec : *ses démagogues*; c'étoient des orateurs qui dirigeoient le peuple. *A. L. D.*

le beau Stésiléus [19], qui étoit de Téos (*a*), comme l'écrit Ariston le philosophe [20]. De cette jalousie naquit la dissension qui dura toujours entr'eux sur le gouvernement de la république. Il y a pourtant lieu de croire que la différence de leur vie et de leurs mœurs augmentoit encore cette opposition et cet éloignement. Car Aristide étoit d'un naturel fort doux et d'une probité consommée; il ne cherchoit dans son ministère ni la faveur du peuple, ni sa propre gloire, mais il alloit toujours à ce qu'il y avoit de meilleur, de plus sûr et de plus juste; au lieu que Thémistocle étoit remuant et inquiet, poussoit le peuple à beaucoup d'entreprises, et introduisoit de grandes nouveautés : c'est pourquoi Aristide étoit souvent forcé de le contredire et de s'opposer à lui pour empêcher son agrandissement [21]. En effet Thémistocle étoit si enflammé du désir de la gloire, si passionné pour les grands exploits, et si plein d'ambition, qu'étant encore fort jeune, lorsque la bataille de Marathon fut donnée (*b*) contre les Barbares, comme on célébroit partout la valeur et la conduite de Miltiade qui l'avoit gagnée, on le voyoit le plus souvent renfermé en lui-

(*a*) Téos, ville de l'Asie mineure, dans une presqu'île vis-à-vis de Chio.

(*b*) La seconde année de l'olympiade 72.

même tout pensif; il passoit les nuits entières sans fermer l'œil; il ne se trouvoit plus aux festins publics comme à son ordinaire; et lorsque ses amis, étonnés de ce changement, lui en demandoient la raison, il leur répondoit « que les trophées de Miltiade ne le laissoient pas dormir ». Aussi, pendant que tous les autres Athéniens ne doutoient pas que la défaite des Barbares à cette journée de Marathon, ne fût la fin de la guerre, Thémistocle au contraire pensoit qu'elle étoit le commencement et comme le signal de plus grands combats [22], auxquels il se disposoit toujours lui-même pour le salut de la Grèce, et y préparoit de bonne heure ses concitoyens, prévoyant de loin ce qui devoit arriver [23].

Dans ce dessein, la première chose qu'il fit, fut d'oser, seul, proposer aux Athéniens qui avoient coutume de se distribuer tous les revenus des mines d'argent qui étoient dans un lieu de l'Attique, appelé Laurium *(a)*, d'abolir ces distributions [24], et d'employer cet argent à construire des vaisseaux à trois rangs de rames, pour faire la guerre aux Eginetes, alors redoutables à toute la Grèce, et les maîtres de la mer par le grand nombre de leurs vaisseaux [25]. Ce fut par là qu'il parvint

(a) Laurium, montagne de l'Attique, près du promontoire de Sunium.

à les persuader, non pas en les menaçant de Darius et des Perses; car ils étoient déjà loin, et on ne craignoit que foiblement qu'ils revinssent, mais en réveillant leur animosité et leur ancienne jalousie contre Egine (*a*) pour les porter à faire ces préparatifs [26]. On construisit donc cent galères qui combattirent contre Xerxès : et dès ce moment-là, il tourna peu-à-peu les vues des Athéniens du côté de la marine [27], en leur montrant que sur terre, ils ne pouvoient pas même résister à leurs égaux; au lieu que par leurs forces maritimes, ils seroient en état de repousser les Barbares, et même de s'assujettir la Grèce entière. Mais alors, suivant Platon, il changea de bonnes troupes de terre en matelots et en gens de mer [28], et s'attira ce reproche, qu'il avoit arraché aux Athéniens la pique et le bouclier pour les réduire au banc et à la rame. Son avis même passa malgré les efforts de Miltiade qui s'y opposoit [29], comme le rapporte Stésichore.

Ce changement corrompit-il la simplicité et la pureté de la république? C'est une question de philosophie trop profonde pour l'histoire [30]; mais que pour cette fois la Grèce ait dû son salut à la mer, et que ses vaisseaux aient relevé la ville d'Athènes qui étoit en-

(*a*) Egine, île près du port de Pirée.

tièrement abattue [31], c'est ce qui paroît par mille preuves, et surtout par le désespoir de Xerxès, qui, d'abord après la défaite de ses vaisseaux, prit la fuite, comme ne pouvant plus tenir tête aux Athéniens, quoique son armée de terre fût encore entière, et qu'elle n'eût reçu aucun échec [32]; et s'il laissa Mardonius, ce fut, à mon avis, bien plus dans le dessein d'arrêter les Grecs, que dans l'espérance de les vaincre.

Quelques auteurs écrivent que Thémistocle travailla toute sa vie à amasser de l'argent par un esprit de libéralité et de magnificence [33]; car, comme il aimoit à faire de pompeux sacrifices et à recevoir splendidement les étrangers, il avoit besoin de beaucoup de bien pour fournir à ces dépenses excessives. Mais les autres l'accusent d'une mesquinerie et d'une avarice sordide, jusqu'à lui reprocher qu'il envoyoit vendre au marché les présents qu'on lui faisoit. Un jour il demanda un jeune poulain à Philides qui avoit des haras, et en ayant été refusé, il le menaça « que bien-« tôt il feroit de sa maison un second cheval « de Troie [34], » lui donnant à entendre par cette énigme qu'il lui susciteroit des procès et des querelles avec ses parents et ses amis. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y avoit point d'ambition pareille à la sienne; car étant en-

core jeune et peu connu, il pria un joueur de lyre, nommé Epiclès, natif d'Hermione (*a*), qui étoit fort estimé des Athéniens, de venir tenir son école dans sa maison, afin d'attirer tous les jours chez lui beaucoup de monde [35]; et dans un voyage qu'il fit pour assister aux jeux olympiques, il se piqua d'égaler ou de surpasser même Cimon (*b*) dans la somptuosité de sa table, dans la magnificence de ses tentes, et dans la richesse du reste de son train et de son équipage : ce qui ne plut pas aux Grecs, qui trouvoient que ce grand éclat convenoit à Cimon, qui étoit jeune et de grande maison; mais que Thémistocle, qui n'étoit pas encore connu, ne devoit passer que pour un présomptueux, de s'élever ainsi au-dessus de son état et de sa fortune.

Il fit les frais d'une tragédie avec tant de magnificence, qu'il remporta le prix; cette sorte de combat étant déjà alors recherchée avec beaucoup d'empressement et de faste [36]; et il fut si charmé de sa victoire, que pour la rendre immortelle, il consacra une plaque d'airain avec cette inscription : « Thémisto-« cle, du bourg de Phréar, fournissoit les

(*a*) Hermione, ville maritime du Péloponèse, dans le Sinus Argolicus.

(*b*) Cimon, fils de Miltiade, général des Athéniens.

« frais du chœur ; Phrynicus [37] étoit auteur « de la tragédie, et Adimantus archonte [38] ». Cependant il sut se rendre agréable aux Athéniens, soit parce qu'il nommoit tous les citoyens chacun par leur nom, sans le secours de personne, soit parce que dans tous leurs différents il étoit leur arbitre sans montrer la moindre partialité : aussi répondit-il au poète Simonide de Céos [39], qui lui demandoit quelque chose d'injuste pendant qu'il étoit archonte [40] : « Comme tu ne serois pas bon « poète, si tu faisois des vers contre les rè« gles de la poésie, je ne serois pas non plus « bon magistrat, si je t'accordois quelque « grace contre les lois ». Une autre fois il railloit le même Simonide, et lui soutenoit « qu'il « avoit perdu le sens de déchirer, comme il « faisoit par ses vers, les Corinthiens qui ha« bitoient une si grande et si puissante ville, « et de se faire peindre, lui qui étoit si laid ».

Sa puissance étant fort augmentée, et son crédit auprès du peuple bien établi, il opprima Aristide par sa faction, et le fit condamner au ban de l'ostracisme. Sur les nouvelles du retour des Medes contre les Grecs, les Athéniens s'étant assemblés pour délibérer quel général ils devoient élire, et tous les plus considérables, étonnés du péril, renonçant à cet honneur, Epicidès, fils d'Euphémides,

orateur d'une éloquence fort véhémente, mais homme de peu de courage, et facile à corrompre, se présenta pour demander cette charge, et il y avoit bien de l'apparence qu'il l'obtiendroit par la voie des suffrages. Thémistocle craignant alors que la conduite de cette guerre, tombant en de si indignes mains, n'entraînât la ruine entière des affaires, prit le parti d'acheter l'ambition de cette ame vénale [41].

On loue aussi, avec justice, ce qu'il fit à l'interprète qui avoit accompagné les ambassadeurs que le roi de Perse envoyoit pour demander l'eau et la terre aux Grecs; car, par un décret du peuple, il le fit prendre et condamner à mort, sur ce qu'il avoit eu l'audace de faire servir la langue grecque à expliquer les ordres d'un barbare [42]. On ne vante pas moins la sévérité dont il usa envers Arthmius, de la ville de Zele, qui, sur son rapport, fut noté d'infamie avec ses enfants et toute sa postérité, parce qu'il avoit apporté aux Grecs l'or des Medes [43]. Mais la plus grande et la plus louable de toutes ses actions, c'est d'avoir assoupi les guerres intestines des Grecs, et reconcilié leurs villes, en leur persuadant de suspendre leurs inimitiés à cause de cette guerre; à quoi l'on prétend que Chiléus d'Arcadie le servit très-utilement.

Dès qu'il fut élu général, il tâcha d'obliger les Athéniens à monter sur leurs vaisseaux, leur remontrant qu'ils devoient quitter leur ville et aller le plus loin qu'il se pourroit de la Grèce, au devant de la flotte des Barbares. Le peuple s'étant opposé à cet avis, il conduisit une grosse armée à Artemise 44 avec les Lacédémoniens, pour couvrir la Thessalie qui ne paroissoit pas encore avoir embrassé le parti des Medes; mais étant revenus sans avoir rien fait, et les Thessaliens s'étant enfin déclarés pour le roi de Perse, l'exemple de leur désertion fut suivi de tout le pays jusqu'à la Béotie. Les Athéniens alors commencèrent à goûter l'avis de Thémistocle, qui leur conseilloit de combattre sur mer; ils l'envoient donc avec des vaisseaux à Artemise pour garder le détroit. Là, tous les autres Grecs d'un commun accord, voulurent céder le premier rang aux Lacédémoniens, et déférer l'honneur du commandement à leur chef Eurybiade; mais les Athéniens refusoient d'obéir, et prétendoient que le commandement leur étoit dû, parce qu'ils fournissoient eux seuls plus de vaisseaux que tous les autres Grecs ensemble 45. Thémistocle, voyant le danger où l'on s'exposoit par cette dissension 46, céda lui même toute l'autorité à Eurybiade, appaisa les Athéniens, en leur promettant que,

s'ils se comportoient en vaillants hommes à cette guerre, tous les autres Grecs leur céderoient ensuite volontairement la prééminence, et feroient gloire de leur obéir 47. En quoi il semble avoir été la principale cause et du salut des Grecs en général, et de la gloire que les Athéniens acquirent en particulier, d'avoir su vaincre par leur courage leurs ennemis, et par leur déférence leurs alliés.

La flotte des Barbares étant venu jeter l'ancre aux Aphetes 48, Eurybiade, étonné d'avoir à combattre un si grand nombre de vaisseaux, et d'apprendre encore qu'il y en avoit deux cents autres qui alloient par les derrières de l'île de Sciathus pour les envelopper 49, voulut sans perdre de temps, regagner l'intérieur de la Grèce, et côtoyer le Péloponèse, afin que l'armée de terre pût secourir celle de mer, persuadé que la flotte des ennemis étoit invincible. Les Eubéens, avertis de ce dessein, et craignant que les Grecs ne les abandonnassent, envoyèrent secrètement à Thémistocle un nommé Pélagon, avec une somme d'argent considérable. Thémistocle ayant reçu cet argent le donna à Eurybiade, comme l'écrit Hérodote 50; mais un Athénien, appelé Architelès, qui étoit capitaine du vaisseau sacré 51, et qui n'avoit pas de quoi payer ses matelots, s'op-

posoit à ses desseins, et vouloit qu'on s'en retournât sans différer. Thémistocle ayant alors excité contre lui ses gens déjà assez irrités, ils se jetèrent dans son vaisseau, et lui enlevèrent son souper. Architelès, étonné de cette insolence, et indigné de cet affront, se préparoit à en porter ses plaintes, lorsque Thémistocle lui envoya sur l'heure même, du pain et de la viande dans un panier, au fond duquel il avoit mis un talent, et lui fit dire qu'il soupât ce soir-là à son aise, et que le lendemain il eût à contenter ses matelots; qu'autrement il le décrieroit auprès des Athéniens, et le dénonceroit comme un traître qui avoit reçu de l'argent des ennemis. Cette particularité est racontée par Phanias de Lesbos.

Les divers combats, qui furent donnés alors dans ce détroit[52] contre les vaisseaux des Barbares, ne furent pas décisifs; mais ce fut un essai d'une très-grande utilité pour les Grecs, en ce qu'il les convainquit, par leur propre expérience, au milieu des plus grands dangers, que ni le grand nombre des vaisseaux, ni les pompeuses et magnifiques décorations de leurs proues, ni les cris insolents, ni les chants de victoire des Barbares, n'ont rien de formidable pour des hommes qui savent en venir aux mains, et qui ont le courage de combattre de pied ferme; et qu'il leur fit voir qu'en mépri-

sant tout ce vain appareil, il faut aller droit à l'ennemi, le saisir corps à corps, et ne lâcher jamais prise. Aussi Pindare, connoissant bien cet avantage, semble n'avoir pas mal dit, en parlant de cette bataille d'Artemise : « Les fils « des Athéniens ont jeté les glorieux fonde- « ments de la liberté de la Grèce [53] ». En effet, le commencement de la victoire, c'est la hardiesse et l'intrépidité.

Le lieu appelé Artemise est la côte septentrionale de l'île d'Eubée, au-dessous de la ville d'Histiée [54], vis-à-vis de l'ancienne ville d'Olyzon qui étoit sous l'obéissance de Philoctète [55] ; elle a un petit temple consacré à Diane, sous le nom de *Diane Orientale*. Ce temple est environné d'un bois (*a*) enfermé de colonnes de marbre blanc qui, étant frotté avec la main, rend l'odeur du safran, et en prend même la couleur. Sur une de ces colonnes, on lit cette inscription en vers élégiaques : « Les Athéniens, après avoir vaincu « dans un combat naval sur cette mer, les « innombrables nations de la terre d'Asie, ont « consacré à la chaste Diane ces trophées, « monument éternel de l'entière défaite des « Mèdes » Et l'on montre encore sur la côte un endroit qui, dans un espace d'une assez

(*a*) Dans le lieu appelé *Drymus*, à cause de ce bois. Strabon, liv. IX.

grande circonférence près du rivage, rend de son fond une poussière cendreuse et noire, comme si elle eut passé au feu. On croit que c'est là que les débris des vaisseaux et les morts furent brûlés.

Les nouvelles de ce qui s'étoit passé aux Thermopyles étant arrivées à Artemise[56], et les Grecs, ayant appris que Léonidas avoit été tué, et que Xerxès étoit maître des passages par terre, se retirèrent dans l'intérieur de la Grèce (*a*). Dans cette retraite, les Athéniens, dont le courage étoit fort relevé par les grandes actions qu'ils avoient faites dans ce combat, choisirent l'arrière-garde. Thémistocle, passant par les lieux où les ennemis devoient nécessairement aborder pour s'y rafraîchir, prit de grandes pierres qu'il trouva par hasard sur le rivage, et d'autres encore qu'il fit porter et placer lui-même dans les lieux où l'abri étoit le plus commode et où il falloit que les vaisseaux allassent faire de l'eau, et y grava en grosses lettres ces paroles qu'il adressoit aux Ioniens : « Peuples d'Ionie, rangez-vous de notre côté, reprenez le parti de « vos pères[57], qui n'exposent leur vie que « pour le maintien de votre liberté ; ou si cela « vous est impossible, au moins faites aux

(*a*) Par l'Euripe, pour couvrir le Péloponèse et l'Attique.

« Perses dans la mêlée le plus de mal que « vous pourrez, et jetez le désordre dans leur « armée ». Par là il espéroit, ou attirer les Ioniens, ou les rendre suspects aux Barbares.

Cependant Xerxès étant entré par le haut de la Doride (*a*) dans la Phocide, brûloit et saccageoit les villes des Phociens (*b*), sans que les Grecs (*c*) fissent aucun mouvement pour les secourir, quoique les Athéniens les eussent pressés d'aller par terre jusque dans la Béotie pour couvrir l'Attique contre l'invasion des Barbares, à l'exemple de la flotte athénienne qui les avoit garantis du même danger, en allant au détroit d'Artemise pour fermer l'entrée de l'Euripe aux vaisseaux des ennemis; mais personne ne leur prêtoit l'oreille; tous les yeux étoient tournés vers le Péloponèse (*d*), et l'on ne pensoit qu'à rassembler toutes les forces de la Grèce au-dedans de l'Isthme, qu'on prétendoit fermer d'une grosse muraille

(*a*) Les peuples de la Doride avoient embrassé le parti de Xerxès.

(*b*) Ils brûlèrent toutes les villes qui étoient sur le fleuve Céphise.

(*c*) Les peuples de l'Achaïe et de tout le Péloponèse.

(*d*) C'est-à-dire que tous les peuples du Péloponèse ne songeoient qu'à sauver leur pays en abandonnant le reste. Hérodote, VIII. 40.

depuis une mer jusqu'à l'autre. Les Athéniens furent très-irrités d'une si lâche désertion, et fort abattus et découragés de se voir abandonnés de cette manière : car de combattre seuls contre des milliers d'hommes, c'étoit à quoi il ne falloit seulement pas penser. En cet état il n'y avoit qu'un seul parti à prendre, qui étoit d'abandonner leur ville et de s'embarquer; mais le peuple ne vouloit nullement y consentir, ne se souciant plus de vaincre, et ne voyant aucun moyen de se sauver après avoir abandonné les temples de leurs dieux et les tombeaux de leurs ancêtres.

Thémistocle voyant donc que, par toutes les raisons humaines, il ne pourroit faire consentir le peuple à son dessein, eut recours à d'autres moyens, comme on emploie dans les tragédies des machines lorsque le nœud est trop embarrassé [58], et fit alors intervenir des prodiges et des oracles. Pour prodige, il profita habilement de l'occasion que lui fournit le dragon de Minerve [59], qui sembloit avoir disparu ces jours-là, et avoir quitté le lieu saint; et il se servit adroitement des oblations qu'on lui faisoit chaque jour, et qu'on trouva toutes entières [60]. Les prêtres [61] à qui Thémistocle avoit fait la leçon, répandoient parmi le peuple, que la déesse avoit quitté la ville, et qu'elle leur montroit elle-même le chemin

de la mer. D'un autre côté, il les gagnoit par le moyen de l'oracle de la Pythie, qui leur ordonnoit de se sauver dans des murailles de bois[62]; car il leur soutenoit que ces murailles de bois ne signifioient autre chose que des vaisseaux; et que par cette même raison, le dieu avoit appelé dans cet oracle, *Salamine divine*, et non pas *malheureuse*[63], comme une île qui donneroit son nom au plus grand exploit que les Grecs eussent encore fait. Son avis ayant donc été reçu[64], il dressa ce décret, « Qu'on mettroit la ville d'Athènes sous « la garde de Minerve, protectrice des Athé- « niens[65]; que tous ceux qui étoient en état « de porter les armes, monteroient sur les « vaisseaux, et que chacun pourvoiroit, « comme il le pourroit, au salut et à la sûreté « de sa femme, de ses enfants et de ses escla- « ves ».

Ce décret ayant été approuvé la plupart des Athéniens envoyèrent leurs parents qui étoient âgés, avec leurs femmes et leurs enfants à Trézène (*a*), où ils furent reçus avec beaucoup de générosité et d'humanité : les Trézéniens ordonnèrent qu'ils seroient nourris aux dépens du public, et leur assignèrent à chacun deux oboles par jour; ils permirent

(*a*) Trézène, ville de l'Argolide dans le Péloponèse, à l'entrée du golfe Saronique.

outre cela aux enfants de prendre des fruits partout, et établirent encore un fonds pour le paiement de ceux qui leur enseignoient les lettres (*a*). L'auteur de ce décret s'appeloit Nicagoras.

Les Athéniens n'ayant point alors de deniers publics (*b*), Aristote écrit que le sénat de l'aréopage fournit huit drachmes (*c*) à chaque soldat, et que par ce moyen il fut la principale cause de l'armement de la flotte; mais Clidémus (*d*) assure que cet argent fut trouvé par un stratagême de Thémistocle : car il dit que les Athéniens étant descendus au Pirée, l'égide (*e*) de Minerve se trouva perdue, et ne parut plus avec la statue de la déesse; et que Thémistocle en fouillant partout sous prétexte de la chercher, découvrit quantité d'argent qu'on avoit caché parmi les hardes, et qui mis en commun, fournit abondamment de quoi faire toutes les provisions nécessaires.

(*a*) Jamais les Grecs n'oublioient l'éducation des enfants.

(*b*) Car ils avoient employé tout l'argent qu'ils tiroient des mines de Laurium à construire les vaisseaux.

(*c*) La drachme valoit environ 90 cent. *A. L. D.*

(*d*) Clidémus, historien grec, qui avoit fait une histoire attique et un traité *des Retours inespérés*.

(*e*) C'étoit le bouclier, et selon d'autres la cuirasse.

Quand toute la ville vint à s'embarquer, ce spectacle inspira aux uns de la compassion, et aux autres de l'admiration pour la fermeté et le courage de ces hommes qui renvoyoient ailleurs leurs parents, et qui, sans être ébranlés par leurs gémissements, ni par les tendres embrassements de leurs enfants et de leurs femmes, passoient avec tant de résolution à Salamine. Et ce qui augmentoit infiniment la compassion, c'étoit un grand nombre de citoyens qu'on étoit forcé de laisser à cause de leur extrême vieillesse [66]; mais parmi tant de sujets de tristesse et de pitié, on ne pouvoit s'empêcher d'être encore touché et attendri de voir les animaux domestiques courir en poussant des hurlements, et en témoignant leurs regrets autour de leurs maîtres qui s'embarquoient. On remarqua surtout le chien de Xantippe, père de Périclès, lequel ne pouvant supporter de se voir abandonné de son maître, se jeta à la mer, et nagea toujours près de son vaisseau jusqu'à ce qu'il aborda presque sans force à Salamine, où il mourut sur le rivage : on montre encore aujourd'hui dans le même lieu, un endroit qu'on appelle Cynossema, *la sépulture du chien*, où l'on prétend qu'il fut enterré.

A cette grande action de Thémistocle, il faut ajouter aussi ce qu'il fit à l'égard d'Aris-

tide. Comme il s'aperçut que les Athéniens étoient fâchés de l'absence d'Aristide, et soupiroient après son retour, dans la crainte que la colère et la vengeance venant à le jeter dans le parti des Barbares, il ne ruinât entièrement les affaires de la république; car, par les brigues de Thémistocle, il avoit été condamné au ban de l'ostracisme quelque temps avant la guerre, il fit rendre un décret, « qui « permettoit à tous ceux qui n'étoient bannis « que pour un temps, de revenir, et de faire « et dire avec les autres citoyens tout ce qu'ils « jugeroient convenable pour le salut de la « Grèce ».

Eurybiade, qui avoit été élu général de la flotte à cause de la dignité de Sparte, mais qui d'ailleurs étoit homme de peu de courage[67], vouloit absolument partir, et se retirer vers l'Isthme où étoit assemblée l'armée de terre des Péloponésiens; mais Thémistocle s'y opposa, et l'on rapporte quelques réponses qu'il fit en cette occasion, et qui sont dignes de remarque. Eurybiade lui ayant dit : « On châtie « ceux qui se lèvent sans ordre dans les com- « bats publics (*a*). Il est vrai, répondit Thé- « mistocle, mais on ne couronne jamais ceux « qui attendent trop tard et qui demeurent

(*a*) Dans ces jeux, il falloit que chacun se levât selon son rang et selon l'ordre des juges.

« derrière[68]. Sur cela Eurybiade ayant levé le bâton comme pour le frapper, Thémistocle lui dit : *Frappe, mais écoute.* Alors Eurybiade, admirant sa douceur et sa patience, lui ordonna de parler. Thémistocle le ramenoit déjà à son avis, lorsqu'un des capitaines dit tout haut : « Il sied bien mal à un homme « qui n'a plus de ville (*a*), de conseiller à ceux « qui en ont encore une, de la quitter et de l'a« bandonner ». Thémistocle se tournant de son côté, et lui adressant la parole, lui dit : « Mi« sérable que tu es, nous avons abandonné « nos maisons et nos murailles, ne croyant « pas que, pour conserver des choses inani« mées, nous dussions nous rendre esclaves; « mais il nous reste encore une ville beaucoup « plus grande que toutes les villes de Grèce; « ce sont ces deux cents vaisseaux qui sont ici « pour vous sauver, si vous voulez profiter du « secours qu'ils vous offrent. Si vous vous « retirez et si vous nous abandonniez pour la « seconde fois, il y a ici quelques Grecs qui « entendront bientôt dire que les Athéniens « sont maîtres d'une ville libre, et qu'ils pos« sèdent des terres plus grandes et meilleures « que celles qu'ils viennent de quitter[69] ». Les paroles de Thémistocle donnèrent du soupçon à Eurybiade, et lui firent craindre

(*a*) Xerxès étoit alors maître d'Athènes.

que les Athéniens ne voulussent abandonner leur parti. Et comme un Erétrien (*a*) faisoit ses efforts pour parler contre Thémistocle, ce général lui dit : « Il vous appartient bien aussi « de parler de guerre à vous, qui ressem- « blez aux frelons (*b*) : car vous avez bien « une épée, mais vous n'avez point de « cœur ».

Quelques auteurs écrivent que, pendant que Thémistocle tenoit ce discours sur le tillac du vaisseau, on vit une chouette voler à la droite, et se reposer sur le haut du mât, et que cela acheva de déterminer les Grecs à suivre son opinion, et à se préparer à combattre sur mer 7*. Mais la flotte des ennemis n'eut pas plutôt paru sur les côtes de l'Attique vers le port de Phalère, et couvert tous les rivages des environs, et le roi en personne ne se fut pas plutôt approché de la mer avec son armée de terre, que les Grecs, effrayés de voir réunies ces forces formidables, oublièrent les beaux discours de Thémistocle, et que les Péloponésiens recommencèrent à tourner les

(*a*) De la ville d'Erétrie, dans l'Eubée.

(*b*) Amyot a traduit ainsi : « A vous qui ressemblez « aux *cassarons* ». C'est suivant ses éditeurs, la petite espèce de poisson volant que les Romains appeloient *loligo*. Ce poisson jette une liqueur noire. Les anciens croyoient qu'il n'avoit point de cœur. *A. L. D.*

yeux vers l'Isthme, se mettant dans une colère furieuse contre ceux qui leur parloient de tout autre dessein. Ils résolurent donc de partir la nuit même, et l'ordre fut donné à tous les vaisseaux. Thémistocle, affligé de ce que les Grecs, en se dissipant et en se retirant chacun dans leurs villes, se privoient de l'avantage qu'ils pouvoient tirer de ces lieux étroits, imagina d'employer la ruse, et se servit à cet effet d'un prisonnier de guerre nommé Sicinus. Cet homme étoit Perse de naissance, mais fort attaché à Thémistocle, et le précepteur de ses enfants[71]. Il l'envoya donc secrètement au roi de Perse, avec ordre de lui dire : « Que Thémistocle, général « des Athéniens, extrêmement porté pour le « bien de ses affaires, lui envoyoit le premier « cet avis, que les Grecs avoient résolu de « prendre la fuite, qu'il lui conseilloit de ne « pas les laisser échapper, mais de les attaquer « pendant qu'ils étoient dans la confusion et « le désordre, et de ruiner leurs forces nava- « les, avant qu'ils eussent rejoint leur armée « de terre ».

Xerxès, prenant cet avis pour une marque sûre de l'affection de Thémistocle, le reçut avec beaucoup de joie, et sur l'heure même envoya ordre à tous ses capitaines d'embarquer à loisir leurs troupes dans tous les vais-

seaux; mais d'en dépêcher, sans perdre un moment, deux cents pour se saisir de tous les passages du détroit, et pour environner les îles (*a*), afin qu'aucun ennemi ne pût échapper. Cet ordre exécuté, Aristide, fils de Lysimachus fut le premier qui s'en aperçut [72]; il se rendit à la tente de Thémistocle, quoiqu'il ne fût pas de ses amis, et qu'il eût été banni par ses brigues. Thémistocle étant sorti au-devant de lui, Aristide lui déclara qu'ils étoient enveloppés. Thémistocle qui connoissoit d'ailleurs la vertu et la probité de ce personnage, fut ravi de sa franchise; et lui découvrant le secret de Sicinus, il le pria de lui aider à retenir les Grecs, et de se servir de la confiance particulière qu'ils avoient en lui, pour les porter à combattre dans le détroit. Aristide, après avoir extrêmement loué Thémistocle, va trouver les généraux et les capitaines, et les exhorte à combattre. Ils ne vouloient pas croire encore qu'ils fussent enveloppés; mais un vaisseau Ténien, commandé par un capitaine nommé Panétius, étant venu se rendre à eux dans ce moment, leur confirma cette nouvelle [73]; de sorte que le dépit se joignant à la nécessité, les fit résoudre au combat.

(*a*) Les îles, comme Salamine, Psyttalée, Céos, Egine.

Le matin dès la pointe du jour, Xerxès, pour voir sa flotte et l'ordre de bataille qu'elle conserveroit, se plaça sur une hauteur; il étoit, suivant Phanodémus[74], au-dessus du temple d'Hercule, près de l'endroit le plus resserré du canal, qui sépare l'île de Salamine de l'Attique, ou, selon Acestodorus[75], près des confins de Mégare, sur les coteaux appelés *Cerata*, les *Cornes*[76]. Assis sur un siége d'or[77], il avoit à ses côtés plusieurs secrétaires, qui avoient ordre d'écrire tout ce qui se passeroit dans le combat.

Pendant que Thémistocle faisoit un sacrifice sur le vaisseau amiral, on lui présenta trois jeunes prisonniers d'une beauté extraordinaire, magnifiquement vêtus, et chargés d'ornements d'or. On disoit que c'étoient les enfants de Sandaucé, sœur du roi, et d'un prince appelé Autarchus. Au moment que le devin Euphrantides les aperçut, il remarqua qu'une flamme pure et claire sortoit du milieu des victimes, et qu'on éternua à la droite[78] : frappé de cet augure, il prit Thémistocle par la main, et lui ordonna d'immoler ces jeunes hommes, et de les sacrifier à Bacchus, surnommé Omestes[79], l'assurant que le salut et la victoire des Grecs dépendoient de ce sacrifice.

Thémistocle fut consterné d'une prédiction

si étrange ; mais le peuple, qui toujours dans les grands dangers et dans les affaires désespérées, attend bien plus sa délivrance par des voies extraordinaires et hors de toute apparence de raison, que par celles qui sont ordinaires et raisonnables, se mit à invoquer le Dieu tout d'une voix, et menant ces prisonniers au pied de l'autel, les força d'achever le sacrifice comme le devin l'avoit ordonné [80]. Cette particularité est rapportée par Phanias de Lesbos, grand philosophe, et fort versé dans l'histoire ancienne.

Pour ce qui est du nombre des vaisseaux des Barbares, le poète Eschyle, dans sa tragédie des Perses, en parle en ces termes, comme d'une chose constante, et dont il étoit très-bien informé : « Xerxès, je le sais fort « bien [81], avoit une flotte de mille vaisseaux ; « et outre ces mille, il en avoit encore deux « cent sept d'une légèreté merveilleuse ». Les Athéniens en avoient cent quatre-vingt ; et sur chacun dix-huit hommes de guerre, dont quatre tiroient de l'arc, et les autres étoient pesamment armés.

Si Thémistocle fut habile à choisir le lieu du combat, il ne le fut pas moins à saisir le moment favorable ; car pour attaquer les ennemis, il attendit l'heure où il souffle ordinairement de la mer un vent très-fort, qui

dans ce détroit soulève les vagues. Ce vent n'incommodoit en rien les vaisseaux des Grecs, qui étoient bas et plats, au lieu qu'il étoit très-contraire aux vaisseaux des Perses, qui avoient la proue haute, les ponts fort élevés, et qui étoient pesants. Il les faisoit tourner, de manière qu'ils présentoient le flanc aux Athéniens qui les attaquoient vivement et qui avoient toujours les yeux sur Thémistocle, comme sur celui qui savoit le mieux ce qu'il falloit faire. Thémistocle d'ailleurs étoit aux prises avec l'amiral de Xerxès, nommé Ariamène, homme de beaucoup de courage, le plus vaillant et le plus juste de tous les frères du roi. Il montoit un fort gros vaisseau, d'où il combattoit à coups de traits, comme de dessus de hautes murailles. Aminias de Décelée (*a*) et Sosiclès de Pédiée (*b*), qui virent le danger où étoit Thémistocle, allèrent impétueusement heurter ce vaisseau; et l'ayant accroché, ils combattirent long-temps de pied ferme; et Ariamène étant sauté dans leur galère, ils soutinrent long-temps son attaque, et enfin à coups de javelines, ils le renversèrent dans la mer. Artemise [82] recon-

(*a*) Décelée, bourg de l'Attique, de la tribu Hippotoontide. Selon Hérodote cet Aminias étoit de Pallène, bourg de la tribu Antiochide.

(*b*) Pédiée, petite ville de l'Attique.

nut son corps flottant parmi un grand nombre d'autres, et l'ayant recueilli, elle le porta à Xerxès.

Pendant que le combat s'engageoit, on dit qu'il parut une grande flamme du côté d'Eleusine et que dans la plaine de Thriasie jusqu'à la mer, on entendit un grand bruit de voix confuses, comme d'une troupe de gens qui menoient en pompe le dieu Iacchus (*a*), et qui célébroient sa fête, et que de dessous les pieds de cette multitude, il s'éleva un nuage de poussière qui alla tomber sur les vaisseaux des Grecs [83]. D'autres crurent voir des fantômes et des figures d'hommes armés, qui de l'île d'Egine tendoient les mains au-devant de leur flotte; et l'on conjecturoit que c'étoit les Eacides dont on avoit imploré le secours avant le combat [84].

Le premier qui prit un vaisseau ennemi, fut un capitaine athénien, nommé Lycomède. Après s'en être rendu maître, il coupa la proue, et la consacra avec ses enseignes [85] à Apollon, surnommé *Porte-Laurier* (*b*). Les autres, à la faveur du détroit, présentant un front égal à celui des Barbares, qui ne pouvoient venir au combat qu'à la file, et qui s'entre heurtoient et s'embarrassoient par leur

(*a*) Iacchus, c'est le même que Bacchus.

(*b*) Daphnéphorus. *A. L. D.*

grand nombre, les pressèrent si opiniâtrement, qu'après avoir combattu jusqu'à la nuit, ils les mirent en fuite, et remportèrent, comme dit Simonide, cette belle et signalée victoire, qui a été l'action la plus éclatante que les Grecs et toutes les nations barbares aient jamais faites sur mer, tant pour la valeur et le courage des soldats, que pour la prudence et la force de sens de Thémistocle.

Après le combat, Xerxès, dont le courage combattoit encore contre son malheur, voulut tenter de joindre l'île de Salamine au continent par des jetées (a), afin d'y faire passer son armée de terre, et de fermer ce passage aux Grecs. Cependant Thémistocle, pour sonder le sentiment d'Aristide, feignit de vouloir passer dans l'Hellespont, afin, disoit-il, d'y prendre l'Asie dans l'Europe, en rompant le pont de bateaux que Xerxès y avoit fait [86]. Cette proposition ne fut point goûtée par Aristide, qui lui dit : « Jusqu'ici nous avons « combattu contre un roi plongé dans les dé- « lices ; mais si nous le renfermons dans la « Grèce, et que par la crainte nous rédui- « sions au dernier désespoir un prince qui a « encore une si formidable armée, il ne se

(a) Selon Hérodote, il ne cherchoit qu'à couvrir par là son véritable dessein, qui étoit de gagner l'Hellespont.

« tiendra plus sous ses pavillons dorés pour « être tranquille spectateur de nos combats ; « mais rendu audacieux par le danger, il « tentera tout, et se trouvant lui-même par- « tout, il rétablira ce qui est déjà perdu, et « suivra de meilleurs conseils pour sauver son « état et sa vie. Ainsi Thémistocle, ajouta- « t-il, bien loin de rompre le pont qu'il a déjà, « je serois d'avis de lui en construire un au- « tre, s'il étoit possible, pour le chasser plu- « tôt de l'Europe[87]. Puisque cela est, reprit « Thémistocle, il est donc temps que nous « travaillions tous ensemble à imaginer quel- « que stratagême pour lui faire quitter la « Grèce le plus promptement possible ».

Cet avis ayant été généralement reçu, Thémistocle choisit un eunuque de Xerxès, qui se trouva parmi les prisonniers, et qui se nommoit Arnace; il l'envoya vers ce prince pour lui dire : « Que les Grecs, après avoir « gagné cette bataille navale, avoient résolu « d'aller dans l'Hellespont à l'endroit appelé « Zeugma, pour couper le pont de bateaux « qui lui restoit pour sa retraite; et que le « soin que Thémistocle prenoit de la conser- « vation du roi, l'obligeoit à lui donner cet « avis, afin que, sans perdre un moment, il « se retirât dans ses mers pour passer en Asie,

« pendant que de son côté il amuseroit les « alliés, et retarderoit leur poursuite ».

Le barbare, effrayé de cette nouvelle, abandonna tout, et se retira avec une précipitation extrême. La suite des événements prouva bien que la prudence de Thémistocle et d'Aristide avoit sauvé la Grèce en cette occasion ; car dans la bataille que les Grecs donnèrent contre Mardonius, près de la ville de Platée (*a*), quoiqu'ils n'eussent à combattre que la moindre partie de l'armée de Xerxès, ils furent pourtant sur le point de tout perdre [89].

Hérodote écrit que de toutes les villes de la Grèce, celle qui se signala le plus dans cette bataille navale, fut Egine, et que Thémistocle remporta le prix de la valeur, du consentement de tous les Grecs, que la vérité força à lui rendre ce témoignage, malgré l'envie qu'ils lui portoient ; car après qu'ils se furent retirés dans l'Isthme, tous les capitaines ayant été obligés de déclarer, par des billets pris sur l'autel, ceux qui avoient le mieux servi dans cette occasion, chacun s'adjugea le premier prix, et donna le second à Thémistocle [90]. Les Lacédémoniens même l'ayant mené à Sparte pour lui rendre les honneurs

(*a*) Cette bataille se donna l'année suivante près de Platée, ville de Béotie, sur le fleuve Asopus.

qui lui étoient dus, décernèrent à leur général Eurybiade le prix de la valeur, et à Thémistocle celui de la sagesse, les honorant l'un et l'autre d'une couronne d'olivier. Ils firent aussi présent à Thémistocle du plus beau char qui fût dans la ville; et à son départ, ils envoyèrent trois cents jeunes Spartiates des plus considérables pour l'accompagner jusqu'aux montagnes[91].

On raconte encore qu'aux jeux olympiques, qui furent célébrés après cette bataille de Salamine (*a*), sitôt que Thémistocle parut dans le stade, les spectateurs ne s'occupèrent plus des combattants, et eurent pendant tout le jour les yeux fixés sur sa personne, en le montrant aux étrangers avec des battements de mains, et avec toutes les marques d'une admiration extraordinaire. Thémistocle en fut si ravi, qu'il avoua à ses amis que ce jour-là il recueilloit le fruit de tous les travaux qu'il avoit soutenus pour la Grèce : aussi étoit-il naturellement plein d'ambition et extrêmement avide de gloire, s'il en faut juger par ce qu'on rapporte de lui. On dit que dès qu'il eut été élu amiral d'Athènes, il n'expédia plus aucune affaire, ni publique, ni particulière, et qu'à mesure qu'elles arrivoient, il les renvoyoit toutes au jour où il devoit s'em-

(*a*) Trois ans après.

barquer; afin que lorsqu'on le verroit dépêcher un si grand nombre d'affaires, et parler à tant de sortes de gens, on eût une plus grande idée de sa grandeur et de sa puissance.

Un jour qu'il se promenoit sur le rivage de la mer, et qu'il s'arrêtoit à regarder les corps morts que les flots y avoient jetés, comme il en vit plusieurs qui avoient encore leurs colliers et leurs bracelets d'or, il continua son chemin; et se tournant vers un de ses amis, qui le suivoit, « Prends cela pour toi, lui dit-il, car tu n'es pas Thémistocle ».

Voyant qu'un certain Antiphatès, qui avoit été fort beau, et qui dans ses plus belles années l'avoit traité avec trop de fierté et de mépris, étoit devenu un de ses plus assidus courtisans, depuis qu'il fut parvenu à la première dignité de la république : « Mon ami, « dit-il, nous sommes devenus sages en même « temps, mais tous deux trop tard ».

Il disoit ordinairement « que les Athéniens « ne l'estimoient et ne l'honoroient point, « mais que, quand ils étoient menacés de « quelques guerres, ils se servoient de lui, « comme on se sert d'un arbre pendant un « grand orage : on se met à couvert sous son « ombre, et le beau temps n'est pas plutôt « revenu qu'on coupe ses branches et ses ra-

« meaux ». Un homme de l'île de Sériphe (*a*), lui reprochant un jour « que sa gloire ne ve- « noit pas de lui, mais de sa patrie : Tu dis « vrai, lui répondit Thémistocle ; mais comme « je ne serois pas fort illustre si j'étois de Sé- « riphe, tu ne le serois pas non plus quand « tu serois d'Athènes ».

Un capitaine athénien, qui croyoit avoir rendu un service important à la république, s'en glorifioit auprès de Thémistocle, jusqu'à oser comparer ses actions avec les exploits de ce grand homme ; Thémistocle lui conta cette fable : « Le jour de fête et son voisin lende- « main eurent querelle ensemble; lendemain se « plaignoit qu'il n'avoit pas le moindre loisir, « et qu'il étoit toujours accablé de travail et « de peine, tandis que le jour de fête ne fai- « soit jamais rien et débauchoit tout le monde, « qui dès qu'il paroissoit, ne pensoit qu'à se « divertir et à jouir de ce qu'il avoit amassé. « Le jour de fête lui répondit : cela est « vrai ; mais tout ce que j'ai à te dire, c'est « que si je n'avois été, tu ne serois pas. Tout « de même, ajouta Thémistocle, si je n'avois « été, où en seriez-vous à cette heure »?

En parlant de son fils qui gouvernoit sa mère, et qui par le moyen de sa mère le gou-

(*a*) Sériphe étoit une petite île d'entre les Cyclades. *A. L. D.*

vernoit aussi lui-même, il disoit en raillant : « Qu'il étoit le plus puissant de tous les Grecs: « car les Athéniens commandent aux Grecs, je « commande aux Athéniens, sa mère me « commande, et il commande à sa mère ».

Comme il vouloit être singulier en tout, un jour qu'il faisoit vendre une de ses terres, il ordonna au crieur public d'ajouter *qu'elle avoit bon voisin.*

Sa fille étant recherchée en mariage par deux citoyens, il préféra l'honnête homme pauvre au mal-honnête homme qui étoit riche; et dit « qu'il aimoit mieux pour son gendre un homme sans bien, qu'un bien sans homme. » Tel étoit Thémistocle dans ses réponses et dans ses plaisanteries[92].

Lorsqu'il eut exécuté tant de grandes choses, il ne pensa qu'à fortifier Athènes, et qu'à l'environner de murailles, après avoir gagné les Ephores par de l'argent, pour les empêcher de s'y opposer, comme l'écrit Théopompus, ou, selon d'autres, après les avoir trompés et amusés de cette manière : il se rendit à Sparte avec le titre d'ambassadeur; les Spartiates ne manquèrent pas de se plaindre que les Athéniens fortifioient leur ville, et produisirent pour accusateur le gouverneur d'Egine, qui y avoit été envoyé exprès. Thémistocle nia le fait, et les somma d'en-

er sur les lieux, ne cherchant qu'à gagner
emps pour achever ses murailles, et
q faire en sorte que les Athéniens pus-
se etenir pour ôtages de sa personne, ceux
qui ur seroient envoyés. Cela réussit ; et les
Lac émoniens ayant été informés de la vé-
rité lui firent aucun mauvais traitement,
mai irent le parti de dissimuler leur ressen-
time , et le laissèrent partir [93].

I âtit et fortifia ensuite le Pirée [94], ayant
rem qué la commodité de ses ports (*a*), et
vo nt tourner les vues des Athéniens du
cô le la mer. En cela il suivit une politique
t contraire à celle des anciens rois d'A-
th s, qui, ne cherchant qu'à éloigner de
la rine leurs citoyens, et qu'à les porter à
r cer aux vaisseaux pour cultiver la terre,
p ièrent cette fable : que Minerve, plai-
d un jour contre Neptune, pour savoir
d'elle ou de lui seroit déclaré protecteur
Attique, gagna sa cause en montrant l'o-
r à ses juges. Thémistocle ne mêla et ne
fondit point le Pirée avec la ville, comme
poète comique Aristophane le lui repro-
[95], mais il attacha la ville au Pirée [96] et
terre à la mer. Par là il releva le parti du

(*a*) Car il y avoit trois ports faits par la nature
ule. *A. L. D.*

peuple contre les nobles (*a*), et le rendit plus fier et plus audacieux, en faisant passer l'autorité entre les mains des matelots, des comites et des pilotes. Aussi le tribunal qu'on avoit bâti dans le lieu appelé *Pnyx* (*a*), et qui avoit vue sur la mer, fut changé ensuite par les trente tyrans qui le tournèrent vers la terre ferme, persuadés que la domination de la mer produisoit et maintenoit la démocratie, au lieu que l'agriculture s'accommodoit plus facilement avec l'oligarchie, avec le gouvernement des nobles 97.

Thémistocle conçut encore un plus grand dessein pour augmenter ses forces de mer; car après la fuite de Xerxès, la flotte des Grecs s'étant retirée au port de Pégases 98 pour y passer l'hiver, il dit un jour aux Athéniens dans une assemblée générale, « qu'il rouloit « dans sa tête un projet qui devoit leur être « très-avantageux et très-salutaire, mais qu'il « ne pouvoit pas le divulguer ». Les Athéniens ordonnèrent qu'il le communiquât à Aristide; et si Aristide le trouvoit bon, qu'il l'exécutât sans différer. Thémistocle lui dé-

(*a*) Car dans une république, la mer est toujours favorable au peuple. On peut voir ce qui a été remarqué dans la vie de Solon.

(*b*) Ce lieu étoit près de la citadelle, sur un endroit élevé. Il en est parlé dans la vie de Thésée.

clara donc « que sa pensée étoit de brûler les « vaisseaux des Grecs, qui étoient à Péga-« ses ». Aristide rentra aussitôt dans l'assemblée, et dit « que ce que Thémistocle avoit « imaginé étoit la chose la plus utile et la plus « injuste ». Aussitôt les Athéniens lui ordonnèrent de n'y plus penser.

Les Lacédémoniens ayant proposé dans le conseil des Amphictyons (*a*), que toutes les villes, qui n'avoient pas pris les armes contre Xerxès, fussent exclues de cette assemblée, Thémistocle qui craignoit que, si les Thessaliens, les Argiens et les Thébains n'y étoient plus reçus, les Lacédémoniens ne fussent les maîtres des suffrages, et ne disposassent de tout à leur gré, parla pour les villes qu'ils vouloient exclure. Il fit changer de sentiment aux députés, en leur remontrant qu'il n'y avoit que trente-une villes qui fussent entrées dans la ligue, dont la plupart étoient fort peu considérables; que ce seroit donc une chose étrange et même très-dangereuse, que tout le reste de la Grèce venant à être banni de cette assemblée, cet auguste conseil des Amphictyons tombât en la disposition de deux ou trois villes les plus puissantes. Cela lui attira la

(*a*) Ce conseil étoit comme les états généraux de toute la Grèce, qui y envoyoit ses députés. Je l'ai expliqué ailleurs.

haine des Lacédémoniens, qui pour lui susciter un rival dangereux dans le gouvernement de la république, portèrent Cimon (*a*) et le poussèrent dans les charges.

Thémistocle s'attira aussi la haine des alliés, en parcourant les îles pour y faire des exactions et pour en tirer de l'argent, comme on peut le connoître par la demande qu'il fit à ceux d'Andros (*b*), et par la réponse qu'il en reçut. Hérodote (*c*) nous les a conservées l'une et l'autre; Thémistocle leur ayant dit : « Je viens à vous accompagné de deux puis« santes divinités, la persuasion et la force », ils répondirent : « Nous avons aussi de notre « côté deux autres divinités qui ne sont pas « moins puissantes que les vôtres, et qui ne « nous permettent pas de donner l'argent « que vous nous demandez : la pauvreté et « l'impuissance ». Le poète Timocréon (*d*) de Rhodes, attaque avec aigreur Thémistocle dans une de ses chansons, comme un homme qui, pour de l'argent, avoit rappelé des bannis, et qui, par le même intérêt, l'avoit trahi.

(*a*) Cimon, fils de Miltiade. Il étoit un peu plus jeune que Thémistocle.

(*b*) Andros, une des Cyclades, entre l'Eubée et Naxos. *A. L. D.*

(*c*) Liv. VIII. sect. 3.

(*d*) Timocréon, poète de la vieille comédie.

et abandonné, lui son ancien ami et son hôte. Voici ses propres paroles : « Si vous louez « Pausanias, Xantippe ou Léotychidas, pour « moi, je loue Aristide qui est le plus honnête « homme que la ville d'Athènes ait jamais « porté : car Thémistocle est haï de Lato- « ne (*a*), comme un menteur, un scélérat et « un traître, qui, pour une vile somme d'ar- « gent, a trahi Timocréon, son hôte et son « ancien ami, et l'a empêché de retourner « dans sa chère patrie de Jalyse (*b*). Après « avoir reçu trois talents, il a fait voile. Que « la mer ne l'a-t-elle englouti comme il le « méritoit ! car pour s'enrichir, il a rappelé « ceux-là, chassé ceux-ci, et fait mourir les « autres ; et depuis il tient ridiculement table « ouverte dans l'Isthme (*c*), et fait resservir « des mets froids ; et ceux même qui mangent « avec lui, font des vœux qu'il ne passe pas « l'année 99 ».

Mais il l'outrage encore davantage, et d'une manière moins couverte, dans une autre chanson qu'il fit après qu'il eut été condamné et

(*a*) C'étoit une grande injure parmi les Grecs de dire à un homme, *qu'il étoit haï de Latone*.

(*b*) Jalyse étoit une ville de l'île de Rhodes. Les trois talents dont il est question tout de suite, valoient près de 15,000 fr. de notre monnoie. *A. L. D.*

(*c*) Pendant les jeux olympiques.

envoyé en exil, et qui commence ainsi : « Muse, « répands par toute la Grèce la gloire de cette « chanson, comme cela est juste et raisonna- « ble, etc. ». Car on dit que Timocréon fut banni pour avoir suivi le parti des Perses, et que ce fut Thémistocle même qui le condamna. Après donc que Thémistocle eut été accusé du même crime, il fit contre lui cette chanson : « Timocréon n'est donc pas le seul « qui ait fait alliance avec les Mèdes, il y en « a d'autres aussi méchants que lui; on trouve « plus d'un renard en Grèce ».

Thémistocle, voyant que ses concitoyens envieux de sa gloire, prêtoient volontiers l'oreille à toutes les calomnies qu'on semoit contre lui, fut forcé d'employer un moyen qui le rendit encore plus insupportable : dans toutes les assemblées, il ne cessoit de les faire souvenir de ses grandes actions et de ses services, et à ceux qui s'en fâchoient et qui témoignoient qu'ils étoient las de l'entendre toujours rebattre les mêmes choses, il leur disoit : « Eh ! « vous lassez-vous de recevoir souvent du bien « des mêmes personnes [100] ?

Il déplut aussi au peuple en élevant un temple à Diane sous le nom de « Diane Aris- « tobule, Diane de bon conseil », comme pour reprocher aux Athéniens qu'il avoit donné de bons conseils à leur ville et à toute la Grèce.

Ce temple étoit près de sa maison dans le quartier de Mélite, où les bourreaux jettent présentement les corps de ceux qu'ils ont exécutés, et où ils portent les habits et les cordes des criminels qui ont été étranglés. Il y avoit encore de notre temps dans le même temple de Diane Aristobule, une petite statue de Thémistocle, si belle et si noble, qu'il étoit aisé de voir qu'il avoit la physionomie aussi héroïque que le courage.

Les Athéniens le bannirent du ban de l'ostracisme, pour rabattre cet excès d'autorité et de crédit, comme ils avoient coutume de traiter tous ceux dont la puissance leur paroissoit trop grande et trop pesante, et n'avoit aucune proportion avec l'égalité démocratique. Car ce ban n'étoit pas une punition, mais un adoucissement et un soulagement de l'envie qui se plaisoit à rabaisser ceux qui étoient trop élevés, et qui assouvissoit toute sa haine et exhaloit sa colère par cette espèce de vengeance.

Après qu'il eut été banni d'Athènes et pendant qu'il demeuroit à Argos, Pausanias (*a*) fut poursuivi comme un traître qui avoit conjuré contre sa patrie. Celui qui intenta l'accu-

(*a*) Pausanias étoit fils de Cléombrotus et roi de Sparte. Il avoit gagné la célèbre bataille de Platée contre Mardonius.

sation contre lui, fut Léobotès, fils d'Alcméon, du bourg d'Agraule, assisté des Spartiates. Pausanias avoit d'abord caché sa trame à Thémistocle, quoiqu'il fût un de ses meilleurs amis; mais dès qu'il le vit banni et plein de ressentiment pour cette injure, il se hasarda à lui en faire part, et à le presser d'entrer dans son dessein. Pour l'y engager, il lui fit voir les lettres que lui écrivoit le roi de Perse, et tâcha de l'animer contre les Athéniens, en lui exagérant leur méchanceté et leur ingratitude. Thémistocle rejeta bien loin la proposition de Pausanias, et lui déclara qu'il ne vouloit avoir sur cela avec lui aucune communication; mais il lui garda le secret, et ne découvrit à personne les discours qu'il lui avoit tenus, ni l'entreprise qu'il avoit faite, soit qu'il espérât qu'il y renonceroit de lui-même, ou qu'il ne doutât pas qu'il fût bientôt découvert, vu que, sans aucune apparence de raison, il aspiroit à des choses trop hasardeuses, et qui ne pouvoient réussir [101].

Pausanias ayant été mis à mort [102], on trouva parmi ses papiers des lettres et d'autres écrits qui donnoient de grands soupçons contre Thémistocle. D'un côté, les Lacédémoniens crioient beaucoup contre lui [103]; et de l'autre, ses envieux parmi ses concitoyens, l'accusoient ouvertement. Il répon-

doit par lettres à toutes ces calomnies; car pour réfuter les accusations de ses ennemis, il écrivoit aux Athéniens, qu'ayant toujours cherché à dominer, et n'étant nullement né pour la servitude, il n'y avoit aucune apparence qu'il eût voulu se livrer lui-même, et livrer la Grèce entière à des ennemis et à des barbares.

Cependant le peuple, persuadé par ses accusateurs, envoya des gens pour se saisir de sa personne, et pour l'amener, afin qu'il fût jugé par le conseil de la Grèce. Thémistocle, qui en fut averti assez à temps, passa dans l'île de Corcyre, à laquelle il avoit rendu autrefois quelque service, car ayant été élu juge d'un différent qu'elle avoit avec les Corinthiens, il condamna ces derniers à lui payer vingt talents (a), et ordonna qu'ils jouiroient ensemble de l'île de Leucade, colonie de ces deux peuples [104]. De-là il s'enfuit en Epire; et se voyant encore poursuivi par les Athéniens et par les Lacédémoniens, il se jeta par un coup de désespoir, dans des espérances fort douteuses et fort dangereuses, en se réfugiant chez Admete, roi des Molosses (b). Ce prince ayant autrefois demandé du secours aux Athéniens, et ayant été honteusement

(a) Près de 100,000 fr. de notre monnoie. *A. L. D.*

(b) Peuple d'Epire, vis-à-vis du golfe d'Ambracie.

refusé par Thémistocle qui avoit alors la principale autorité, en conservoit un vif ressentiment, et témoignoit qu'il s'en vengeroit s'il en trouvoit une occasion favorable ; mais Thémistocle, qui jugea bien que dans son exil l'envie encore toute récente de ses concitoyens étoit plus à craindre pour lui que l'ancienne haine de ce roi, voulut courir ce dernier risque. Il se rendit donc suppliant d'Admete, et d'une manière fort singulière et fort extraordinaire : car prenant entre ses bras le fils du roi, il s'assit au milieu de son foyer entre ses Dieux domestiques. Les Molosses estiment cette sorte de supplication la plus grande, et la seule qu'on ne sauroit presque rejeter. Il y a des auteurs qui écrivent que ce fut la femme même du roi, nommée Phtie, qui lui enseigna cette manière de supplier, et qui lui mettant son fils entre les bras, le plaça devant le foyer. D'autres prétendent qu'Admete lui-même, pour consacrer et sanctifier la nécessité qui le forceroit de refuser Thémistocle à ceux qui le redemanderoient, imagina cette espèce de supplication extraordinaire et tragique [105].

Pendant qu'il étoit à la cour d'Admete, Epicrates d'Acarnanie trouva moyen d'enlever d'Athènes sa femme et ses enfants, qu'il lui envoya. Il fut pour cela mis en justice quel-

que temps après par Cimon, et condamné à mort comme l'écrit Stesimbrotus ; mais ce même Stesimbrotus, oubliant dans la suite, je ne sais comment, ce qu'il avoit écrit, ou le faisant oublier à Thémistocle, dit qu'il navigua en Sicile ; qu'il demanda au tyran Hiéron sa fille en mariage, lui promettant de lui assujettir tous les Grecs, et que sur le refus d'Hiéron, il passa en Asie. Il n'y a nulle apparence que cela soit arrivé comme cet auteur l'écrit : car Théophraste, dans le traité qu'il a fait de la royauté, raconte qu'Hiéron envoya à Olympie des chevaux pour y disputer le prix ; que là il fit dresser un pavillon magnifique, et que Thémistocle adressa un discours aux Grecs, pour leur persuader qu'il falloit enlever ce pavillon du tyran, et empêcher ses chevaux d'entrer en lice. Thucydide même raconte qu'il alla par terre jusqu'à l'autre mer (*a*) ; qu'il s'embarqua à Pydne (*b*) sur un vaisseau marchand qui alloit en Ionie ; qu'il n'étoit connu d'aucun des passagers ; que ce vaisseau ayant été porté par la tempête près de l'île de Naxe, qui étoit alors assiégée par les Athéniens, le pressant danger où il se vit, l'obligea de déclarer qui il étoit au maître du

(*a*) Jusqu'à la mer Egée, ou l'Archipel.

(*b*) Pydne, ville de la Macédoine, sur le golfe Termaïque.

vaisseau et au pilote ; et que par prières et menaces, en leur disant qu'il les déféreroit aux Athéniens, et les accuseroit de l'avoir reçu à bord, non par ignorance, mais pour de l'argent, il les força de passer outre, et de tenir la route d'Asie.

Pour ce qui est de ses biens, ses amis en sauvèrent la plus grande partie, qu'ils lui firent tenir en Asie; mais tout ce qu'on en put découvrir, fut porté au trésor public. Théopompe le fait monter jusqu'à la somme de cent talents (*a*), et Théophraste à celle de quatre-vingts, quoique Thémistocle ne possédât pas la valeur de trois talents (*b*), lorsqu'il entra dans l'administration publique. Quand il fut arrivé à Cumes, il s'aperçut qu'il y avoit sur la côte beaucoup de gens qui l'observoient pour l'arrêter, et surtout Ergotelles et Pythodorus; car c'étoit une riche proie pour des gens capables de profiter de toutes sortes d'occasions pour s'enrichir, le roi de Perse ayant fait publier qu'il donneroit deux cents talents à celui qui le lui ameneroit. Il s'enfuit donc à Æges (*c*), petite ville Eolique, où il n'étoit connu que de son hôte Nicogene, le plus ri-

(*a*) Près de 500,000 fr. de notre monnoie. *A. L. D.*

(*b*) Environ 15,000 fr. *A. L. D.*

(*c*) AEges, une des villes des Eoliens, sur la côte asiatique de la mer Egée.

che de tous les Eoliens, et qui avoit de grandes relations avec tous les seigneurs de la cour de Perse. Il demeura quelques jours caché chez lui; et un soir à l'issue du souper, après un grand sacrifice, tout d'un coup le précepteur des enfants de Nicogene, appelé Olbius, étant inspiré et comme hors de lui-même, prononça ce vers :

Donne à la nuit la voix, le conseil, la victoire (*a*).

Thémistocle, s'étant allé coucher, songea qu'il voyoit un dragon entortillé autour de lui, qui se glissoit à son cou, et qui n'eut pas plutôt touché son visage, qu'il se changea en un aigle, qui le couvrant de ses ailes, l'enleva avec ses serres; et l'ayant emporté fort loin, le posa sur un caducée d'or qui parut tout d'un coup, et sur lequel il ne fut pas plutôt, qu'il se trouva délivré de sa frayeur et de son trouble. Pour le conduire donc en sûreté [106], voici la ruse qu'imagina Nicogène : la plupart des Barbares, et surtout les Perses, sont naturellement jaloux des femmes jusqu'à la fureur, non-seulement des femmes qu'ils ont épousées, mais de leurs esclaves et de leurs concubines; ils les gardent très-étroitement, et les tiennent enfermées avec grand soin,

(*a*) C'est-à-dire, écoute la voix et le conseil de la nuit.

afin qu'elles ne puissent être vues d'aucun homme étranger ; et dans les voyages, ils les font porter sur des chariots dans des pavillons bien fermés. Nicogene fit mettre Thémistocle dans un de ces chariots, lui donnant des hommes pour l'accompagner, et pour répondre à ceux qu'ils rencontreroient dans le chemin, et qui demanderoient ce qu'il y avoit dans le chariot, que c'étoit une femme grecque que l'on menoit d'Ionie à un seigneur de la Porte (*a*) du grand roi.

Thucydide et Charon (*b*) de Lampsaque écrivent que Xerxès étant venu à mourir dans ce même temps, Thémistocle arriva au moment où son fils Artaxerxès venoit de monter sur le trône [107]. Ephorus, Dion, Clitarque, Héraclide, et plusieurs autres, assurent qu'il trouva Xerxès encore vivant; mais l'opinion de Thucydide paroît s'accorder mieux avec les tables de chronologie, quoiqu'elles ne soient pas bien fidèles ni bien sûres. Thémistocle, se voyant donc engagé dans le péril, s'adressa d'abord à Artaban [108], capitaine

(*a*) On appeloit *la Porte*, la cour du roi de Perse, comme nous appelons encore aujourd'hui celle du grand-seigneur.

(*b*) Charon étoit un historien qui avoit écrit l'histoire des Perses en deux livres. Il étoit plus ancien qu'Hérodote.

de mille hommes. Il lui dit : « Qu'il étoit « Grec de nation, et qu'il venoit pour entre- « tenir le roi d'affaires très-importantes, que « ce prince même avoit extrêmement à cœur». Artaban lui répondit : « Etranger, les lois et « les coutumes des hommes sont différentes ; « les uns estiment une chose belle et honnête, « et les autres une autre ; mais il est beau et « bon pour tous de respecter et de garder in- « violablement les usages de leurs pays. On « dit que vous autres Grecs, vous préférez la « liberté et l'égalité à toutes choses ; et nous, « dans le grand nombre de belles et bonnes « lois que nous avons, la plus belle à nos « yeux est celle qui nous ordonne d'honorer « le roi, et d'adorer cette image vivante de « ce Dieu immortel qui entretient et conserve « toutes choses. Si, te conformant donc à nos « coutumes, tu veux l'adorer, il t'est permis « de le voir et de lui parler ; mais si tu es dans « un autre dessein, tu ne pourras lui parler « que par des intermédiaires ; car telle est la « coutume en Perse : le roi ne donne jamais « audience à qui que ce puisse être qui ne l'ait « adoré ». Thémistocle, ayant entendu ces paroles, répondit : « Artaban, je ne suis « venu ici que pour augmenter la gloire et « la puissance du roi votre maître ; e[illegible]n- « seulement j'obéirai moi-même à vos [illegible],

« puisque telle est là volonté du dieu qui a « élevé l'empire des Perses à ce haut degré « de splendeur, mais je ferai en sorte que « votre roi sera adoré par un plus grand nombre de peuples : que cela ne retarde donc « point le moment où je pourrai l'entretenir. « Mais, reprit Artaban, qui lui dirons-nous « que tu es ; car, à tes discours, on voit bien « que tu n'es pas un homme ordinaire ? C'est « ce que personne ne saura avant le roi », répartit Thémistocle. C'est ainsi que Phanias rapporte cet entretien. Erathosthene [109], dans un traité qu'il a fait de la richesse, ajoute que Thémistocle fut présenté et recommandé à Artaban par une femme Erétrienne (*a*), qui étoit la concubine de ce capitaine.

Quand Thémistocle parut devant le roi, il l'adora, et se tint dans un profond silence. Le roi commanda à un interprète de lui demander qui il étoit, et celui-ci ayant exécuté l'ordre, Thémistocle répondit : « Grand roi, « je suis Thémistocle, Athénien, qui, ayant « été banni par les Grecs, me suis retiré vers « vous. Véritablement, j'ai fait beaucoup de « mal aux Perses, mais je leur ai fait encore « plus de bien ; car ce fut moi qui empêchai « les Grecs de les poursuivre, lorsque la

(*a*) De la ville d'Erétrie dans l'Eubée, sur l'Eu-

« Grèce mise en sûreté par mes soins, et ma « patrie sauvée, sembloient me permettre de « vous rendre quelque service. Je n'ai d'au- « tres pensées que celles qui conviennent à « l'état présent de ma fortune; et je viens dans « la disposition, ou de recevoir vos bienfaits « comme une grace si vous êtes appaisé en- « vers moi, ou de désarmer votre ressenti- « ment par mes soumissions et par mes prières. « Prenez donc mes ennemis pour témoins des « services que j'ai rendus à vos sujets; et ser- « vez-vous de mon malheur, plutôt pour « montrer votre vertu, que pour assouvir vo- « tre colère. Par l'une, vous sauverez votre « suppliant; et par l'autre, vous perdrez le « plus grand ennemi de la Grèce ». Ayant ainsi parlé, pour engager encore plus le roi par un motif de religion, il lui raconta le songe qu'il avoit fait chez Nicogene, et l'oracle (*a*) de Jupiter Dodonéen, qui lui ordonnoit « de « se retirer vers le prince qui portoit le même « nom que lui », ce qu'il ne pouvoit interpréter que du roi de Perse, qui, comme Jupiter, est appelé *le grand roi.*

Le roi de Perse ne lui répondit rien sur l'heure, quoiqu'il fût rempli d'admiration pour son grand sens et pour sa hardiesse; mais

(*a*) Il avoit consulté cet oracle pendant qu'il étoit en Epire.

on dit qu'avec ses amis il se félicita de cette circonstance, comme d'un très-grand bonheur ; qu'il pria son dieu Arimanius (*a*) d'envoyer toujours à ses ennemis de semblables pensées, et de les porter à se défaire de leurs plus grands personnages ; qu'il en remercia ses Dieux par des sacrifices ; qu'il donna ensuite un grand festin, et que s'étant couché, l'excès de sa joie fut tel qu'il s'écria trois fois tout endormi : *J'ai Thémistocle l'Athénien.*

Le lendemain dès la pointe du jour, il convoqua les plus grands seigneurs de sa cour, et fit appeler Thémistocle, qui ne s'attendoit à rien de favorable, surtout depuis qu'il eut vu que les gardes n'eurent pas plutôt appris son nom, qu'ils lui donnèrent des marques de leur haine, et le chargèrent d'injures et de malédictions. Roxanès, capitaine de mille hommes, le voyant passer près de lui dans la salle même du roi, qui étoit assis sur son trône, et où tout le monde étoit dans un silence respectueux, lui dit tout bas, en poussant un profond soupir : « Serpent de Grèce, plein de « ruse et de malice, la fortune du roi t'amène « ici ». Cependant dès qu'il fut devant le roi

(*a*) Strabon parle en quelqu'endroit de deux dieux des Perses, dont l'un étoit appelé *Amanus*, et l'autre *Anandratus*.

et qu'il l'eut adoré pour la seconde fois, ce prince le salua, et lui parla avec amitié, lui disant qu'il lui devoit déjà deux cents talents; car puisqu'il s'étoit présenté lui-même, il étoit juste qu'il reçût la récompense qui avoit été promise à celui qui le lui ameneroit. Il lui fit encore de plus grandes promesses, le rassura entièrement, et lui ordonna de dire avec une pleine confiance tout ce qu'il avoit à proposer sur la Grèce. Thémistocle lui répondit: « Que le discours de l'homme ressemble pro-« prement à une tapisserie à personnages: car « l'un et l'autre en se développant, dévelop-« pent et étalent les images, au lieu qu'ils les « cachent et les gâtent en demeurant resser-« rés et pliés; qu'ainsi il avoit besoin de « temps pour déployer et développer son dis-« cours 110 ». Le roi, charmé de cette comparaison, lui permit de demander tout le temps qu'il voudroit. Thémistocle demanda un an; et dans cet intervalle, ayant suffisamment appris la langue des Perses (a), il parla au roi sans interprète.

Ceux qui n'étoient pas de la cour, crurent qu'il n'entretenoit le roi que des affaires de la Grèce; mais les changements qui arrivèrent

(a) Thucydide dit aussi que Thémistocle employa une année à apprendre la langue et les coutumes du pays.

dans ce même temps, le rendirent suspect aux grands seigneurs, qui crurent qu'il avoit eu la hardiesse de parler librement d'eux au roi. Il est vrai que les honneurs que le roi faisoit aux autres étrangers, n'approchoient pas de ceux qu'il faisoit à Thémistocle. Il le menoit à la chasse, le mettoit de tous ses plaisirs et de ses divertissements, et s'entretenoit avec lui en particulier. Il le présenta même à la reine sa mère, qui l'honora de son affection, et lui donna les entrées chez elle. Il voulut aussi qu'il apprît la magie, qui étoit alors la philosophie des Perses.

Démaratus de Sparte étoit dans ce même temps à la cour; un jour le roi lui ayant ordonné de lui demander un présent, il le supplia de lui permettre de se promener à cheval dans la ville de Sardis avec la tiare royale sur la tête [111]. Mithropaustes, cousin germain du roi, prenant Démaratus par la main, lui dit : « Mon ami, cette tiare royale n'apporte point « avec elle de cervelle qu'elle puisse couvrir; « tu aurois beau tenir dans tes mains la fou- « dre, tu ne serois pourtant pas Jupiter ». Le roi fut si irrité de cette demande trop insolente, qu'il rebuta Démaratus, et parut ne vouloir jamais lui pardonner; mais Thémistocle intercéda pour lui, et le remit dans ses bonnes graces. Enfin, le crédit de Thémisto-

cle fut si grand, que sous les règnes suivants, où les affaires des Perses furent encore plus mêlées avec celles des Grecs, lorsque les rois vouloient attirer quelque Grec à leur service, ils lui écrivoient, et lui promettoient en propres termes, « qu'il seroit plus grand auprès « d'eux, que Thémistocle ne l'avoit été au-« près du roi Artaxerxès ». On ajoute encore que Thémistocle, parvenu à ce haut degré de faveur, honoré et recherché de tout le monde, dit un jour à ses enfants, voyant sa table magnifiquement servie : « Mes enfants, « nous étions perdus, si nous n'eussions été « perdus ».

La plupart des auteurs assurent que le roi lui donna trois villes pour son pain, son vin, et sa viande; Magnésie, Lampsaque et Myonte [112]. Néanthes de Cysique et Phanias en ajoutent deux autres, Percote et Palæscépsis (*a*), pour ses meubles et son habillement.

Quelque temps après, Thémistocle étant allé visiter les provinces maritimes pour des affaires qui regardoient la Grèce, un seigneur de Perse, nommé Epixyes, satrape de la Phrygie supérieure, lui dressa des embûches, et aposta quelques soldats Pisidiens pour le

(*a*) Percote, ville de l'Hellespont, située entre Abyde et Lampsaque. Palæscepsis, ville de la Troade, près de l'Asope. *A. L. D.*

tuer quand il seroit dans la ville appelée Léontocéphale, c'est-à-dire *tête de lion*; mais avant qu'il y arrivât, comme il dormoit un jour sur l'heure de midi, on raconte que la mère des Dieux lui apparut en songe, et lui dit; « Thémistocle, éloigne-toi de la tête « de lion, pour ne pas tomber entre les grif- « fes du lion; et pour prix de l'avis que je te « donne, je te demande pour mon service ta « fille Mnésiptolème. » Thémistocle, s'éveillant en sursaut et troublé de ce songe, fit ses prières à la déesse, quitta le grand chemin, prit un détour, et après avoir laissé de côté la ville, il passa la nuit dans un autre lieu. Par hasard, un des sommiers qui portoient sa tente, tomba dans l'eau, les esclaves en étendirent les tapisseries pour les faire sécher. Les Pisidiens, qui étoient aux aguets, ne distinguant pas bien au clair de la lune que c'étoient des tapisseries qui séchoient, et les prenant pour la tente de Thémistocle, accoururent l'épée à la main, espérant qu'ils l'y trouveroient endormi; mais dès qu'ils se furent approchés, et qu'ils voulurent lever un coin de la tapisserie, les gens de Thémistocle les chargèrent vigoureusement et les prirent. Ayant donc échappé à ce danger, et ne pouvant assez admirer l'apparition de la déesse, il lui bâtit dans la ville de Magnésie un tem-

ple qu'il appela le *Temple de Dindymène*[112], et lui consacra sa fille Mnésiptolème, qu'il fit grande prêtresse.

Etant arrivé à Sardis, il profita de son loisir pour visiter les temples, et voir le grand nombre des offrandes qu'on y avoit consacrées. Entr'autres, il vit dans le temple de la mère des Dieux la petite Hydrophore[114]; c'étoit une statue de bronze de deux coudées. Il l'avoit fait faire autrefois, lorsqu'il avoit l'intendance des eaux à Athènes, du produit des amendes auxquelles il condamnoit ceux qui déroboient les eaux publiques, et les détournoient par des canaux particuliers[115], et il l'avoit consacrée dans un temple. Soit qu'il eût de la douleur de voir cette petite statue dans des mains étrangères, soit qu'il voulût faire connoître aux Athéniens le crédit et l'autorité qu'il avoit dans tout le royaume, il alla voir le Satrape de Lydie, et lui demanda la statue pour la renvoyer à Athènes. Le barbare, irrité de cette proposition, le menaça d'en écrire au roi. Thémistocle effrayé chercha un asile dans les appartements des femmes; et ayant gagné par ses libéralités les concubines du Satrape, il parvint à l'appaiser.

Depuis ce moment, il se conduisit avec plus de circonspection pour éviter l'envie et

la jalousie des Barbares; car il ne parcourut pas toute l'Asie, comme l'écrit Théopompe; mais il se tint à Magnésie où il vécut long-temps sans aucune crainte, jouissant paisiblement des grands bienfaits du roi, et recevant les mêmes honneurs que les plus grands seigneurs de Perse, pendant que les affaires des hautes provinces de l'Asie occupoient Artaxerxès, et l'empêchoient de tourner ses pensées du côté de la Grèce. Mais sur la nouvelle que l'Egypte, soutenue par les Athéniens, s'étoit révoltée, que les vaisseaux des Grecs s'étoient avancés jusqu'à l'île de Cypre et aux côtes de Cilicie, et que Cimon étoit maître de la mer, le roi revint sur ses pas pour s'opposer aux Grecs, et pour empêcher qu'ils n'augmentassent leur puissance aux dépens de la sienne. On leva partout des troupes, on fit partir les officiers, et l'on dépêcha à Magnésie des courriers portant ordre à Thémistocle de diriger lui-même cette guerre contre les Grecs, et d'accomplir les promesses qu'il avoit faites.

Thémistocle ne put être tenté de se mettre à la tête de cette expédition, ni par le ressentiment qu'il conservoit contre sa patrie, ni par la gloire de se voir élevé à ce haut point de puissance et d'autorité. Peut-être même qu'il prévit la difficulté ou l'impossibi-

lité d'y réussir ; car la Grèce avoit alors de très grands capitaines, et entr'autres Cimon, que la fortune sembloit prendre plaisir à favoriser ; mais ce qui lui donna encore plus d'éloignement pour cette guerre, ce fut la honte de flétrir et de déshonorer ses grandes actions et ses anciens trophées. Pour se mettre donc à couvert de ce malheur, il prit la généreuse résolution de terminer sa vie par une fin digne de lui[116]. Il fit un sacrifice solennel auquel il appela ses amis ; et après les avoir embrassés, et leur avoit fait les derniers adieux, il but du sang de taureau[117], ou, selon d'autres, il avala un poison fort prompt, et mourut à Magnésie, âgé de 65 ans[118], dont il passa la plus grande partie dans le gouvernement de la république et dans le commandement des armées. Le roi ayant appris la cause et le genre de sa mort, l'estima et l'admira encore davantage, et continua de traiter favorablement ses amis et ses domestiques.

Thémistocle eut cinq garçons de sa première femme Archippe, fille de Lysandre, du bourg d'Alopèce : Néoclès, Dioclès, Archeptolis, Polyeucte et Cléophânte. Platon parle de ce dernier comme d'un bon écuyer, mais qui d'ailleurs n'avoit aucun mérite[119]. Néoclès mourut fort jeune d'une morsure de che-

val : et Dioclès avoit été adopté par son aïeul Lysandre. De la seconde femme il eut cinq filles : Mnésiptolème, qui fut mariée à Archeptolis, qui étoit son frère de père ; Italie, qui fut mariée à Panthéides de Chio ; Sybaris, qui épousa l'Athénien Nicomède ; Nicomaché, qui, après la mort de son père, fut mariée dans la ville de Magnésie par ses frères, à son cousin Phrasiclès, fils du frère de Thémistocle. Celui-ci se chargea de la plus jeune de toutes, appelée Asie. Les Magnésiens élevèrent à Thémistocle, dans leur place publique, un magnifique tombeau qu'on voit encore. De sorte qu'il ne faut nullement ajouter foi à ce qu'Andocides[120] écrit dans un livre qu'il adresse à ses amis, que les Athéniens, ayant dérobé ses cendres, les jetèrent au vent : car c'est un artifice dont il se sert pour irriter les nobles contre le peuple. Phylarque[121] encore traite l'histoire comme une tragédie, et a presque recours à une intrigue théâtrale, lorsque, pour émouvoir la terreur et la compassion, il introduit je ne sais quels Néoclès et Démopolis, fils prétendus de Thémistocle. Mais il n'y a personne, non pas même les plus ignorants, qui ne reconnoissent que c'est une chose inventée, et une pure fiction. Le géographe Diodore, dans un traité qu'il a fait des tombeaux, écrit, et c'est plu-

tôt une conjecture qu'une certitude, que près du port de Pirée, du côté du promontoire d'Alcimus [122], il s'avance une pointe en forme de coude, au-dedans de laquelle, quand on l'a doublée, on trouve, à l'endroit où la mer est calme, une base fort grande; qu'au-dessus on voit un monument élevé en forme d'autel, et que c'est le tombeau de Thémistocle [123]. Il prétend même que Platon, le poète comique (*a*), confirme son sentiment par ces paroles: « Ton sépulcre est placé dans un très-« beau lieu, car de tous côtés, il peut être « salué par des voyageurs, soit qu'ils entrent « ou qu'ils sortent; et s'il arrive quelque « combat naval, il en aura tout le spectacle ».

Les descendants de Thémistocle conservent encore à Magnésie certains honneurs qui leur ont été accordés; et j'en ai vu jouir de mon temps Thémistocle l'athénien, avec lequel j'avois fait connoissance et lié une amitié fort étroite chez le philosophe Ammonius [124].

(*a*) Platon, poète comique qui avoit pu voir Thémistocle.

FIN DE LA VIE DE THÉMISTOCLE.

NOTES.

[1] Le bourg de Phréar étoit sur le rivage de la mer, près du Pirée; et on lui avoit donné ce nom d'un puits remarquable par cette singularité: ceux qui avoient été exilés pour quelque meurtre involontaire, et qui avant que d'être rappelés, étoient accusés d'en avoir commis volontairement un nouveau, devoient aller se justifier devant des juges assis près de ce puits; mais comme des bannis ne pouvoient pas mettre le pied dans l'Attique, et que cependant il n'étoit juste ni de laisser un nouveau crime impuni, ni de le punir sans entendre le coupable, on trouva ce milieu pour faire venir les accusés, et on leur permettoit de parler à leurs juges sans sortir du vaisseau: ainsi ils se représentoient, et sans violer leur ban, ils satisfaisoient à la piété et à la justice. Il est parlé de ce tribunal du puits dans l'oraison de Démosthène contre Aristocrate.

[2] Le grec dit, *nothus*, *bâtard*, et il faut expliquer ce terme, qui ne signifie pas seulement celui qui étoit né hors de légitime mariage, mais celui qui avoit un père et une mère étrangers, quoique mariés dans toutes les formes. Carystius, dans le troisième livre de ses Commentaires, avoit écrit qu'un orateur, nommé Aristophon avoit fait une loi sous l'archonte Euclide, qui portoit « que tout citoyen né d'une mère étran-« gère seroit bâtard, » et par conséquent qu'il ne pourroit hériter des biens du père. Le poète Callias joua ensuite cet Aristophon dans une de ses pièces, où il lui reprochoit les bâtards qu'il avoit de la courtisane Chloris.

[3] Ce sont deux vers du poète Amphicrates dans son ouvrage des *Hommes illustres*.

[4] Néanthes de Cysique, orateur et historien, disciple de Milésius, qui l'avoit été d'Isocrate. Il avoit fait l'Histoire des Grecs, un Traité des Initiations, où il expliquoit les usages de la superstition païenne. On cite aussi de lui un Traité des *Livres*, et un autre des *Hommes illustres*.

[5] On vouloit empêcher que ces citoyens, nés d'une mère étrangère, ne corrompissent par des mœurs barbares et vicieuses, les véritables Athéniens. Ils s'assembloient à Cynosarges qui étoit une grande enceinte, un parc où il y avoit des autels consacrés à Hercule, à Hébé, à Alcmène et à Iolaüs.

[6] On appeloit ainsi une certaine famille d'Athènes, qui avoit l'intendance des cérémonies et des sacrifices qu'on faisoit à Cérès et aux grandes Déesses et pour laquelle le poète Musée avoit composé l'hymne qu'on y chantoit. Pausanias en parle en deux ou trois endroits de ses ouvrages, et il ne faut rien changer à ce nom.

7 C'est-à-dire l'enceinte sacrée où cette famille faisoit ses initiations et célébroit ses mystères. Voy. Pausanias liv. I, c. 22 et liv. IV, c. 1.

[8] Thémistocle ne méprisoit pas ces sciences qui sont si nécessaires à un honnête homme, mais il ne les aimoit pas tant que ceux qui les regardant comme leur dernière fin, s'y arrêtent et en font toute leur occupation : ce que ne sauroit jamais faire un homme qui se destine à l'état et qui veut être utile à sa patrie. D'ailleurs, Thémistocle étoit trop bouillant pour s'accommoder de l'étude de ces sciences, qui est toujours trop lente ; ces sortes de naturels impétueux ne peuvent être instruits que par l'action.

9 C'est-à-dire que Thémistocle se rendoit ces maximes propres pour s'en servir, ne doutant point

que son heureux naturel n'obligeât les Athéniens à lui fournir les occasions de les mettre en pratique. C'est pourquoi, pour éclaircir le texte, j'ai cru devoir ajouter : « et ne désespérant pas de les mettre un jour en pratique ».

10 Stésimbrotus, natif de l'île de Thasos. Il y avoit vu Périclès, et avoit fait un livre qui avoit pour titre: « De Thémistocle, Thucydide et Périclès ».

11 L'objection que Plutarque fait à Stésimbrotus, peut être mise dans un plus grand jour, en disant qu'Anaxagore naquit la première année de l'olympiade 70; que Thémistocle gagna la bataille de Salamine la première année de l'olympiade 75, et que Mélissus défendit Samos contre Périclès la dernière année de l'olympiade 84, qui est à-peu-près le temps qu'il commença à fleurir. Il ne se peut donc que Thémistocle ait étudié ni sous Anaxagore, qui n'avoit que vingt ans lorsque ce général gagna la bataille de Salamine, ni sous Mélissus qui ne commença à fleurir que trente six ans après le gain de cette même bataille; cela est si clair, qu'on n'a pas besoin d'autres preuves.

Ibid. Mélissus étoit de Samos, et il avoit été disciple de Parménide. Il soutenoit que l'univers étoit immuable, immobile, toujours un, toujours semblable à lui-même, et toujours rempli: il disoit qu'il n'y avoit point de mouvement, mais qu'il sembloit y en avoir; et il enseignoit qu'il ne falloit jamais parler des Dieux, parcequ'on n'en avoit aucune connoissance sûre. Ces spéculations abstraites ne faisoient pas toute son occupation; il s'attacha extrêmement à la politique, et y réussit si bien, que les Samiens lui donnèrent le commandement de la flotte. Il avoit cette charge quand Périclès assiégea et prit Samos, la dernière année de l'olympiade 84.

12 Je ne me souviens point d'avoir rien lu ailleurs

touchant ce Mnésiphilus, et une chose assez surprenante, qu'un homme, qui avoit été si habile dans l'art qui enseigne à gouverner les états, et qui avoit eu pour disciple Thémistocle déjà avancé dans le gouvernement de la république, soit entièrement inconnu. Il n'en est parlé que dans cet endroit de Plutarque, qui l'appelle *Phréarien*, c'est-à-dire « Athénien du « bourg de Phréar ».

[13] Les premiers sages étoient proprement de grands politiques, qui s'attachoient à donner des règles et des préceptes pour le gouvernement des états. Thalès fut le premier qui poussa les spéculations au-delà des choses d'usage, et qui, renonçant à la politique, s'attacha à la physique. Tous les autres, comme dit Plutarque dans la vie de Solon, n'acquirent cette réputation de sagesse, que par leur habileté dans la science qui traite du gouvernement des états; car cette science étoit la seule qui fût honorée du nom de *sagesse*.

[14] Plutarque a égard à ce qu'il a écrit dans la vie de Solon: « Pour ce qui est de la philosophie, à l'exem« ple des sages de ce temps-là, il cultiva particulière« rement cette partie de la morale qui traite de la « politique; car pour la physique, il y étoit très« simple et très-grossier ». Solon avoit donc trouvé cette secte déjà établie par les sages de son temps; mais comme il fut le premier législateur qui s'y attacha, et qui la porta à un très-haut degré de perfection et de réputation, Mnésiphilus l'en regardoit justement comme le fondateur et le chef.

[15] C'est ce que Plutarque entend par δικανικὰς τέχνας et non pas l'*art de la plaidoirie*, car les sophistes n'étoient pas des orateurs, des avocats, dont la profession n'a rien que de noble et d'honnête; mais c'étoient des déclamateurs et des disputeurs, gens moitié rhéteurs et moitié philosophes, qui s'exerçoient

surtout dans le genre démonstratif, qui, comme dit Cicéron, est le domaine des sophistes, plus propre à la pompe qu'au combat, tout consacré aux gymnases et à la palestre, et banni du barreau à cause du mépris qu'on avoit pour lui *Quod proprium sophistarum pompæ quam pugnæ aptius gymnasiis et palæstræ dicatum, spretum et pulsum foro.* Orat. *ad M. Brutum.* Plutarque dit fort bien que ceux qui vinrent après Mnésiphilus, commencèrent à corrompre cette secte de sages, instituée et suivie par Solon. En effet, Protagoras, qui florissoit vers l'olympiade 84, fut le premier à qui on donna le nom de *sophiste*. Et voici le portrait qu'en a fait Diogène Laërce : « Il institua, dit-« il, les disputes publiques, mêla le sophisme à la « philosophie, se mettant peu en peine du sens et de « la pensée ; il disputa contre des mots, et établit ce « genre superficiel de dispute, qui est en vogue pré-« sentement. comme Timon le dit en ces termes : « Protagoras, cet homme mêlé, qui sait très-bien l'art « de la dispute ». Quand Timon appelle Protagoras *homme mêlé*, il veut dire qu'il étoit moitié déclamateur, et moitié philosophe. « Ce fut le premier, con-« tinue Diogène, qui changea la manière de So-« crate, etc. » Cette secte de sophistes ne venoit que de naître, quand Platon vint au monde : il ne faut donc pas s'étonner qu'ils soient si souvent joués dans ses écrits. Que ne devoit pas faire Platon pour venger Socrate ; et quels efforts la vraie philosophie n'étoit-elle pas obligée de faire pour étouffer ces monstres qui l'ont toujours déshonorée, et qui l'ont presque entièrement proscrite? Malheureusement elle n'a pu en venir à bout.

16 Ils la firent passer de l'action, non seulement aux paroles toutes nues, mais aux paroles toutes pleines de mensonge et d'erreur. On peut voir le dialogue de Platon, qui a pour titre *le Sophiste*, où il en fait voir admirablement le ridicule et la fausseté.

[17] Thémistocle avoit toujours été ennemi de toute sorte d'étude, et, comme dit Thucydide : « Il n'avoit « cultivé les dons de la nature par aucune doctrine, « ni pendant sa jeunesse, ni depuis qu'il fut dans le « gouvernement ».

[18] Ces natures fortes poussent dès le commencement plusieurs choses étranges et mauvaises, comme les terres les plus vigoureuses poussent des broussailles et quantité de plantes sauvages, sans jamais se reposer. Mais enfin l'âge et l'expérience, comme autant de façons, viennent aider et favoriser la raison et la vertu. Thémistocle étoit tellement porté à ce qu'il y avoit de plus mauvais, qu'Idoménée a écrit qu'un jour il attela à un char quatre courtisanes nues, et se fit traîner au travers du Céramique, au milieu du peuple qui étoit assemblé, et cela dans un temps où les Athéniens ne connoissoient encore ni la débauche du vin, ni celle des courtisanes.

[19] Ce ne peut être ce Stésiléus dont il est parlé dans Thucydide, et qui fut tué à la bataille de Marathon; car, outre qu'il étoit Athénien, il avoit à ce combat un commandement considérable, et étoit beaucoup plus vieux qu'Aristide et que Thémistocle : c'est peut-être celui dont il est parlé dans le *Lachès* de Platon.

[20] Ariston de Céos, philosophe péripatéticien, avoit écrit une histoire amoureuse, où il avoit ramassé toutes les aventures semblables qu'avoit produites l'amour. Il avoit traité cette matière à l'imitation de son maître Aristote, qui avoit fait aussi une histoire amoureuse. Cléarchus, sorti de la même école, suivit aussi cet exemple.

[21] Aristide regardoit l'agrandissement de Thémistocle comme très-dangereux pour la république.

[22] Thémistocle ne doutoit pas que Darius ne com-

prît enfin que le seul moyen de venir à bout des Grecs, c'étoit de les attaquer vigoureusement par mer, qui étoit leur endroit foible.

23 Personne n'a jamais prévu plus sûrement que Thémistocle ce qui devoit arriver; aussi Thucydide lui donna cet éloge, « qu'il étoit d'une très-grande habileté à prévoir les choses futures ». Voyez liv. I, chap. 139.

24 Il falloit en effet bien du courage pour oser faire cette proposition. Le peuple ne sacrifie pas volontiers ses intérêts particuliers à l'utilité publique, et n'aime pas à acheter le bien de l'état par ses pertes particulières. Ce seul exemple fait voir qu'une des plus grandes ressources d'un état, c'est l'emploi utile de ses finances.

25 Il paroît pourtant, par l'histoire ancienne, qu'avant l'expédition de Xerxès, les Eginètes n'avoient que très-peu de vaisseaux, encore n'étoit-ce que de très-petits vaisseaux, qui n'avoient que cinquante rameurs.

26 Thucydide assure pourtant qu'il se servit de ces deux raisons, et de la guerre qu'ils avoient contre les Eginètes, et du retour du roi de Perse, qu'on craignoit. Et Platon, dans le troisième livre des lois, marque expressément que tous les jours on recevoit des nouvelles à Athènes, des grands préparatifs que Darius faisoit contre eux; que Darius étant mort, ils surent que son fils Xerxès avoit hérité de son ressentiment, et qu'il se préparoit à venir exécuter les grands desseins de son père: ce qui les jetoit dans une terrible consternation. Quelle apparence donc que Thémistocle ne se servît pas de cette frayeur pour les porter à s'appliquer à la marine, afin d'être en état de résister à un prince qui venoit les attaquer avec une flotte de plus de mille vaisseaux? Plutarque a

mieux aimé suivre Hérodote, qui dit seulement que Thémistocle obligea les Athéniens à bâtir deux cents galères pour faire la guerre aux Eginètes. Liv. VII, sect. 144.

27 Jusqu'à Thémistocle, les Athéniens ne s'étoient presque pas appliqués à la marine, ils n'avoient que des vaissaux de charge; ceux qu'ils bâtirent même par le conseil de Thémistocle, n'étoient pas tous couverts; mais en peu de temps ils s'y rendirent très-habiles. On peut voir ce qui a été remarqué dans la vie de Thésée.

28 Platon dit, dans le quatrième livre *des Lois*, pag. 706 : « De bons soldats de terre pesamment ar-« més, et qui attendoient l'ennemi de pied ferme, « Thémistocle en avoit fait des matelots accoutumés, « à la moindre alarme, de s'enfuir dans leurs vais-« seaux et d'en descendre de même, sans croire faire « rien de honteux, n'osant pas s'exposer à la mort en « soutenant le choc de l'ennemi ».

29 Cette opposition de Miltiade n'étoit pas mal fondée; car outre les inconvénients qu'il prévoyoit, et qu'il ne manquoit pas de représenter tels qu'ils sont dans Platon, il remontroit le peu d'apparence qu'il y avoit qu'un peuple tout neuf aux combats de mer, et qui n'étoit en état d'armer que de petits vaisseaux, pût résister à une puissance aussi formidable que celle des Perses, qui, avec une flotte de plus de mille vaisseaux, avoient encore une nombreuse armée de terre.

30 Plutarque ne pouvoit pas s'empêcher de parler ici du reproche qu'on fait à Thémistocle, qu'en rendant les Athéniens hommes de mer, il avoit corrompu la république; mais il n'a eu garde de s'engager à traiter cette question, moins, à mon avis, par respect pour l'histoire, que pour épargner son héros, à qui la

décision n'auroit peut-être pas été trop favorable. Aristote, dans le septième livre de ses *Politiques*, a fait un chapitre où il examine si le voisinage de la mer et les forces maritimes sont utiles aux villes bien policées, et sur les secours, les commodités et l'abondance que les citoyens en tirent; il conclut qu'elles sont très-utiles, pourvu qu'on évite la corruption des mœurs, qui est le fruit ordinaire du commerce qu'on a avec les étrangers. Cette décision ne donne pas entièrement gain de cause à Thémistocle; mais peut-être que l'extrémité où la ville d'Athènes étoit réduite quand il donna ce conseil, fait un cas particulier, qu'on ne doit pas juger par les voies ordinaires: la nécessité autorise ce qui seroit peut-être blâmable dans la prospérité. C'étoit à Thémistocle, dira-t-on, à sauver sa ville; et c'étoit à ceux qui gouvernèrent après lui, à prévenir les inconvénients qui pouvoient arriver du changement qu'il avoit introduit. C'est à quoi Platon répond dans son quatrième livre *des Lois*, où il traite le même sujet qu'Aristote. Il fait parler dans ce dialogue un Athénien, un Crétois et un Lacédémonien. Le Crétois, pour louer cette action de Thémistocle, dit que tous les peuples de Crète regardoient le gain de la bataille navale de Salamine, comme l'unique cause du salut des Grecs. L'Athénien répond que beaucoup de Grecs et de Barbares la regardoient de même, mais que les Lacédémoniens et lui étoient persuadés que la bataille de Marathon avoit commencé le salut de la Grèce, et que celle de Platée l'avoit achevé, parce que l'une et l'autre avoient rendu les Grecs meilleurs, mais que les batailles navales de Salamine et d'Artémise avoient fait tout le contraire. Or, quand il s'agit d'une bonne politique, on regarde surtout à la nature du pays et aux lois qui y sont établies. Car de se tirer d'un danger présent, ce n'est pas ce qu'il y a de plus considérable; ce qui mérite toute l'attention d'un homme d'état, c'est de voir si les moyens qu'il

choisit rendront ses peuples aussi bons qu'ils puissent être pendant qu'ils subsisteront. Et il pose en fait que dès le temps de Thésée, les Athéniens auroient été plus heureux de continuer et de payer à Minos le tribut de sept jeunes garçons et d'autant de jeunes filles, que d'avoir pensé à équiper des vaisseaux, et à s'appliquer à la marine. En voilà assez pour ceux qui voudront approfondir la matière, et examiner les biens et les maux que la mer a faits aux Athéniens. Si Platon a raison, Athènes aura eu la même fortune que Rome. L'Asie vaincue aura toujours ruiné ses vainqueurs. Mais je doute fort que les politiques en conviennent. Quand on a sauvé une ville, on peut travailler à la rendre sage; mais il n'est plus temps quand on l'a perdue.

[51] C'étoit de quoi Miltiade ne tomboit pas d'accord; il prétendoit qu'elle pouvoit se soutenir par ses troupes de terre, et qu'elle ne devoit pas abandonner aux Barbares ses murailles et ses Dieux. Aussi Thémistocle a-t il été blâmé d'avoir abandonné sa ville, comme cela paroît par cet endroit de Cicéron, qui écrivant à Atticus, et parlant de Pompée qui avoit quitté Rome, dit, épît. x, liv. VII : *Urbem tu relinquas? ergo idem si Galli venirent? Non est, inquit, in parietibus respublica, at in aris et focis. Fecit idem Themistocles, fluctum enim totius Barbariæ ferre urbs una non poterat. At idem Periclès non fecit annum fere post quinquagesimum, cum præter mœnia nil teneret. Nostri olim, urbe reliqua capta, arcem tamen tenuerunt.* « Quoi! abandonner la ville? vous l'abandonneriez donc de même si les Gaulois revenoient? « La ville, dit-il, ne consiste point dans ses murailles. « Non, mais elle consiste dans ses autels et dans ses « foyers. Thémistocle, ajoute-t-il, fit la même chose, « car une ville seule ne pouvoit pas soutenir cette « inondation de Barbares. Mais Périclès ne suivit pas

« cet exemple, environ cinquante ans après, lorsqu'il « ne lui restoit plus que les murailles. Et nos ancêtres, « après avoir perdu Rome, ne s'abandonnèrent pas à « ce désespoir, et conservèrent encore le Capitole ». Mais quoi qu'en disent ces grands politiques, on trouvera toujours qu'il vaut mieux conserver la ville en l'abandonnant, que de la perdre en s'opiniâtrant à y demeurer.

32 Thucydide a fourni cette preuve à Plutarque; car il écrit la même chose dans son premier livre; mais cette preuve me paroît foible : on ne peut rien conclure de la précipitation aveugle de ce roi barbare. Si la défaite de ses vaisseaux lui fit prendre la fuite, la défaite de son armée de terre ne l'auroit pas plus rassuré.

33 Ces auteurs vouloient cacher sous ces spécieux prétextes, le vice de Thémistocle, qui étoit l'avarice et un amour sans bornes pour l'argent. Il ne faut que lire le huitième livre d'Hérodote. Mais, d'un autre côté, comment accorder cette prétendue avarice avec les largesses qu'il faisoit lorsqu'il s'agissoit de l'intérêt de la république? Il y a bien de l'apparence que cette avarice de Thémistocle étoit l'avarice prudente d'un politique ambitieux, qui amasse de l'argent pour avoir dans l'occasion les fonds nécessaires au succès de ses grands desseins.

34 Il vouloit dire qu'il rempliroit sa maison d'ennemis qui causeroient enfin sa ruine, car ce cheval de bois étoit plein de Grecs qui saccagèrent Troie.

35 Ces joueurs de lyre étoient fort estimés, non seulement chez les Grecs, mais aussi chez les Barbares; c'étoient des gens graves, qui ne se bornoient pas à chanter et à jouer de la lyre : ils se mêloient aussi des affaires d'état, comme cela paroît par mille exemples de l'histoire ancienne.

36 Alors il n'y avoit que peu de temps que la tragédie commençoit à se perfectionner, et les Athéniens avoient un si grand goût pour ce spectacle, que dans les jeux que les magistrats et les plus riches citoyens donnoient au peuple, ils ne pouvoient lui faire un plus grand plaisir que de faire jouer les plus belles tragédies avec le plus de magnificence. Cela causoit une très-grande émulation entre eux, chacun tâchant de surpasser ses rivaux, non seulement par la richesse des habits, et par la magnificence des décorations et de toute la scène, mais aussi par la beauté des tragédies, et par le mérite du poète de qui on les achetoit. J'ai expliqué cela plus au long sur la Poétique d'Aristote.

37 Phrynichus, poète tragique, étoit disciple de Thespis, et contemporain d'Eschyle. Il fut le premier qui mit les femmes sur le théâtre. Ses principales pièces furent *Actæon*, *Alceste* et les *Danaïdes*.

38 Adimantus étoit alors archonte; ce fut la dernière année de l'olympiade 75, que Thémistocle remporta ce prix, trois ans après avoir gagné la bataille de Salamine.

39 Simonide étoit de Céos, île de la mer Egée; c'est pourquoi Horace a appelé ses lamentations, *Ceæ munera næniæ*. Outre ses Lamentations, qui étoient un poëme où il déploroit les malheurs arrivés à plusieurs personnes, il avoit décrit en vers les batailles de Marathon et de Salamine; il avoit fait aussi des élégies et des odes. Il fut fort aimé de Pausanias, roi de Lacédémone, et d'Hiéron, roi de Sicile; et Platon lui a fait encore plus d'honneur que la faveur de ces rois; car il l'a appelé *divin*, épithète qui nous fait encore aujourd'hui juger de son mérite. Il mourut la première année de l'olympiade 78, âgé de près de quatre-vingt-dix ans. Il en avoit donc près de quatre-vingts quand il décrivit la bataille de Salamine.

40 Thémistocle étoit donc archonte la troisième année de l'olympiade 71, deux ou trois ans avant la bataille de Marathon. Il falloit que Thémistocle fût alors fort jeune; mais je croirois que Plutarque s'est trompé, et que ce Thémistocle, archonte, est un autre que celui dont il écrit la vie. Car, comment accorder l'année de cet archontat avec l'âge de Thémistocle. Il seroit encore plus difficile de l'accorder avec ce que Plutarque lui-même a écrit ailleurs, que Thémistocle, jusqu'à la bataille de Marathon, mena une vie très-débordée, et qu'il n'y eut que l'honneur que Miltiade acquit dans cette journée, qui le réveilla et qui le retira de ses infâmes débauches. Hérodote écrit, en propres termes, que Thémistocle ne venoit que d'être placé dans les premiers rangs quand Xerxès partit pour la Grèce. Comment étoit-il donc premier archonte deux ans avant la bataille de Marathon?

41 Thémistocle craignoit qu'il ne fût cause de la ruine de l'état, et par son peu de courage, et encore plus par son avarice; car il étoit à craindre que cette ame vénale ne se laissât corrompre par l'or des Perses.

42 Hérodote assure que Xerxès n'envoya point d'ambassadeurs demander la terre et l'eau aux Athéniens, parce qu'il se souvenoit que ceux que son père Darius y avoit envoyés, dans la première guerre, avoient été fort mal reçus. Les Athéniens les avoient jetés dans des puits, en leur disant: « Voilà la terre et « l'eau que vous pouvez porter à votre maître ». Il faut donc que Plutarque parle ici des premiers ambassadeurs, de ceux de Darius; mais c'est toujours la même difficulté dont j'ai déjà parlé. Comment accorder cette action avec la grande jeunesse de Thémistocle.

Ibid. C'étoit la formule ordinaire des rois de Perse: quand ils vouloient que des peuples se rendissent à eux, et qu'ils devinssent leurs sujets, ils leur envoyoient

demander la terre et l'eau, c'est-à-dire une entière sujétion, désignée par le renoncement à ces deux choses si nécessaires à la vie.

43 Zele étoit une ville de l'Asie mineure, entre la Cappadoce et le Pont-Euxin. Il ne faut pas la confondre avec une autre ville qui étoit dans la Troade; car celle-ci s'appeloit Zélée, et non pas Zele. Il falloit donc que cet Arthmius fût un Asiatique établi à Athènes. Et cela paroît manifestement par un passage d'Eschine, dans son oraison contre Ctésiphon. Cet orateur dit aux Athéniens: « Peu s'en fallut qu'Arthmiüs de Zele, « qui s'étoit venu établir à Athènes, et avec lequel « les Athéniens avoient contracté publiquement le « droit d'hospitalité, ne fût condamné à mort par vos « ancêtres, pour avoir porté en Grèce l'or des Mèdes; « mais on se contenta de le bannir à son de trompe, « non seulement de la ville, mais de toutes les terres « de la domination des Athéniens. N'auriez-vous « donc point de honte, etc. »

44 Dans ce premier voyage, il n'alla pas à Artémise; il embarqua sur l'Euripe une armée de terre composée de dix mille hommes, descendit au port de l'Achaïe, et avec la cavalerie des Thessaliens qui le joignit, il campa entre le mont Olympe et le mont Ossa; mais ayant appris que Xerxès étoit entré dans la Thessalie par la Macédoine supérieure, il ramena son armée: ainsi les Thessaliens abandonnés, se livrèrent aux Barbares. Voilà comme le raconte Hérodote. Dans la suite, Plutarque marque parfaitement la situation d'Artémise. (D'autres interprètes ont lu autrement que M. Dacier, ils ont mis Tempé au lieu d'Artémise. *A. L. D.*)

45 Cela paroît par le dénombrement qu'en fait Hérodote au commencement du huitième livre; car il dit que les Athéniens fournissoient 127 vaisseaux, et que tous les autres Grecs ensemble en fournissoient

151; mais de ces 151, il y en avoit 20 qui appartenoient aux Athéniens, et qu'ils avoient prêtés aux Chalcidiens: ainsi les Athéniens en fournissoient 147, et les autres 131.

46 Hérodote assure qu'elle auroit entraîné la perte de la Grèce; car tous les confédérés avoient protesté qu'ils se retireroient si l'on ne donnoit le commandement à un Lacédémonien.

47 Thémistocle promettoit cela trop légèrement; mais il ne cherchoit qu'à amuser les Athéniens. Bien loin que les Lacédémoniens cédassent dans la suite cette prééminence, il fallut que les Athéniens eussent recours à la ruse pour la recouvrer. Ils prirent pour prétexte l'orgueil de Pausanias.

48 C'étoit une ville maritime sur la côte de la Magnésie; à l'entrée du Sinus-Thermaïcus. Elle fut ainsi nommée, parce que ce fut de là que partirent les Argonautes.

49 Ces deux cents vaisseaux devoient aller faire le tour de l'Eubée, le long de Capharée et de Gétæste, et entrer dans l'Euripe. De cette manière la flotte des Grecs qui étoit à Artémise auroit été enveloppée.

50 Plutarque met la chose en beau pour l'honneur de Thémistocle; car ce n'est pas ainsi qu'Hérodote l'écrit: au contraire il dit formellement que de trente talents, (environ cent quarante-huit mille francs) que les Eubéens envoyèrent à Thémistocle, il n'en donna que cinq à Eurybiade et trois au capitaine des Corinthiens, nommé Adimante, et qu'il garda le reste.

51 On appeloit ainsi le vaisseau que les Athéniens envoyoient tous les ans à Délos pour faire des sacrifices à Apollon, et l'on prétend que c'étoit le même sur lequel Thésée avoit mené en Crète les quatorze

jeunes enfants, que les Athéniens payoient de tribut à Minos. Platon, dans le commencement du *Phédon*.

52 Il y eut trois combats pendant trois jours consécutifs, Clinias, père d'Alcibiade, fit des merveilles au dernier. Il avoit armé à ses dépens un vaisseau monté de deux cents hommes.

53 Ce passage de Pindare est d'un ouvrage qui a été perdu. Il est juste, car cette bataille d'Artémise fut en effet le commencement et comme le prélude de la victoire que les Grecs remportèrent ensuite sur les Perses, à la bataille de Salamine.

54 Histiée étoit une ville maritime de l'Eubée, sous le mont Téléthrius, près de l'embouchure du fleuve Callas. Elle étoit située sur un rocher. Elle fut ensuite nommée *Oreus*, ville de montagne.

55 Plutarque dit ici vis-à-vis, comme Virgile a dit *contra* en parlant de Carthage, *Carthago Italiam contra*; car entre la côte d'Artémise et la ville d'Olyzon, il y a tout le Sinus Pelasgicus, et toute la Magnésie, jusqu'à la côte de la mer de Macédoine. Il a ensuite égard à ce passage d'Homère, qui, dans le second livre de l'Iliade, dit: « Philoctète, qui tiroit parfai-« tement bien de l'arc, étoit à la tête des peuples de « Méthone, de Thaumacie, de Mélibœe, et de l'es-« carpée Olyzon ».

56 Le dernier combat des Thermopyles, où Xerxès força les passages des montagnes qui étoient gardés par les Lacédémoniens, les Thespiens et les Thébains, fut donné le même jour que la bataille d'Artémise, et la nouvelle en fut portée à Thémistocle par un Athénien nommé Abronique. Plutarque passe trop légèrement sur cette action, qui, bien qu'elle ne regarde pas directement Thémistocle, ne laisse pas d'augmenter l'éclat de sa vie, en rendant Xerxès plus formidable aux Grecs.

Ibid. On appeloit Thermopyles un passage fort étroit sur une montagne entre le mont Oéta au couchant, et la mer au levant, vis-à-vis du Sinus Maliacus. On lui avoit donné ce nom de Thermopyles, comme qui diroit « les portes des bains chauds », parce qu'il y avoit là des eaux chaudes, et une forte muraille avec des portes, que les peuples de la Phocide avoient faite pour empêcher les Thessaliens de faire des courses dans leur pays.

57 Ces Ioniens étoient une colonie d'Athènes. Au reste, Plutarque ne rapporte ici que le sens de ce que Thémistocle grava sur ces pierres. Hérodote le rapporte plus au long, liv. 8.

58 En effet lorsqu'aucune puissance humaine ne peut dénouer ce nœud, il faut nécessairement avoir recours à une machine, c'est-à-dire à quelque divinité; c'est pourquoi Horace a dit dans son Art Poétique: *Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus inciderit.* « Gardez-vous bien d'employer pour le dénoue« ment le secours d'un Dieu, si le nœud ne mérite « qu'un Dieu vienne le dénouer ».

59 Le dragon de Minerve étoit le gardien de la citadelle, et étoit nourri dans le temple de Minerve.

60 Hérodote dit qu'on ne les faisoit que tous les mois. Ces oblations étoient de la farine détrempée avec du miel. On les trouva entières, au lieu que les autres jours on trouvoit qu'elles étoient consumées.

61 Hérodote dit que c'étoit la prêtresse de Minerve, et cela est plus vraisemblable. Il n'y avoit que la prêtresse qui pût avertir de ce qui se passoit dans le temple. Mais sur le rapport de la prêtresse, Thémistocle se servit sans doute du ministère des autres prêtres pour faire consentir les Athéniens à ce qu'il vouloit.

62 Cet oracle est rapporté tout du long par Hérodote, liv. vij, sect. 141. La Pythie leur dit: « Le puissant « Jupiter accorde à Pallas une muraille de bois qui « sera imprenable, et qui vous sauvera vous et vos « enfants ». On disputa très-long-temps sur le véritable sens de cet oracle. Et je voudrois bien que quelqu'un eût rapporté les différentes explications qu'on lui donna: nous n'en savons qu'une, outre celle de Thémistocle, et qui n'étoit pas sans quelque apparence de raison, c'est celle des gens âgés qui soutenoient que par cette muraille de bois, qui seule devoit être imprenable, le Dieu entendoit la citadelle d'Athènes, et ils fondoient ce sentiment sur ce qu'ils se souvenoient qu'anciennement cette citadelle étoit environnée d'une palissade qui étoit la muraille de bois dont, à leur avis, l'oracle vouloit parler.

63 Si Hérodote ne nous avoit conservé ce point d'histoire, cet endroit de Plutarque ne pourroit être entendu, et c'est à mon avis un grand défaut dans un historien, qui doit écrire de manière que tout ce qu'il dit soit dans son jour, et s'explique de soi-même, sans qu'on ait besoin d'aucuns secours étrangers. Voici le sens de l'énigme. La Pythie avoit fini l'oracle par ces mots: « Divine Salamine, tu perdras aussi les en« fants des femmes, soit que Cérès se disperse, soit « qu'elle se rassemble ». Ces paroles confondoient ceux qui soutenoient, comme Thémistocle, que par ces murailles de bois, il falloit entendre des vaisseaux; car on les prenoit pour une menace qu'ils seroient battus sur mer à Salamine. Thémistocle fut le seul qui aperçut l'absurdité de cette explication, et qui fit voir que si Apollon eût voulu dire que Salamine feroit périr les Athéniens, jamais il n'auroit dit, *divine Salamine*, mais qu'il auroit dit au contraire *malheureuse Salamine*; que cette menace regardoit les ennemis, et que par conséquent ces enfants des

femmes étoient des Perses, que l'oracle appeloit de ce nom *enfants des femmes*, pour marquer leur lâcheté. Voy. Hérodote, liv. VII, c. 141.

64 L'avis de Thémistocle l'emporta si hautement sur l'avis contraire, que les Athéniens ne se contentèrent pas de lapider Cyrsilus qui étoit l'auteur de ce dernier avis; leur animosité passa jusqu'aux femmes, qui lapidèrent de même la femme de ce malheureux orateur. Car les Athéniens ne cherchoient pas un orateur ou un général qui les plongeât dans une servitude heureuse et tranquille; mais ils dédaignoient même de vivre s'ils ne pouvoient conserver la vie avec la gloire et la liberté. C'est une circonstance que Démosthène emploie très-heureusement dans son *Oraison pour la couronne*.

65 Ils vouloient faire voir qu'ils ne croyoient pas abandonner la ville aux ennemis, et qu'ils étoient persuadés que Minerve étoit assez puissante pour la défendre contre eux sans le secours des hommes. Mais si Minerve pouvoit sauver leur ville, ne pouvoit-elle pas les sauver aussi? Ils lui confient leur ville, et ne veulent pas lui confier leurs personnes. Plaisante imagination!

66 Outre les vieillards qu'on ne put emmener à cause de leur vieillesse, il y en eut plusieurs autres qui voulurent demeurer par religion, et ce fut la plupart de ceux qui, par les murailles de bois dont parloit l'oracle, avoient entendu la citadelle.

67 Eurybiade fut élu général à cause de la dignité de Sparte, quoiqu'il ne fut pas du sang royal. Mais qu'il fut homme de peu de courage, c'est ce qui ne parut point; au contraire, les Spartiates, peu flatteurs, donnèrent le prix de la valeur à Eurybiade; et celui de la sagesse et de la prudence, ils le donnèrent à Thémistocle.

68 Selon Hérodote, ce ne fut pas Eurybiade qui dit cela à Thémistocle, mais Adimante, général des Corinthiens. D'ailleurs, la brièveté de Plutarque rend cette réponse obscure ; elle paroîtra plus agréable quand on l'entendra. Thémistocle étant allé au vaisseau d'Eurybiade pour le porter à changer la résolution qu'il avoit prise de se retirer, l'obligea enfin à sortir pour faire une seconde assemblée des chefs de l'armée. Dans cette assemblée, Adimante, qui étoit fâché qu'on abandonnât le dessein d'aller vers l'Isthme, dit à Thémistocle : « On châtie ceux qui se lèvent sans « ordre dans les combats publics », pour lui faire entendre qu'ayant quitté son poste sans l'ordre de son général, il méritoit d'être puni. Thémistocle lui répondit dans la même figure : « Oui, mais on ne « couronne jamais ceux qui attendent trop tard et « qui demeurent derrière », pour lui dire que s'il avoit attendu dans son poste, toute la flotte seroit partie de Salamine, et que par là ils auroient laissé échapper de leurs mains la victoire qu'ils pouvoient remporter dans ce détroit. Et en même temps par cette réponse, il semble taxer un peu son homme de lâcheté. C'est pourquoi Plutarque, croyant que c'étoit avec Eurybiade que Thémistocle avoit eu cette conversation, a dit plus haut, « que c'étoit un « homme de peu de courage ». On voit aussi par là ce qui obligea Eurybiade ou Adimante à lever le bâton sur Thémistocle.

69 Les Athéniens avec leurs vaisseaux, étoient en état d'aller conquérir des places. D'ailleurs, Thémistocle les menaçoit par là qu'il iroit en Italie habiter la ville de Siris, qui leur étoit promise par les oracles. Hérodote. 8. 62.

70 La chouette étant l'oiseau de Minerve, étoit par conséquent de bon augure pour les Athéniens. Selon Hérodote tout ce qui vient d'être dit se passa à terre.

[71] Je ne sais d'où Plutarque a tiré que ce Sicinus étoit de Perse : comment Thémistocle auroit-il confié ses enfants à un barbare? Platon n'auroit pas manqué de le lui reprocher, comme il reprocha à Périclès d'avoir fait élever Alcibiade par un esclave de Thrace. Plutarque n'auroit-il point été trompé par une fausse leçon de ce passage d'Hérodote, πέμπει ἐς τὸ στρατόπεδον τὸ Μήδων ἄνδρα πλοίῳ. *Misit ad classem Medorum virum.* N'auroit-il point lu τῶν Μήδων, et rapporté le τῶν Μήδων à ἄνδρα ; ce qui l'auroit porté à traduire : « Il envoya à la flotte un homme des Mè« des », au lieu de traduire comme Hérodote l'a écrit : « Il envoya à la flotte des Mèdes un homme ». Cela est d'autant plus vraisemblable, qu'Eschyle, qui étoit à cette bataille, dit en parlant de Sicinus : « Un Grec « étant venu de l'armée des Athéniens, dit à Xerxès ; « etc. v. 355.

[72] Aristide, fils de Lysimachus, fut le premier qui s'en aperçut. Car il étoit alors à Egine, où le peuple l'avoit exilé par la brigue de Thémistocle. Plutarque en parle comme s'il avoit été sur la flotte des Athéniens.

[75] Il y a dans le texte, *un vaisseau Ténédien*. La plupart des îles avoient été forcées d'embrasser le parti des Perses. Ce Panétius, fils de Sosimène, repassa du côté des Grecs avec le vaisseau qu'il commandoit, et les Grecs eurent tant de reconnoissance pour ce service, que sur le trépied qu'ils consacrèrent dans le temple de Delphes, ils écrivirent le nom des Téniens parmi les noms de ceux qui avoient remporté la victoire sur le barbare.

[74] Phanodémus, ancien historien qui avoit écrit l'histoire attique. C'est peut-être la même que Denys d'Halicarnasse cite sous le titre *des antiquités de l'Attique.*

75 Acestodorus, historien qui avoit écrit l'histoire grecque. Il ne faut pas le confondre avec Acestorides qui avoit fait un traité *des choses fabuleuses des villes*.

76 « Sur la côte vis-à-vis de Salamine, il y a deux « montagnes qui séparent de l'Attique le territoire « de Mégare, on les appelle *Cérata*, les Cornes », Strabon, liv. 9. Hérodote dit que Xerxès étoit assis au pied de la montagne Ægalée, vis-à-vis de Salamine.

77 Ce siége n'étoit pas d'or, mais d'argent; il fut consacré dans le temple de Minerve avec le sabre d'or de Mardonius, qui fut pris ensuite à la bataille de Platée. Démosthène, qui l'avoit vu mille fois, l'appelle δίφρον ἀργυρόποδα, *Sellam pedibus argenteis*, siége à pied d'argent.

78 Cette flamme pure et claire étoit toujours d'un heureux présage, comme la flamme qui parut autour de la tête de Servius Tullius, duquel Florus a dit, *quem clarum fore visa circum caput flamma promiserat.* Les éternuments étoient pris aussi pour un bon augure, et cette superstition est fort ancienne, car il y en a un exemple bien remarquable dans le dix-septième livre de l'Odyssée d'Homère, et sans aucune distinction du côté droit ou du côté gauche. Cette distinction vint dans la suite, les éternuments à la droite furent pris seuls pour des signes heureux; car la superstition va toujours en croissant, et cette superstition passa toute entière des Grecs aux Romains; c'est pourquoi Catulle dit :

Amor, sinister ante,
Dextram sternuit approbationem.

79 Ce surnom de Bacchus veut dire *cruel.* Je ne trouve nulle part aucun vestige que Bacchus ait été adoré à Athènes sous ce nom, encore moins que les

Athéniens lui aient immolé des hommes. Bacchus étoit même un dieu trop doux et trop bienfaisant pour recevoir de ces sacrifices. Les Grecs racontent qu'un jour quelques jeunes gens, qui lui faisoient un sacrifiee dans la Béotie près de l'Asope, firent une si grande débauche, que dans la chaleur du vin, ils tuèrent le sacrificateur. D'abord le pays fut abandonné à une peste très-cruelle. On eut recours à l'oracle de Delphes, qui ordonna qu'on sacrifieroit à Bacchus un jeune garçon; mais Bacchus abhorrant cette victime, mit une chèvre à la place du jeune homme qu'on devoit immoler, et en mémoire de cela on bâtit à ce dieu un temple dans le même endroit, sous le nom de *Bacchus Aigobolos*, c'est-à-dire de *Bacchus qui envoie une chèvre*. La plus grande cruauté qu'il ait soufferte dans ses fêtes, si je m'en souviens bien, est celle qui se pratiquoit dans une ville d'Arcadie, où à une fête de Bacchus, qu'on appeloit *la fête des parasols*, on fouettoit les femmes, comme à Sparte on fouettoit les jeunes garçons près de l'autel de Diane. Cette coutume ne venoit peut-être pas trop mal dans les sacrifices d'un dieu qui n'est pas ennemi de l'amour, et qu'on appeloit l'écuyer de Vénus. Mais comme les insulaires ont toujours été plus cruels que les peuples de la terre ferme, on trouve qu'on a immolé des hommes à Bacchus dans des îles. Evelpis Carystius rapporte qu'à Chio et à Ténédos, on immoloit à Bacchus, surnommé *Omadius*, un homme qu'on mettoit en pièces. Docides écrit qu'on faisoit la même chose à Lesbos.

80 Plutarque caractérise bien ici le peuple. Tout ce qui est extraordinaire et hors de toute apparence de raison, le soumet, le captive, et lui redonne l'espérance qu'il a perdue : au lieu que ce qui est ordinaire et raisonnable, n'attire point sa confiance, et le laisse dans son abattement.

81 Eschyle pouvoit parler ainsi affirmativement, car il étoit à cette bataille. Ce passage est de sa tragédie des *Perses*, v. 341.

82 Artemise, fille de Lygdamis, étoit reine d'Halicarnasse; elle avoit mené à Xerxès cinq beaux vaisseaux. Hérodote fait un grand éloge de son courage et de sa prudence, et assure qu'elle donna au roi de meilleurs conseils qu'aucun de ses alliés. Il ne faut pas confondre cette princesse avec Artemise, femme de Mausole, roi de Carie, qui vivoit plus de quatre-vingt-dix ans après cette bataille.

83 Hérodote rapporte cette même vision; mais il dit qu'elle parut quelques jours avant la bataille, pendant que l'armée de terre de Xerxès ravageoit l'Attique, et elle fut rapportée par un banni d'Athènes, qui étoit en grande considération auprès de Xerxès, et qu'on nommoit Dicée, fils de Théocidès. Thriasie dont il est question étoit entre Eleusine et Athènes.

84 On avoit envoyé un vaisseau à Egine, pour faire des prières à Eacus et à ses descendants. Cet Eacus étoit fils de Jupiter et roi d'Egine; il avoit été toute sa vie très-juste et très-pieux, et l'on prétendoit que ses prières avoient été souvent d'un très-grand secours à la Grèce. Après sa mort, on publia que Jupiter l'avoit établi un des juges des enfers.

85 Il la consacra avec les enseignes, c'est-à-dire avec les ornements et les figures qu'on mettoit ordinairement à la proue des vaisseaux, et qui en étoient comme les enseignes, c'est ce que les Grecs appeloient *Parasèmes*.

86 Xerxès avoit fait un pont de bateaux sur l'Hellespont, pour y faire passer son armée de terre. Ce pont étoit à un endroit, qui de là fut appelé *Zeugma*, la jonction, parce que ce pont joignoit les deux rivages.

Il faut bien s'empêcher de confondre, comme quelques géographes, ce Zeugma de Xerxès avec une ville de même nom qui est sur l'Euphrate, et où Alexandre fit ce que Xerxès avoit fait sur l'Hellespont.

87 Ce ne fut pas Aristide, mais Eurybiade qui fit cette réponse : au moins Hérodote le raconte ainsi ; et cela est plus vraisemblable. Thémistocle n'avoit que faire de parler à Aristide, mais il ne pouvoit s'empêcher de parler à Eurybiade qui étoit le général.

88 Cela est plus vraisemblable que ce que dit Hérodote, qu'il envoya le même Sicinus dont on a déjà parlé. Au reste, Hérodote semble empoisonner cette action, lorsqu'il dit que Thémistocle la fit dans la vue de se ménager un asile et une protection chez les Perses, s'il arrivoit un jour qu'il fût maltraité par les Athéniens.

89 Le sens de ce passage, qui est assez obscur dans le texte, et encore plus dans les traductions, est fort beau et fort naturel. Car voici comment Plutarque raisonne : Puisqu'à la bataille de Platée, les Grecs qui n'avoient à combattre que contre la moindre partie de l'armée de Xerxès, se virent pourtant sur le point de tout perdre, comment auroient-ils pu résister à toutes les forces de ce prince, s'ils lui avoient donné le temps de les réunir, c'est-à-dire s'ils n'avoient combattu au détroit de Salamine, et si encore après cela, ils n'avoient trouvé le moyen de le chasser de l'Europe ; et tout cela fut exécuté par la prudence de Thémistocle et d'Aristide. Ainsi le danger où Mardonius mit les Grecs, fut une preuve bien sensible de la prudence que ces deux grands hommes avoient fait paroître à Salamine, et du grand service qu'ils avoient rendu à leur nation.

90 Chaque capitaine prenoit sur l'autel de Neptune

un billet, où il écrivoit simplement le nom de celui qui méritoit le premier prix, et le nom de celui qui méritoit le second. Cette coutume, qui obligeoit à prendre sur l'autel des billets pour écrire les suffrages, étoit admirable pour avertir les juges que c'étoit en présence de Dieu qu'ils jugeoient, et que par conséquent, ils ne devoient rien accorder à la faveur, mais donner tout à la justice.

9[1] Ils envoyèrent les chevaliers pour l'accompagner jusqu'aux montagnes de Tégée. Hérodote nous apprend que Thémistocle étoit le seul de tous les hommes, à qui jusqu'à son temps les Lacédémoniens eussent fait cet honneur.

9[2] Plutarque n'a pas rapporté un bon mot que Cicéron nous a conservé dans le 11.e liv. *de fin. boni et mali*. Comme Simonide se vantoit à Thémistocle de lui enseigner l'art de la mémoire : « Eh ! mon Dieu ! « lui dit ce grand homme, enseigne-moi plutôt l'art « de l'oubli ; car je me souviens même de ce que je « ne veux pas, et je ne saurois oublier ce que je veux ».

9[3] Cette particularité est racontée au long par Thucydide, liv. 1. Les Lacédémoniens fondoient ces plaintes sur la crainte qu'ils témoignoient, que ces murailles ne servissent un jour de rempart aux Barbares s'ils revenoient ; mais dans le fond ils ne craignoient que la trop grande puissance des Athéniens.

9[4] Il acheva les fortifications qu'il avoit commencées pendant qu'il étoit archonte, un an avant l'arrivée des Mèdes, s'il faut en croire Thucydide ; mais cette date cause de grandes difficultés.

9[5] Le passage que Plutarque a en vue, est dans la comédie des *Chevaliers*, acte II. sc. iij., où Aristophane dit : « En faisant faire bonne chère à la ville, « il la mêla et la confondit avec le Pirée ». Plutarque a fort bien compris le sens du poète, qui semble louer

Thémistocle, lorsqu'il fait véritablement une satire contre lui, en l'opposant à Cléon.

96 Il veut dire qu'il ne rendit pas toute la ville un port où règne ordinairement la licence, mais il mit la ville en état d'être secourue par le Pirée, et le Pirée en état d'être secouru par la ville; en conservant d'ailleurs dans la ville le bon ordre qui devoit y régner.

97 Ils pensoient qu'en changeant les vues d'un lieu public, on changeoit les inclinations et les mouvements du peuple qui s'y assemble. Il est certain qu'un rien suffit souvent pour réveiller dans l'esprit du peuple des idées capables de produire des effets très-surprenants; et il y en a un exemple bien sensible dans la vie de Camille. Il paroît par un endroit d'Aristophane, que ce changement de vue n'empêcha pas ce lieu d'être dangereux; car il dit que le peuple, qui étoit fort doux et fort paisible chez lui, n'étoit pas plutôt monté sur cette roche du Pnyx, qu'il devenoit intraitable; et c'est pourquoi sans doute on cessa enfin d'y tenir les assemblées. Les trente tyrans furent établis à Athènes par Lysandre, la première année de l'olympiade xciv, 402 ans avant l'ère chrét.

98 Pégases ou Pagases étoit une ville maritime de la Magnésie, dans le golfe Pélasgique. La flotte hiverna là pour fermer le passage, de peur que Xerxès ne vînt avec une nouvelle flotte. Cicéron dit pourtant dans ses *Offices*, qu'elle hiverna dans un port de la Laconie appelé *Gythium*.

99 C'est un trait de satire bien amer contre Thémistocle, que ceux qui mangeoient à sa table souhaitoient qu'il ne passât pas l'année.

100 Ceux qui étoient fâchés de l'entendre si souvent parler de ses services, pensoient, comme Sosie de Térence, que de leur remettre si souvent ses bienfaits

devant les yeux, c'étoit presque leur reprocher qu'ils les avoient oubliés. *Nam istæc commemoratio, quasi exprobratio est, etc.* Mais Thémistocle élude cela par un ridicule, comme s'il leur disoit, « vous ne vous « lassez pas de recevoir souvent du bien d'une même « personne, et vous vous lassez de l'en entendre sou- « vent parler ».

101 Pausanias prétendoit livrer la Grèce à Xerxès, pour s'en faire déclarer roi après avoir épousé sa fille.

102 Comme les éphores allèrent pour prendre Pausanias, il s'enfuit dans le temple de Pallas *Chalcioicos*, où il fut assiégé. On mura toutes les portes, et sa propre mère mit la première pierre. La faim l'ayant réduit à l'extrémité, comme il étoit à l'agonie, on le retira, et il ne fut pas plutôt hors du temple, qu'il rendit le dernier soupir.

103 Les Lacédémoniens envoyèrent des députés à Athènes pour l'accuser et pour le faire condamner à mort.

104 Le scholiaste de Thucydide parle d'un service encore plus considérable; car il dit qu'après la défaite de Xerxès, les Grecs vouloient aller assiéger Corcyre, aujourd'hui Corfou, pour la punir de ce qu'elle n'étoit pas entrée dans la ligue contre le barbare, et que Thémistocle l'empêcha en représentant que si on alloit ravager toutes les villes qui n'avoient pas pris leur parti, on feroit plus de mal à la Grèce que les Barbares ne lui en avoient fait. A l'égard de l'île de Leucade, Thucydide et Strabon la font seulement colonie des Corinthiens; c'est pourquoi aussi on a appelé les habitants, « des Corinthiens presque effacés », s'il est permis de parler ainsi, c'est-à-dire des Corinthiens qui ne retiennent presque plus rien de leur première origine. Leucade est aujourd'hui *Sainte-Maure*, vis-

à-vis de l'Acarnanie, à laquelle elle est jointe par un pont.

[105] Cela ne peut être, puisque nous voyons cette supplication pratiquée dans Homère. Ulysse aborde chez le roi Alcinoüs à Corcyre, s'assied de même sur la cendre de son foyer. Odys. liv. vij. Il est vrai qu'il y a quelque chose de plus.

[106] Plutarque, après avoir raconté le songe de Thémistocle, ne s'arrête pas à instruire son lecteur de l'explication que Thémistocle lui donna, et de la résolution qu'il prit en conséquence, qui fut d'aller se jeter entre les bras du grand roi : mais comme si le songe étoit assez clair et assez sensible, il passe tout d'un coup au fait, et se contente de dire : « Pour « le conduire donc en sûreté ». Par ce seul mot *donc*, il fait entendre que ce fut sur ce songe que Nicogène prit le parti de le conduire à la Porte. Comment l'expliqua-t-il donc? Synésius dit en quelque endroit qu'il est honteux à un homme qui a vingt ans passés de ne savoir pas expliquer des songes. Pour éviter cette honte, j'essayerai d'expliquer celui-ci. Le dragon entortillé autour de Thémistocle étoit Nicogène même qui avoit gardé Thémistocle chez lui, comme le dragon de Minerve gardoit la citadelle d'Athènes. Ce dragon ne l'eut pas plutôt touché au visage, c'est-à-dire n'eut pas plutôt fait amitié avec lui, et Thémistocle ne lui eut pas plutôt confié tout son secret, en se découvrant à lui, que ce dragon se changea en aigle, c'est-à-dire, que sans perdre un moment, il le mena en Perse au pied du trône du grand roi, désigné par ce caducée d'or, où toutes ses craintes se dissipèrent et où il trouva toute sorte de secours et de protection.

[107] Thémistocle arriva donc à la Porte la première année de l'olympiade lxxix, 462 ans avant l'ère chré-

tienne; car c'est la première année du règne d'Artaxerxès. Ceux qui prétendent qu'il y arriva pendant que Xerxès vivoit encore, avancent son voyage de sept ans. Mais comme dit Plutarque, la première, opinion, qui est celle de Thucydide, est la plus conforme à l'exacte chronologie; et Plutarque la suit toujours, comme on le verra dans la vie d'Alcibiade, par le discours même que Thémistocle fait au roi à sa première audience; il fait voir qu'il parle à Artaxerxès, et non pas à Xerxès.

108 C'étoit le fils de cet Artaban capitaine des gardes, qui venoit de tuer Xerxès, et de porter Artaxerxès à se défaire de son frère aîné Darius.

109 Erathosthène de Cyrène fut appelé en Egypte par le roi Ptolémée Evergètes, et fait bibliothécaire de la bibliothèque d'Alexandrie; il étoit historien, géographe et philosophe.

110 Thémistocle s'accommoda bientôt aux manières orientales, qui étoient de parler par des figures et par des images. Il veut dire que ne sachant pas la langue du pays, il ne pouvoit pas expliquer ses sentiments, qui par là demeuroient roulés comme une tapisserie qui n'est pas déployée.

111 C'étoit la plus grande faveur que les rois de Perse pouvoient faire à ceux qu'ils vouloient honorer. L'histoire de Mardochée étoit encore alors toute récente. Assuérus, qui est le même que Xerxès, père d'Artaxerxès, avoit ordonné que Mardochée, vêtu des habits royaux et le diadême sur la tête, se promeneroit dans la ville sur un des chevaux du roi. *Esth.* chap. 6.

112 C'étoit la coutume des anciens rois d'Orient; au lieu de pensions, ils donnoient des villes et des provinces qui devoient tout fournir pour l'entretien de ceux qui en étoient gratifiés. Toute l'Egypte fut

donnée à une reine pour ses habits. Les tributs mêmes que les rois exigeoient des villes et des provinces, avoient chacun leur destination particulière. Une telle province payoit tant pour le vin; une autre, tant pour la viande; celle-là, tant pour les menus plaisirs; et celle-ci, tant pour la garde-robe. Dans le premier *Alcibiade* de Platon, on voit que la plupart des provinces étoient destinées à fournir la garde-robe de la reine; l'une étoit pour sa ceinture, l'autre pour son voile, l'autre pour d'autres habits, et chacune de ces provinces portoit le nom des parures qu'elle fournissoit. Artaxerxès donna à Thémistocle, Magnésie pour son pain; car elle étoit dans le terroir de l'Asie le plus fertile en froment, sur le fleuve Méandre. Thucydide écrit que Thémistocle en tiroit cinquante talents, c'est-à-dire environ deux cent quarante-sept mille francs. Lampsaque étoit pour le vin, car c'étoit le plus beau vignoble de l'Asie; et Myonte pour la viande, dont elle étoit très-bien fournie : elle abondoit surtout en poisson, à cause du voisinage de la mer.

113 Ce temple étoit consacré à la mère des Dieux, à Cybèle, qui étoit appelée *Dindymène*, de la montagne Dindyme, près de Pessinonte dans la Galatie.

114 Ce passage de Plutarque doit peut-être servir à corriger un endroit de Pline, qui parmi les statues de bronze que Xerxès avoit emportées de Grèce, et qu'Alexandre-le-Grand renvoya ensuite aux Athéniens, en met une qu'il appelle *Oenophoron*. Je ne doute pas qu'il ne faille lire *Hydrophoron*. Car apparemment c'est la même statue. C'est dans le chapitre viij, liv. 34.

115 Cela est remarquable; Thémistocle avoit établi des amendes contre ceux qui détournoient les eaux publiques pour leur usage particulier.

116 C'est ce que Thucydide, contemporain de Thémistocle, n'assure point; il dit seulement: « Thé« mistocle mourut de maladie. Il y en a qui disent « qu'il s'empoisonna lui-même, désespérant d'accom« plir les promesses qu'il avoit faites au roi ». Plutarque a mieux aimé suivre ce bruit, fort incertain, pour jeter un plus grand tragique dans son histoire. Il y a de l'apparence qu'il mourut de maladie, et que la conjecture donna lieu à ce bruit, qu'il avoit pris du poison pour se retirer de cet embarras; car un dénouement venu si juste et si à propos, ne paroît jamais naturel au peuple.

117 Après avoir immolé un taureau, il en reçut le sang dans une coupe, et le but tout chaud; ce qui est mortel, parce qu'il se coagule très-promptement. Pline, liv. xj, chap. 38. *Taurorum sanguis celérrimè coït atque durescit. Ideo pestifer potu maximè.*

118 Il semble que Diodore place la mort de Thémistocle la cinquième année du règne d'Artaxerxès; cela s'accorde avec ce que dit Plutarque, qu'il vécut long-temps à Magnésie depuis qu'il eut quitté la cour : mais ce calcul produit de grandes difficultés.

119 C'est dans le *Menon*, où Platon pour prouver que la vertu ne peut être enseignée, et que c'est un don de Dieu, cite l'exemple de ce Cléophante, qui étoit très-bon écuyer, mais qui d'ailleurs étoit très-vicieux; ce que Thémistocle, qui étoit si grand homme, auroit sans doute empêché, s'il avoit pu, par l'éducation et par les préceptes.

120 Andocides, auteur inconnu, ou peut-être le même que l'orateur athénien, dont on lit la vie parmi celles des dix orateurs grecs, dans les Œuvres morales de Plutarque. *A. L. D.*

121 Phylarque, historien qui vivoit du temps de Ptolémée Evergète. Il avoit fait un traité des choses

inventées, et avoit écrit l'histoire depuis l'expédition de Pyrrhus dans le Péloponèse, jusqu'à la mort de Cléomène de Lacédémone.

122 Il n'y a point dans l'Attique de lieu appelé *Alcimus*. Meursius a fort bien corrigé *proche d'Alimus*. Car près du port de Pirée à l'orient, il y avoit un bourg nommé Alimus, de la tribu Léontide. Il en est parlé dans Pausanias et dans Stephan. *de Urb.*

123 Thucydide écrit que les os de Thémistocle furent enlevés de Magnésie par ses parents, comme il l'avoit ordonné, et enterrés secrètement dans l'Attique; car il n'étoit pas permis d'enterrer publiquement un homme accusé d'avoir trahi sa patrie; et cette haine des Athéniens dura sans doute pendant quelque temps. Mais Pausanias favorise extrêmement le rapport de Diodore le géographe, lorsqu'il écrit que les Athéniens se repentirent de ce qu'ils avoient fait contre Thémistocle; que ses os furent transportés de Magnésie par ses parents; que ses enfants retournèrent à Athènes, et consacrèrent dans le Parthénone un tableau où cette histoire étoit représentée, et où l'on voyoit Thémistocle peint au naturel, et que son tombeau étoit encore de son temps près du grand port de Pirée.

124 C'est une chose assez remarquable, que du temps de Plutarque, les descendants de Thémistocle jouissoient encore par la faveur du roi de Perse, des honneurs qui avoient été accordés à Thémistocle, par Artaxerxès, il y avoit près de six cents ans. Il est glorieux aux princes de continuer ainsi, et de perpétuer dans les familles les bienfaits de leurs ancêtres, surtout les bienfaits mérités par des services importants.



CAMILLE.

Dacier, Edition de 1721.

CAMILLE.

De toutes les choses surprenantes qu'on dit de Furius Camille, celle qui paroît la plus singulière et la plus incroyable, c'est qu'après avoir remporté les victoires les plus éclatantes, exercé cinq fois la dictature, triomphé quatre fois, et reçu le titre de second fondateur de Rome, il n'ait pas été une seule fois consul. Cela vint sans doute de l'état où se trouvoit alors la république : le peuple brouillé avec le sénat s'opposoit à la nomination des consuls, et demandoit qu'on mît le gouvernement entre les mains des tribuns militaires, dont le pouvoir, quoiqu'aussi grand et aussi absolu que celui des consuls, n'étoit pourtant ni si odieux, ni si pesant, à cause de leur nombre. Car de voir à la tête des affaires six hommes au lieu de deux, c'étoit quelque sorte de consolation et de soulagement pour ceux qui ne pouvoient supporter l'oligarchie. Camille faisoit alors le plus de bruit par ses glorieux exploits ; cependant il ne vouloit pas être consul contre la volonté du peuple, quoique dans l'intervalle on eût tenu plusieurs fois des comices consulaires [1] ; et dans toutes les autres charges, il se conduisit de manière, que soit qu'il gouvernât seul ou avec des col-

lègues, l'autorité étoit commune, et la gloire n'étoit jamais que pour lui seul. L'autorité étoit commune à cause de sa grande modestie qui lui faisoit exercer le pouvoir sans exciter l'envie; et la gloire lui en revenoit toujours, à cause de sa prudence et de sa grande capacité, en quoi, d'un commun consentement, il surpassoit tous les autres.

La maison des Furiens n'étant pas encore dans un grand éclat[2], il fut le premier de cette famille qui acquit beaucoup de réputation. Il se signala dans la grande bataille contre les Æques et les Volsques, où il servoit en qualité de simple cavalier, sous le dictateur Posthumius Tubertus[3]; car poussant son cheval entre les deux armées, il commença la charge, et quoiqu'il eût reçu d'abord un coup de javeline à la cuisse, il ne se retira point; mais après avoir arraché lui-même le trait qui étoit resté dans la plaie, il s'attacha aux plus vaillants des ennemis, les renversa et les mit en fuite. Cette action lui acquit, outre tous les autres prix d'honneur, la charge de censeur, qui étoit alors très-considérable, et qui donnoit une très-grande autorité[4].

Revêtu de cette charge, il fit deux choses remarquables : l'une fort belle et fort louable; ce fut d'obliger, soit par ses remontrances, soit par des amendes, ceux qui n'é-

toient pas mariés, à épouser les veuves qui étoient en fort grand nombre à cause des guerres précédentes: et l'autre fort nécessaire; ce fut de soumettre aux impôts les orphelins, qui jusqu'alors avoient été exempts de toutes charges[5]: on fut forcé d'en venir là, par des guerres continuelles qu'on ne pouvoit soutenir qu'avec des dépenses excessives. On avoit besoin surtout d'argent pour continuer le siége de la ville des Veïens, que quelques-uns appellent Vénétaniens (*a*); c'étoit la capitale de la Toscane; elle n'étoit inférieure à Rome, ni par la quantité d'armes dont elle étoit fournie, ni par le nombre des combattants; et fière de ses richesses, de son luxe, de ses délices et de sa spendeur, elle avoit livré aux Romains de grands et de beaux combats pour leur disputer la gloire et l'empire. Mais alors affoiblie par la perte de plusieurs batailles, elle avoit renoncé à cette ambition; et ses habitants ayant élevé de hautes et de fortes murailles, et muni leur ville d'armes, de blé et de toutes les provisions de guerre et de bouche, se contentoient de soutenir courageusement le siége qui fut très-pénible pour les assiégeants; car aupara-

(*a*) Les éditeurs d'Amyot proposent de lire *Veientaniens*, d'après la correction de Xylander et plusieurs manuscrits. *A. L. D.*

vant les Romains étoient accoutumés à ne tenir la campagne que l'été, et ils rentroient l'hiver dans leur foyers; et alors ils furent forcés par les tribuns de construire des forts, de se retrancher dans leur camp, et de passer l'hiver comme l'été dans le pays ennemi.

Il y avoit déjà près de sept ans que le siége duroit et l'on se plaignoit des généraux qu'on accusoit de ne pas le presser assez vivement: la chose alla si loin, qu'enfin on les révoqua [6], et l'on en nomma d'autres. Camille fut de ce nombre, et on l'élut tribun militaire pour la seconde fois (*a*). Il ne servit pourtant pas alors au siége, le sort voulut qu'il fît la guerre aux Falisques et aux Capenates [7] qui, pendant que les Romains étoient occupés à Veies, avoient ravagé leurs terres, et les avoient extrêmement fatigués pendant cette guerre de Toscane. Camille les battit en plusieurs rencontres, et les obligea à se renfermer dans leurs murailles, après en avoir tué un fort grand nombre.

Pendant que la guerre se poussoit avec vigueur en Toscane, arriva le prodige du lac d'Albe (*b*), qui peut être comparé aux plus grands prodiges qu'on ait jamais vus, et qui, manquant de raisons physiques [8], imprima une grande terreur dans les esprits. On étoit près

(*a*) La 1re. année de l'olymp. 96, l'an de Rome 357.

(*b*) Aujourd'hui le lac de Castel-Gandolfe.

de l'automne, sur la fin de l'été, où il n'y avoit eu ni grandes pluies, ni vents de midi fort violents. Les sources et les fontaines, dont l'Italie est pleine, tarirent entièrement, ou ne résistèrent que foiblement à la sécheresse; et toutes les rivières, qui sont ordinairement fort basses en été, disparurent. Cependant le lac d'Albe qui a sa source en lui-même, et qui ne se décharge nulle part, étant environné de montagnes dont la terre est fort bonne, commença à s'enfler visiblement, sans qu'on en pût trouver d'autre cause que la volonté des Dieux 9 : et il s'éleva enfin jusqu'à la cime de ces montagnes, sans aucune sorte de tourmente ou d'agitation. Les pasteurs et les bouviers en furent les premiers surpris; mais lorsque la barrière qui, comme une digue, empêchoit ce lac d'inonder les campagnes, vint à se rompre par le poids et par la quantité d'eau qu'elle soutenoit, et que ses ondes, roulant avec rapidité au travers des terres labourées et des vergers, allèrent se jeter dans la mer, ce prodige alors n'étonna pas seulement les Romains, mais tous les peuples d'Italie, qui furent persuadés que c'étoit un signe de quelque grand événement.

On ne parloit d'autre chose au camp de Veies, de sorte que la nouvelle en passa jusqu'aux assiégés : et comme ordinairement dans

les longs siéges, les assiégés et les assiégeants parlent et se mêlent souvent ensemble, il arriva qu'un Romain fit connoissance et eut de fréquents entretiens avec un des ennemis qui étoit fort versé dans les anciennes histoires, et qui passoit pour plus habile que les autres dans l'art de deviner[10]. Le Romain lui parla du débordement du lac d'Albe, et voyant qu'il s'en rejouissoit et en tiroit sujet de se moquer du siége[11]: « Ce n'est pas là, lui dit-il, le seul « prodige qui nous soit arrivé; nous en avons « eu encore d'autres bien plus terribles que je « serois bien aise de te communiquer, pour « voir si dans ce désordre général de nos affaires « publiques, je ne pourrois pas remédier aux « miennes, et me mettre en sûreté[12] ». Comme il vit que le Veien l'écoutoit favorablement, et se livroit tout entier à la conversation, dans l'espérance d'apprendre des choses inouies, il l'amusa si bien par ses discours, que l'ayant attiré assez loin des portes de la ville, il le saisit au corps; et comme il étoit plus fort que lui, il l'enleva, et avec le secours de quelques-uns de ses camarades qui accoururent du camp, il le mena devant le général (*a*). Cet homme, se voyant réduit à cette nécessité, et sachant que le destin est inévitable, leur déclara les oracles secrets qui

(*a*) Ce général l'envoya aussitôt à Rome, afin qu'il fût interrogé par le Sénat.

avoient été rendus à sa patrie ; il dit « que la « ville ne seroit prise que lorsque le lac d'Albe « étant débordé, et ses eaux ayant pris un « nouveau cours, ses ennemis auroient trouvé « le secret de les faire rentrer dans leur lit, « ou de les détourner, de manière qu'elles ne « se jetassent plus dans la mer[13] ».

Le sénat, informé de cette prédiction, et ne sachant à quoi se déterminer, jugea que le meilleur expédient étoit d'envoyer à Delphes consulter le Dieu[14]. On choisit pour cet effet trois des plus illustres et des plus grands personnages de Rome, Cossus Lacinus, Valérius Potitus, et Fabius Ambustus, qui, ayant eu dans leur voyage un vent très-favorable, rapportèrent bientôt, avec plusieurs autres réponses d'Apollon, un oracle formel qui les avertissoit qu'on avoit négligé certaines cérémonies solennelles dans la célébration des fêtes latines[15], et qui leur ordonnoit d'employer toutes leurs forces à faire remonter les eaux du lac d'Albe de la mer dans leur ancien lit ; ou, si cela étoit impossible, de les détourner dans les champs par des canaux et par des tranchées, et de les dissiper entièrement. Sur cet oracle, les sacrificateurs se mirent à réparer ce qui regardoit les sacrifices, et le peuple à détourner l'eau du lac.

La dixième année du siége de Veiès, le sénat ayant déposé tous les autres magistrats,

nomma dictateur Camille[16], qui choisit pour général de la cavalerie, Cornélius Scipion, et s'engagea par un vœu solennel, si la guerre se terminoit heureusement, à célébrer les grands jeux[17], et à rebâtir le temple de la déesse que les Romains appellent *Matuta*[18], et qui est la même que Leucothoé, s'il en faut juger par les cérémonies de ses sacrifices; car ils font entrer dans le milieu du temple un esclave, lui donnent quelques soufflets, le chassent ensuite[19], portent entre leurs bras les enfants de leurs frères au lieu de leurs propres enfants, pour les offrir à la déesse[20], et représentent dans le sacrifice tout ce qui arriva aux nourrices de Bacchus, et ce qu'Ino souffrit de la jalousie de Junon, pour avoir nourri le fils de sa rivale.

Après avoir fait ces vœux, Camille marcha contre les Falisques et les Capenates leurs alliés, qu'il défit en bataille rangée; de là il se rendit devant Veies pour presser le siége, et voyant qu'il y auroit beaucoup de danger et de difficulté de prendre cette ville d'assaut, il entreprit de s'ouvrir des chemins sous terre, le terrain se trouvant propre à être creusé, et pouvant l'être assez profondément pour dérober la connoissance du travail à l'ennemi. Cet ouvrage lui ayant réussi selon ses espérances, il fit donner un assaut général à la place pour attirer les assiégés sur les murail-

les; et pendant ce temps, des troupes choisies entrèrent heureusement par ce souterrain dans la citadelle, à l'endroit même où étoit le temple de Junon (*a*), le plus grand de la ville et le plus respecté par le peuple. On rapporte que le général des Toscans sacrifioit alors aux Dieux; que le devin ayant considéré les entrailles des victimes, s'écria que les Dieux donnoient la victoire à celui qui feroit l'oblation du sacrifice; que les Romains, qui étoient encore sous terre, ayant entendu ces paroles, percèrent promptement la mine, et sortant avec de grands cris et un bruit effroyable d'armes, épouvantèrent tellement les Veïens, qu'ils les mirent en fuite, ravirent les entrailles des victimes, et les portèrent à Camille; mais peut-être que cela tient plus de la fable que de l'histoire[21].

La ville ainsi prise par force, Camille, qui voyoit de la citadelle les Romains piller et saccager les immenses richesses dont elle étoit remplie, versa des larmes; et comme ceux qui étoient autour de lui, voulurent exalter son bonheur, il leva les mains au ciel, et fit à haute voix cette prière : « Grand Jupiter, « et vous, ô Dieux! témoins et juges immor« tels des bonnes et des méchantes actions des « hommes, vous savez que ce n'est pas sans

(*a*) Elle étoit la patrone de cette ville.

« raison que nous avons porté nos armes con-
« tre cette ville, et que nous y avons été
« forcés pour nous défendre des entreprises
« de ses injustes habitants. Si pour contre-
« balancer cette grande prospérité, vous avez
« résolu, grands Dieux, de nous envoyer
« quelque malheur, je vous prie de le détour-
« ner de la ville de Rome et de son armée,
« et de le faire tomber sur moi seul, en n'ap-
« pesantissant votre bras que le moins qu'il
« vous sera possible[22] ». La prière finie, il voulut se tourner à droite, comme c'est la coutume des Romains, après qu'ils ont adoré et prié; et en faisant ce mouvement, il tomba. Ceux qui étoient près de lui furent alarmés de sa chute; mais il se releva, et leur dit que, comme il l'avoit demandé aux Dieux, il lui étoit arrivé un mal léger pour contre-poids d'une félicité fort grande[23].

Quand on eut cessé le pillage, il résolut d'accomplir le vœu qu'il avoit fait de transporter à Rome la statue de Junon; et ayant assemblé les ouvriers[24], il fit un sacrifice à la déesse, et la pria « d'accueillir favorablement
« la bonne intention et le zèle des Romains, et
« de venir dans des dispositions propices habi-
« ter avec les autres Dieux qui avoient pris
« sous leur protection la ville de Rome ». Il y en a qui disent que la statue même répon-

dit, « Qu'elle le vouloit, et qu'elle y con« sentoit » ; mais Tite-Live écrit que Camille fit sa prière à la Déesse, et l'invita en touchant sa statue [25] ; et que quelques-uns des assistants répondirent : « Qu'elle le vouloit, qu'elle « y consentoit, et qu'elle le suivroit volon« tiers ». Ceux qui soutiennent et appuient le prodige, ont pour garant la grande fortune de Rome, qui, d'une origine si foible et si méprisable, ne seroit jamais parvenue à ce haut degré de puissance et de gloire, si quelque Dieu ne l'eût assistée en toutes occasions, en lui donnant des signes visibles de sa présence.

On allègue aussi plusieurs autres prodiges de même nature ; car on dit que les statues avoient sué fort souvent ; qu'on les avoit entendu soupirer ; qu'elles s'étoient remuées et tournées ; qu'on leur avoit vu faire des signes des yeux, et autres merveilles dont les anciennes histoires sont pleines. Je pourrois aussi rapporter sur le témoignage de plusieurs hommes de mon temps, beaucoup de choses semblables, aussi dignes d'admiration, et qui ne doivent pas être légèrement rejetées (*a*) ; mais

(*a*) Plutarque a traité plus au long cette même matière dans la vie de Coriolan. Les éditeurs d'Amyot observent qu'on doit se rappeler, lorsque Plutarque rapporte ou fait valoir des prodiges imaginaires, qu'il étoit prêtre d'Apollon, mais que malgré ses préjugés, ses réflexions sont sages et judicieuses. *A. L. D.*

ce sont des prodiges qu'il est également dangereux de croire et de rejeter trop facilement; car la foiblesse des hommes est si grande, que n'ayant point de bornes, et ne pouvant jamais s'arrêter, elle tombe par le trop de crédulité dans la superstition et dans l'orgueil[26]; et par le trop de défiance, elle est portée à négliger et à mépriser les choses saintes. Le meilleur parti et le plus sûr est de tenir le juste milieu entre ces deux extrémités, et de ne rien décider qu'avec beaucoup de circonspection et de retenue.

Camille, soit que le grand exploit qu'il venoit de faire en se rendant maître d'une ville rivale de Rome, et dont le siége avoit duré dix ans, ou que les louanges de ses flatteurs lui eussent enflé le cœur, et lui eussent inspiré des sentiments peu convenables à un magistrat soumis aux lois et aux usages de sa patrie, triompha avec trop de faste et de fierté, et traversa la ville, monté sur un char tiré par quatre chevaux blancs: ce qu'aucun général avant lui n'avoit osé faire, et qu'aucun n'osa imiter depuis; car les Romains regardent cette sorte de char comme sacré, et le croient uniquement destiné au roi et père des Dieux[27]. Ce fut là d'abord ce qui lui attira la haine des citoyens, peu accoutumés à se voir insulter avec tant de faste; mais il s'y joignit

encore une autre raison qui y contribua beaucoup, ce fut son opposition opiniâtre à la loi qui ordonnoit que la ville seroit partagée ; car les tribuns avoient proposé qu'on partageât le sénat et le peuple en deux; que la moitié demeurât à Rome, et que l'autre allât habiter la ville conquise, selon que le sort en décideroit. Ils prétendoient que les uns et les autres en seroient plus riches; et que par le moyen de ces deux grandes villes, ils défendroient mieux leur pays, et conserveroient plus facilement leurs richesses. Le peuple, devenu nombreux et riche, avoit reçu avec joie cette proposition, et étoit continuellement dans la place, autour de la tribune, à demander en tumulte qu'on recueillît les suffrages. Le sénat et les plus considérables d'entre les autres citoyens, persuadés que cette loi des tribuns étoit moins un partage qu'une totale destruction de Rome, ne pouvoient y consentir, et eurent recours à Camille, qui, craignant l'issue de cette division, inventoit toujours des prétextes, supposoit de nouveaux embarras pour s'excuser auprès du peuple, et éloignoit ainsi la proposition de cette loi. Voilà ce qui le rendoit odieux au peuple.

Mais la cause la plus grande et la plus manifeste de l'aversion qu'on avoit pour lui, venoit de la dîme des dépouilles; et si

cette cause n'étoit pas entièrement juste, elle étoit au moins spécieuse, et ne manquoit pas de quelque sorte de raison; car lorsque Camille partit pour le siége de Veïes, il fit vœu que s'il prenoit cette ville, il consacreroit à Apollon la dîme de tout ce butin; mais la ville prise et pillée, soit qu'il craignît d'affliger ses concitoyens, soit que les grandes affaires qui l'occupoient, lui eussent fait oublier son vœu, il souffrit que le peuple s'enrichît de ce butin, n'en fit aucune recherche, et long-temps après (*a*), sur le point de sortir de charge, il changea d'avis, et fit son rapport au sénat. Les devins, de leur côté, annoncèrent que la colère des Dieux paroissoit manifestement dans les sacrifices, et qu'il falloit les appaiser par des présents proportionnés aux grâces qu'on en avoit reçues. Le sénat qui trouva qu'il étoit impossible de faire que le butin n'eût pas été partagé, ordonna que chacun de ceux qui y avoient eu part, seroit obligé par serment de rapporter la dixième partie de ce qui lui étoit échu.

Pour exécuter ce décret, il fallut en venir à des extrémités fort tristes, et l'on ne put, sans de grandes violences, obliger des soldats qui étoient pauvres, et qui avoient essuyé tant de travaux et de fatigues, à rendre une

(*a*) Un an après.

si grosse portion de ce qu'ils avoient gagné, et, ce qui est encore plus dur, de ce qu'ils avoient déjà dépensé. Camille accablé de leurs plaintes, et manquant de meilleures couleurs pour déguiser sa faute, eut l'imprudence d'alléguer la plus mauvaise et la plus ridicule de toutes les excuses, et d'avouer franchement qu'il avoit oublié son vœu. Cela irrita encore davantage le peuple, qui disoit hautement, « qu'alors il avoit voué la dîme des dépouilles « des ennemis, et qu'il offroit présentement la « dîme des biens des citoyens ».

Cependant chacun ayant apporté la part qu'il devoit, il fut résolu qu'on en feroit une grande urne d'or, et qu'on l'enverroit à Delphes; mais l'or étoit fort rare à Rome, et comme les magistrats cherchoient les moyens d'en avoir, les dames romaines, après avoir délibéré entr'elles, donnèrent tout l'or de leurs joyaux pour cette offrande qui fut du poids de huit talents[28]. Le sénat voulant récompenser et honorer dignement leur magnanimité[29], ordonna qu'après leur mort, on feroit leur oraison funèbre, comme on faisoit celle des grands personnages; car auparavant ce n'étoit pas la coutume de louer publiquement les dames romaines à leurs funérailles[30]. On choisit pour porter cette offrande trois ambassadeurs d'entre les principaux citoyens,

qu'on fit partir sur un vaisseau long, garni de bons rameurs, et orné comme pour une des plus augustes cérémonies [31].

La tempête et le calme pensèrent leur être également funestes; car après avoir été sur le point de périr par la tourmente, ils furent jetés par le calme dans un danger qui n'étoit pas moins grand, et dont ils n'échappèrent que par miracle, et lorsqu'ils ne s'y attendoient plus. Le vent leur ayant manqué près des îles Æoliennes (*a*), les vaisseaux des Lipariens fondirent sur eux comme sur des corsaires; mais les Lipariens, voyant qu'ils ne faisoient que tendre les mains, qu'ils ne se défendoient que par des prières, ne les chargèrent pas, et se contentèrent de remorquer leur vaisseau et de le conduire dans leur port, où ils exposèrent en vente leurs biens et leurs personnes, après les avoir déclarés pirates. Ils ne les relâchèrent qu'avec beaucoup de peine, persuadés enfin, par la vertu et par l'autorité du premier magistrat de la ville appelé Timasithéus [32], qui après avoir rendu aux Romains ce service, mit encore en mer quelques vaisseaux qui lui appartenoient, accompagna les députés jusqu'à Delphes, et se joignit à eux pour consacrer leur offrande.

(*a*) Les îles de Lipari, ou de Vulcain, entre l'Italie et la Sicile.

Cette conduite généreuse lui mérita dans Rome les honneurs les plus grands [33].

Les tribuns du peuple voulurent reparler de la loi qu'ils avoient faite sur le partage des citoyens pour aller habiter Veïes, mais la guerre des Falisques, qui survint fort à propos, ayant donné aux patriciens la liberté de tenir les comices à leur gré, ils nommèrent Camille tribun militaire (*a*), avec cinq autres; car les affaires qu'on avoit alors demandoient un capitaine qui, par son expérience dans la guerre, eût acquis beaucoup de réputation et d'autorité. Le peuple approuva ce choix par ses suffrages; et Camille entra incontinent dans les terres des Falisques, et alla mettre le siége devant la ville de Phaleres, qui étoit bien fortifiée et pourvue de toutes les choses nécessaires. Il n'ignoroit pas que cette place étoit fort difficile à prendre, et que son entreprise demandoit beaucoup de temps; mais ces raisons-là mêmes l'y engagèrent : car il vouloit, à quelque prix que ce fût, occuper les citoyens, et empêcher qu'ils n'eussent le loisir de faire des cabales à Rome, et d'y exciter des séditions; les Romains, à l'exemple des médecins, ayant presque tou-

(*a*) Camille fut alors tribun militaire pour la troisième fois, et ce fut la première année de l'olymp. 97, l'an de Rome 361.

jours usé de ce remède, de pousser au-dehors les humeurs capables de troubler la république.

Les Phalériens, se reposant sur la bonté de leurs fortifications et de leurs remparts, faisoient si peu de cas du siége, que tous les habitants, hors ceux qui gardoient les murailles, alloient en robe (*a*) dans la ville, et que leurs enfants fréquentoient les écoles à l'ordinaire, et sortoient hors des murs pour se promener et s'exercer sous la conduite de leur maître : car les Phalériens, à l'exemple des Grecs, avoient un maître commun, voulant que leurs enfants s'accoutumassent dès leur bas âge à être nourris et élevés les uns avec les autres. Ce maître, qui n'attendoit qu'une occasion de se servir de ces enfants pour trahir les Phalériens, les menoit tous les jours hors des murs, fort près d'abord, et les ramenoit ensuite dans la ville après qu'ils s'étoient exercés. Il les accoutumoit peu-à-peu à s'éloigner davantage, et à ne rien craindre, comme n'y ayant aucun danger; enfin, un jour qu'il les avoit tous assemblés, il donna à dessein dans les gardes avancées des Romains, leur livra ces enfants, et demanda qu'on le présentât à Camille. On l'y conduisit; et quand il fut de-

(*a*) Plutarque veut dire qu'ils étoient habillés comme en temps de paix. *A. L. D.*

vant lui, il dit : « Qu'il étoit le maître d'école « des Phalériens ; qu'il préféroit le plaisir de « l'obliger à tous les devoirs de son état, et « qu'il lui livroit la ville en lui livrant ses en- « fants ».

Camille ne l'eut pas plutôt entendu, qu'il trouva cette action horrible, et se tournant vers ceux qui étoient avec lui, il leur dit : « Que la guerre est une chose fâcheuse, qu'elle « cause d'injustices et de mauvaises actions ! « Cependant il ne laisse pas d'y avoir dans la « guerre de certaines règles et de certaines « lois pour les gens de bien [34]. Et il ne faut « pas être si avide de la victoire, qu'on n'é- « vite avec soin le reproche de la devoir à « des moyens impies et honteux : car un bon « général doit compter sur sa propre vertu, « et nullement sur la méchanceté et sur la « perfidie des autres ». En même temps, il ordonna qu'on déchirât les habits de cet homme, qu'on lui liât les mains derrière le dos, et qu'on donnât à ces enfants des verges et des courroies, afin qu'ils remenassent ce traître dans la ville en le frappant continuellement.

Cependant les Phalériens s'étoient aperçus de la trahison de leur maître d'école, et toute la ville étoit pleine de tristesse et de deuil. Les principaux habitants, hommes et femmes, couroient tout hors d'eux-mêmes

sur les murailles et aux portes, lorsqu'au milieu de ce désordre, ils aperçoivent tout-à-coup leurs enfants qui ramenoient leur maître nu et lié, en le frappant de verges et qui appeloient Camille « leur Dieu, leur sauveur et « leur père ». Ce spectacle remplit d'admiration, non-seulement les pères de ces enfants, mais tous les citoyens en général, et fit naître dans tous les cœurs un si violent désir de se remettre à la justice de Camille, que sur l'heure même, ils assemblent le conseil, et lui envoient des députés pour se rendre à lui, eux et leur ville.

Camille envoya à Rome les députés, qui, ayant été introduits dans le sénat, dirent : « Que les Romains, en préférant la justice à « la victoire, leur avoient enseigné à préférer « leur défaite à leur liberté, et qu'ils avouoient « qu'ils n'étoient pas si inférieurs aux Ro- « mains en puissance, qu'ils se reconnoissoient « vaincus et surpassés par leur vertu ». Le sénat les renvoya à Camille, afin qu'il en ordonnât comme il le jugeroit à propos. Camille n'exigea que quelques sommes d'argent des Phalériens, fit alliance avec tous les Falisques, et s'en retourna à Rome. Les gens de guerre, qui s'étoient attendus à piller la ville de Phalères, voyant qu'ils s'en retournoient les mains vides, se mirent à accuser Camille, et à le

décrier auprès des autres citoyens, comme un homme qui haïssoit le peuple, et qui par envie avoit empêché les pauvres de profiter de cette occasion de s'enrichir.

Cependant les tribuns proposèrent de nouveau la loi du partage des habitants, et vouloient la faire passer par les suffrages du peuple. Camille, se chargeant volontiers de toute la haine que cette affaire pourroit lui attirer, parla sur ce sujet avec tant de liberté et de force (a), qu'il l'emporta, et fit abroger la loi; mais cela le rendit si odieux, qu'ayant perdu dans ce temps-là un de ses enfants, ce malheur domestique ne put adoucir le peuple irrité; quoique le bon naturel de Camille lui fît supporter si impatiemment cette perte, qu'ayant été cité en justice, son affliction ne lui permit pas de sortir, et qu'il se tint renfermé dans sa maison avec les femmes.

Son accusateur étoit Lucius Apuléius, qui lui reprochoit d'avoir détourné une grande partie des richesses de la Toscane; et pour appuyer l'accusation, on disoit qu'on avoit vu chez lui certaines portes d'airain qu'on y avoit prises. Le peuple étoit si animé, qu'on voyoit manifestement qu'il le condamneroit sur le moindre prétexte. Assemblant donc ses

(a) On peut voir son discours dans Tite-Live, l. V. 30. Ce fut la première année de l'olympiade 97.

amis, ceux qui avoient fait la guerre avec lui; et ses collègues, qui étoient en grand nombre, il les conjura de ne pas permettre qu'il fût condamné sur des accusations si pleines de calomnie, et d'empêcher qu'il ne devînt le mépris et la risée de ses ennemis. Ses amis après en avoir délibéré ensemble, lui répondirent qu'ils ne pouvoient lui être d'aucun secours auprès de ses juges, et que tout ce qu'ils pouvoient faire, s'il étoit condamné à l'amende, c'étoit de lui aider à la payer.

Camille, ne pouvant soutenir la honte d'une condamnation, résolut, dans le fort de son ressentiment, de sortir de la ville, et de s'exiler lui-même (*a*). Après avoir embrassé sa femme et son fils, il sortit de sa maison, et alla jusqu'à la porte de la ville dans un profond silence : quand il fut prêt à sortir, il se tourna; et levant ses mains vers le Capitole, il pria les Dieux : « Que si c'étoit injus-« tement, et par la violence ou par l'envie du « peuple, qu'il étoit si honteusement chassé, « les Romains s'en repentissent un jour, et « qu'ils fussent obligés de témoigner à la face « de l'univers le besoin qu'ils auroient de lui, « et le regret que leur causeroit son absence ».

(*a*) Ceci n'arriva que quatre ans après la prise de Phalères, la première année de l'olympiade 98, l'an de Rome 365.

Après qu'il eut prononcé ces imprécations contre ses concitoyens, comme Achille [35], et qu'il fut parti, abandonnant sa cause, il fut condamné à une amende de quinze mille as, qui font quinze cents drachmes; car l'as est une petite monnoie d'argent, dont les dix font le dixain ou denier qui répond à notre drachme [36]. Il n'y a pas un Romain qui ne soit persuadé que ces malédictions furent suivies de l'effet (*a*), et qu'elles attirèrent sur les citoyens une punition qui fut la vengeance de leur injustice; vengeance qui véritablement ne fut ni douce ni agréable à Camille, et qui au contraire lui causa beaucoup de douleur; mais qui fut très éclatante et très-honorable, tant la colère du ciel se déclara tout-à-coup contre Rome; car elle amena des jours qui la remplirent de meurtre, et versa sur elle comme un déluge de dangers, accompagnés d'infamie, soit que ce fût uniquement l'ouvrage de la fortune, ou qu'il y ait véritablement un Dieu commis pour empêcher que l'ingratitude n'outrage impunément la vertu [37]. . . . . . .

Le premier signe des maux qui menaçoient Rome, arriva au mois de juillet; et ce fut la mort du censeur [38]: car les Romains ont une

(*a*) C'est pourquoi Horace a dit, Epod. v. 89.

Dira detestatio
Nulla expiatur victima.

vénération particulière pour ce magistrat ; ils le tiennent pour sacré. Un second signe avoit précédé l'exil de Camille : un citoyen, appelé Marcus Céditus, qui n'étoit pas d'une famille noble, ni du corps du sénat, mais d'ailleurs d'une naissance honnête et homme de bien, avertit les tribuns de l'armée d'une chose très-digne de considération. Il leur dit que la veille, comme il marchoit seul la nuit dans la rue neuve, il entendit quelqu'un qui l'appeloit à haute voix, et que s'étant tourné, il n'avoit vu personne ; mais qu'il avoit entendu une voix qui étoit plus forte que celle d'un homme, et qui lui dit : « Marcus Céditus, « dépêche-toi, dès le point du jour, d'aller « dire aux tribuns de l'armée qu'ils atten« dent dans peu les Gaulois ». Cet avertissement ne fut pour les tribuns qu'un sujet de risée ; et bientôt après arriva la disgrâce de Camille.

Les Gaulois étoient une nation celtique (*a*). On dit qu'à cause de leur trop grande multitude, ils quittèrent leur pays qui ne pouvoit plus les nourrir, et qu'ils cherchèrent des terres plus fertiles. Ils étoient des millions d'hommes capables de porter les armes, et il y avoit encore un plus grand nombre de femmes et

(*a*) Les anciens appeloient *Celtes* tous les peuples du couchant et du nord. Strab. liv. I.

d'enfants. Les uns allèrent du côté de l'Océan septentrional, passèrent les monts Riphéens (*a*), et occupèrent les extrémités de l'Europe. Les autres s'établirent entre les Pyrénées et les Alpes, près des Sénonois et des Celtoriens [39], où ils restèrent fort long-temps; mais un jour ayant goûté pour la première fois du vin qui leur avoit été apporté d'Italie, ils furent si charmés de cette boisson, et si transportés par ce nouveau plaisir, que n'étant plus les maîtres d'eux-mêmes, ils prirent leurs femmes et leurs enfants, et se jetèrent du côté des Alpes, pour aller chercher la terre qui portoit un si excellent fruit, traitant tous les autres pays de stériles et de sauvages [40].

Le premier qui leur porta du vin, et qui les excita à passer en Italie, fut un Toscan, nommé Aruns, homme de grande naissance, et qui n'étoit pas d'un méchant naturel, mais qui avoit éprouvé un grand affront dont il cherchoit à se venger. Il étoit tuteur d'un jeune orphelin, appelé Lucumon [41], le plus riche de ses concitoyens et le plus célèbre par sa beauté. Ce pupille avoit été nourri dans sa maison dès son enfance; et étant devenu grand, il n'en voulut pas sortir, feignant d'ai-

(*a*) Les montagnes de la Sarmatie, de la Moscovie septentrionale.

mer son tuteur, et de ne pouvoir se passer de sa compagnie. Pendant long-temps, il fut assez heureux pour cacher la passion qu'il avoit pour la femme d'Aruns, et celle que cette femme avoit pour lui; mais enfin leur passion devint si violente, que ne pouvant ni la vaincre ni la cacher, Lucumon entreprit d'enlever sa maîtresse et de la retenir publiquement : le mari le traduisit en justice; mais il succomba, vaincu par le crédit, par les amis, et par les largesses de Lucumon. De désespoir il quitta son pays; et ayant entendu parler des Gaulois, il les alla trouver, et se mit à leur tête pour les conduire en Italie.

D'abord, les Gaulois s'emparèrent de toutes les terres que les Toscans avoient tenues anciennement, depuis les Alpes jusqu'à l'une et l'autre mer; et une marque certaine que toute cette contrée étoit de la Toscane, ce sont les noms qui restent; car la mer supérieure, ou septentrionale, est appelée *Adriatique*, du nom de la ville Adria, bâtie par les Toscans; et la mer inférieure, ou méridionale, est encore appelée *la mer Toscane*. Tout le pays est planté d'arbres, plein de pâturages, et arrosé de plusieurs rivières. Il avoit de plus dix-huit grandes villes, où le commerce et le luxe régnoient à l'envi. Les Gaulois en

chassèrent les Toscans, et s'en rendirent maîtres; mais cela étoit arrivé long-temps auparavant (*a*).

Pour lors les Gaulois assiégèrent la ville de Clusium (*b*). Les habitants eurent recours aux Romains, et les supplièrent d'envoyer à ces Barbares des ambassadeurs et des lettres. Les Romains choisirent trois hommes des plus illustres, et leur envoyèrent trois frères de la maison des Fabiens. Les Gaulois les reçurent avec humanité par égard pour le nom romain; et cessant l'attaque de la ville, ils leur donnèrent audience, et écoutèrent leurs propositions. Les ambassadeurs leur demandèrent: « Quel tort leur avoient fait les Clusiens, « pour être venus assiéger leur ville? » Brennus, roi des Gaulois, se mettant à rire, leur dit: « Les Clusiens nous font le tort de posséder plus de terres qu'ils n'en peuvent cultiver, et de ne pas nous en faire part, à « nous qui sommes étrangers, pauvres et en « fort grand nombre. C'est le même tort que « vous avoient fait anciennement les Albains, « les Fidenates et ceux d'Ardées, et que vous « ont fait encore tout récemment les Veïens, « les Capenates, et la plupart des Falisques « et des Volsques, contre lesquels vous mar-

(*a*) Deux cents ans auparavant.

(*b*) Clusium, aujourd'hui Chiusi.

« chez avec toutes vos forces; et s'ils ne par-
« tagent avec vous leurs fortunes, vous les
« faites esclaves, vous pillez leurs biens, et
« vous ruinez leurs villes. Et en cela, Ro-
« mains, vous ne faites rien d'étrange ni d'in-
« juste; mais vous suivez la plus ancienne de
« toutes les lois, qui ordonne que le plus
« foible obéisse au plus fort; loi qui commence
« à Dieu même et s'étend jusqu'aux animaux,
« à qui la nature a inspiré ce sentiment que
« le fort domine sur le plus foible. Cessez donc
« d'avoir tant de pitié des Clusiens assiégés,
« de peur que votre exemple ne nous ap-
« prenne à avoir aussi pitié de tant de peuples
« que vous avez opprimés ».

Cette réponse ayant fait juger aux ambassadeurs qu'il n'y avoit aucun accommodement à espérer de Brennus, ils entrèrent dans Clusium, encouragèrent les assiégés, et les excitèrent à faire une sortie avec eux; soit qu'ils voulussent eux-mêmes reconnoître la valeur des Barbares, ou leur faire éprouver la leur. Les Clusiens firent donc une sortie, et il y eut près des murailles un grand combat, dans lequel un des Fabiens, Quintus Ambustus, poussa son cheval contre un Gaulois, remarquable par sa taille et par sa bonne mine, et que son courage avoit porté à devancer ses escadrons. D'abord il ne fut pas reconnu, tant parce que la mêlée fut fort

prompte, que parce que l'éclat des armes éblouissoit les yeux; mais après qu'il eut tué son ennemi, comme il voulut lui ôter ses armes, Brennus le reconnut, et prenant les Dieux à témoins que Quintus Ambustus, violant le droit des gens, et tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré parmi les hommes, avoit fait un acte d'ennemi, après être venu comme un ambassadeur, il fit cesser le combat; et laissant là les Clusiens, il mena son armée vers Rome. Cependant afin que les Romains ne pussent pas lui reprocher qu'il profitoit avec plaisir de l'injustice d'un particulier, et qu'il n'avoit cherché qu'un prétexte, il envoya demander le coupable pour le punir, et s'avança à petites journées.

Le héraut étant arrivé à Rome, le sénat fut assemblé; et la plupart des sénateurs condamnèrent les Fabiens. Les prêtres appelés Féciaux, se prononcèrent surtout contre eux, et traitant cette affaire d'attentat qui regardoit la religion, et qui intéressoit les Dieux, ils déclarèrent que le sénat, en faisant tomber la punition du crime sur la tête de celui qui l'avoit commis, déchargeroit tous les autres Romains de la coulpe qui les assujétissoit à la vengeance divine, et qui ne pouvoit être effacée que par cette expiation. Numa, le

plus juste et le plus pacifique de tous les rois, avoit établi les Féciaux, afin qu'ils fussent les gardiens de la paix, et les arbitres et juges souverains de la justice des causes pour lesquelles on entreprenoit la guerre. Mais le sénat ayant renvoyé l'affaire au peuple [42], et les Féciaux poursuivant Fabius avec la même ardeur, le peuple se moqua si ouvertement de leur poursuite, et témoigna tant de mépris pour la religion, en la traitant de vain scrupule, qu'il élut ce même Fabius tribun militaire (a), et lui donna ses deux frères pour collègues.

Les Gaulois n'eurent pas plutôt appris cette nouvelle injure, que ne pouvant la supporter, et pleins de rage, ils s'avancèrent vers Rome sans différer, et avec une extrême diligence. Leur nombre, leur appareil, leur force prodigieuse et leur fureur, jetèrent l'épouvante et l'effroi dans tous les lieux qui étoient sur leur passage; à la campagne et dans les villes, on croyoit tout perdu: mais cette frayeur fut vaine; car sur le chemin ils ne commirent pas la moindre hostilité, et ne firent aucune violence; seulement quand ils passoient auprès des villes, ils crioient à haute

(a) Vers la fin de la première année de l'olympiade 98, l'an de Rome 366.

voix : « Qu'ils alloient à Rome, qu'ils n'en « vouloient qu'aux Romains, et qu'ils étoient « amis de tous les autres peuples ».

Sur la nouvelle de la marche impétueuse des Barbares, les tribuns militaires menent contre eux les légions qui ne leur étoient pas inférieures en nombre : car il y avoit jusqu'à quarante mille combattants; mais la plupart étoient des soldats levés à la hâte et nullement aguerris; d'ailleurs, on négligea les Dieux dans cette occasion : car on ne se mit nullement en devoir de les appaiser par des sacrifices favorables; on ne consulta point les devins : ce qui ne devoit point être oublié dans un si pressant danger, et sur le point d'une si grande bataille. Une chose encore qui contribua beaucoup à leur perte, ce fut la multitude des chefs 43. Auparavant, et pour des guerres bien moins dangereuses, les Romains avoient souvent élu un souverain magistrat, qu'on appeloit dictateur, reconnoissant qu'il n'y avoit rien de si important dans les temps difficiles, que de n'être animés que d'un même esprit, et de n'obéir qu'à un chef qui eût seul toute la puissance; et en cette occasion, ils négligèrent d'y avoir recours. Mais ce qui leur fit autant de tort que tout le reste, ce fut l'ingratitude dont ils avoient usé envers Camille ; car cela fit connoître aux capitaines que la

chose du monde la plus à craindre pour eux, c'étoit d'user de leur autorité, et de ne pas flatter le peuple.

Les Romains, s'étant avancés jusqu'à quatre-vingt-dix stades, campèrent sur le bord du fleuve d'Allia (*a*), près du lieu où il se jette dans le Tibre. Les Gaulois les attaquèrent avec beaucoup de furie, et les tournèrent, dès le premier choc, à cause du désordre de leur armée : leur aile gauche fut d'abord renversée dans le fleuve, où l'on en fit un grand carnage : la droite fut un peu moins maltraitée, parce que, pour se garantir de la première impétuosité des Barbares, elle avoit occupé les hauteurs. La plupart de ceux qui composoient cette aile droite, se sauvèrent à Rome; au lieu que ceux de l'aile gauche, qui échappèrent après que les ennemis furent las de tuer, s'enfuirent à Veïes pendant la nuit, persuadés que Rome étoit entièrement perdue, et que les Barbares avoient déjà passé au fil de l'épée tous ceux qui y étoient restés. Le combat fut donné dans la pleine lune, vers le solstice d'été[44], le même jour qu'étoit arrivée long-temps auparavant la défaite de trois cents Romains, tous de la famille des Fabius, qui furent tués par les Toscans; mais

(*a*) Cette rivière se nomme maintenant *Torrente di Catino. A. L. D.*

le dernier malheur l'emporta sur le premier, et fit que ce jour-là fut appelé, à cause de ce fleuve, *la journée d'Allia*, nom qu'il conserve encore aujourd'hui.

Quant à la question de savoir s'il y a des jours qui soient naturellement funestes, ou si Héraclite a eu raison de reprendre Hésiode, qui établit qu'il y a des jours heureux et des jours malheureux [45], et de lui reprocher qu'il en a ignoré la nature qui est toujours la même, c'est ce que nous avons traité ailleurs (*a*). Cependant il ne sera peut-être pas hors de notre sujet de rapporter ici quelques exemples qui semblent favoriser l'opinion du poète grec. Un jour heureux pour les Béotiens, c'étoit le cinquième du mois d'août [46], qu'ils appellent *Hippodromion*, et que les Athéniens nomment *Hécatombæon*. Car, ce jour-là, ils remportèrent deux célèbres victoires, qui toutes deux donnèrent la liberté à la Grèce : l'une à la bataille de Leuctres; et l'autre plus de deux cents ans auparavant, à celle de Geræste, lorsqu'ils défirent Lattamyas et les Thessaliens [47]. Et d'un autre côté, les Perses ont été malheureux en différents temps, dans le mois d'octobre (*b*); car, le six, ils perdi-

(*a*) Dans un traité appelé *Dissertations physiques sur les Jours*. Il est perdu.

(b) Dans le mois *boedromion*.

rent la bataille de Marathon ; le trois, ils furent battus à Platée, et une autre fois à Mycale ; et le vingt-six à Arbèle. Vers la pleine lune du même mois, les Athéniens, sous la conduite de Chabrias, gagnèrent contre les Lacédémoniens la bataille navale près de l'île de Naxe; et le vingt, celle de Salamine, comme nous l'avons dit dans le traité que nous avons fait des jours. Le mois de juin (*a*) a aussi été très-funeste aux Barbares ; car, dans ce mois-là, Alexandre défit les lieutenants du roi de Perse, près du Granique ; et les Carthaginois furent battus ensuite par Timoléon, le vingt-quatre du même mois, jour remarquable surtout par la prise de Troie, comme le prétendent Ephorus, Callisthène, Damastes [48] et Phylarchus. Au contraire, le mois de septembre (*b*), que les Béotiens appellent *Panemus*, n'a pas été favorable aux Grecs ; car, le sept, ils perdirent la bataille contre Antipater à Cranone, où ils furent entièrement défaits ; et auparavant ils avoient été battus à Chéronée par Philippe. Et le même jour du même mois et de la même année, les troupes qui avoient passé en Italie avec Archidamus, furent taillées en pièces par les Barbares. Les Carthaginois évitent surtout le 22 du même mois,

(*a*) Le mois *thargelion*.

(*b*) Le mois *metagitnion*.

comme un jour qui leur a toujours été funeste. Je n'ignore pourtant pas que dans le temps de la célébration des mystères, la ville de Thèbes fut ruinée par Alexandre-le-Grand; et qu'après cela les Athéniens furent obligés de recevoir une garnison de Macédoniens vers le vingt du mois d'octobre, jour où se fait la procession mystérieuse de Bacchus (*a*). Un même jour a été aussi heureux et malheureux pour les Romains; car leur armée, commandée par Cæpion (*b*), fut défaite par les Cimbres; et quelque temps après, à pareil jour, sous Lucullus, ils vainquirent Tigrane et les Arméniens. Je n'ignore pas non plus qu'Attalus et Pompée moururent le même jour qu'ils étoient nés.

Je pourrois rapporter beaucoup d'autres exemples de gens qui, dans le même jour, en différents temps, ont éprouvé la bonne et mauvaise fortune. Quoi qu'il en soit, les Romains tiennent le jour de cette défaite d'Allia pour un de leurs jours funestes dans tous leurs mois; et ce désastre ayant augmenté leur crainte et leur superstition, comme cela arrive d'ordinaire, ils ajoutent à ce jour-là dans

(*a*) De Bacchus, qu'ils portoient à Eleusine.

(*b*) Le proconsul Q. Servilius Cœpio commandoit l'armée. Cette défaite arriva l'an de Rome 648. Les Romains y perdirent quatre-vingt mille hommes.

chaque mois les deux qui le suivent, et ils les croient également malheureux; mais c'est de quoi nous avons écrit plus exactement dans notre traité des Questions romaines (*a*).

Après une victoire si complète, si les Gaulois eussent vivement poursuivi les fuyards, rien ne pouvoit empêcher Rome d'être entièrement détruite, et ses habitants d'être tous passés au fil de l'épée: tant ceux qui se sauvoient de la bataille jetoient de terreur dans l'esprit de ceux qui les recevoient, et tant ils remplissoient la ville d'épouvante et de trouble. Mais les Gaulois ne pouvant s'imaginer que leur victoire fût si grande, et poussés d'ailleurs par l'excès de leur joie à faire bonne chère, ne s'amusèrent qu'à partager les dépouilles qu'ils avoient trouvées dans le camp des Romains: ce qui facilita à la populace, qui s'enfuit de la ville, le moyen de se retirer, et donna à ceux qui restèrent, le temps de reprendre courage et de pourvoir à leur sûreté; car abandonnant le reste de la ville, ils se fortifièrent dans le Capitole, qu'ils remplirent de toutes sortes d'armes; et leur premier soin fut d'y retirer les choses saintes et tout ce qui regardoit la religion. Les vestales s'enfuirent, et emportèrent le feu, avec toutes les autres choses sacrées dont la garde leur est confiée.

(*a*) C'est la question 2.

Il y a cependant des auteurs qui écrivent qu'elles ne gardent que le feu immortel que Numa consacra, et qu'il leur confia comme le principe de toutes choses; car le feu est de tous les éléments celui qui a le plus de mouvement de sa nature. Or, toute génération est mouvement, ou du moins avec mouvement [49]; Les autres parties de la matière, si la chaleur vient à manquer, demeurent oisives et inutiles, et dans une espèce de mort [50]; elles désirent et recherchent la force du feu comme leur âme, et elles n'ont pas plutôt trouvé cette chaleur vivifiante, qu'elles sont disposées à agir ou à souffrir. C'est pourquoi ce prince, parfaitement instruit des secrets de la nature, et qui, à cause de sa sagesse, passoit pour avoir des entretiens particuliers avec les Muses, consacra ce feu, et voulut qu'on l'entretînt toujours, sans le laisser jamais éteindre, comme la parfaite image de la vertu immortelle qui gouverne et conserve tout cet univers. Les autres disent que, selon la coutume des Grecs, le feu brûle toujours devant les lieux saints, comme une marque de la pureté qu'ils exigent; mais ils soutiennent qu'il y a dans l'intérieur du temple des choses cachées qu'il n'est permis de voir qu'à ces vierges sacrées qu'ils appellent vestales. Le bruit

même a couru que le Palladium, qu'Enée porta de Troie en Italie, y étoit enfermé.

On raconte que Dardanus, ayant bâti la ville de Troie, consacra les Dieux de Samothrace qu'il avoit apportés avec lui, et qu'il leur établit un culte et des sacrifices; et qu'à la prise de Troie, Enée enleva ces mêmes Dieux, et les porta en Italie[51]. Ceux qui prétendent mieux connoître ces mystères, disent qu'il y a deux tonneaux de médiocre grandeur, dont l'un est ouvert et vide, et l'autre plein et fermé, et qu'ils ne peuvent être vus que des seules vestales. Mais d'autres soutiennent que ces derniers ont été trompés, sur ce que ces vierges, dans le temps de leur fuite, mirent la plupart des choses sacrées dans deux tonneaux qu'elles enterrèrent sous le temple de Quirinus, d'où l'endroit même a été appelé *Doliola*, du nom de ces tonneaux; et prenant avec elles ce qu'il y avoit de plus saint et de plus considérable, elles s'enfuirent le long du Tibre.

Parmi ceux qui prenoient la fuite, il y avoit un plébéïen, appelé Lucius Albinus, qui emmenoit sur un chariot sa femme, ses enfants, et ses meubles les plus nécessaires. Dès que cet homme eut aperçu ces vestales qui portoient entre leurs bras les choses sacrées, marchant sans aucun aide, et ayant beaucoup

de peine à se traîner, il fit descendre sa femme et ses enfants, jeta tous ses meubles, et donna son chariot à ces vierges sacrées, afin qu'elles s'en servissent pour se retirer dans quelqu'une des villes grecques (*a*). Cette grande piété d'Albinus, et ce respect qu'il eut pour la divinité dans un temps si dangereux et si difficile, m'ont paru dignes que j'en fisse mention dans ce récit, et que je tâchasse de les conserver dans le souvenir des hommes.

Tous les autres prêtres des Dieux et les plus vénérables vieillards de la ville, qui avoient été consuls (*b*), ou qui avoient obtenu l'honneur du triomphe, ne purent se résoudre à abandonner Rome. Ils se revêtirent de leurs plus belles robes sacrées, adressèrent aux Dieux une prière solennelle dont le formulaire leur fut dicté selon la coutume par le souverain pontife, et se dévouant en quelque sorte pour leur patrie, ils s'assirent dans la grande place sur des siéges d'ivoire, attendant la fortune qu'il plairoit aux Dieux de leur envoyer.

Trois jours après la bataille, Brennus arriva avec son armée. Les portes ouvertes et les

(*a*) Il les conduisit lui-même à Cœres, ville grecque, bâtie par les Pélasges.

(*b*) Tous ceux qui avoient été magistrats curules, c'est à-dire ceux qui avoient le droit d'être assis sur le siége d'ivoire.

murailles sans gardes et sans défense, lui donnèrent d'abord quelque soupçon; car il ne pouvoit croire que les Romains abandonnassent ainsi la patrie, et qu'ils fussent si abattus. S'étant assuré de la vérité, il entra par la porte Colline, et prit Rome, un peu plus de trois cent soixante ans après sa fondation (*a*); au moins s'il est vrai qu'on ait conservé un compte sûr et fidèle de ces temps-là, dont le désordre et la confusion ont rendu beaucoup de choses, même moins anciennes, fort douteuses et fort obscures [52].

Cependant un bruit sourd de cette calamité et de la prise de Rome se répandit d'abord jusqu'en Grèce [53] : car Héraclide de Pont(*b*), qui n'étoit pas éloigné de ce temps-là, écrit dans son traité de l'âme, qu'on reçut d'Occident la nouvelle qu'une armée, venue du pays des Hyperboréens, avoit pris une ville grecque nommée *Rome*, qui étoit dans cette contrée près de la grande mer. Mais je ne m'étonne pas qu'un écrivain aussi fabuleux et aussi menteur qu'Héraclide, ait amplifié et embelli la vérité de cette prise de Rome, en

(*a*) C'étoit 366 ans après.

(*b*) Héraclide de Pont vivoit dans ce temps-là même, puisqu'il étoit disciple de Platon, et qu'il le fut ensuite d'Aristote. Quand Rome fut prise, Platon n'avoit que quarante-un ans.

y ajoutant ses Hyperboréens et sa gande mer[54]. Le philosophe Aristote témoigne formellement qu'il avoit entendu dire que la ville de Rome avoit été prise par les Gaulois; mais il dit que celui qui la sauva étoit Lucius[55]. Or Camille étoit appelé Marcus, et non pas Lucius; ils n'en ont donc parlé que par conjectures.

Brennus, étant maître de Rome, fit assiéger le Capitole par une partie de ses troupes, et avec le reste il descendit par la grande place. Là, à l'aspect de tous ces vieillards qui, assis avec tous leurs ornements, et dans un profond silence, ne se levoient point à l'approche des ennemis, ne changeoient point de visage, et qui, tranquillement appuyés sur leurs bâtons, se regardoient sans donner aucune marque de crainte, il fut frappé d'admiration. Les Gaulois, étonnés comme lui d'un spectacle si surprenant, furent long-temps sans oser ni les approcher ni les toucher, les regardant comme des Dieux qui ne manqueroient pas de punir leur insolence. Enfin l'un d'eux, plus hardi que les autres, s'approcha de Manius Papirius, et avançant la main, la passa doucement le long de sa barbe qui étoit fort longue. Papirius le frappa de son bâton sur la tête, et le blessa dangereusement; le barbare irrité tira son épée et le tua. Les Gaulois tuèrent ensuite tous les autres sur leurs siéges;

et passèrent au fil de l'épée ceux qu'ils rencontrèrent devant eux. Ils employèrent plusieurs jours à piller les maisons, et à saccager la ville, où ils mirent enfin le feu pour se venger de ceux qui occupoient encore le Capitole; et qui, bien loin de se rendre, après en avoir été sommés, repoussoient vigoureusement leurs attaques en défendant leurs retranchements. Ce fut la raison pour laquelle ils ruinèrent la ville et passèrent au fil de l'épée ceux qui tombèrent entre leurs mains, sans épargner ni âge ni sexe.

Le Capitole tenant plus long-temps qu'ils n'avoient cru, et les vivres commençant à leur manquer (*a*), ils partagèrent leur armée; une partie demeura avec le roi pour continuer le siége, et l'autre partie, se divisant par compagnies et par bandes, se dispersa et alla fourrager la campagne et piller les bourgs avec une entière sécurité et une extrême confiance en leur bonne fortune. Par hasard, la plus nombreuse troupe et la mieux disciplinée alla du côté d'Ardées, où Camille, depuis son exil, menoit la vie d'un simple particulier, sans se mêler d'aucune affaire; mais alors réveillé par tout ce qui se passoit, et ranimant ses espérances, il étoit agité de dif-

(*a*) Car le feu en avoit consumé la plus grande partie, et ceux de la campagne avoient été portés à Veïes.

férentes pensées, et cherchoit les moyens, non pas de se dérober à la fureur des Gaulois, mais de les repousser, et de les vaincre, si l'occasion s'en présentoit. Voyant donc que les habitants d'Ardées étoient assez forts en nombre, mais qu'ils manquoient de résolution et de courage, à cause du peu d'expérience et de la lâcheté de leurs chefs, il s'adressa aux jeunes gens et leur dit : « Qu'il ne falloit « pas imputer à la valeur des Gaulois la dé- « faite des Romains, ni s'imaginer que les « calamités, qui leur étoient arrivées pour « avoir manqué de prudence et pour avoir « suivi de mauvais conseils, fussent l'ouvrage « des ennemis qui n'avoient contribué en rien « à leur victoire ; mais qu'il falloit attri- « buer ce revers à la fortune qui avoit voulu « montrer son pouvoir; que plus il y avoit « de danger, plus il étoit glorieux de re- « pousser une guerre étrangère et barbare, « qui, comme le feu, ne finissoit et ne « s'éteignoit qu'après avoir consumé tout « ce qu'elle avoit soumis; que s'ils vouloient « montrer de la fermeté et du courage, il leur « promettoit l'occasion de vaincre sans aucun « danger ». Comme il vit les jeunes gens touchés de ses discours, il alla trouver les chefs et les sénateurs d'Ardées; et les ayant persuadés, il arma tous ceux qui étoient en âge de

porter les armes; et de peur que l'ennemi, qui étoit fort près, n'en fût informé, ils les tint renfermés dans la ville.

Les Gaulois revenant chargés de butin, après avoir couru et fourragé tout le pays, campèrent en désordre et avec beaucoup de négligence, et ne pensèrent qu'à se divertir. La nuit les surprit ivres, et le silence régna seul dans leur camp. Camille, averti par ses espions, fit sortir ses troupes d'Ardées; et ayant fait sans bruit tout le chemin qui étoit entre les ennemis et la ville, il arriva à leur camp sur le minuit. D'abord il fit jeter de grands cris à ses soldats, et commanda aux trompettes de sonner pour effrayer les Barbares qui, à ce grand bruit, revenoient à peine de leur sommeil et de leur ivresse. Il y en eut quelques-uns qui se réveillèrent en sursaut, et qui prenant les armes, soutinrent quelque temps l'effort de Camille, et moururent en combattant; mais la plupart, accablés de vin et de sommeil, furent tués tout endormis. Le petit nombre de ceux qui se sauvèrent à la faveur de la nuit, fut rejoint le lendemain par la cavalerie qui, les trouvant errants et dispersés, en fit un grand carnage.

La renommée ayant répandu aussitôt le bruit de cette défaite dans toutes les villes voisines, Camille vit accourir près de lui un

grand nombre de jeunes gens, et surtout ceux des Romains qui, après la journée d'Allia, s'étoient réfugiés à Veïes, et qui alors déploroient leurs malheurs par de telles plaintes. « Quel ca-
« pitaine, disoient-ils, la fortune a enlevé à la
« ville de Rome pour le donner à celle d'Ar-
« dées, afin de la rendre illustre par ses grands
« exploits ! Et cependant celle qui a porté et
« qui a nourri un si grand homme, demeure
« entièrement perdue et détruite : et nous,
« faute de capitaines, nous nous tenons ren-
« fermés derrière les murs d'une ville étran-
« gère ; et nous demeurons dans l'inaction,
« trahissant malheureusement l'Italie. Reve-
« nons de cette honteuse langueur, et en-
« voyons demander notre général au peuple
« d'Ardées ; ou, prenant nous-mêmes les
« armes, allons nous ranger sous ses étendards.
« Car enfin il n'est plus banni, et nous ne
« sommes plus citoyens, puisqu'il n'y a plus
« de Rome, et que notre patrie est entre les
« mains de nos ennemis ».

Cet avis fut approuvé, et l'on députa sur l'heure même à Camille, pour le prier d'accepter la charge de général ; mais Camille répondit qu'il ne l'accepteroit, qu'après que les citoyens, qui étoient dans le Capitole, auroient confirmé leur choix par leurs suffrages selon les lois ; et que pendant qu'ils vivroient,

il les regarderoit comme le corps de la république; leur obéiroit avec une entière soumission, et n'entreprendroit rien sans leur ordre[56].

On admira la modération et la sagesse de Camille; mais on n'avoit personne pour porter ces nouvelles au Capitole; il paroissoit même entièrement impossible de faire entrer quelqu'un dans cette citadelle serrée de si près par les ennemis qui étoient maîtres de la ville. Heureusement il y eut parmi les jeunes gens, un certain Pontius Comminius, d'une condition médiocre, mais qui brûloit d'envie de se signaler et d'acquérir de la gloire; il s'offrit volontairement à courir ce danger. Il ne voulut pas se charger de lettres, afin que s'il étoit pris, les ennemis ne pussent découvrir le dessein de Camille. Vêtu d'une méchante robe sous laquelle il cacha quelques pièces de liége, il se mit en chemin, et marcha tout le jour sans aucune crainte. A l'entrée de la nuit, il arriva près de la ville; et voyant qu'il ne pouvoit passer la rivière sur le pont qui étoit gardé, il entortilla autour de sa tête le vêtement léger qui le couvroit, et se mit à la nage; soutenu par les écorces de liége dont il s'étoit muni, il traversa le fleuve jusqu'à la ville, et continuant son chemin en évitant toujours les endroits où il jugeoit par le bruit et par les feux que l'on faisoit la meilleure garde, il ga-

gna la porte Carmentale (*a*) où le silence étoit le plus grand, et du côté de laquelle le mont du Capitole étoit le plus roide, et le rocher qui l'environne, le plus escarpé; il grimpa sur ce rocher par l'endroit le plus difficile et le plus désert, avec beaucoup de travail, et de peine, sans être aperçu, et arriva jusqu'aux premières sentinelles. Quand il les eut salués, et qu'il eut dit son nom, on le reçut avec une extrême joie, et il fut conduit aux magistrats.

Le sénat fut assemblé sur l'heure même. Pontius leur apprit la victoire que Camille avoit remportée, et dont ils n'avoient aucune connoissance, leur dit la résolution des soldats, et les exhorta à confirmer la charge de général à Camille, vu que c'étoit le seul à qui les Romains du dehors étoient résolus d'obéir. Ces nouvelles entendues, le sénat, après avoir délibéré quelque temps, élut Camille dictateur, et renvoya par le même chemin Pontius, qui eut à son retour le même bonheur; car il passa sans être aperçu, et rapporta aux Romains les ordres du sénat qui leur causèrent la plus grande joie.

Camille trouva vingt mille hommes armés,

(*a*) Porte, ainsi appelée à cause du temple de Carmenta, mère d'Evandre, qui étoit tout auprès, au pied du Capitole.

et ayant rassemblé un plus grand nombre d'alliés, il se prépara à aller attaquer les Barbares. Nommé ainsi dictateur pour la seconde fois, il se rendit de suite à Veïes et s'étant mis à la tête des soldats romains, renforcés de tout le corps des alliés, il marcha contre les ennemis.

Cependant à Rome quelques-uns des Barbares, passant par hasard près de l'endroit où Pontius étoit monté la nuit au Capitole, aperçurent en plusieurs endroits les traces de ses pieds et de ses mains. Comme en grimpant il s'étoit accroché à tout ce qu'il avoit pu saisir, ils virent les herbes et les broussailles qui étoient le long des rochers foulées, et la terre éboulée de plusieurs côtés; ils allèrent en faire le rapport au roi, qui, s'étant rendu sur les lieux, et ayant considéré de près ce qu'on lui avoit rapporté, ne dit rien sur l'heure : mais le soir il assembla tous ceux qui étoient les plus dispos et les plus légers parmi ses troupes, et les plus propres à gravir sur les monts les plus escarpés, et leur dit : « Les « ennemis nous montrent eux-mêmes le « chemin qui nous étoit caché jusqu'ici, et « nous font voir que ce rocher n'est ni im- « praticable ni inaccessible. Ce seroit pour « nous une grande honte, après de si heureux « commencemens, de désespérer de la fin et

« d'abandonner ce fort comme imprenable, « lorsque les ennemis mêmes nous marquent « les endroits par où il peut être pris : où un « seul homme a pu monter, plusieurs y mon- « teront l'un après l'autre; cela sera même « d'autant plus facile, qu'ils s'entraideront : « je destine de grandes récompenses et de « grands honneurs à tous ceux qui, en cette « occasion, auront donné des preuves de « leur courage ».

Les Gaulois, excités par ce discours, promirent d'y monter hardiment. En effet, sur le minuit, ils commencèrent à grimper à la file dans le plus grand silence, en s'accrochant à des rochers fort escarpés et fort difficiles, mais qu'ils trouvèrent pourtant moins inaccessibles qu'ils n'avoient pensé. Les premiers avoient déjà gagné la hauteur, et étoient sur le point de se rendre maîtres des retranchements, et de faire main-basse sur les sentinelles qui étoient endormies : car aucun homme ni aucun chien ne les avoit découverts. Heureusement, il y avoit des oies sacrées qu'on nourrissoit autour du temple de Junon. Auparavant on leur donnoit une nourriture abondante, mais depuis quelque temps elles étoient négligées, parce que les vivres avoient commencé à manquer, et qu'il y en avoit à peine pour les hommes. Cet animal a l'ouïe

très-fine, et il est si timide qu'il s'effraie au moindre bruit; celles-là, encore plus éveillées par la faim, et par conséquent plus faciles à alarmer, sentirent promptement l'approche des Gaulois, et se mirent à crier et à courir contre eux; de sorte qu'elles éveillèrent tous ceux de la forteresse. Les Gaulois se voyant découverts, ne craignirent plus de faire du bruit; au contraire, ils allèrent aux Romains en poussant des cris épouvantables.

Dans cette alarme, les assiégés, saisissant impétueusement les premières armes qu'ils rencontrèrent sous la main, se défendirent comme ils se trouvèrent. Le premier de tous fut Manlius, homme consulaire, d'une grande force de corps et d'une grandeur de courage que rien ne pouvoit étonner. Il se trouva en présence de deux Gaulois qui le chargèrent: comme l'un d'eux levoit sa hache pour lui abattre la tête, il le prévint, et lui abattit la main d'un coup d'épée; en même temps il heurta l'autre si rudement au visage avec son bouclier, qu'il le renversa dans le précipice. Il fit alors ferme sur la muraille avec tous ceux qui étoient accourus autour de lui, et repoussa les autres Barbares qui avoient grimpé jusqu'au haut, mais qui n'étoient pas en fort grand nombre, et ne firent rien qui répondît à l'audace de cette action.

Le lendemain dès le point du jour, les Romains, effrayés encore du danger auquel ils venoient d'échapper par une espèce de miracle, jetèrent du haut en bas du rocher dans le camp des ennemis, le capitaine qui avoit commandé la garde la nuit précédente et décernèrent à Manlius, pour le prix de sa victoire, une récompense plus honorable qu'utile ; car ils lui donnèrent chacun ce qu'ils avoient de vivres pour un jour, c'est-à-dire, une demi-livre de froment du pays, et de vin le quart d'une cotyle grecque [57].

Cette entreprise manquée, les Gaulois commencèrent à perdre courage ; car ils n'avoient plus de vivres, n'osant aller au fourrage, de peur de Camille ; et la maladie s'étoit mise dans leur armée, parce qu'ils étoient campés parmi des monceaux de morts entassés les uns sur les autres, et entre des ruines de maisons brûlées, dont la cendre épaisse corrompoit tellement l'air par sa sécheresse et par son âcreté, lorsqu'elle étoit élevée par le vent, ou échauffée par le soleil, qu'on ne respiroit qu'un poison subtil qui consumoit les entrailles. Ce qui contribua encore davantage à cette contagion, ce fut le changement de vie : car venant de lieux ombragés et couverts, qui fournissoient partout des asiles agréables contre les chaleurs de l'été,

ils se trouvoient dans des lieux bas et malsains, surtout en automne. Tout cela joint à la longueur du siége qui avoit déjà duré six mois entiers, excita dans leur camp une peste si furieuse, qu'on n'enterroit plus les morts, à cause de leur grand nombre.

Cette extrémité des Gaulois ne rendoit pas la condition des assiégés meilleure; la famine qui augmentoit tous les jours, les pressoit d'un côté; et de l'autre, l'ignorance de ce que faisoit Camille, leur abattoit extrêmement le courage : car personne ne pouvoit leur en porter des nouvelles, tant les Barbares faisoient bonne garde dans la ville autour du fort. Les deux partis étant donc également découragés, il y eut quelques propositions d'accommodement, qui commencèrent d'abord par les gardes avancées, qui, se trouvant assez près, entrèrent en pour-parler. Ensuite, par la permission de ceux qui commandoient dans la forteresse, Sulpitius, tribun militaire, s'aboucha avec Brennus. On convint que les assiégés donneroient mille livres pesant d'or, et que les Barbares, après les avoir reçues, retireroient leur armée de la ville et des frontières.

Les serments prêtés de part et d'autre, et l'or apporté pour être pesé, les Gaulois trompèrent d'abord secrètement par de faux poids,

et ensuite ouvertement, en arrêtant et faisant pencher un des bassins de la balance. Les Romains se plaignirent de ces procédés; mais Brennus, ajoutant l'insulte et la raillerie à l'injustice, détacha son épée, et la mit avec le ceinturon dans la balance par-dessus les poids. Sulpitius lui demanda ce que cette action vouloit dire? « Que voudroit-elle dire, « répondit Brennus, sinon malheur aux vain-« cus (a)? Cette parole a passé depuis en proverbe. »

Les Romains étoient alors partagés : les uns, irrités de cette insolence et pleins de ressentiment, vouloient qu'on reprît l'or, et qu'on remontât au Capitole pour y soutenir encore le siége; et les autres étoient d'avis de dissimuler cette injure, et de ne pas faire consister la honte à donner plus qu'on n'avoit promis, puisque l'affront ne consistoit qu'à donner, et que la nécessité du temps les y forçoit.

Pendant qu'ils disputoient entr'eux et avec les Barbares, Camille, qui étoit aux portes de Rome, ayant appris tout ce qui s'étoit passé, commanda à son armée de suivre en bon ordre et au petit pas; et s'avançant avec l'élite de ses troupes, il arriva sur le lieu. Les Romains, s'étant ouverts, le reçurent comme leur dictateur avec beaucoup de res-

(a) VÆ VICTIS.

pect et dans un profond silence. Camille, prenant l'or, le donna à ses gens, et commanda aux Gaulois de reprendre leurs poids et leurs balances, et de se retirer : « Car, leur dit-il, la coutume des Romains est de conserver leur patrie, non pas avec l'or, mais avec le fer (a) ».

Brennus, plein de colère, s'écria que c'étoit une infraction au traité. Camille lui répondit : « Que ce traité n'avoit pas été fait légitime-« ment, et qu'il n'étoit pas valable, parce « que lui étant dictateur, et n'y ayant point « d'autre général établi par la loi, ils avoient « traité avec des gens qui n'avoient aucun « pouvoir ; c'est à moi seul, ajouta-t-il, qu'il « faut s'adresser présentement, si vous avez « quelque demande à faire ; car je viens avec « une autorité légitime, et je suis le maître, « ou de vous pardonner si vous avez recours « aux prières, ou de vous punir comme des « coupables, si vous ne vous repentez ».

Ces paroles firent sortir Brennus hors de lui ; il commande à ses gens de prendre les armes. Les Romains en font de même. Les deux partis tirent l'épée en même temps et se chargent, mêlés les uns avec les autres, comme on le peut penser, puisqu'ils étoient au

(a) Plutarque a emprunté cette pensée de Tite-Live, *ferroque non auro recuperare patriam jubet*. liv. V, 49.

milieu des ruines des maisons, dans des rues étroites et dans des lieux serrés, qui ne permettoient point d'ordre de bataille. Mais bientôt après, Brennus, devenu plus sage, retira ses troupes dans son camp avec peu de perte; et les faisant marcher dès la nuit même, il abandonna la ville, et alla camper à huit milles, près du chemin qui mène à Gabies.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Camille, couvert d'armes éclatantes, et suivi de ses Romains qui étoient alors aussi formidables qu'ils étoient auparavant abattus, se présente à l'ennemi. Il leur livra une bataille qui fut aussi longue que terrible. Mais enfin les Gaulois furent entièrement défaits, et leur camp pris après un très-grand carnage. Ceux qui prirent la fuite furent tués par les Romains, qui les poursuivirent fort vivement; et ceux qui, s'étant dispersés, échappèrent à leur poursuite, furent accablés par les habitants des villes et des villages voisins qui sortirent contr'eux. Ainsi Rome, qui avoit été prise d'une manière si surprenante, fut sauvée d'une manière plus surprenante encore, après avoir été au pouvoir des Barbares sept mois entiers. Car ils y entrèrent un peu après le quinze de juillet, et ils en furent chassés vers le treize de février.

Camille rentra triomphant dans la ville

comme le libérateur de sa patrie, qu'il avoit retirée des mains des ennemis, et comme celui qui ramenoit Rome dans Rome même; car les Romains, qui avoient été dehors pendant le siége avec leurs femmes et leurs enfants, suivoient son char; et ceux qui avoient été assiégés dans le Capitole, et qui s'étoient vus à la veille de mourir de faim, allèrent à leur rencontre, et s'embrassant les uns et les autres, ils versoient tous des larmes de joie pour un bonheur si inespéré et qu'ils osoient à peine croire. Les prêtres des Dieux et les ministres des temples marchoient en ordre, rapportant toutes les choses saintes qu'ils avoient, ou enterrées lorsqu'ils avoient pris la fuite, ou emportées avec eux; et les Romains attentifs à ce spectacle si agréable et si désiré, éprouvoient le même plaisir et la même joie, que si les Dieux eux-mêmes fussent rentrés dans la ville pour la seconde fois [58].

Camille, après avoir sacrifié aux Dieux, et purifié la ville, selon le formulaire dicté par des gens habiles dans ces matières, releva tous les anciens temples, et en bâtit un nouveau au Dieu Aïus Locutius, dans le même endroit où Marcus Céditius avoit entendu la voix qui lui annonçoit l'arrivée des Barbares. Les emplacements et les bornes des vieux temples furent enfin trouvés avec beaucoup

de travail et de peine, par la persévérance de Camille et le zèle des prêtres.

Mais quand il fallut rebâtir la ville qui étoit entièrement détruite, le peuple se trouva extrêmement découragé, et remettoit de jour en jour, parce qu'il avoit plus besoin de repos et de relâche après tant de travaux qu'il venoit d'essuyer, que de s'aller fatiguer et s'épuiser de nouveau, lorsqu'il n'avoit ni assez de force, ni assez de bien pour une si grande entreprise. Les citoyens tournèrent donc insensiblement leurs pensées vers la ville de Veïes, qui existoit toute entière et étoit pourvue de tout ce qu'on pouvoit désirer, et donnèrent matière de discourir aux harangueurs, qui ne cherchent qu'à flatter le peuple. On n'entendoit partout que des propos séditieux contre Camille ; on disoit « que pour son ambition et pour sa gloire particulière, il les « privoit d'une ville toute prête, où il ne falloit que se transporter ; et qu'il les forçoit « d'habiter des ruines, et de rebâtir ces restes « affreux des flammes, afin d'être appelé, « non seulement le général et le souverain « magistrat des Romains, mais aussi le fon- « dateur de Rome, au grand mépris de Ro- « mulus à qui il prétendoit enlever ce titre ».

Sur cela les sénateurs, craignant une guerre intestine, ne voulurent pas que Camille se

démît de la dictature avant la fin de l'année, comme il en avoit le dessein, quoiqu'aucun autre dictateur avant lui n'eût été plus de six mois dans cette charge; et prenant eux-mêmes la peine de consoler et d'adoucir les citoyens, ils tâchoient de les ramener par leurs caresses et par leurs persuasions. Tantôt ils leur montroient les monuments et les tombeaux de leurs pères, tantôt ils leur rappeloient les temples et les lieux saints que Romulus, Numa et les autres rois avoient consacrés et qu'ils leur avoient laissés en dépôt; et parmi toutes les autres choses saintes, ils ne manquoient pas de leur parler surtout de cette tête humaine qui fut trouvée toute fraîche lorsqu'on creusoit les fondements du Capitole, et par laquelle les Dieux avoient témoigné que tel étoit l'ordre des destinées, que la ville, qui seroit bâtie dans ce lieu, fût la capitale et la maîtresse du monde [59]. Ils leur remettoient devant les yeux le feu sacré qui, après la guerre, venoit d'être rallumé par les vestales, et leur remontroient quelle honte ce seroit pour eux, s'ils donnoient lieu de le faire éteindre une seconde fois en abandonnant leur ville, soit qu'ils la vissent ensuite habitée par des étrangers, soit qu'elle demeurât déserte, et qu'on y menât paître les troupeaux.

Telles étoient les tendres remontrances par

lesquelles les sénateurs, et en public et en particulier, tâchoient d'émouvoir le peuple; mais ces sénateurs étoient attendris à leur tour par les lamentations de ce même peuple qui déploroit ses calamités et son indigence, et qui les prioit de considérer qu'ils étoient réchappés de cette guerre comme du naufrage, nus et sans ressource, et de ne pas les forcer de rassembler ces débris d'une ville entièrement détruite, lorsqu'il s'en offroit une autre toute prête à les recevoir.

Camille fut d'avis de convoquer le sénat pour prendre une dernière résolution sur cette affaire. Le sénat assemblé, il fit un long discours (*a*) pour réveiller dans les cœurs l'amour de la patrie. On écouta ceux qui voulurent parler après lui; et enfin lorsqu'il fallut prendre les avis, il commanda à Lucrétius de donner le sien le premier, comme prince du sénat, et aux autres d'opiner ensuite. Chacun fit silence; et comme Lucrétius alloit commencer, un centurion, qui venoit relever la garde du jour, passant par hasard avec sa troupe près du lieu où se tenoit l'assemblée, cria d'une voix forte à l'enseigne de la première compagnie, de s'arrêter et de planter là son enseigne; « car, dit-il, nous demeu-

(*a*) Ce discours, rapporté par Tite-Live, livre V, est un chef-d'œuvre d'éloquence.

« rerons fort bien ici sans aller plus loin ». Cette parole dite si à propos pour la circonstance, pour la matière que l'on traitoit, et pour l'incertitude où l'on se trouvoit, n'eut pas plutôt été entendue, que Lucrétius, après avoir adoré les Dieux, dit tout haut, « qu'il conformoit son avis à cet oracle sacré[60] : » tous les autres sénateurs suivirent son exemple; il se fit même tout d'un coup dans l'esprit du peuple un si merveilleux changement, qu'ils s'exhortoient et s'encourageoient les uns les autres à mettre la main à l'œuvre, de manière qu'ils commencèrent tous à bâtir avec beaucoup d'empressement, sans attendre ni département, ni ordre, et en s'emparant des lieux qui leur paroissoient ou plus commodes pour bâtir, ou plus agréables. Cette grande précipitation fit qu'on ne garda aucun alignement pour les rues, ni pour les maisons, qui furent toutes confondues[61] ; car on dit qu'en moins d'un an toute la ville fut rebâtie depuis ses murailles jusqu'à la dernière maison du moindre particulier.

Ceux qui dans cette horrible confusion eurent ordre de Camille, de rechercher les emplacements, et les bornes des lieux sacrés, étant arrivés à la chapelle de Mars (*a*), après avoir

(*a*) Tite-Live l'appelle *curia Saliorum*, parce que c'étoit une des demeures des Saliens.

fait le tour du Palatium, la trouvèrent entièrement détruite et brûlée par les Barbares. En ôtant les ruines et en nettoyant la place ils découvrirent sous un grand monceau de cendres le bâton augural (*a*) de Romulus : il est courbé par un bout, et on l'appelle *Lituus*. On s'en sert pour déterminer les régions du ciel, lorsque les augures s'asseyent pour consulter le vol des oiseaux; et Romulus, qui étoit très-instruit dans la divination, s'en servoit à cet usage; mais ce prince n'eut pas plutôt disparu, que les prêtres prirent ce bâton, et le gardèrent très religieusement parmi les autres choses saintes. L'ayant trouvé alors sain et entier, lorsque tout le reste étoit consumé par le feu, ils en eurent une extrême joie, et conçurent de grandes espérances pour Rome, ne doutant point que ce signe ne lui présageât et ne lui assurât une durée éternelle.

Leur ville n'étoit pas encore rebâtie entièrement, qu'ils eurent à soutenir une nouvelle guerre. Les Æques, les Volsques et les Latins entrèrent en armes dans leurs terres, et les Toscans mirent en même temps le siége devant Sutrium (*b*), ville alliée des Romains. Les tri-

(*a*) Ce bâton augural se trouve représenté sur beaucoup de médailles, et principalement sur celles de Jules-César et d'Auguste. *A. L. D.*

(*b*) Ville de Toscane, Satri.

buns militaires, qui commandoient l'armée, et qui s'étoient campés sur le mont Martius (*a*), y furent assiégés par les Latins, et pressés si vivement, que, réduits à l'extrémité et sur le point de tout perdre, ils envoyèrent demander du secours à Rome. Alors Camille fut élu dictateur pour la troisième fois (*b*).

On raconte cette guerre de deux manières. Je commencerai par celle qui paroît fabuleuse. On dit que les Latins, soit qu'ils ne cherchassent qu'un prétexte pour faire la guerre, ou qu'ils voulussent véritablement renouveler par de nouveaux mariages leur ancienne alliance avec Rome, envoyèrent des ambassadeurs aux Romains, pour leur demander leurs filles. Les Romains étonnés ne savoient à quoi se résoudre : car d'un côté ils craignoient la guerre, n'étant pas encore bien rétablis et bien remis de leurs pertes; et de l'autre côté, ils soupçonnoient que cette demande des Latins n'avoit d'autre motif que d'avoir entre leurs mains des ôtages, et que par bienséance ils couvroient cette injuste prétention du nom spécieux de mariage.

Comme ils étoient dans ce terrible embar-

(*a*) A deux cents stades de Rome, près de Lanuvium.

(*b*) La troisième année de l'olympiade 98, et l'an de Rome 367.

ras, on dit qu'une jeune esclave, nommée Tutela, ou, selon d'autres, Philotis, s'adressa aux magistrats, et leur conseilla de choisir parmi toutes leurs esclaves les plus jeunes et les plus belles, qu'on habilleroit comme des filles de condition libre, de les envoyer avec elle au camp des Latins, et de lui laisser le soin du reste. Les magistrats approuvant ce conseil, choisirent autant d'esclaves qu'elle crut en avoir besoin; et après les avoir richement parées, ils les mirent entre les mains des Latins qui étoient campés près de la ville.

La nuit venue, toutes ces esclaves se saisirent des épées des ennemis; et Tutela, ou Philotis, montant sur un figuier sauvage derrière lequel elle étendit une couverture, éleva un flambeau tout allumé qui pouvoit être vu de la ville sans être aperçu du camp, car c'étoit là le signal dont elle étoit convenue avec les magistrats, sans qu'aucun autre citoyen en eût connoissance; ce qui fut cause que les gens de guerre, qui furent commandés pour cette expédition, sortirent avec beaucoup de confusion et de désordre, en s'appelant les uns les autres, à mesure qu'ils étoient pressés par leurs officiers, et qu'on eut beaucoup de peine à les ranger en bataille. Ils allèrent attaquer les retranchements

des ennemis qui ne s'y attendoient point, et qui dormoient tranquillement, en tuèrent la plus grande partie, et se rendirent maîtres de leur camp. Cela arriva le 7 de juillet, qu'ils appeloient alors *quintilis*, c'est-à-dire, *le cinquième mois*. Ce jour-là on célèbre encore une fête en mémoire de cette action : car d'abord on sort de la ville pêle-mêle avec beaucoup de désordre, en prononçant à haute voix des noms du pays, comme *Caius*, *Marcus*, *Lucius*, et autres semblables, pour imiter ceux qui sortirent à la hâte, en s'appelant les uns les autres dans cette occasion; et les esclaves magnifiquement vêtues font le tour de la ville en folâtrant et en lançant des brocards sur ceux qu'elles rencontrent : ensuite elles se frappent entre elles, pour marquer la part qu'elles eurent à la défaite des Latins. Enfin on les fait asseoir à table, et on leur donne un grand repas sous des feuillées faites de branches de figuier. Ce jour est appelé les *Nones Caprotines*, nom qui vient, à ce qu'on pense, de celui du figuier sauvage d'où l'esclave donna aux Romains le signal du flambeau allumé ; car les Romains appellent un figuier sauvage, *Caprificus*.

D'autres prétendent que tout ce qui se pratique à cette fête, se fait en mémoire de ce

qui arriva à Romulus : car on dit qu'étant sorti de la ville, il disparut à pareil jour pendant un orage qui survint tout-à-coup avec une nuée obscure, ou même pendant une éclipse de soleil, et que ce jour-là est appelé *les Nones Caprotines*, du mot *capra*, nom latin de la chèvre, parce que Romulus disparut pendant qu'il parloit au peuple, près du lieu appelé *le Marais de la Chèvre*, comme nous l'avons écrit plus au long dans sa vie.

L'autre manière dont on raconte cette guerre, et qui est attestée par le plus grand nombre d'historiens, est que Camille, élu dictateur pour la troisième fois, ayant appris que l'armée, commandée par les tribuns militaires, étoit assiégée par les Latins et par les Volsques, fit prendre les armes à ceux qui n'étoient plus en âge de les porter. Il tourna par un grand circuit le mont Martius, sans être aperçu des ennemis, alla camper derrière eux, et par un grand nombre de feux qu'il fit allumer, il avertit les assiégés de son arrivée. A cette vue, ils reprirent courage, et résolurent de sortir pour combattre ; mais les Latins et les Volsques se renfermèrent dans leur camp, et le fortifièrent avec de bonnes palissades, qu'ils garnirent d'une grande quantité d'arbres mis en travers, parce qu'ils se trou-

voient entre deux armées. Dans cette position, ils résolurent d'attendre de nouvelles troupes de leur pays et le secours des Toscans.

Camille s'aperçut de leur dessein; et pour ne pas tomber dans le même inconvénient, en se laissant envelopper, il se hâta de les prévenir. Il remarqua que leurs retranchements étoient de bois, et que tous les matins il s'élevoit un vent très-fort du côté des montagnes. Ayant donc préparé beaucoup de feux, et mis dès la pointe du jour son armée en bataille, il commande à une partie de ses troupes d'aller d'un côté attaquer l'ennemi à coups de traits, en poussant de grands cris, tandis que lui se poste avec ceux qui devoient jeter les feux dans le camp, à l'endroit où le vent avoit coutume de donner, et attend l'heure favorable. Dès que le soleil fut levé, et que le vent eut commencé à souffler avec violence, l'attaque étant déjà commencée de l'autre côté, Camille donna le signal à ses troupes. En même temps on jeta dans les retranchements un nombre infini de dards enflammés, qui, tombant sur les pieux qui étoient fort serrés, et sur les arbres entassés les uns sur les autres, les embrasèrent dans un moment. La flamme avec une extrême rapidité se communiqua à toute l'enceinte, et gagna le de-

dans du camp. Les Latins, qui n'avoient aucun moyen pour l'éteindre, se voyant de tous côtés environnés de feu, se serrèrent d'abord tous ensemble dans un lieu fort étroit; mais enfin la nécessité les obligeant de sortir, ils tombèrent entre les mains de leurs ennemis qui les attendoient en bataille devant leurs retranchements. Ceux qui sortirent, furent presque tous taillés en pièces ; et ceux qui restèrent furent la proie des flammes, jusqu'à ce que les Romains eussent éteint le feu pour piller le camp.

Après cette victoire, Camille laissa sur les lieux son fils Lucius pour garder le butin et les prisonniers; et avec le reste de son armée, il alla fourrager les terres des ennemis. Après avoir pris la ville des Æques et contraint les Volsques à se rendre à lui, il marcha au secours des Sutriens qu'il croyoit encore assiégés par les Toscans; mais il ignoroit le malheur qui leur étoit arrivé, car ils venoient de se rendre, et à de si dures conditions, qu'ils n'avoient eu la permission d'emporter que leurs simples vêtements. Il les rencontra sur son chemin dans ce pitoyable état, avec leurs femmes et leurs enfants, qui tous ensemble déploroient leur infortune.

Ce spectacle le toucha vivement; et comme il vit que les Romains partageoient sa

sensibilité, et que les prières et les tendres embrassements des Sutriens leur arrachoient des larmes et les remplissoient d'indignation, il résolut de n'en pas différer la vengeance, et de mener le même jour ses troupes à Sutrium; car il jugéa bien que des hommes, qui venoient de prendre une ville si opulente, qui n'avoient aucun ennemi en tête, et qui ne croyoient pas qu'il en pût venir, ne seroient nullement sur leurs gardes, et qu'il les surprendroit infailliblement. Il ne se trompa pas dans sa conjecture; non-seulement il traversa tout le territoire de Sutrium sans être découvert, mais il étoit aux portes de la ville, et s'étoit saisi des murailles, avant que les Toscans fussent avertis de sa marche. Ils n'avoient posé nulle part de sentinelles; dispersés dans les maisons, ils ne pensoient qu'à faire bonne chère et à se divertir. Quand ils s'aperçurent que les Romains étoient maîtres de la ville, ils se trouvèrent si pleins de viande et de vin, que la plupart n'eurent pas la force de prendre la fuite, et se laissèrent honteusement égorger dans les maisons, ou se rendirent encore plus honteusement.

C'est ainsi que la ville de Sutrium fut prise deux fois dans le même jour; car ceux qui venoient de la prendre, la perdirent; et ceux qui l'avoient perdue, la reprirent par la va-

leur et par la sage conduite de Camille. Cette action lui fit décerner le triomphe (*a*), qui ne lui acquit pas moins de crédit et d'honneur que les deux premiers. Car ses plus grands envieux et tous ceux qui prétendoient que la fortune avoit plus de part que sa valeur aux grandes choses qu'il avoit exécutées, furent forcés de donner la gloire de ses derniers succès à son grand courage et à sa prudence.

Le plus apparent de ses envieux et de ses rivaux, étoit Marcus Manlius, qui le premier avoit repoussé les Gaulois à l'escalade du Capitole, et qui de là avoit été honoré du surnom de *Capitolin*. Cet homme qui, à quelque prix que ce fût, vouloit être le premier dans Rome, et qui par les bonnes voies ne pouvoit parvenir à surpasser ou à égaler la réputation de Camille, eut recours aux moyens dont on se sert ordinairement pour établir la tyrannie : ce fut de gagner le peuple, et surtout ceux qui étoient accablés de dettes. Il défendoit les uns en justice, plaidant leurs causes contre leurs créanciers, et délivroit les autres par force, en empêchant qu'on ne les emmenât esclaves selon la loi. De sorte qu'il eut bientôt autour de lui un grand nombre de ces

(*a*) Il venoit de terminer trois guerres ; car il avoit vaincu les Æques, les Volsques et les Toscans.

sortes de gens qui n'avoient ni feu, ni lieu, et qui se rendirent formidables aux nobles par leur insolence et par les désordres qu'ils commettoient dans les assemblées.

Ce danger fit élire dictateur Cornélius Cossus (*a*), qui nomma général de la cavalerie, Quintus Capitolinus; le dictateur se servant d'abord de son autorité, fit mettre en prison Manlius. Le peuple en fut si affligé qu'il en prit le deuil : ce qui ne s'étoit jamais vu que dans les grands malheurs et dans les calamités publiques. Le sénat, craignant une sédition, ordonna que Manlius fût mis en liberté. Cette disgrace ne le rendit pas meilleur, au contraire, elle l'irrita; et devenu plus fier et plus insolent, il remplit la ville de sédition et de trouble.

Camille se trouvant élevé à la dignité de tribun militaire pour la cinquième fois (*b*), Manlius fut de nouveau traduit en justice. Rien ne nuisit tant à ses accusateurs que la vue du Capitole : car l'endroit où Manlius avoit combattu la nuit contre les Gaulois pour la défense de la forteresse, se voyoit de la place où on le jugeoit; et lui-même il excitoit

(*a*) Il fut élu dictateur la troisième année de l'olympiade 99, et l'an de Rome 371.

(*b*) L'an de Rome 372, et la dernière année de l'olympiade 99.

la compassion des Romains, en tendant ses mains vers ce lieu, en les priant avec larmes de se souvenir des grands combats qu'il avoit soutenus. De sorte que les juges ne sachant plus à quoi se déterminer, différèrent plusieurs fois de prononcer; car ils ne vouloient pas l'absoudre contre les preuves évidentes qui le condamnoient, et ils n'avoient pas non plus le courage de juger selon la rigueur de la loi, à la vue du Capitole, qui leur rappeloit sans cesse la grandeur de ses exploits.

Camille, s'étant aperçu de l'effet que cette vue produisoit sur les juges, transporta le tribunal dans le bois Pétilien (*a*), d'où on ne voyoit plus le Capitole[62]. Alors l'accusateur déduisit tous les chefs d'accusation contre le coupable; et les juges, se souvenant de tout ce qui s'étoit passé, ne combattirent plus l'indignation que leur donnoient ses injustices. Manlius étant donc condamné à mort, fut conduit au Capitole et précipité du haut de ce rocher qui, après avoir été le théâtre de ses plus grands exploits et de sa fortune, le fut aussi de sa honte et de son malheur[63]. On rasa sa maison, où l'on bâtit le temple de la déesse qu'ils appellent *Moneta*; et l'on or-

(*a*) Hors de la porte Flumentale, aujourd'hui la porte du Peuple.

donna qu'à l'avenir aucun patricien ne pourroit habiter sur le Capitole (*a*).

Camille, appelé pour la sixième fois à la charge de tribun militaire (*b*), refusoit de l'accepter, parce qu'il étoit déjà dans un âge avancé (*c*), et peut-être aussi parce qu'il craignoit l'envie et quelque revers de fortune après tant de gloire et tant de succès. Son excuse la plus apparente étoit son peu de santé[64]; car il tomba malade dans ce même temps; mais le peuple, bien loin de se relâcher, se mit à crier qu'il ne demandoit pas de lui qu'il combattît à pied ou à cheval, qu'il avoit seulement besoin de ses conseils pour la conduite de la guerre, et le força de prendre le commandement et de marcher aux ennemis avec Lucius Furius, l'un de ses collègues.

Les Prénestins et les Volsques étoient entrés avec une grosse armée sur les terres des alliés (*d*) des Romains. Camille, sans perdre

(*a*) Tite-Live ajoute que toute sa famille ordonna qu'à l'avenir aucun de leurs descendants ne s'appelleroit Marcus Manlius.

(*b*) C'étoit l'an de Rome 375, et la troisième année de l'olympiade 100, et ce fut le dernier tribunat de Camille.

(*c*) Il pouvoit avoir 66 ou 67 ans.

(*d*) Ils avoient assiégé et pris Satrium, colonie des Romains.

de temps, alla camper près d'eux; son dessein étoit de traîner la guerre en longueur, afin que, s'il falloit en venir à une bataille, il pût aussi payer de sa personne après avoir recouvré ses forces [65]; mais voyant que son collègue, transporté d'un violent désir de gloire, avoit une extrême impatience d'en venir aux mains sans pouvoir être retenu par aucune remontrance, et qu'il inspiroit la même ardeur aux capitaines et aux centurions, il craignit qu'on ne le soupçonnât d'avoir voulu par envie dérober à ces jeunes officiers une occasion d'acquérir de l'honneur, et de rendre un grand service à la république. Il lui permit donc, quoique malgré lui, de donner le combat; et à cause de sa maladie, il demeura dans le camp avec peu de troupes [66]; mais quand il vit que Lucius avoit donné inconsidérément dans les piéges que les ennemis lui avoient tendus, et que les Romains étoient repoussés et mis en fuite, il ne put se contenir; et se levant de son lit, il marcha au-devant d'eux aux portes du camp, et passant au travers de ses troupes qui étoient en déroute, il alla donner sur ceux qui les poursuivoient. Ceux qui avoient déjà gagné leurs retranchements, retournèrent sur leurs pas, et le suivirent; et ceux qui venoient pour s'y sauver, se ralliant autour de lui, et se met-

tant en bataille s'exhortoient les uns les autres à ne pas abandonner leur général. Les ennemis furent alors obligés de se retirer. Le lendemain Camille sortit à la tête de ses troupes, les défit en bataille rangée; et étant entré dans leur camp avec les fuyards, il en fit un grand carnage. Là, ayant appris que la ville de Satrium (*a*), colonie des Romains, avoit été prise par les Toscans, et que ses habitants avoient été tous passés au fil de l'épée, il renvoya à Rome les troupes les plus pesamment armées; et avec les plus légères et les plus disposées à le suivre, il alla attaquer les Toscans qui étoient maîtres de Satrium, les battit, en tua une grande partie, et chassa les autres.

Après cette heureuse expédition, il s'en retourna à Rome chargé de butin, faisant connoître par son exemple, que les plus sages de tous les peuples sont ceux qui, sans s'arrêter au grand âge et à l'état foible d'un général qui a de l'expérience et du courage, savent le préférer malgré lui, et tout malade qu'il est, à ceux qui, étant dans la fleur de leur âge, demandent et briguent le commandement. Aussi la nouvelle de la révolte

(*a*) Il ne faut pas confondre Satrium ou Satria, avec Sutrium, dont il est question plus haut. Satrium, colonie romaine, étoit dans le pays des Volsques; et il s'agit ici de cette dernière ville. *A. L. D.*

des habitants de Tusculum étant portée à Rome (*a*), le sénat donna encore le soin de cette guerre à Camille, avec la permission de prendre avec lui tel de ses cinq collègues qu'il lui plairoit de nommer. Il n'y en avoit pas un qui ne demandât la préférence ; mais contre l'attente de tout le monde, Camille choisit Lucius Furius, le même qui depuis peu, contre son sentiment, avoit donné la bataille aux Prénestins et aux Volsques, et avoit été battu ; mais il le préféra à ses autres collègues, apparemment pour couvrir son malheur et pour effacer sa honte.

Dès que les Tusculaniens surent que Camille approchoit, ils eurent recours à l'artifice pour réparer leur faute. Ils remplirent la campagne de laboureurs qui travailloient aux terres, et de bergers qui gardoient les troupeaux comme en pleine paix ; les portes de leur ville étoient ouvertes, et leurs enfants alloient aux écoles comme auparavant. On voyoit les artisans travailler tranquillement dans leurs boutiques, les bourgeois en robe 67, sur la place publique, et les magistrats courir partout pour faire préparer des logements aux Romains, comme ne craignant rien, et

(*a*) Ce fut Camille qui l'y porta, en menant à Rome les prisonniers de Tusculum, qu'il avoit faits à la dernière bataille.

n'ayant rien à se reprocher. Cette sécurité et cet empressement ne persuadèrent pas à Camille qu'ils n'eussent pas eu le dessein de se révolter; mais ils le disposèrent à avoir pitié d'eux, et à être touché de leur repentir. Il leur ordonna d'aller au sénat, en état de suppliants, demander pardon de leur faute [68]; et quand ils eurent obéi, il contribua beaucoup à les faire absoudre du crime de rébellion, et à leur faire accorder le droit de bourgeoisie. Voilà les actions les plus éclatantes que Camille fit dans son sixième tribunat.

Quelque temps après, Licinius Stolo excita une grande sédition [69]. Le peuple s'étant soulevé contre le sénat, prétendoit, à quelque prix que ce fût, que les consuls, qu'on alloit élire, ne fussent pas tous deux patriciens, mais qu'il y en eût un de race plébéienne. Les tribuns du peuple furent nommés, mais le peuple empêcha qu'on n'achevât de tenir les comices consulaires [70]. Ainsi, faute de magistrats, Rome alloit tomber dans des troubles et des désordres plus grands que ceux dont on étoit déja sorti. Pour prévenir ce malheur, le sénat nomma Camille dictateur pour la quatrième fois (*a*), malgré le

(*a*) La dernière année de l'olympiade 103, l'an de Rome 388.

peuple, et en quelque façon, malgré ce grand homme, qui ne vouloit pas avoir à lutter contre ceux à qui les grandes batailles qu'il avoit gagnées, donnoient la liberté de lui reprocher qu'il avoit fait de plus grandes choses avec eux pendant la guerre, qu'il n'en avoit fait avec les patriciens pendant la paix; il voyoit bien aussi que l'envie seule de ces derniers les avoit portés à l'élire, afin que, s'il avoit le dessus, il ruinât le peuple, ou qu'il fût perdu et ruiné lui-même, s'il avoit le dessous. Cependant pour remédier aux maux présents, ayant su le jour que les tribuns du peuple devoient proposer et faire passer leur loi, il fit publier une levée de gens de guerre, et appela le peuple de la place au champ de Mars, menaçant de fortes amendes ceux qui n'obéiroient pas. Les tribuns de leur côté s'opposoient à ses menaces, et juroient qu'ils le condamneroient lui-même à une amende de cinquante mille drachmes (a), s'il ne cessoit d'empêcher le peuple de donner ses suffrages selon les lois. Soit donc qu'il craignît un second exil et

(a) Licinius Stolo et L. Sextius.

(b) Les éditeurs d'Amyot proposent de corriger *cinquante mille as*, attendu qu'il n'y avoit point alors de monnoie d'argent à Rome. D'autres interprètes ont fait la même correction. Ces cinquante mille as font près de 30,000 fr. de notre monnoie. *A. L. D.*

une seconde condamnation si peu digne d'un homme de son age, et qui avoit fait de si grandes actions; soit qu'il ne se sentît pas assez fort pour résister à cette tempête et pour vaincre l'effort et l'obstination insurmontable du peuple, il se retira dans sa maison; et peu de temps après, sous prétexte de quelque indisposition, il se démit de la dictature [71]. Le sénat nomma en sa place un autre dictateur (*a*), qui ayant choisi pour général de la cavalerie le même Stolo qui étoit chef de la sédition, donna lieu de faire passer une loi très-désagréable aux patriciens: car elle portoit qu'aucun citoyen ne pourroit posséder plus de cinq cents arpents de terre. Ce fut alors une victoire bien éclatante pour Stolo, d'avoir pu faire confirmer cette loi par les suffrages du peuple, malgré les efforts des nobles qui s'y opposoient; mais bientôt après, convaincu lui-même d'avoir plus de terres qu'il ne permettoit aux autres d'en posséder, il fut condamné et puni selon la loi [72].

Il restoit encore la nomination des consuls, qui étoit non-seulement le point principal de la sédition, mais celui qui l'avoit fait naître, et qui donnoit le plus d'embarras au sénat; mais sur ces entrefaites, on reçut des nouvelles certaines que les Gaulois revenant en-

(*a*) Ce fut Publius Manlius.

core des rivages de la mer Adriatique, marchoient à grandes journées vers Rome avec une armée très-formidable; la menace fut même accompagnée de l'effet, le plat-pays étant déjà tout saccagé, et ceux qui ne purent se retirer dans Rome, ayant été obligés de se réfugier sur les montagnes. La crainte appaisa la sédition; le sénat réuni avec le peuple, et les nobles avec leurs inférieurs, d'un commun consentement, élurent Camille dictateur pour la cinquième fois. Il étoit alors fort vieux; car il avoit près de quatre-vingts ans [73]. Cependant voyant la nécessité et la grandeur du péril, il n'allégua comme auparavant, ni raison, ni prétexte; mais il accepta cette charge sans balancer, et assembla son armée.

Comme il savoit par expérience que la principale force des Gaulois consistoit dans leurs épées, qu'ils manioient à la manière des Barbares, sans aucun art, et avec lesquelles ils abattoient les têtes et les épaules de leurs ennemis, il donna à la plupart de ses troupes des casques d'acier bien poli, afin que les épées se rompissent, ou qu'elles ne fissent que glisser, fit border leurs boucliers d'une lame de fer, le bois seul ne pouvant pas résister aux coups, et leur enseigna à se servir de longues javelines, avec lesquelles, se

glissant sous les épées des Barbares, ils pouvoient prévenir les coups qu'ils déchargeoient de haut en bas [74].

Déjà les Gaulois étoient sur les bords de la rivière de l'Anio(*a*) avec une armée si chargée de butin, qu'elle pouvoit à peine marcher. Camille se mit à la tête de ses troupes, et alla camper sur une colline, dont la pente étoit fort douce, et qui avoit plusieurs creux; de sorte que la plus grande partie de son armée étoit cachée, et que l'autre paroissoit s'être retirée par crainte sur les hauteurs. Pour confirmer même davantage les ennemis dans cette opinion, il ne se mit pas en devoir de repousser ceux qui venoient fourrager jusqu'au pied de la colline; mais il se tint renfermé dans son camp, où il s'étoit retranché avec grand soin, jusqu'à ce que voyant que la plus grande partie de leurs troupes étoit dispersée au fourrage, et que ceux qui étoient restés dans le camp étoient toujours gorgés de viandes et de vin, il envoya avant le jour son infanterie légère insulter les ennemis, et les empêcher de se mettre en bataille, en tombant sur eux à mesure qu'ils sortoient; et à la pointe du jour il fit descendre dans la plaine, et rangea en bataille ses troupes pesamment armées, qui étoient fort

(*a*) Aujourd'hui le Teverone. *A. L. D.*

nombreuses et pleines d'ardeur, contre l'attente des Barbares qui les croyoient en petit nombre, et découragées.

Cette vue rabattit d'abord le courage et la fierté des Gaulois, qui se crurent déshonorés de ce que les Romains avoient osé les attaquer les premiers. D'un autre côté l'infanterie légère fondant sur eux, avant qu'ils pussent ni prendre leur poste, ni ranger leurs bataillons, les poussoit vivement, et les forçoit de combattre en désordre, comme ils se trouvoient. Enfin Camille avec le gros de l'armée les chargea vigoureusement. Les Barbares marchèrent fièrement à sa rencontre, l'épée haute; mais les Romains les arrêtoient avec leurs javelines, et opposant à leurs coups des corps tout couverts de fer, leurs épées se faussoient: car comme elles étoient d'une trempe molle et d'un fer peu battu, elles se plioient et se courboient facilement[75]. D'ailleurs, leurs boucliers hérissés de javelines étoient si pesants quand les Romains les retiroient, que ne pouvant plus les soutenir, ils abandonnoient leurs propres armes pour se jeter sur celles de leurs ennemis et pour leur arracher leurs javelines; et alors les Romains, les voyant découverts, se servoient avec succès de leurs épées. Ils taillèrent en pièces les premiers rangs; les autres prirent la fuite,

et se dispersèrent dans la plaine; car Camille s'étoit saisi des montagnes et des coteaux, et ils n'avoient garde de se retirer dans leur camp qu'ils n'avoient pas retranché, par un excès d'audace et de confiance, et dont Camille pouvoit se rendre aisément le maître.

On dit que cette bataille fut donnée vingt-trois ans après la prise de Rome, et qu'elle commença à rassurer les Romains contre les Gaulois, qui jusque-là leur avoient toujours paru très-redoutables: car ils étoient persuadés que les premières victoires qu'ils avoient remportées sur eux, étoient moins l'effet de leur valeur, que celui de quelques accidents imprévus, et surtout des maladies, qui avoient affoibli l'armée de ces Barbares. La crainte qu'ils en avoient étoit même si grande, qu'ils avoient fait une loi, par laquelle ils dispensoient les prêtres d'aller à la guerre, à moins que ce ne fût contre les Gaulois.

C'est là le dernier exploit de Camille; car la prise de Velitres (*a*), qui se rendit sans coup férir, ne fut que la suite de cette expédition; mais dans le gouvernement de la république, il avoit encore à soutenir l'assaut le plus terrible et le plus dangereux contre le peuple, qui, fier de sa victoire, vouloit

(*a*) Ville des Volsques, dans le Latium.

qu'au préjudice de la loi, on prît un des consuls parmi les Plébéiens. Le sénat s'y opposoit de toutes ses forces, et ne vouloit pas que Camille se démît de la dictature, espérant qu'avec le secours de cette suprême autorité, il combattroit avec plus de succès pour l'aristocratie. Un jour donc que Camille, assis sur son tribunal, rendoit la justice dans la place publique, il vint de la part des tribuns un licteur qui lui ordonna de le suivre, et qui en même temps mit la main sur lui, comme pour l'emmener par force. Cette violence excita un si grand bruit et causa un si grand tumulte dans la place, qu'on n'avoit jamais rien vu de pareil; le parti de Camille repoussoit le licteur, et le peuple ordonnoit toujours à ce licteur de l'arracher de son siége. Camille, incertain de ce qu'il devoit faire, ne se démit pourtant point de sa charge; mais prenant avec lui les sénateurs, il marcha vers le Capitole, et priant les Dieux d'amener à une heureuse fin un si grand désordre, il fit vœu de bâtir un temple à la Concorde, dès que les troubles seroient appaisés.

Quand on vint à délibérer dans le sénat, la contrariété des avis excita de grands débats; mais enfin le plus doux l'emporta, c'est-à-dire, celui qui cédoit au peuple, et

qui lui permettoit de prendre l'un des consuls dans son corps 76. Dès que le dictateur eut prononcé ce décret en pleine assemblée, le peuple en eut tant de joie, qu'il se réconcilia sur l'heure même avec le sénat, et accompagna Camille jusque dans sa maison avec de grandes acclamations et de grands applaudissements.

Le lendemain on s'assembla et on ordonna que pour accomplir le vœu de Camille, et pour conserver la mémoire de cette heureuse réunion, on bâtiroit le temple de la Concorde dans un lieu qui avoit vue sur la place et sur le comice; qu'on ajouteroit un jour aux fêtes latines, qui désormais dureroient quatre jours; que sans perdre un moment, on iroit offrir des sacrifices dans tous les temples, et que ce jour-là tous les Romains, sans exception, seroient couronnés de fleurs. Camille tint ensuite les comices consulaires, et l'on nomma consuls Marcus Æmilius du côté des patriciens, et Lucius Sextus du côté du peuple.

L'année suivante (*a*), il s'éleva une si grande peste dans Rome, qu'elle emporta un nombre infini de personnes d'entre le peuple, et la plupart des magistrats (*b*); mais elle se

(*a*) L'an de Rome 391, la troisième année de l'olympiade 104.

(*b*) Elle emporta un censeur, un édile, et trois tribuns du peuple.

signala encore davantage par la mort de Camille; car quoiqu'il fût rassasié de jours et que sa vie eût été aussi longue et aussi pleine que celle d'aucun autre homme, les Romains furent plus affligés de sa perte, que de celle de tout ce grand nombre de citoyens, qui moururent dans le même temps de la même maladie.

FIN DE LA VIE DE CAMILLE.

COMPARAISON *

DE THÉMISTOCLE ET DE CAMILLE.

SUR les particularités que nous venons de recueillir de la vie de Thémistocle et de celle de Camille, on voit d'abord que ces deux grands hommes ont eu beaucoup de traits de ressemblance. Nés l'un et l'autre dans une famille obscure, ou qui n'étoit pas encore illustrée, ils ont eu le bonheur d'y porter les premiers la lumière par leur vertu, et de transmettre à leur postérité un éclat d'autant plus glorieux pour eux, qu'ils ne l'avoient pas reçu de leurs ancêtres. Ils ont eu à soutenir de grands combats contre les étrangers, et de plus grands encore contre leurs concitoyens; ils ont éprouvé toute l'ingratitude de ces mêmes citoyens, qu'ils avoient si utilement servis, et ils ont l'un et l'autre arraché leur patrie des mains des Barbares.

Les temps où ils ont vécu ont été si sem-

* La comparaison que Plutarque avoit faite de ces deux héros, est perdue. Le traducteur a suppléé celle-ci.

blables en tout, qu'en amenant les mêmes orages et les mêmes tempêtes, ils ont donné aussi des hommes de même génie et de même caractère pour leur résister, et pour sauver les peuples qu'ils avoient à conduire. C'est cette conformité de leurs temps qui a produit la conformité de leurs exploits et de leur fortune; car il a fallu nécessairement que, dans l'un et dans l'autre, la prudence ait conduit et animé leur valeur. Mais parmi ces traits principaux, qui sont si ressemblants, on ne laisse pas, quand on les examine de près, d'en trouver de particuliers, qui produisent des dissemblances assez remarquables. Nous allons tâcher de les rassembler et de les mettre dans tout leur jour, afin que, comme dans un portrait en raccourci, on voie d'un coup d'œil en quoi ils diffèrent, et en quoi ils se ressemblent.

Camille paroît d'abord l'emporter sur Thémistocle par le grand nombre de ses exploits; car il a gagné plusieurs grandes batailles, pris plusieurs villes, repris celles dont les ennemis s'étoient emparés, délivré une armée assiégée, sauvé son collègue qui avoit engagé le combat mal-à-propos, et il a fini glorieusement plusieurs guerres très-dangereuses. A ces actions si brillantes, Thémistocle ne peut opposer que la gloire d'avoir terminé les

guerres des Grecs, d'avoir vaincu les Perses dans les divers combats d'Artemise, et de les avoir entièrement défaits dans le détroit de Salamine.

Quant au premier exploit, Camille n'a pas plus fait pour les Romains, en terminant par son courage toutes ces guerres étrangères, et en triomphant tant de fois de leur ennemi, que Thémistocle a fait pour les Grecs, en assoupissant par sa sagesse leurs guerres intestines, en réconciliant leurs villes, et en réunissant tous leurs citoyens. Car quoique rien ne paroisse plus aisé, ni plus ordinaire, que d'appaiser des divisions domestiques à l'approche d'un ennemi commun, le danger même servant à réunir les peuples, on peut dire pourtant qu'en cette occasion, ce fut une action d'une singulière prudence, d'avoir empêché les villes, rivales d'Athènes, de profiter du secours du grand roi pour s'assujettir Athènes et toute la Grèce. Et bientôt après la mort de Thémistocle, on connut l'importance de ce service, et la grandeur de ce danger.

On ne sauroit comparer les combats de Thémistocle à Artemise, avec les combats de Camille contre les Æques, les Volsques et les Latins; car dans tous ces combats, Camille remporta toujours des victoires complètes, au lieu que Thémistocle à Artemise

ne fit qu'apprendre aux Grecs que les Barbares pouvoient être vaincus malgré le nombre effroyable de leurs vaisseaux, et ces combats ne furent, véritablement, que le commencement de la victoire.

Mais s'il faut juger des actions des hommes, plutôt par leur grandeur et par leur utilité, que par leur nombre, le gain de la bataille de Salamine est un exploit si considérable, qu'il peut seul balancer tous ceux de Camille; soit que l'on regarde l'état où les Athéniens se trouvoient alors; soit que l'on considère la redoutable puissance de l'ennemi qu'ils avoient en tête, et qui, pendant qu'il couvroit la mer de vaisseaux, avoit encore une formidable armée de terre; soit enfin que l'on fasse attention au grand nombre de peuples que cette victoire a sauvés. Camille sauva Rome; mais Thémistocle, en sauvant Athènes, sauva toute la Grèce, qui alloit gémir dans une dure servitude. Or une action, dont l'utilité s'étend sur plusieurs peuples, est préférable sans contredit à celle qui n'est avantageuse qu'à un seul.

On dira peut-être que Camille n'a été redevable de ses grands succès qu'à lui-même, au lieu que Thémistocle a dû partager le gain de ce combat avec le général de Lacédémone. Il est vrai qu'Eurybiade combattit au détroit

de Salamine avec beaucoup de valeur : mais sans la prudence de Thémistocle, cette valeur auroit été inutile; elle n'auroit peut-être pas même été employée. Et bien loin que ce général diminue en rien la gloire de Thémistocle, il lui sert de relief; car Thémistocle eut le plaisir, en sauvant la Grèce, de sauver aussi ce général et toutes ses troupes. Si Thémistocle donna en cette occasion des marques d'une prudence consommée, soit en jetant les Grecs dans la nécessité de combattre dans le détroit, soit en choisissant le moment de l'attaque le plus favorable, il donna aussi des preuves d'une patience qui marque une véritable force, et d'une modération qui témoigne qu'il ne cherchoit que le bien public; il céda le commandement à Eurybiade dans une conjoncture très-délicate, et où l'émulation et l'opiniâtreté, qui auroient passé pour grandeur de courage dans l'esprit du peuple, auroient certainement ruiné les affaires des Grecs : car il est certain qu'il ne vainquit ses ennemis par son courage, que parce qu'il avoit vaincu par sa déférence ses alliés; et je ne sais si Camille peut rien opposer en ce genre à cet acte de vertu, non plus qu'à la magnanimité que Thémistocle témoigna en souffrant l'emportement d'Eurybiade pour avoir le temps de lui donner ses avis. Il faut

bien connoître le chemin de la gloire, pour y aller si sûrement par un sentier qui paroît aussi détourné que celui où l'on souffre des insultes et des affronts.

S'il en est des actions des hommes comme des tragédies, où les moments bien ménagés produisent les plus grandes surprises, et causent le plus d'admiration par la terreur et par la compassion qu'ils inspirent, il n'y a rien dans la vie de Thémistocle qui égale les incidents miraculeux de la vie de Camille; ce ne sont pas des aventures conduites par un homme, mais des embarras inexprimables, toujours démêlés comme par un Dieu. Certainement dans Thémistocle, le nœud de la tragédie est admirablement bien mêlé : Xerxès entraîne les peuples et les villes de la Grèce comme un torrent; un oracle ordonne aux Athéniens de se renfermer dans des murailles de bois; sur cet oracle, les Athéniens s'embarquent après avoir envoyé leurs femmes et leurs enfants avec les vieillards dans les îles voisines : voilà le Barbare maître d'Athènes; quel libérateur viendra délivrer ce peuple déjà vaincu, et qui n'a plus pour ressource que cent quatre-vingts galères, qui ne peuvent pas se promettre de tenir contre une flotte de douze cents vaisseaux? Thémistocle, par sa force, par son courage et par son bon sens,

redonne la lumière à ses concitoyens; mais ce dénouement n'a rien que d'uni et de simple, point de surprise qui tienne du miracle. Au lieu que dans Camille tout est également miraculeux : Rome est en cendres, le Gaulois victorieux en est maître sept mois entiers, et campe dans ses ruines pour achever de réduire le Capitole, qui n'est plus défendu que par une poignée de Romains; ces assiégés, réduits à l'extrémité, sont prêts à racheter leur patrie, ce reste des feux et des flammes, et Rome est déjà dans la balance avec l'or. Sur ces entrefaites arrive Camille, qui dégage la patrie, non pas avec l'or, mais avec le fer. Ce air de miracle est répandu sur presque toutesses autres actions, soit qu'il délivre une armée assiégée sur une montagne, soit qu'il vainque des ennemis un moment après leur victoire; et qu'il ramène des citoyens dans leur ville le jour même qu'ils l'ont perdue, et qu'ils ont été obligés d'en sortir; soit qu'il retienne dans le devoir des villes révoltées. Mais comme ces momens de surprise sont des effets du hasard, ou des jeux de la fortune, et qu'ils paroissent plus propres à plaire au lecteur avide d'événements merveilleux, qu'à faire juger du mérite des actions, et qu'à faire connoître les avantages que les hommes ont les uns sur les autres, laissons ces surprises

aux peintres et aux poètes, qui les étaleront sur les théâtres et dans leurs tableaux; et nous renfermant dans ce que Thémistocle et Camille ont de particulier, et qu'ils ne doivent qu'à eux-mêmes, tâchons de peser exactement leurs vices et leurs vertus.

Ils ont tous deux la même ardeur pour la gloire; ils ont témoigné le même courage et la même prudence dans les occasions. Mais ce n'est ni le courage, ni la force, ni la ruse, qui distinguent l'homme, puisqu'on peut dire que ces qualités lui sont communes avec une infinité d'animaux. Ce qui relève infiniment la nature humaine, et qui l'approche en quelque sorte de la divinité, c'est la prévoyance; et en cette partie Thémistocle paroît infiniment au-dessus de Camille. Celui-ci ne voit que ce qui l'environne, au lieu que Thémistocle prévoit de loin ce qui doit arriver. Dans le temps que les Perses vaincus à Marathon regagnent le fond de l'Asie, il annonce leur retour, et prépare ses concitoyens à de nouveaux combats contre ces Barbares. Il est vrai que, comme dit Cicéron, cette prévoyance l'abandonna dans les occasions les plus importantes de sa vie; car il ne prévit, ni ce qui le menaçoit de la part des Lacédémoniens, ni ce qui lui devoit arriver de la part de ses concitoyens mêmes, ni les conséquen-

ces des promesses qu'il fit à Artaxerxe : mais où est l'homme qui ne se trompe jamais ?

On pourroit dire que Camille ne manquoit pas non plus de prévoyance, puisqu'il prévit que le partage des Romains pour aller habiter Veïes, seroit infailliblement la ruine de la république, et qu'il s'y opposa toujours avec une extrême fermeté; mais dans ce service très important que Camille rendit à sa patrie, on voit beaucoup de marques de sagesse et de prudence, et rien qui tienne de cette prévoyance qu'on peut appeler une espèce de divination. Et l'on trouvera sans doute que cette action de Camille a plus de conformité avec celle que fit Thémistocle, lorsqu'il empêcha que les villes, qui n'avoient pas combattu contre Xerxès, ne fussent exclues du conseil des Amphictyons, comme le proposoient les Lacédémoniens, qui par là auroient attiré à eux toute l'autorité, et se seroient rendus maîtres de la Grèce.

Mais si Thémistocle est au-dessus de Camille par la prévoyance, Camille est au-dessus de Thémistocle par la justice, infiniment plus respectable que la prévoyance. Dans les exploits de Thémistocle, on voit toujours le courage accompagné de la ruse ; au lieu que dans ceux de Camille, tout est simple et grand. Thémistocle n'a rien fait qui ne soit effacé par

la seule prise de Faleres, dont Camille se rend maître par l'admiration qu'il donne de sa justice, en renvoyant aux assiégés le maître d'école qui lui avoit livré tous leurs enfants. Car d'avoir fait connoître que la guerre même a des lois inviolables aux gens de bien, et qu'on doit préférer la justice à la victoire, c'est une action plus héroïque que d'avoir conquis le monde entier.

Pour ce qui est de leur manière de gouverner pendant la paix, il semble qu'il n'y a pas entr'eux une petite différence. Thémistocle étoit grand partisan du peuple; et tout ce qu'il fit dans son administration, tendoit à assurer la démocratie contre l'ambition des nobles et du sénat.

Thémistocle heurta tous ceux qui étoient les plus capables de servir la république, et fit chasser Aristide, l'homme le plus vertueux de son temps. Mais Camille étoit si éloigné de cet esprit d'envie et de cabale, qu'il choisit toujours pour ses collègues les plus gens de bien, et ceux qui pouvoient être les plus utiles à leur patrie, et fit voir que l'on peut partager avec les autres son autorité sans leur faire part de sa gloire.

Les Athéniens dépensoient, en spectacles et en jeux, tous les revenus qu'ils tiroient des mines qui étoient dans l'Attique, ou distri-

buoient cet argent aux citoyens. Thémistocle eut le courage d'abolir ces distributions inutiles, et fit employer cet argent à la construction de plusieurs vaisseaux, qui furent bientôt après le salut de la république. On ne trouve rien dans la vie de Camille qui puisse être opposé au grand service que Thémistocle rendit en cette occasion aux Athéniens, à moins qu'on ne veuille mettre dans la balance les sages réglements que Camille fit dans sa censure pour obliger les jeunes gens à épouser les veuves de ceux qui avoient été tués à la guerre, et pour étendre les impôts sur les orphelins. Mais il semble que la guerre seule dicta ces lois, au lieu que le décret de Thémistocle fut dicté par sa seule prudence.

La sévérité que Camille fit exercer contre Manlius, qu'on précipita du Capitole, fut très-juste et très-louable, si le seul amour de la liberté et de la patrie le porta à faire condamner ce séditieux, et si la haine qu'il eut pour lui ne fut pas fomentée par une secrète jalousie de voir devant ses yeux un rival célèbre par mille actions éclatantes, qui produisoit trente dépouilles d'ennemis qu'il avoit tués, quarante prix d'honneur dont ses généraux l'avoient honoré, parmi lesquels il montroit deux couronnes murales, et huit couronnes civiques, et qui enfin, pour

avoir repoussé les Gaulois à l'escalade du Capitole, avoit remporté le glorieux surnom de Capitolin. Mais Thémistocle ne témoigna pas moins d'amour pour la liberté, lorsqu'il fit condamner à mort un Grec pour avoir expliqué aux Athéniens les honteuses propositions que le roi de Perse leur faisoit par ses ambassadeurs, et pour avoir eu l'audace de faire servir la langue des Grecs à expliquer les ordres d'un barbare. Et on n'a pas loué avec moins de justice, la rigueur qu'il exerça contre un Arthmius de Zèle, qu'il fit déclarer ennemi des Grecs et de leurs alliés, et noter d'infamie, lui et toute sa postérité, pour avoir apporté non pas dans Athènes, mais dans le Péloponèse, l'or des Mèdes. Je ne sais même si cet exemple de sévérité contre la corruption, n'étoit pas plus utile et plus nécessaire à la Grèce, dans la conjoncture où elle se trouvoit, que la punition de Manlius ne l'étoit à Rome; car les Perses n'étoient pas si redoutables par leurs armes, que par leur or. Aussi Démosthène assure-t-il (*a*) que cette seule action rendit les Grecs plus formidables aux Barbares, que les Barbares n'étoient formidables aux Grecs.

Une chose encore très-considérable que fit Thémistocle, pendant son administration,

(*a*) Dans la troisième Philippique.

c'est qu'Athènes ayant été brûlée et ruinée par les Barbares, il ne se contenta pas de la rebâtir, comme Camille rebâtit Rome; il la fortifia et la joignit au Pirée par une muraille. Mais il y a deux choses à considérer dans cette entreprise: l'effet qu'elle produisit, et la manière dont elle fut exécutée. L'effet qu'elle produisit ne fut autre que d'exciter la jalousie des alliés, et de rendre le peuple plus audacieux et plus mutin, en le fortifiant contre les nobles; et la manière dont elle fut exécutée, ne lui a pas attiré de grandes louanges de la part de ceux qui lui ont succédé: car elle fut souillée de fraude, de ruse et d'injustice; et toutes les actions où ces taches se trouvent, ne sauroient jamais être approuvées, quand même elles seroient utiles. C'est pourquoi Démosthène, en comparant ces murailles de Thémistocle avec celles que Conon fit dans la suite, préfère ces dernières, et fait voir qu'autant qu'une action faite ouvertement est préférable à une action faite par ruse et en secret, et qu'autant que la victoire est plus glorieuse que la surprise et que la fraude, autant ces murailles de Conon sont plus estimables que celles de Thémistocle. Car Conon éleva les siennes après avoir dompté ses ennemis et tous ceux qui auroient pu traverser son en-

treprise; au lieu que Thémistocle bâtit les siennes en trompant ses alliés : et jamais pareil reproche n'a terni la fleur des actions de Camille, où l'on a toujours vu régner la franchise et la simplicité, caractères essentiels de la grandeur véritable et solide.

On ne sauroit excuser dans Thémistocle, ni dans Camille, le faste avec lequel ils ont insulté l'un et l'autre leurs concitoyens par une magnificence extraordinaire; mais on sera forcé de convenir que l'orgueil de Camille étoit plus pardonnable que celui de Thémistocle, en ce qu'il ne parut que soutenu par de grands exploits, au lieu que celui de Thémistocle éclata lorsqu'il n'étoit encore appuyé sur aucune action considérable. Camille donna même des marques d'une modestie qu'on ne sauroit trop admirer, lorsqu'après avoir défait une partie des Gaulois près d'Ardée, il refusa le généralat, qui lui étoit offert par les Romains retirés à Veïes; et que pour obéir aux lois d'une ville, qui ne subsistoit plus, et qui n'étoit qu'un monceau de cendres, il voulut attendre que leur choix fût confirmé par cette poignée de Romains, qui défendoient encore le Capitole, et qu'il regardoit comme les véritables citoyens : modération presque sans exemple,

et fort opposée à l'ambition dont Thémistocle fut toujours possédé.

Si pour bien connoître les hommes, il ne suffit pas de les examiner dans le cours de leurs prospérités, et qu'il faille les voir aux prises avec la fortune, on ne trouvera pas une médiocre différence entre Thémistocle et Camille. L'un fut banni sans aucune cause apparente, et seulement par une pure vengeance céleste, qui voulut lui faire souffrir ce qu'il avoit fait souffrir lui-même à Aristide, qu'il avoit chassé sans sujet, et par la seule jalousie qu'il avoit de son mérite; et l'autre fut banni pour s'être opiniâtrément opposé à un dessein qui tendoit à la ruine entière de son pays. Thémistocle fut banni après avoir sauvé sa patrie, et Camille sauva la sienne après avoir été banni. L'exil de Thémistocle fut la récompense d'avoir chassé les Barbares, et l'arrivée des Barbares fut la punition de l'exil de Camille.

Si ces causes et ces conjonctures sont très-différentes, la manière dont l'un et l'autre ont supporté leur disgrâce, ne l'est pas moins. Camille se laisse d'abord emporter à des imprécations, qui marquent une grande animosité contre Rome, mais où on ne laisse pas de trouver encore des traces de l'amour qu'il conservoit pour elle au milieu de son

ressentiment; car il ne lui souhaite des maux, que pour avoir le plaisir de l'en délivrer et de se venger ainsi glorieusement de son injustice, et c'est la seule vengeance que respirent les héros. Thémistocle ne fait rien de semblable; il ne profère point de malédictions contre sa patrie, mais il va se prostituer à ses ennemis. Thémistocle après son exil ternit la gloire de ses premiers exploits; il adore un Barbare, et il lui demande pardon des maux qu'il lui avoit faits en servant son pays : et Camille ajoute de nouveaux exploits aux premiers, et se signale jusqu'à la fin de sa vie par de nouvelles victoires; il est le plus grand des Romains avant son exil, et après son exil il se surpasse lui-même. Thémistocle, par les promesses imprudentes qu'il fait au roi de Perse, se voit enfin réduit à se tuer lui-même, et il paroît quelque chose de si héroïque dans ce sentiment, de préférer la mort à la triste nécessité, ou de se venger de sa patrie, ou de manquer à son bienfaiteur, que j'ai donné à cette résolution une sorte de louange, quoique je sache fort bien qu'à la rigueur les sages en pourront juger autrement. Il y en aura sans doute qui trouveront que l'action de se tuer soi-même dans cette extrémité, est non-seulement une preuve indubitable de foi-

blesse, mais aussi la marque d'un homme qui ne connoît ni les bornes du ressentiment que l'on peut conserver contre sa patrie, ni celles de la reconnoissance que l'on doit à son bienfaiteur, et qui pour ne manquer ni à l'un ni à l'autre, manque également aux deux : car il prive l'une d'un citoyen, et l'autre d'un ami, qui leur doit ses services. Or, un honnête homme, et surtout un homme d'état, ne doit pas mourir seulement pour soi, mais pour ses amis ou pour sa patrie.

La conduite de Camille est bien différente: il n'a point à passer les mers pour trouver des ennemis de Rome, il en est environné; il ne va point s'humilier devant eux, et les solliciter de profiter de sa disgrâce, en employant contre sa patrie et son bras et ses conseils : mais il pratique la leçon admirable que Platon donnoit alors dans les écoles d'Athènes, que l'homme de bien, quelque maltraité qu'il soit par sa patrie, conserve toujours dans son cœur un intercesseur pour elle, et cherche les occasions de la ramener et de la servir. Aussi la piété de Camille fut récompensée de la plus grande félicité dont aucun homme ait peut-être jamais joui; car il ne fut pas plutôt rétabli dans sa patrie, qu'il y rétablit sa patrie avec lui, et ramena

Rome dans Rome ; ce qui lui attira la gloire de partager avec Romulus le titre de son fondateur, et après avoir ainsi sauvé et rétabli Rome, il l'empêcha encore de retomber dans les mêmes calamités d'où il l'avoit tirée ; car à l'âge de quatre-vingt-trois ans, il défit encore les Gaulois, qui étoient revenus avec une armée plus formidable que la première ; et tous ces grands exploits auroient été perdus, s'il se fût abandonné à son ressentiment comme Thémistocle : tant il est vrai que la colère est une maîtresse impérieuse et ingrate, qui récompense mal les services qu'on lui a rendus, et qui vend chèrement les pernicieux conseils qu'elle donne.

Après avoir comparé ces deux grands hommes dans ce qu'ils ont fait de plus considérable dans la paix, dans la guerre, et dans leurs malheurs, il ne reste qu'à les comparer dans les sentiments qu'ils ont eus pour la religion ; et en cela il paroît qu'il n'y a pas entr'eux une grande différence : Thémistocle implore le secours des Dieux dans toutes ses entreprises ; après la bataille d'Artemise, il consacre un trophée à Diane, sous les yeux de laquelle il avoit fait ce premier exploit, et après celle de Salamine, reconnoissant que les bons conseils sont des inspirations que les Dieux envoient, il élève en-

core à cette même Diane un temple, pour la remercier du bon conseil qu'elle lui avoit donné.

Camille ne cède point à Thémistocle le prix de la piété : après la prise de Veïes, il rebâtit le temple de la déesse Matuta; il transporte à Rome la statue de Junon avec les cérémonies les plus religieuses; il s'emploie avec beaucoup d'empressement et de persévérance à faire chercher les placements des temples qui ont été brûlés, et il en bâtit un au Dieu qui avoit annoncé l'arrivée des Barbares; enfin, il couronne sa vie par un dernier acte de religion, en consacrant un temple à la Concorde, pour remercier les Dieux de la réunion du peuple avec le sénat. On lui reprochera sans doute d'avoir offensé les Dieux par le char attelé de chevaux blancs, sur lequel il monta le jour de son premier triomphe, et d'avoir oublié le vœu solennel de consacrer à Apollon la dîme du butin qu'il avoit fait à la prise de Veïes. On accusoit aussi Thémistocle d'avoir abusé de la religion en faveur de sa politique, lorsqu'il supposa des prodiges et des miracles pour faire consentir ses concitoyens à ce qu'il vouloit : mais il me paroît également injuste d'accuser et de défendre deux hommes, que les Dieux eux-mêmes paroissent avoir justi-

fiés; car ces Dieux puissants ont donné à l'un et à l'autre des marques très-visibles de leur bienveillance ; ils ont soutenu leur courage, animé leur prudence dans toutes les occasions, et accordé de glorieux succès à toutes leurs entreprises; et une marque encore plus singulière de leur protection, ils ont vengé Camille, en versant sur Rome un déluge de maux pour la punir de l'injure qu'elle lui avoit faite; et par des inspirations, par des oracles et par des songes, il ont deux fois garanti Thémistocle des embûches de ses ennemis. Or, quoique la nature des Dieux, qui est l'essence même de la bonté, et qui, prompte à pardonner et lente à punir, n'exerce pas toujours ses jugements dans cette vie, empêche qu'on ne puisse juger sûrement des hommes par les grâces qu'ils ont reçues du ciel, cependant on peut présumer avec beaucoup de raison que jamais ils n'auroient accordé des faveurs si particulières et si marquées à des hommes qui les auroient si ouvertement offensés par leur ingratitude et par leur impiété.

FIN DE LA COMPARAISON DE THÉMISTOCLE ET DE CAMILLE.

NOTES.

[1] Depuis qu'on eut élu à Rome des tribuns militaires à la place des consuls, je ne crois pas qu'on ait nommé plus de deux ou trois fois des consuls pendant toute la vie de Camille; mais les comices qui élisoient les tribuns militaires, ne laissoient pas d'être des *comices consulaires*, c'est-à-dire des assemblées qui pouvoient nommer des consuls au lieu des tribuns; car c'étoient les *comices centuriates*, toujours destinés à élire les principaux magistrats.

[2] Furius étoit le nom de la famille; Camille étoit un surnom qu'on donnoit aux enfants de qualité, qui servoient quelque temps dans un temple, et Camille fut le premier qui conserva ce surnom.

[3] C'étoit l'an de Rome 324, la dernière année de l'olympiade 87. Camille devoit avoir alors au moins quatorze ou quinze ans. Cette époque est remarquable, et s'accorde fort bien avec le calcul de Plutarque, qui donne près de quatre-vingts ans à Camille quand il fut nommé dictateur pour la cinquième fois.

[4] C'est-à-dire que cette action servit dans la suite à lui faire obtenir la charge de censeur. Car les Romains auroient-ils donné une charge de cette importance à un jeune homme de quinze ou seize ans? Cela ne peut être imaginé. Aussi trouve-t-on que Camille fut censeur avec M. Posthumius, la première année de l'olympiade 95, l'an de Rome 353, vingt-neuf ans après cette bataille contre les Æques et les Volsques. Plutarque dit que cette charge étoit alors très-considérable, parce qu'elle déchut extrêmement sous les premiers empereurs, qui l'anéantirent enfin en s'en rendant eux-mêmes les maîtres. Cette charge étoit si

considérable, qu'elle avoit plus de priviléges que le consulat ; que les censeurs étoient les maîtres des mœurs et de toute la discipline, qu'ils avoient inspection sur l'ordre des chevaliers et sur le sénat, et qu'ils disposoient à leur gré de la fortune de tout le peuple. Voyez Tite-Live, chap. 8, liv. IV ; et Cicéron, dans le troisième livre des Lois.

5 Les censeurs avoient droit de contraindre au mariage ceux qui n'étoient pas mariés : *Cœlibes esse prohibento.* Ils avoient aussi soin des revenus de la république : *vectigalia tuentor.* Cic.

6 La véritable raison de cette révocation, ce fut que la plupart de ces tribuns étoient plébéiens, et que les patriciens voulurent se remettre en possession de ces charges qui leur étoient dues. La lenteur du siége de Veïes ne fut que le prétexte dont on se servit.

7 Camille alla contre les Capénates ; Valérius Potitus, un de ses collègues, contre les Falisques. Tite-Live, liv. XV. Les Capénates étoient des peuples de la Toscane, voisins de Veïes.

8 Il veut dire qu'il n'y avoit pas de raisons physiques apparentes, telles que les pluies, les fontes de neiges, etc. Les éditeurs d'Amyot observent que la montagne au pied de laquelle le lac d'Albe étoit situé, est remplie de sources qui coulent de toutes parts. Sans doute que les eaux qui fournissent à ces sources se versèrent dans le lac. Les vents et les fermentations qui n'agissent que trop souvent sous terre, purent encore contribuer à ce gonflement du lac d'Albe. Ces causes sont très-naturelles. Elles sont constatées par l'examen des lieux que le père Kircker et d'autres ont fait. Mais tout étoit prodige pour les anciens. *A. L. D.*

9 Les Romains étoient très-mauvais physiciens du

temps de Camille. Dans le siècle d'Auguste, Strabon ne trouvoit pas ce miracle si grand; car en parlant du lac Fucin, fort voisin de celui d'Albe, et qui comme lui croissoit quelquefois prodigieusement, et décroissoit si fort dans la suite qu'on labouroit ses terres, il en marque deux raisons: « Soit que cela arrive, dit-il, « parce que ses sources, après s'être détournées ail- « leurs, reprennent leur premier chemin, soit qu'elles « tarissent effectivement pendant un temps, et qu'en- « suite venant à se remplir, elles jaillissent et four- « nissent cette abondance d'eau qui remplit ce lac « jusqu'à la cime des montagnes.

[10] C'étoit un devin de profession. La Toscane abondoit en ces sortes de gens, à cause de l'extrême superstition de ces peuples. Cicéron dit dans le premier livre de la *Divination*, que ce Veïen étoit un homme de considération, *hominem nobilem*.

[11] Plutarque passe peut-être trop légèrement sur ces particularités essentielles et remarquables. Ce Veïen se moquoit de la longueur du siége, en disant aux Romains qu'ils n'en viendroient à bout qu'après avoir épuisé toutes les eaux du lac d'Albe. Tite-Live raconte cette histoire plus naturellement, liv. XV.

[12] Tite-Live dit qu'il l'engagea à cette conversation, en le priant de lui enseigner le moyen d'expliquer un prodige qui lui étoit arrivé à lui en particulier.

[13] D'après cet oracle, si ces eaux avoient continué de se jeter dans la mer, cela devoit être funeste aux Romains; et si on les détournoit, les Veïens ne pouvoient éviter leur entière ruine. Cic. dans le premier livre de la *Divination*. Ce Toscan pouvoit très-bien être l'auteur de cet oracle, et l'avoir forgé sur-le-champ pour intimider les Romains, et leur faire lever le siége.

14 Le sénat jugea que sur une chose si grave, il ne falloit pas s'en rapporter à ce que disoit un ennemi.

15 Ces fêtes établies par Tarquin le superbe, étoient célébrées par tous les peuples Latins, qui se rendoient sur le mont d'Albe, et qui portoient la portion qu'ils devoient contribuer. Les Romains présidoient au sacrifice : on immoloit un taureau à Jupiter *Latialis*, et tous ces peuples mangeoient ensemble. Si quelqu'un n'avoit pas eu sa part du taureau immolé, ou que l'on eût oublié la moindre circonstance de ce rituel, le sacrifice étoit nul, et il falloit le recommencer. Ces fêtes étoient si importantes, que les consuls ne pouvoient partir pour aucune expédition, qu'après les avoir célébrées. Elles ne furent d'abord que d'un jour. On en ajouta ensuite un second, puis un troisième, et enfin elles durèrent quatre jours.

16 Ce changement de magistrat changea toute la face des affaires, et l'on vit d'abord l'espérance succéder à la consternation. Voilà ce que fait souvent un seul homme. *Omnia repentè mutaverat imperator mutatus*, dit Tite-Live, *alia spes, alius animus hominum, fortuna quoque, alia urbs videri*. Cela arriva la troisième année de l'olymp. 96, l'an de Rome 359. Camille pouvoit avoir alors près de cinquante ans.

17 Les grands jeux, c'est-à-dire les jeux Romains, qui étoient proprement une espèce de tournois qu'on faisoit dans le grand cirque ; c'est pourquoi ils étoient aussi appelés *magni circenses : magnis circensibus actis*. Virg. Ils furent établis par le roi Tarquinius Priscus, en l'honneur de Jupiter, de Junon et de Minerve ; on les célébroit le 4 de septembre, et on y employa jusqu'à neuf jours. On en peut voir la description dans les remarques sur la vie de Coriolan.

18 Ce temple avoit été bâti par Servius Tullius. Cette déesse, la même que Leucothoé, étoit Ino, sœur

de Sémélé, mère de Bacchus. Sa fête est marquée dans les anciens calendriers romains au onzième jour du mois de juin, *matralia*, c'est-à-dire, fête de la déesse mère *matuta*. *A. L. D.*

[19] La jalousie qu'Ino avoit conçue contre une de ses esclaves, dont son mari Athamas étoit devenu éperdument amoureux, lui rendit odieuses toutes les esclaves. Et après qu'elle eut été déifiée, les Romains crurent ne pouvoir lui rendre un culte plus agréable, qu'en entrant dans ses ressentiments; c'est pourquoi dans les sacrifices qu'ils lui faisoient, ils défendoient aux esclaves l'entrée de son temple, où ils n'en laissoient entrer qu'une seule, qui représentoit la maîtresse d'Athamas, et ils la chassoient après lui avoir donné des soufflets.

[20] C'est le véritable sens de ce passage qui a été défiguré par les interprètes, et par Amyot qui a traduit comme eux, « et embrassent les enfants de leurs « frères plutôt que les leurs propres »; ἐναγκαλίζεσθαι signifie *embrasser*, mais il signifie aussi « porter entre « ses bras ». Et c'est ce qu'il signifie ici. Ino avoit été une mère très-malheureuse; car elle avoit vu tuer son fils Léarchus par Athamas, et elle s'étoit précipitée dans la mer avec son autre fils Mélicerte. Mais elle avoit été plus heureuse tante; car elle avoit sauvé Bacchus, fils de sa sœur Sémélé: voilà pourquoi les mères lui offroient les enfants de leurs sœurs ou de leurs frères, et non pas les leurs. C'est ce qu'Ovide a expliqué dans ces vers du sixième livre des Fastes:

Non tamen hanc pro stirpe suâ pia mater adoret,
Ipsa parum felix visa fuisse parens.
Alterius prolem melius mandabitis illi;
Utilior Baccho, quàm fuit illa suis.

« Que les mères ne prient pourtant pas cette Déesse « pour leurs propres enfants; car elle a été une mère « très-malheureuse. Vous réussirez mieux en mettant

« sous sa protection les enfants des autres. Elle fut « plus utile à Bacchus qu'aux siens ». On voit qu'il n'est point question là d'embrasser, mais d'offrir à la Déesse, et de mettre sous sa protection; et c'est ce que Plutarque a voulu dire. La faute des traducteurs étoit considérable, en ce qu'elle nous dérobait la connaissance d'une coutume fort singulière, et qui méritoit d'être éclaircie. On voit par là que la Déesse étoit la dupe de ses dévots, qui avoient trouvé le moyen d'éluder sa mauvaise humeur et sa colère, en faisant présenter leurs enfants, non par les mères, mais par les tantes; car par cette ruse, ils leur procuroient tout-de même sa protection.

[21] Plutarque suit ici la réflexion de Tite-Live, qui, après avoir rapporté cette particularité si surprenante, ajoute: *Sed in rebus tam antiquis, si quæ similia veri sunt, pro veris accipiantur, satis habeam. Hæc ad ostentationem scenæ gaudentis miraculis aptiora, quam ad fidem, neque affirmare, neque refellere operæ pretium est.* « Mais dans ces choses si anciennes, je « me contente qu'on prenne pour vrai ce qui est vrai- « semblable. Ces incidents, plus propres à la scène « qui aime les événements miraculeux, qu'à l'histoire, « je ne veux ni les assurer ni les réfuter ».

[22] Tite-Live qui rapporte cette prière, ne met pas ces derniers mots, très-indignes de Camille. Ce n'est pas un grand effort de vertu, que de demander aux Dieux une légère disgrâce pour épargner à sa patrie de grands malheurs; la plus médiocre vertu en est capable: aussi Camille demande-t-il tout le contraire: car il souhaite de grands malheurs, pour épargner à sa patrie la moindre disgrâce. Voici ses termes: *Ut eam invidiam lenire suo privato incommodo, quàm minimo publico populi Romani liceret.* « Qu'il puisse « appaiser cette envie des Dieux plutôt par ses propres « malheurs, que par les moindres disgrâces du peuple

« Romain ». Et c'est cette demande qui est juste et héroïque. Or la différence qui se trouve entre Tite-Live et Plutarque, vient de ce que Plutarque avoit peu de connoissance de la langue latine; car il avoue lui-même que les choses lui servoient plus à lui faire deviner les mots, que les mots ne l'aidoient à lui faire entendre les choses : ainsi il n'est pas surprenant qu'il n'ait pas entendu le passage de Tite-Live, et qu'il ait pris le *quàm* pour une particule diminutive de *minimo* au lieu de le prendre pour *potius quàm*, comme il est souvent employé dans les auteurs Latins. Valère Maxime, homme d'un grand sens, qui rapporte la prière de Camille de la même façon que Tite-Live, ne nous permet pas de douter de la méprise de Plutarque.

23 Voilà en effet un léger contre-poids, et Camille en auroit été quitte à bon marché. Il est certain que les Païens ne cherchoient qu'à remplir ou à éluder les oracles et les menaces de leurs Dieux, par des applications favorables. Cependant il n'y a nulle apparence qu'un homme de la gravité et de l'âge de Camille, eût osé parler ainsi devant tant de gens, qui, malgré leur superstition, se seroient sans doute moqués d'une chose si frivole. Cette histoire est la suite de la faute que Plutarque a faite, et que je viens d'expliquer. Et je suis surpris qu'il ait mieux aimé imputer à Camille un sentiment si puérile, que de s'en tenir à ce que Tite-Live rapporte, et qui est de très-bon sens, que dans la suite l'événement fit conjecturer que cette chute de Camille avoit été le présage de sa condamnation et de son exil. *Idque omen pertinuisse postea eventu rem conjectantibus visum ad damnationem ipsius Camilli.* Lib. v. 2. Ce que Valère Maxime confirme encore : *quod omen ad damnationem, quâ postea oppressus est, pertinuisse visum est.*

24 Ce n'étoient pas des ouvriers. Camille n'avoit

garde de commettre une si grande impiété, que d'employer des ouvriers pour enlever cette statue si respectée, qu'il n'y avoit que certains prêtres qui eussent la permission de la toucher. Mais il choisit dans toute l'armée les jeunes gens les mieux faits, qui, après s'être bien purifiés, et vêtus de robes blanches, s'approchèrent de la statue avec toute sorte de respect et de vénération. Tite-Live, v. 22.

25 Plutarque ne s'est pas servi heureusement de sa mémoire dans le récit de ce fait. Tite-Live ne dit point du tout que ce fut Camille lui-même qui toucha à la statue de la déesse, il donne cela à ces jeunes hommes dont je viens de parler. Voici le passage. *Namque delecti ex omni exercitu juvenes, pure lotis corporibus, candidá veste, quibus deportanda Romam regina Juno assignata erat, venerabundi templum iniere, primo religiose admoventes manus, quod id ipsum more Etrusco nisi certæ gentis sacerdos attrectare non esset solitus, etc.* Tite-Live, v. 22. Il n'y a pas là un seul mot de Camille.

26 On sait qu'en matière de religion, la crédulité enfante la superstition. Mais comment peut-elle enfanter l'orgueil? On peut dire que c'est en nous persuadant que nous sommes seuls aimés de Dieu; que la divinité n'a des yeux que pour nous, et que nous sommes seuls éclairés, sur les choses saintes; ce qui enfin nous porte à n'avoir que du mépris pour notre prochain. Tel est le caractère d'Eutyphron dans Platon. Et combien voit-on de caractères semblables! C'est le sens le plus naturel qu'on puisse donner à ce passage. Cependant je le crois corrompu; et dans un manuscrit au lieu de τύφος, on lit κατήφειαν, *abattement, crainte accompagnée de tristesse*, ce qui s'accorde fort bien avec ce que Plutarque même écrit dans le traité de la superstition, « que c'est une opi« nion passionnée, une imagination qui engendre

« dans l'âme une frayeur qui abat et enterre l'homme, « *et que le superstitieux* est un homme éperdu, qui « craint tout, la terre, la mer, l'air, le ciel, les ténè- « bres, la lumière, le bruit, le silence, les songes ».

[27] Les anciens ont feint que Jupiter étoit porté sur un char à quatre chevaux, parce qu'ils n'en connoissoient point à six. Mais ils ne le donnoient pas à Jupiter seul, ils le donnoient aussi au Soleil. Tite-Live, v. 23. *Jovis solisque equis æquiparari dictatorem in Religionem etiam habebant, triumphusque ob eam unam maximè rem clarior quàm gratior fuit.*

[28] Ce passage est remarquable, en ce qu'il nous apprend que du temps de Camille, tous les joyaux d'or des dames romaines rassemblés, ne pesoient que huit talents. A ne les évaluer que selon le petit talent romain qui étoit du poids de soixante livres, disent les éditeurs d'Amyot, les huit talents font 453,000 liv. Et si l'évaluation se faisoit selon le grand talent des Romains, elle seroit de 630,000 liv. L'urne qu'on fit de cet or, étoit ce qu'on appeloit *crater*, un vaisseau assez grand, derrière lequel un homme pouvoit se cacher comme Virgile dit de Rhœtus, *Æneid. IX.*

Sed magnum metuens se post cratera tegebat.

Il falloit que le don fût considérable, pour tenir lieu de la dîme du butin.

[29] Plutarque met la chose en beau, et ne dit point qu'on paya cet or aux dames romaines qui le fournirent, c'est ce que Tite-Live n'a pas oublié de marquer : *Pondere ab singulis auri accepto, æstimatoque, ut pecuniæ solverentur, crateram auream fieri placuit, quæ donum Apollini Delphos portaretur.* Liv. v. 25. Et cela est plus vraisemblable. Les Romains auroient-ils voulu s'acquitter de leur vœu aux dépens des femmes? C'étoit bien assez pour elles

d'avoir sacrifié leurs joyaux; et elles étoient dignes de louange, quoique le sénat leur en eût fait payer le prix.

[30] Cet honneur ne leur fut pas accordé en cette occasion; mais quelques années après lorsqu'elles eurent encore donné tout leur or pour parfaire la somme qui avoit été promise aux Gaulois. Le seul privilége qu'on leur accorda alors, ce fut d'aller aux sacrifices et aux jeux sur des chars couverts et suspendus, qu'on appeloit *pilenta*, et d'aller les jours de fêtes et les jours ordinaires dans les rues sur des chars découverts, qu'on appeloit *carpenta*. *Honoremque ob eam munificentiam ferunt matronis habitum, ut pilento ad sacra ludosque, carpentis festo profestoque uterentur.* Tite-Live, v. 25. Le *pilentum* étoit plus honorable que le *carpentum*.

[31] Ces trois ambassadeurs, au rapport de Tite-Live, étoient L. Valérius, L. Sergius et Aulus Manlius. Ils s'embarquèrent sur un vaisseau long, c'est-à-dire sur un vaisseau de guerre, sur une galère, et non pas sur un vaisseau de charge.

[32] Tite-Live n'a cru pouvoir mieux louer Timasithéus qu'en disant : *Vir Romanis similior quam suis* « Homme plus semblable aux Romains qu'à ses ci-« toyens ».

[33] On établit le droit d'hospitalité entre les Romains et lui, par un décret du sénat, et on lui fit des présents aux dépens du public.

[34] *Sunt et belli sicut pacis jura, justeque ea non minus quàm fortiter didicimus gerere.* Tite-Live, v. 17. Il y a du plaisir à comparer le discours que Tite-Live met là dans la bouche de Camille, avec celui que Plutarque lui donne ici.

[35] Plutarque fait bien connoître le jugement qu'il

fait de ces imprécations de Camille, en les comparant à celles qu'Achille fait contre les Grecs dans le premier livre de l'Iliade ; car ce sont les mêmes : il n'y a qu'un homme emporté, violent, injuste, implacable, qui se porte contre sa patrie à de si grands excès.

56 Le dixain ou denier romain étoit de même poids et de même valeur que la drachme attique, et valoit 90 cent. de notre monnoie, et il falloit dix as pour faire un denier ; ainsi quinze mille as faisoient justement quinze cents drachmes, et valoient 1,333 fr. 33 cent de notre monnoie actuelle ; et quoiqu'il n'y eût pas de monnoie d'argent du temps de Camille, c'étoit toujours la même proportion.

57 C'étoit la déesse *Némésis*, à qui les anciens ont attribué le soin de punir les mauvaises actions, et particulièrement l'orgueil et l'ingratitude.

58 Le censeur C. Julius mourut cette année-là, et on nomma à sa place M. Cornélius ; mais dans la suite, on se fit un scrupule de religion de remplir la place des censeurs qui mouroient en charge, parce que Rome fut prise bientôt après ; c'est pourquoi non seulement on ne remplit plus leur place, mais on obligea même l'autre censeur à se démettre de sa charge, lorsque son collègue étoit mort. Quelle superstition !

59 Le Sénonois comprenoit Sens, Auxerre, Troyes, jusqu'à Paris. Les Celtoriens sont inconnus. Ortélius croit qu'il y a faute au texte. Voyez Tite-Live, 5, 34 et 35.

40 Tite-Live donne cela, non comme une vérité certaine, mais comme un bruit qui avoit couru *Eam gentem*, dit-il, *traditur fama dulcedine frugum, maximeque vini novâ tum voluptate captam, Alpes*

transiisse. Ruauld, dans ses observations, s'étonne fort qu'on eût pû croire qu'une nation si belliqueuse se fût jetée dans l'Italie seulement pour l'amour du vin qu'elle avoit trouvé excellent. Mais, quoi qu'il dise, la vraisemblance n'est pas entièrement bannie de ce récit. En effet, quelle raison plus forte pour déterminer des gens qui manquent d'habitation, à préférer une terre à une autre, que sa fertilité et l'excellence de ses fruits? Cette tradition n'est donc pas si terrible ni si injurieuse à la nation gauloise, que l'a cru Ruauld. Quand Moïse envoya des espions pour reconnoître la terre de Chanaan, et pour lui en faire leur rapport, ces espions ne jugèrent-ils pas de la bonté de cette terre promise, par la grappe énorme de raisin qu'ils en rapportèrent, et ne dirent-ils pas, à leur retour, qu'ils avoient trouvé une terre découlante de lait et de miel, *quæ revera fluit lacte et melle?* Nomb. xiij. 28.

[41] Ce nom là ne se donnoit qu'à ceux qui étoient d'une grande naissance; car c'étoit le nom que les Toscans donnoient à leurs rois. *Lucumones, qui Reges sunt linguâ Tuscorum*. Servius.

[42] Le sénat commet ici une grande injustice; il renvoie au peuple une affaire qu'il ne pouvoit décider sans condamner des gens de la première noblesse, ou sans s'exposer au reproche d'avoir attiré sur Rome de très-grands malheurs. Mais ne valoit-il pas mieux éviter ces malheurs, en condamnant une famille, pour réparation du droit des gens violé par cette famille?

[43] Ce n'est pas la première fois que la multitude des chefs a ruiné les affaires; et on a souvent reconnu la vérité de cette maxime d'Homère, *οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη, εἷς κοίρανος ἔστω*. « La pluralité des « chefs n'est point bonne; qu'il y ait un seul chef ».

[44] Denys d'Halicarnasse écrit que ce combat fut

donné environ la première année de l'olympiade 98, sous l'archonte Pyrgion ; et cela s'accorde avec le calcul que j'ai suivi pour l'an de Rome, parce que les olympiades enjamboient toujours sur l'année du consulat. Ce combat se donna le 16 de juillet.

45 Hésiode a ajouté, à la fin de ses livres *des OEuvres et des Jours*, une petite pièce de soixante-quatre vers, où il traite de la différence des jours, qu'il prétend naturellement heureux, ou malheureux, ou moyens. D'où il paroît que cette superstition, qui s'est conservée jusqu'à nos jours dans l'esprit du peuple, est très-ancienne. Les païens fondoient cette différence, ou sur la vertu occulte des nombres, ou sur la nature des divinités qui présidoient à ces jours, ou sur l'observation de ce qui s'étoit passé. Chrysippe combattit cette erreur avec beaucoup de force, en faisant voir que tous les jours sont semblables, et que ce qui arrive de bien ou de mal ne vient nullement de la vertu de ces jours, mais d'une cause très-différente, qui ne dépend point d'un tel ou d'un tel jour.

46 Hésiode avoit cependant dit que tous les cinquièmes jours des mois étoient malheureux, parce qu'alors les furies étoient en campagne. Belle observation !

47 On a fort bien vu qu'il y avoit ici deux fautes considérables. La première pour le temps; car cette défaite des Thessaliens et de leur chef Lattamyas par les Béotiens, n'arriva que peu de temps avant le combat des Thermopyles, environ cent ou cent dix ans avant la bataille de Leuctres, comme Plutarque même l'écrit dans l'un de ses traités de morale : et l'autre faute est pour le lieu; car ce combat fut donné dans la Béotie, et Gæræste est au fond de l'Eubée. J'ai souvent remarqué que lorsqu'un lieu peu célèbre a un nom qui approche de celui d'un lieu plus connu

et plus renommé, ce dernier prend ordinairement la place de l'autre; comme cela est arrivé ici, où les copistes ont mis *Géræste*, qui est le promontoire le plus méridional de l'Eubée, et un promontoire fort célèbre, pour *Céresse*, qui est un fort de la Béotie au-dessus de Thespies. C'est à *Céresse*, et non à *Geræste*, que Lattamyas et les Thessaliens furent battus par les Béotiens, comme le savant Palmérius l'a remarqué avant moi. Pausanias en parle en ces termes dans les Béotiques : ἐστὶ δὲ ἐχυρὸν Κερίον ὁ Κερησσὸς ἐς τὴν Θεσπιέων, ἐς ὃ καὶ πάλαι ποτὲ ἀνεσκευάσαντο (Βοιωτοὶ) κατὰ τὴν ἐπιστρατείαν τῶν Θεσσαλῶν « Céresse est un fort sur « le chemin de Thespies, où les Béotiens se retirèrent « quand les Thessaliens entrèrent en armes dans leur « pays ».

48 Ephorus de Cumes, disciple d'Isocrate, avoit écrit l'histoire de 750 ans, où il embrassoit tout ce qu'avoient fait les Grecs et les Barbares depuis le retour des Héraclides. *Callisthène*, disciple et cousin d'Aristote, entre autres ouvrages, avoit fait un traité de la guerre de Troie; il fut accusé d'avoir conspiré contre Alexandre, et mourut dans la torture quoique innocent. Et *Damasthes*, disciple d'Hellanicus, étoit de Sigée, promontoire de la Troade Il avoit fait une histoire grecque, et un traité des ancêtres de ceux qui avoient été au siége de Troie.

49 Plutarque, après avoir dit que toute génération est mouvement, de peur qu'on ne l'accuse de tomber dans l'opinion de ceux qui soutenoient qu'il n'y avoit qu'un principe des êtres, se reprend, et dit, « ou du « moins avec mouvement ».

50 Si la chaleur est nécessaire à la matière pour la mettre en mouvement, la matière est nécessaire à la chaleur pour l'entretenir. Il faut que le feu donne du

mouvement à la matière sans la consumer, et que la matière nourrisse le feu sans l'éteindre. Hippocrate, dans le premier livre de la Diète.

51 Le poëte Arctinus, disciple d'Homère, et après lui Callistratus, qui avoit fait l'histoire des choses de Samothrace, ont écrit que Chryse, fille de Pallas, se mariant à Dardanus, lui porta en dot des présents qu'elle avoit reçus de Minerve, qui consistoient en deux statues de cette Déesse, et en quelques statues de grands Dieux ou Dieux *Cabires*; qu'après que les Arcadiens, pour fuir le déluge, se furent retirés à Samothrace, Dardanus fit bâtir un temple à ces Dieux, dont il ne dit le nom à personne, et leur établit un culte; qu'il transporta ensuite en Asie ces statues; que ses descendants les consacrèrent dans un temple de la citadelle d'Ilion, où elles étoient gardées avec grand soin, et que la ville basse ayant été prise par les Grecs, Enée se rendit maître de la citadelle, enleva ces Dieux, et les porta en Italie. Denys d'Halicarnasse semble être persuadé que parmi ces Dieux Troyens, étoient les Dieux Pénates qu'il avoit vus dans un vieux temple à Rome. C'étoient deux jeunes hommes assis, tenant chacun une lance d'un ouvrage fort antique, et avec cette inscription, DENAS, pour PENAS; à quoi s'accorde ce vers de Virgile: *Cum Penatibus et magnis Diis*. Je crois qu'il est très-inutile de rechercher quels étoient ces Dieux, puisque les peuples mêmes qui les adoroient ont toujours ignoré leur nom. On ne peut faire que des conjectures très-incertaines.

52 Tite-Live fait assez connoître, au commencement du livre vj, qu'on n'a de ce temps-là aucun compte qui soit fidèle, tant parce que les Romains ne se mêloient presque pas encore d'écrire, que parce que les commentaires des pontifes et les autres monuments publics et particuliers, avoient été la plupart

consumés par le feu. Chose étrange, pendant que la Grèce avoit tant de grands historiens, tant d'excellents poètes et tant de grands philosophes, Rome n'avoit encore aucun écrivain; elle n'en connoissoit même aucun, comme Horace l'assure dans la première épître du second livre. Les Romains commencèrent fort tard à lire les écrits des Grecs.

53 Le peu de bruit que fit en Grèce cette prise de Rome par les Gaulois, est une marque certaine du peu de commerce que les Grecs avoient alors en Italie.

54 Ce jugement que Plutarque fait d'Héraclide, ne paroît pas bien fondé; il l'accuse d'avoir embelli la prise de Rome, et de lui avoir donné un air de fable, en y ajoutant ces grands termes d'*Hyperboréens* et de *grande mer*; mais ce terme d'*Hyperboréens* n'est pas plus fabuleux que *nation Celtique*, ni celui de *grande mer* plus recherché que celui de *mer Etrurienne* ou *Toscane*. Plutarque avoit oublié que les anciens appeloient la mer Méditerranée *la grande mer*, par opposition au Pont Euxin, ne connoissant pas encore l'Océan, et qu'ils donnoient aux peuples du Nord le nom d'*Hyperboréens*, qui ne signifie autre chose que *fort septentrionaux*. On peut voir Strabon, livre xj, et ce qui a été remarqué sur Festus au mot *Hyperborei*. Cela n'empêche pas qu'Héraclide de Pont ne fût un écrivain fabuleux et menteur; car c'étoit le vice non-seulement des anciens historiens, mais aussi des philosophes: ils mêloient la fable à l'histoire, pour rendre leurs écrits plus merveilleux, et par là plus agréables; mais ils ne laissoient pas quelquefois de dire vrai, comme on le voit par Hérodote, aussi fabuleux qu'Héraclide.

55 L'histoire romaine n'étoit pas encore bien connue en Grèce du temps d'Aristote, et ce philosophe peut fort bien avoir confondu les noms; mais peut-être aussi a-t-il voulu parler de Lucius Albinus,

et qu'il a prétendu que ce fut lui qui, en sauvant par sa piété les vestales et les Dieux qu'elles portoient, fut la première cause du salut de Rome.

[56] C'étoit certainement l'esprit de Camille, qui n'auroit pas seulement changé le lieu de son exil, sans l'ordre du sénat et du peuple, comme Tite-Live le dit formellement; mais le même Tite-Live écrit que ce furent les Veïens, qui avant que d'appeler Camille, envoyèrent en demander la permission au sénat; sur quoi il fait cette belle réflexion qui mérite de n'être pas oubliée: *Adeo regebat omnia pudor, discriminaque rerum, prope perditis rebus, servabant.* « Tant la « pudeur gouvernoit en toutes rencontres, et tant on « observoit avec la dernière exactitude, jusqu'aux « moindres formalités en toutes choses, lors même « que tout étoit presque perdu ».

[57] La cotyle grecque contenoit un peu moins qu'une chopine de Paris; car elle contenoit six cyathes, et il en faut quinze pour la pinte: ainsi le quart d'une cotyle n'étoit pas tout-à-fait la moitié de notre demi setier. Tite-Live appelle ce prétendu quart de cotyle *quartarios*; ce qui peut bien avoir trompé Plutarque; car *quartarius* est certainement la moitié de la cotyle; et Plutarque, trompé par le mot, l'a pris pour le quart. Quoi qu'il en soit, la chose paroît très-petite en elle-même; mais la disette où l'on étoit, rendoit cette largesse une grande marque de l'affection qu'on avoit pour Manlius.

[58] Tite-Live relève davantage ce triomphe de Camille, et l'expose mieux à nos yeux, en disant: *Dictator, recuperatâ ex hostibus patriâ, triumphans in urbem redit, interque jocos militares, quos inconditos jaciunt, Romulus ac parens patriæ, conditorque alter urbis, haud vanis laudibus appellatur.* « Le « dictateur, après avoir retiré sa patrie des mains des « ennemis, rentre triomphant dans la ville; et parmi

« les plaisanteries et les bons mots que les soldats « disent en ces occasions sans préparation et sans « art, il est appelé Romulus, père de la patrie, et le « second fondateur de Rome; louanges qui n'étoient « nullement vaines, et qu'il méritoit ». Cela marque la coutume qui s'observoit dans les triomphes, où l'on souffroit des jeux satiriques, et où l'on permettoit aux soldats de railler et de plaisanter les triomphateurs. L'origine de cette coutume est expliquée dans Denys d'Halicarnasse, liv. vij.

59 Ce prodige arriva sous Tarquin le superbe; on trouva sous terre la tête d'un homme égorgé, qui paroissoit encore vivante, et qui dégouttoit de sang. On envoya consulter les devins dans la Toscane. On peut voir dans le livre iv de Denys d'Halicarnasse, toutes les supercheries dont usa le devin pour surprendre les Romains, et pour attribuer à la Toscane le prodige qui regardoit Rome; comme s'il eût dépendu de l'artifice et de la subtilité du devin de changer l'ordre de la providence. L'histoire est singulière, et mérite d'être lue.

Ibid. Le même historien ajoute que depuis ce temps-là, le mont Tarpéïen a pris le nom de mont Capitolin, à cause de la tête qu'on y avoit trouvée. *A. L. D.*

60 Les paroles prononcées par le centurion furent regardées comme un oracle, et comme ayant été inspirées par Dieu même; et c'est ce que les Romains appeloient proprement, *omen* : c'est pourquoi Cicéron en parlant de ces *omina*, dit: *Hæc posse contemni et rideri præclare intelligo; sed id ipsum est Deos putare, quæ ab iis significantur contemnere.* « Je comprends « fort bien qu'on peut les mépriser et s'en moquer. « Mais c'est là justement ne point croire de Dieux, « que de mépriser les avertissements qu'ils nous « donnent ». Dans le 1.er livre de la Divination.

61 Cette précipitation fut cause que les anciennes cloaques, qui d'abord ne passoient que par des lieux publics, se trouvèrent ensuite sous des maisons des particuliers. Tite-Live, livre v, 55.

62 Exemple bien surprenant des effets que peut produire la vue d'un objet qui réveille certaines idées. On a vu dans la vie de Thémistocle, qu'à Athènes, les trente tyrans changèrent les vues du lieu des assemblées, dans la pensée que la vue de la mer inspiroit et maintenoit la démocratie. Mais pourquoi Camille poursuivoit-il avec tant d'ardeur la condamnation de Manlius, d'un homme de ce mérite, et qui avoit si bien servi? Que ne cédoit-il ce triste honneur à ses collègues? Aussi Tite-Live, pour ne pas faire tomber toute la haine de cette action sur Camille seul, dit « que les tribuns s'étant aperçus de l'effet que cette « vue produisoit, etc. »

63 Etrange bizarrerie du peuple; il ne peut se résoudre à condamner Manlius à la vue du Capitole, et, un moment après il le précipite de ce même Capitole, dont la vue l'avoit empêché de le condamner. L'exemple de Manlius est bien remarquable pour faire voir qu'une ambition déréglée est capable de faire oublier une infinité de grandes qualités, et non seulement de les faire oublier, mais de les rendre même odieuses. Rome n'avoit peut-être pas alors de plus grand homme que Manlius; il produisit trente dépouilles des ennemis qu'il avoit tués de sa main, et quarante prix d'honneur qu'il avoit reçus de ses généraux, parmi lesquels il y avoit deux couronnes murales, et huit couronnes civiques, et il présenta plusieurs citoyens qu'il avoit sauvés des mains des ennemis, au nombre desquels étoit C. Servilius, général de la cavalerie: tout cela couronné par l'exploit du Capitole, auroit fait pardonner une plus grande faute dans une ville moins amoureuse de la liberté.

64 Camille étoit près de jurer en pleine assemblée, selon le formulaire ordinaire à ceux qui s'excusoient sur leur santé; mais le peuple ne voulut pas l'entendre.

65 « Son dessein étoit de traîner la guerre en lon- « gueur ». *Qui occasionem juvandarum ratione virium trahendo bello quærebat*, dit Tite-Live, vj. 23; et pour dire cela en passant, il faut remarquer cette façon de parler: *ratione juvandarum virium*, pour dire, « sous prétexte de recouvrer ses forces, pour « avoir le temps de recouvrer ses forces. »

66 Tite-Live dit formellement que Camille se mit à la tête du corps de réserve, et qu'il regardoit d'un lieu élevé le succès du combat.

67 La robe étoit l'habit des Romains pendant la paix, comme le manteau, *pallium*, celui des Grecs. On les quittoit dans la guerre; de sorte qu'être en robe ou en manteau, c'étoit marquer qu'on étoit en pleine paix.

68 Tite-Live rapporte le discours que le général des Tusculaniens fit au sénat, et qui est très-digne d'être lu. Il est, livre vj, c. 26.

69 Cette sédition dura long-temps; et Plutarque passe ici en trois mots treize années entières. Ce Licinius Stolo étoit plébéien, mais homme très-considérable.

70 Les tribuns du peuple qu'on nomma empêchèrent qu'on ne fît aucuns magistrats curules; et ce désordre dura cinq ans. Liv. vj. 35.

71 D'autres prétendent qu'il se démit de la dictature par scrupule de religion, parce que les auspices n'avoient pas été bien observés quand il fut nommé.

72 Cela arriva onze ans après. Ce Licinius Stolo

fut condamné par Popilius Lænas à une amende de dix mille as, parce qu'il possédoit mille arpents de terre, conjointement avec son fils qu'il avoit émancipé pour éluder sa loi. *Eodem anno C. Licinius Stolo à M. Popilio Lænate suâ lege decem millibus æris est damnatus, quod mille jugerum agri cum filio possideret, emancipandoque filium fraudem legi fecisset.* Tite-Live, livre vij, 16.

73 C'étoit l'an de Rome 389, et la première année de l'olympiade civ. Ce qui prouve que Camille n'avoit que quatorze ans quand il commença à aller à la guerre, sous le dictateur Posthumius Tubertus, comme je l'ai remarqué au commencement.

74 Les Gaulois ne donnoient que des coups de taille; leurs épées n'avoient pas de pointe. Ce que Camille fit en cette occasion, fut pratiqué aussi heureusement plus de cent vingt ans après par le consul C. Flaminius contre les Gaulois, comme Polybe le raconte dans son second livre.

75 Polybe écrit que leurs épées étoient faites de manière qu'elles se courboient, et que leur tranchant s'émoussoit dès le premier coup qu'ils en donnoient, et qu'elles n'étoient plus en état de servir, s'ils ne les redressoient avec le pied en les mettant contre terre.

76 Si les patriciens cédèrent au peuple l'un des consuls, le peuple donna aux patriciens un préteur pour administrer la justice dans la ville; et ce préteur fut le fils de Camille.

FIN DU SECOND VOLUME.